

# MÉMOIRES

DE LA SOCIÉTÉ ROYALE

DES ANTIQUAIRES DU NORD.

---

NOUVELLE SÉRIE. — 1866-1871.

---



COPENHAGUE.

EN COMMISSION DANS LA LIBRAIRIE DE GYLDENDAL.

IMPRIMERIE DE THIELE.





## TABLE DES MATIÈRES.

	Page
<i>O. Blom</i> : Analyse de quelques armes du I <sup>er</sup> âge de fer. Avec note de la rédaction .....	158.
<i>S. Bugge</i> : Remarques sur les inscriptions runiques des bractéates en or.....	361.
<i>C. Engelhardt</i> : Sur la trouvaille de Vimose (le premier âge du fer) .....	89.
— — Coupe de bronze émaillé du Jutland en Danemark. Avec une planche.....	151.
— — Trouvailles danoises du premier âge de fer. Avec deux planches.....	262.
<i>J. Kornerup</i> : L'église de Gumløse en Scanie. Avec deux planches .....	76.
— — L'église de Storeheddinge en Sélande .....	115.
— — Peintures murales découvertes dans quelques églises du Danemark. Avec une planche.....	164.
— — Les églises de bois en Danemark au moyen-âge .....	242.
— — Les anciennes églises à tour-gémisée dans les villages danois.....	299.
— — Figures énigmatiques d'hommes et d'animaux employées dans l'architecture danoise au moyen-âge. Avec une planche .....	385.
Rev. <i>John Maughan</i> : The runic rock at Barnspike.....	11.
<i>A. Morlot</i> : Sur le passage de l'âge de la pierre à l'âge du bronze et sur les métaux employés dans l'âge du bronze .....	23.
<i>O. Rygh</i> : La première période de l'âge de fer en Norvège .....	196.
<i>J. J. A. Worsaae</i> : <i>C. C. Rafn</i> et <i>C. J. Thomsen</i> . Discours commémoratif .....	1.
— — Sur quelques trouvailles de l'âge de bronze faites dans des tourbières.....	61.
— — De quelques antiquités norvégiennes .....	185.

	Page
-- — La sépulture de Mammen datant de la fin des temps payens. Avec neuf planches .....	227.
-- — Les empreintes des bractéates en or, essai d'interprétation	319.
<i>Séances de la Société</i> — 6 Décembre 1861 — 12 Décembre 1864...	120.
— 21 Mars 1865 — 8 Décembre 1868 (avec une planche) .....	273.
— 19 Janvier 1869 — 19 Décembre 1871...	402.

## FIGURES INSÉRÉES DANS LE TEXTE.

### A. AGE DE PIERRE:

- Page 124. Plan d'un tumulus renfermant deux chambres sépulcrales en pierre.
- Pages 135, 146 et 148. Marteaux en pierre.

### B. AGE DE BRONZE:

- Page 126. Plan d'une construction en pierre contenant des squelettes humains.
- Page 276—278. Trois haches en bronze, trouvées en Suède et en Danemark.
- Page 66. Poignard recourbé.
- Pages 25—57, 135—140 et 143—148. Diverses antiquités.

### C. AGE DE FER:

- I. *Premier âge de fer* (Planches III, XIV—XVI).
- Pages 141 et 264—268. Objets appartenant aux trouvailles de Baunehøi et de Storeheddinge en Séland.
- Page 140. Anneau en bronze avec figures d'animaux.
- Page 161. Des figures d'animaux découvertes près de Veirupgaard en Fionie.
- Page 157. Casque d'argent plaqué d'or provenant du marais de Thorsbjerg en Slesvig.
- Page 152 et 94—112. Boucle émaillée et autres objets provenant des fouilles du marais de Vimose en Fionie.



- Page 66. Épée et autres armes recourbées.  
 Page 163. Épée et pointe de lance de la Norvège.  
 Pages 282—284. Parures en or découvertes à Brangstrup en Fionie.

II. *Période moyenne* (Planches XIX—XXVI).

- Pages 327—357. Bractéates en or.

III. *Derniers temps du paganisme* (Planches V—XIII).

- Pages 128—131. Objets de harnachement.  
 Page 231. Ornaments incrustés en argent sur la tête d'une hache.  
 Page 235. Pierre runique près Kirk Braddan dans l'île de Man.

D. MOYEN-AGE CHRÉTIEN:

(Planches I, II, IV, XVII, XVIII et XXVII)

- Pages 304—318. Églises danoises à tour-géminée.  
 Pages 116—118. Église de Storeheddinge en Séland.  
 Page 257. Figures sculptées du portail de l'église de Romb en Jutland.  
 Page 246. Porte en bois sculpté de l'église de Valthiofsstad en Island.  
 Pages 166—180. Peintures murales découvertes dans les églises danoises.  
 Page 122. Font baptismal de Selde près de Viborg en Jutland, avec inscription runique.  
 Pages 80—85. Détails architectoniques; font de baptême de l'église de Gumløse en Scanie, Suède.  
 Pages 387—400. Figures énigmatiques.

- Page 12 et 22. Inscription runique sur le rocher Barnspike, Cumberland.

ORDRE DES PLANCHES ET RENVOI AU TEXTE.

	Page
I. (1.) Église de Gumløse.....	81.
II. (11.) Intérieur de l'église de Gumløse....	- -
III. (11.) Vase en bronze émaillé de Maltbæk.....	151.
IV. (1.) Peinture murale de l'église de Skibby....	172.

	Page
V—XIII. (1-9) Coupe du tombeau de Mammen et objets trouvés dans ce tombeau .....	241.
XIV—XV. (planches doubles). Baunehøi 1 et 2.....	262 etc.
XVI. Trouvaille de Brangstrup .....	281.
XVII. (14) Portail en bois sculpté de l'église de Hylle- stad en Norvège.....	330.
XVIII. (15) Représentations figurales et inscription ru- nique du roc de Ramsund en Suède.....	334.
XIX—XXVI. (16-23) Bractéates en or et autres illustrations...	341 etc.
XXVII. (13) Stalle de la cathédrale de Lund en Scanie (Suède).....	397.

---

MM. les membres de la Société, *E. Beauvois*, maire de Corberon,  
et l'abbé *L. Morillot*, curé de Corgengoux, Côte d'Or, se sont gra-  
cieusement chargés de la traduction de plusieurs articles, insérés  
dans ce volume.

---



SOCIÉTÉ ROYALE  
DES ANTIQUAIRES DU NORD

A COPENHAGUE.

---

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ:

SA MAJESTÉ CHRISTIAN IX, ROI DE DANMARK.

---

VICE-PRÉSIDENT: *J. J. A. Worsaae*, conseiller d'État, directeur de plusieurs musées.

SECRÉTAIRE DE LA SECTION DES MANUSCRITS: *K. Gislason*,  
Professeur à l'université.

SECRÉTAIRE DE LA SECTION DES ANTIQUITÉS: *H. C. C. Engelhardt*, Professeur.

TRÉSORIER: *F. S. Bang*, Caissier de la banque privée.

SECTION DES MANUSCRITS:

*K. Gislason*, professeur (Chef de la section).

*G. Brynjulfsson*, stipendiaire Arnamagnéen.

*A. F. Krieger*, ministre de la justice.

*J. Sigurdsson*, ancien archiviste.

*G. Stephens*, professeur.

*P. G. Thorsen*, professeur, bibliothécaire de l'université.

*N. L. Westergaard*, conseiller d'État, professeur.

#### SECTION DES ANTIQUITÉS:

*H. C. C. Engelhardt*, professeur (Chef de la section).

*T. Hindenburg*, secrétaire à la cour suprême.

*J. Kornerup*, professeur, peintre-artiste.

*F. Schiern*, professeur.

*A. Strunk*, inspecteur de plusieurs musées.

*J. P. Trap*, conseiller d'État intime, &c.

(*J. J. A. Worsaae*).



## C. C. RAFN ET C. J. THOMSEN.

### Discours commémoratif

Prononcé dans la séance du 7 Novembre 1865 de la Société Royale des Antiquaires du Nord par Mr. J. J. A. WORSAAE, Vice-Président de la Société.

Messieurs.

En inaugurant ce soir nos séances ordinaires mensuelles après la réorganisation qui a eu lieu au printemps, il est naturel que nous reportions notre pensée en arrière sur la perte douloureuse, et encore si récente, que nous avons faite des deux chefs des sections de l'ancienne littérature et des antiquités du Nord. Notre souvenir s'arrête cependant tout d'abord sur notre éminent fondateur, Carl Christian Rafn, d'impérissable mémoire, dont toute la vie et les efforts ont été consacrés aux intérêts de la Société, et dont la mort a eu une si grande influence sur ses destinées. Mais, à côté de lui, se dresse en même temps l'image du célèbre archéologue Christian Jürgensen Thomsen, qui, malgré son grand âge et sa faiblesse, s'est chargé, dans ses derniers jours, en qualité de vice-président, de diriger les affaires de la Société, même pendant une période de transition difficile et incertaine, et n'a en outre cessé, dans le cours de sa longue et active carrière, de contribuer à l'avancement de la partie archéologique des travaux de la Société, soit par les remarquables découvertes qu'il présentait habituellement dans nos séances, soit en publiant dans notre recueil les résultats de ses plus importantes recherches. Quelque différents qu'aient été ces

deux hommes, on ne saurait donc méconnaître que, par l'activité extraordinaire qu'ils ont déployée, chacun dans sa sphère, ils se sont, pour ainsi dire, suppléés l'un l'autre, au grand avantage des progrès de l'archéologie, non seulement dans le Nord Scandinave, mais même au-delà des frontières de l'Europe.

Ce n'est pas par un effet du hasard que le Nord Scandinave et, en particulier, le Danemark, sont, de meilleure heure et à un plus haut degré que les autres pays de l'Europe, devenus le siège d'une archéologie nationale, en opposition avec l'archéologie classique presque exclusivement dominante. Les grandes conquêtes de l'empire romain, et, à leur suite, la civilisation romaine, qui se sont étendues sur un si vaste espace au nord et à l'ouest des Alpes, n'ont jamais monté assez haut pour absorber ou détruire l'indépendance nationale du Nord, et c'est seulement par des voies pacifiques que l'influence de cette puissante civilisation a pu s'y faire sentir. Dans les pays de l'occident et du midi, l'archéologue a donc dû, pendant longtemps, se sentir surtout attiré par les restes de l'antiquité romaine, devant lesquels disparaissaient complètement les soi-disant monuments barbares, particulièrement à une époque où les études classiques occupaient partout le premier rang. Dans le Nord, au contraire, l'archéologie pouvait, avec un intérêt bien plus exclusif, se concentrer dans l'étude des monuments nationaux et caractéristiques de l'antiquité Scandinave, des tumulus et pierres runiques qui frappent de tous côtés les regards, et enfin de cette remarquable littérature des sagas, unique en son genre, où se conserve le souvenir de la grandeur du Nord et du Danemark au temps des expéditions des Vikings, cette brillante époque des grandes conquêtes et des grandes colonisations.

Un fait digne de remarque, c'est que l'attention excitée par ces fiers souvenirs du passé n'a jamais été plus vive dans le Nord que précisément aux époques d'agitation et de



renaissance des peuples, époques où ils ont comme éprouvé le besoin de se retremper dans l'éclat des temps disparus.

En Danemark, les Valdemar avaient à peine arraché le Royaume à sa perte, et commencé à l'élever au rang qu'il occupait jadis, que rois et peuples tournaient leurs regards vers les monuments des grands exploits du passé.

Au temps de la Réformation, lorsque des ténèbres latines du moyen-âge surgit pour les peuples une vie nouvelle, on vit de nouveau se réveiller le goût pour les chroniques de Saxo, les chants héroïques, les sagas, les pierres runiques et les antiquités. Bientôt après, la première corne d'or sortait du sein de la terre comme pour montrer à quelles riches trouvailles on pouvait s'attendre, si l'on voulait seulement faire des fouilles sérieuses. C'était du temps d'Ole Worm, pendant l'enfance de l'archéologie nationale et des collections de curiosités et d'objets d'art.

Il s'écoula ensuite une période de plus de 150 ans, pendant laquelle la jeune vie nationale se développa lentement sous la pression de l'influence classique, française et allemande. L'antiquité scandinave ne fut non plus oubliée. Tandis que Holberg jetait les fondements de la nouvelle littérature danoise, l'infatigable savant islandais Arne Magnussen rassemblait non seulement les restes de l'ancienne littérature de l'Islande et du Nord, mais instituait aussi un fonds, placé sous la surveillance d'une commission qui portait son nom, et destiné à faciliter la publication des vieux manuscrits. Quelques uns de ces trésors inestimables furent en effet livrés successivement à l'impression, de même que plusieurs antiquités (par ex. la seconde grande corne d'or qui fut trouvée à Gallehus) excitèrent au dix-huitième siècle une attention toute particulière. Mais ce fut seulement à la suite de la Révolution française et des idées nouvelles qu'elle propagea dans le monde, qu'un puissant sentiment national inconnu jusqu'alors envahit les peuples de l'Europe, et que commença en même temps à se manifester parmi eux

un vif intérêt pour l'histoire de leur passé, pour leur langue et leurs autres particularités nationales. En Danemark, les malheurs causés par les événements politiques, loin d'abattre l'esprit d'indépendance et l'énergie de la nation, eurent plutôt pour effet de la pousser avec une nouvelle force vers cette riche antiquité qui trouva dans Oehlen-schläger un chantre si enthousiaste.

Précisément à cette époque, Rasmus Nyerup émit le premier l'idée de fonder un véritable musée national destiné à remplacer les anciennes collections, et qui, dans une série chronologique continue des monuments et antiquités scandinaves, éclairât l'histoire du Danemark et celle de la Norvège, qui lui était alors liée, depuis les âges les plus reculés jusque dans les temps modernes. Dans les pays voisins, on commença également à rechercher et à rassembler les restes des monuments nationaux du passé, mais, dans peu d'endroits, peut-être dans aucun, avec autant d'enthousiasme et un plan mieux arrêté que dans notre patrie. Nyerup, auquel se joignit entre autres Münter, était l'âme de toute l'entreprise. En 1807, fut instituée une commission royale pour la conservation des antiquités, et fondé, en communication avec la bibliothèque de l'université, un musée des antiquités du Nord (danoises, norvégiennes et islandaises). Enfin, peu de temps après, parut sous le nom de «Annales des antiquaires» un écrit périodique destiné à donner au monde savant la description des souvenirs remarquables du passé, et des découvertes importantes qui verraient peu à peu le jour.

Sur ces entrefaites, le Danemark avait eu à traverser de lourdes années de guerre. A la perte de la flotte vint encore se joindre la rupture de l'union quatre fois séculaire entre le Danemark et la Norvège. Néanmoins, ni les malheurs nationaux, ni les railleries des savants sur les faibles commencements du musée, et sur les nombreuses hypothèses fausses qui étaient la conséquence naturelle d'une expérience



archéologique incomplète, ne purent arrêter les progrès de cette belle entreprise. Mais on avait grandement besoin d'un homme qui, du cabinet des érudits, pût faire passer le goût des antiquités parmi le peuple, sans le concours actif et énergique duquel l'existence d'un musée véritablement national était impossible, et qui, en même temps, fût assez exempt de préjugés, et doué d'une pénétration assez grande, pour ranger les matériaux rassemblés d'après leurs caractères propres, et non d'après des théories savantes et artificielles. C'est là ce que Thomsen entreprit de faire, et c'est alors seulement que se réalisa ce que Nyerup n'avait fait qu'entrevoir en rêve. A partir de l'année 1816, commence en effet une période toute nouvelle dans l'histoire du musée Scandinave. Augmenté constamment de nouvelles richesses, il fut, en 1832, transféré du local de la bibliothèque de l'université au château de Christiansborg, et de là, en 1854, au palais du Prince, ne cessant de croître en ordre intérieur, en intérêt archéologique et en importance nationale pour le Danemark et le Nord.

Mais, tandis que les restes purement matériels du passé du Danemark avaient ainsi trouvé un champion enthousiaste et énergique, les monuments écrits de l'antiquité scandinave ne devaient pas tarder non plus à avoir la même fortune. L'activité digne d'éloge déployée par la commission d'Arne Magnussen dans la publication des vieux manuscrits, était, par la nature des choses, assez restreinte et assez lente, et en somme plutôt calculée pour les savants que pour le peuple proprement dit. Comprenant que les manuscrits, tout aussi bien que les antiquités, ne devaient pas être la propriété de quelques uns, mais de tous, Rafn résolut en 1825 de fonder une société dont les membres seraient pris dans les différentes classes de la nation, et qui aurait pour but : « d'abord la publication et l'interprétation des anciens manuscrits islandais, et ensuite tout ce qui pourrait servir à éclairer l'histoire, la langue et les antiquités du Nord en



général, et, par là, à éveiller et à entretenir l'amour des ancêtres et de la patrie.»

Rafn ne déploya au service de son entreprise pas moins d'amour et d'énergie que Thomsen pour rassembler ses antiquités, et c'est ce dont témoignent hautement les nombreux et importants écrits de la Société, ses puissantes ressources financières, et les membres qu'elle compte dans toutes les parties du monde. Conformément au plan de la Société, il ne se borna pas à la publication des vieux manuscrits ou de leurs traductions, mais il s'occupa aussi de celle d'une revue périodique, avec un zèle d'autant plus grand que les Annales fondées par la commission de 1807 avaient cessé de paraître. Après qu'il fut entré lui-même dans cette commission, on le vit redoubler d'intérêt pour la description et la conservation des antiquités. C'est ainsi que, pendant longues années, Rafn enregistra et décrivit de sa main dans les protocoles du Musée Scandinave tous les objets qui y étaient envoyés. En même temps, il cherchait à éveiller et à entretenir chez le peuple le goût pour la conservation de ces souvenirs du passé au moyen des écrits publiés par la Société, notamment le guide des antiquités du Nord, où Thomsen esquissa pour la première fois le cadre de la division, généralement adoptée plus tard, des antiquités en 3 âges: l'âge de pierre, l'âge de bronze et l'âge de fer. La Société des Antiquaires du Nord fit en outre entreprendre des recherches archéologiques, et le produit de ces recherches, de même que les nombreuses antiquités et objets ethnographiques qu'on lui offrait en présent de tous côtés, fut peu à peu incorporé dans le musée Scandinave et dans le «cabinet américain» y annexé, cabinet qui à l'origine avait, pour la plus grande partie, été donné par la Société.

Pendant une longue série d'années, Thomsen et Rafn travaillèrent ainsi de concert à conserver les trésors du passé, et à en répandre la description dans un cercle toujours de



plus en plus étendu. Ils ont tous les deux la gloire d'avoir, par leur activité sans trêve, réuni une riche moisson de matériaux, et fourni un point de départ inestimable pour les recherches futures, de même que, par leurs efforts, ils ont puissamment contribué à propager parmi le peuple la connaissance de l'antiquité du Nord dans toute sa simplicité et sa grandeur.

Mais autant Thomsen et Rafn se ressemblaient, sous plusieurs rapports, dans leur vie publique, autant ils différaient par les opinions scientifiques particulières à chacun d'eux. Rafn, qui s'occupait surtout des monuments écrits de l'antiquité du Nord, et qui, parmi ses collaborateurs les plus distingués, comptait des représentants de la vieille école — école exclusivement érudite et étrangère à la critique, et qui, par exemple, considérait et décrivait plutôt l'image d'un objet que l'objet lui-même — avait beaucoup de peine à rompre avec les textes et les anciennes traditions, et à laisser les monuments parler leur propre langage. Quoique doué à beaucoup d'égards d'un coup d'oeil clair et pratique, il ne put se soustraire à l'influence de quelques uns de ses collègues, ni éviter le défaut habituel des anciens archéologues, de vouloir, dans des monuments, des antiquités, des noms de peuples tout ordinaires, trouver les restes des événements et des personnages les plus connus de l'histoire. Ses tentatives pour interpréter les inscriptions runiques du lion du Pirée, et du Baptisterium de l'Amérique du Nord (auquel il faut joindre la pierre d'Assonet au même endroit), sont même là pour montrer comment les faits les plus positifs, tels que les conquêtes et les colonisations des Scandinaves en Russie, et leur première découverte de l'Amérique, ont pu être mis en doute parmi les étrangers, parceque, faute d'une critique suffisante, il y avait rattaché des monuments soi-disant explicatifs trouvés sur les lieux mêmes. Tant il est vrai que, de l'inexactitude dans les détails, on n'est que trop porté à conclure celle de l'ensemble.



Thomsen, au contraire, qui s'était en grande partie formé lui-même, et qui avait souvent eu l'occasion d'observer de près le manque de critique chez les savants, éprouvait pour l'érudition archéologique, comme pour toute autre, une certaine aversion, qui quelquefois même était poussée un peu loin. Toutefois, une rupture complète avec la théorie était peut-être nécessaire pour que, libre de tout préjugé, il pût, avec d'autant plus de facilité, prendre seulement les antiquités elles-mêmes pour base de son simple et nouveau système de la division des monuments du passé en 3 âges. On a bien dit dans ces derniers temps que l'honneur de ce système ne peut avec droit être attribué à Thomsen, que l'idée principale en est indiquée dans de vieux auteurs classiques, qu'elle a été émise au siècle dernier, et en outre exposée, en même temps que par Thomsen, et même avant lui, en Suède et dans le Mecklembourg. Nous avouerons volontiers qu'il en a été de cette découverte comme de la plupart, et même de presque toutes les découvertes analogues, qu'elle a pu venir avant son temps, ou bien que, en raison du nombre croissant et de l'accord des recherches, elle a été, à la même époque, partiellement entrevue dans divers pays, et nous avouerons notamment que Nilsson, en Scanie, et surtout Lisch, dans le Mecklembourg, ont, chacun à sa manière, et pour son pays, un mérite semblable dans le développement et l'adoption de ce système. Mais cela ne diminue en rien les titres de Thomsen à la reconnaissance de l'archéologie danoise et de l'archéologie en général. C'est lui qui, de son propre mouvement, a, le premier de tous, eu le courage de proposer les dénominations caractéristiques, aujourd'hui adoptées partout, d'âges de pierre, de bronze et de fer, de même que, le premier de tous, il a, par la création d'un grand musée, fait revivre pour le spectateur ces âges depuis longtemps disparus. Le véritable honneur d'une découverte ne revient, à vrai dire, ni à celui qui, souvent tout accidentellement, n'en a vu qu'un côté isolé, ni à celui qui,



assiégé de scrupules, n'ose pas la faire triompher, mais il appartient principalement à l'homme qui d'un coup d'oeil sûr en embrasse toutes les conséquences, qui la proclame ensuite avec l'énergie que donne la conviction, et entreprend hardiment la lutte pour en assurer le succès.

Un des traits particuliers de Thomsen était un coup d'oeil d'une justesse et d'une promptitude remarquable. Ce coup d'oeil lui servit de guide dans l'arrangement du cabinet des Médailles, dont la collection du moyen-âge a, pour ainsi dire, été fondée sous ses auspices, et ne lui fut pas moins utile dans le triage des nombreux objets de toute nature confondus dans l'ancien cabinet de curiosités. Cependant on ne saurait nier que les collections formées en dernier lieu à l'aide de ce cabinet, le musée ethnographique, le cabinet des antiques, et surtout le musée pour la sculpture et l'industrie, ne soient, au point de vue de la clarté de l'arrangement et de la délimitation scientifique, notablement en arrière du musée scandinave, qui restera toujours le monument le plus beau et le plus durable de Thomsen, bien que maintenant il laisse aussi quelque chose à désirer sous le rapport de la science. Thomsen excellait surtout dans la conception des grandes lignes ou traits principaux qui frappent les yeux. En dehors de là, tout ce qui regardait les séparations de détail entre les pays et leurs différentes parties, ou se rapportait à des résultats purement scientifiques, rencontrait à priori chez lui une résistance assez grande jusqu'à ce qu'on eût enfin réussi à le convaincre. Mais avait-il une fois reconnu les avantages ainsi obtenus, il les adoptait avec une joie sincère, bien qu'il ne fût pas toujours disposé à changer ou à rompre les grandes séries qui avaient été établies dans les musées à une époque antérieure, et d'après des vues plus anciennes.

Après avoir, dans le cours de leur longue carrière, soutenu l'un et l'autre plus d'un combat pour défendre leurs idées, Rafn et Thomsen eurent le bonheur de voir



leurs efforts couronnés de succès. La Société des Antiquaires jeta de profondes racines non seulement dans le Nord Scandinave, mais encore dans d'autres contrées, notamment la Russie, l'Angleterre et l'Amérique, pays sur le passé desquels les anciens manuscrits fournissent des éclaircissements si nombreux et si importants. Si, dans notre opinion, Rafn s'est même quelquefois montré trop ardent pour en étendre et en consolider le cercle, il faut peut-être en chercher la cause dans l'idée, facile à comprendre chez lui, qu'il s'était faite de l'importance future de cette Société, idée qui lui avait suggéré le projet de la transformer en une vaste Académie archéologique, sous laquelle auraient été placés tous les musées et institutions archéologiques de l'État.

Thomsen eut le bonheur de voir l'archéologie s'enrichir de résultats nouveaux et surprenants, et les musées dirigés par lui, fournir aux délassements et à l'instruction des savants et du peuple, en même temps qu'ils servaient de modèle à de nombreuses collections, tant en Danemark qu'à l'étranger. Les archéologues étrangers s'adressaient sans cesse à lui pour avoir des renseignements et des conseils. Dans les derniers temps de sa vie, quelques auteurs allemands, moitié par ignorance, moitié par malveillance politique, attaquèrent avec amertume sa division en 3 âges, ainsi que toute la direction imprimée par le Danemark à la nouvelle archéologie nationale; ce fut aussi pour lui un double sujet de joie lorsque d'autres savants allemands, exempts de préventions, plaidèrent avec hardiesse sa cause et celle des autres archéologues danois.

Nous pouvons en terminant dire avec vérité que Rafn et Thomsen ont puissamment contribué aux progrès de l'archéologie, qu'ils ont, à l'extérieur, relevé le nom du Danemark, et, à l'intérieur, pris une grande part au développement de la vie populaire dans le Nord. Relativement à la voie qu'ils ont suivie, ils étaient évidemment



des enfants de leur époque, et, comme tels, ont trouvé appui et encouragement chez les rois de même que dans le peuple. Mais, à leur tour, ils ont, chacun à sa manière, exercé une influence sur leurs contemporains. Morts tous deux dans une période critique pour le Danemark et le Nord, ils ont vu l'indépendance de notre patrie menacée, et l'éclat qu'elle avait hérité de nos ancêtres obscurci. Mais c'a dû être pour eux une consolation d'avoir laissé aux générations futures un héritage d'où pourront, avec l'aide de Dieu, sortir les germes d'un meilleur avenir. C'est dans les souvenirs du passé que nous devons chercher un aliment pour notre vie populaire menacée. Tout nous invite à travailler courageusement dans cette voie, et à poursuivre l'oeuvre qui a été si bien commencée et si solidement fondée par nos prédécesseurs. C'est ainsi que nous devons toujours honorer leur mémoire.

---

THE RUNIC ROCK AT BARNSPIKE,  
CUMBERLAND, ENGLAND.

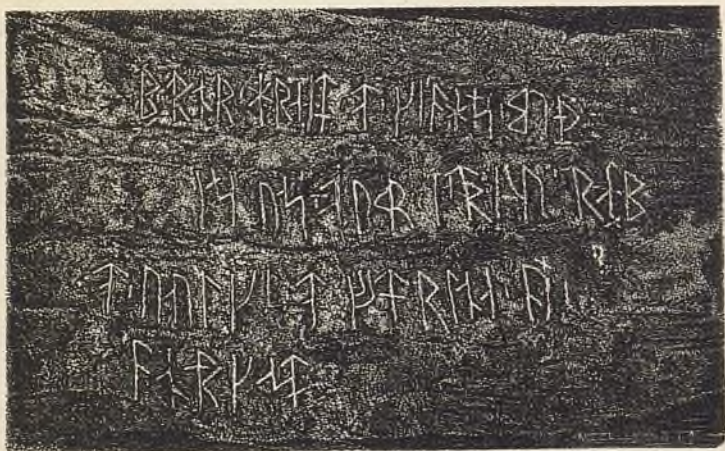
BY THE REV. JOHN MAUGHAN, B. A.  
Rector of Bewcastle, Cumberland.

(Communicated May 3, 1865.)

---

The curious Scandinavian Inscription on the following side, found by a shepherd last year, is engraved on one of the Barnspike Craggs, in the parish of Lanercost, about three miles east from Bewcastle.

The Barnspike crags are a narrow range, about half a mile long, jutting out of the moor-land, on the west crest and near the summit-level of the hill, and form a part of the high mountainous range of country which stretches through a considerable portion of England northwards into Scotland, and was termed by the Romans the "Pennine mountains" — also called the back-bone of England. They are at the head of the Vale of Bewcastle, which possesses many features of natural beauty, and is perhaps one of the most perfect specimens of a mountain amphitheatre to be



found in the British Islands. The crags are about 1200 feet above the sea-level, and overlook the large vale of Cumberland, and the waters of the Solway Frith, by which the Norse invaders probably effected a landing in this part of Cumberland, where we find many traces of them, in their monuments, as well as in the provincial language of the people. The inscription is on the north side of one of these crags, and well protected from the effects of the weather.

It is a very remarkable one, quite unique in England, and may be read as follows:



BARANR · HRAIT · AT · GILLHES · BUETH  
 IAS · UAS · DAUTHR · I · TRIKŪ · RAB  
 D · UAULKS · AT · FADRLAND · NU  
 LLANERKASTA

*Baran wrote (this inscription) in memory of Gillhes Bueth who was slain in a truce by Robert D Vaulks for his patrimony now called Llanerkasta.*

The many bind-runes in this inscription are very curious. In *Baranr*, the *r* final merely denotes the nominative case. The *h* in *Gillhes* is characteristic. *Dauthr* may be *deuthr*. *Triku* may be *trigu*. This word occurs on the Kirkbraddan stone No. 1, Ile of Man (Cumming, plate 3, fig. 12). *Rab* is probably for *Robert*, and *D* for *de*. *Vaulks* is the modern *Vaux* or *Vallibus*. *Fadrland* is ambiguous, and perhaps not correctly read. *Llanerkasta* may be *Llanerkeste*, evidently the present *Lanercost*. The first letter is double *L*, and the Welsh spell the word *LLAN*, "a church", in the same way at the present time. Can the word *Lanercost* denote the "Church over the *keste* or *cyst* — the grave"? intimating that there had been a church and a cemetery there before the monastery was built. The inscription appears to have been written on the folds of a serpent, which are faintly indicated on the photograph. This gives only the portion of the crag on which the inscription is written. The Camera would not cover any more of it, but there is nothing omitted of any value or interest.

This Runic Find is of itself but a small page of history, but its humble record is a valuable confirmation of one of the traditions of the district, and refers to events connected with the Barony of Gilsland, which comprises an area of about 100,000 acres of land. The northern boundary of this Barony passes close to Bewcastle, or, as it was

formerly called, Bewcastle Dale, also extending over a very large area, the limits of which cannot now be very accurately defined. The inscription therefore refers to the final disposal of lands of very great importance.

According to the Chronicle of the Monks of Wetheral, the whole of the County of Cumberland was given by the Conqueror to Ranulf de Meschynes, and by him the Barony of Gilsland was given to Hubert de Vaux.

A statement is also made by Mathew, the Monk of Westminster, that Randal Meschynes rendered efficacious aid to the Conqueror in his conquest of England — that he governed the County of Carlisle as Cumberland was then called — and that William took it from him, and gave him for it the County of Chester.

These statements however are doubtful, as the kingdom of Cumbria was at that time held by the Scottish prince, and the Norman Conqueror would have no power to make such a Grant. Besides this, so late as 1092 we find that this part of Cumberland was held by Dolfin, whose name is recorded in a Scandinavian Runic Inscription lately found in Carlisle Cathedral.

The few historical records of this period, which have any bearing on this matter, are both doubtful and discrepant. Some state that the Barony of Gilsland was given by Henry the first to Hubert de Vallibus, or Vaux: others that the gift was made by Henry the second: while from others it might be inferred that the grant was made by Henry the first, and regranted and confirmed by Henry the second. It is possible that there may have been more than one person bearing the respective names of Bueth and Hubert. One thing appears certain, that the Bueths were the larger and more ancient possessors.

The following are some of the records bearing on this point.



In the British Museum is a Charter of the time of Henry the first (1100 to 1134) — a grant from David of Scotland of the lands of Annandale to Robert de Brus — “even unto the bounds of Ranulf Meschyn — to be held with the same customs which Ranulf ever had in Carduilh, and in his land in Cumberland”. From this it appears that Ranulf had an interest in lands at that time in Carlisle, or Cumberland, although it still belonged to the Scottish crown. Annandale is defined as running to the bounds of Ranulf, almost leading to the inference that he held by a similar grant.

Camden says: — “*Leven*, the other of the rivers .... runs by nothing memorable besides Beucastle (as they commonly call it) a castle of the Kings, which in these solitary parts is defended by a small garrison. In the public records it is written Buethcastle; so that one might imagine the name were derived from that Bueth, who about Henry the first's time almost got the entire government of those parts.” .... “More to the south and west lies Gillesland Barony, a tract so cut and mangled with brooks (which they call Gilles) that I should have thought it had taken the name from them; if I had not read in the Book of Lanercost-Church that one Gill the son of Bueth (called also Gilbert in a Charter of Henry the second) was possesst of it: so that probably it had this name from him.” .... “The first Lord of Gillesland that I read of was William Meschines, brother of Ralph Lord of Cumberland, .... but he was not able to get it out of the hands of the Scots: for Gill the son of Bueth held the greatest part of it by force of arms. After his death Henry the second bestowed it upon Hubert de Vallibus or Vaulx. .... His son Robert founded and endowed the Priory of Lanercost.”

In a note in Gibson's translation of Camden we read that Bueth “held it but for a short time: for the father was banished into Scotland in Earl Randolph's time, and

the son Gillesbueth (as he was called) was slain by Robert de Vallibus at a meeting for arbitration of all differences; so that family seems never to have claimed after. The murther was barbarous; and Robert to atone for it, built the Abbey of Lanercost, and gave to it the lands that had caused the quarrel."

There is a *Ms.* History of Cumberland, written by a person named Denton (of the family of Cardew) during his imprisonment in the Tower. He was probably a descendant of the Bueths. William Gilpin, Esq. of Scaleby Castle, had a copy of this *Ms.* and made some additions to it.

Mr. Denton says: — "I read of one Bueth, a Cumberland man, about the time of the Conquest; he built Buecastle, and was Lord of Bewcastle Dale: his son Gilles Bueth had, or pretended a right to all, or part of the Barony of Gilsland, at least to that part of it which adjoineth Buecastle. .... This Gilles Beueth, and Beueth his father, it is said, stood with Hubert de Vallibus, and before him, with William Meschines, when he lay there in garrison, by command of his brother, Earl Randolph in the Conqueror's time: the father Beueth being then a follower of Gospatric the Great."

Mr. Gilpin adds: — "Attempting something afterwards, for the recovery of his ancient right, of which it seems he was dispossessed, or upon some other discontent, he was banished."

Mr. Denton further says: — "And though the Register Book of Abbey Lanercost reports his son Gilles Bueth, who is there called Gil-fil-Bueth, to be Lord of Gilsland, yet he never possessed a foot therein, for he was an infant at the time of his father's banishment, and was afterwards seated in Scotland, where he dwelt, till he was slain. .... His children and posterity in Scotland were called of his name Gilles Bueth, or lairds of Gillesbueth, corruptly Gillesbies, or lairds of Gillesby, of the place where he dwelt,



which was so called, because he first built there. .... Being thus disinherited and malecontent, he wasted the country."

Gilpin adds: — "In King Stephen's time, when the Scots were let into Cumberland, he took that opportunity to incite as many as he could, to assist him to recover his estate in Gilsland, from Hubert de Vallibus; and it seems, notwithstanding the alliances and other obligations which Hubert had laid upon the inhabitants, to bind them to him, they took part with Gilles Bueth as the right heir."

Denton continues: — "Afterwards when Henry Fitz Empress obtained the crown of England, and took Cumberland again from the Scots, he regranted the Barony of Gilsland to Hubert de Vallibus. Afterwards about the tenth year of King Henry II. Hubert died; so that the King rather confirmed Gilsland to Hubert de Vallibus, than made a primary grant of it: for if Hubert then lived, he was of extreme old age. .... By virtue of the Grant by King Henry II. unto Hubert de Vallibus, Robert de Vallibus, his son, a valourous gentleman, and well learned in the law of this land, entered into the barony of Gilsland, and enjoy'd the same."

Gilpin adds: — "But yet not so, but that Gilles Bueth still continued to give him disturbance."

Denton again says: — "Whereupon a meeting for agreement was appointed between them, under trust and mutual assurance of safety to each other (which meeting they called *Tryste*). At this meeting Robert de Vallibus slew the said Gill; which shameful offence made him leave arms, and betake himself to his studies at the Inns of Court, .... yet could not his conscience be quiet until he made atonement for the murder of Gilles Bueth, by endowing holy Church with part of that patrimony which occasioned the murder; and therefore he founded the priory of Lanercost in Gilsland. Robert died without issue male, and Hugh his kinsman and next heir succeeded him."

The preceding records are confused and contradictory. It appears however that Bewcastle took its name from the family of Bueths, who were the owners, before the Conquest, certainly of Bewcastle, and probably of the Barony of Gilsland; and that the Vaux were probably the more recent owners of Gilsland, but certainly never owners of any part of Bewcastle.

The event to which the inscription refers would take place between 1100 and 1169. Bueth's murder occurred before the foundation of the Priory of Lanercost. On a tablet fixed in the wall of the Church is the following inscription:

"Robertus de Vallibus filius Hubert. Dns de Gilsland, fundator Priorat. de Lanercost. A<sup>o</sup>. dni. 1116. Ædargan Uxor ejus sine prole."

The date 1116 is probably an error for 1161. The Church was consecrated by Bernard, Bishop of Carlisle, in 1169, and eight years cannot be considered too long period for its erection.

The Priory of Lanercost is about 8 miles south from Bewcastle, and near the Priory are traces of the Bueths. About half a mile south of the Abbey is a small village called Bootby, formerly Bowethby. The word means the "dwelling of Bueth". A large portion of the vale of Lanercost, west of the Priory, is called Buetholm, evidently a corruption of Buethsholm, "the home of Bueth" — probably one of the ancient family residences. These names lead to an inference that Bueth was owner here as well as at Bewcastle. About 15 miles north-east from Bewcastle is a place called Bewshaugh. This also probably took its name from Bueth, and shows that he was an extensive landowner.

The family of the De Vallibus evidently came with the Conqueror from Normandy. Denton says: — "The French



word Vaulx (pronounced Vaux) became thence a surname to him and his posterity there and to divers other families, that took their beginning from the younger brothers of this house; as Vaux of Triermain, &c." The name is borne by many ancient families on the Continent of Europe, as well as by the Lords of Vaux in Normandy. The barony of Gilsland went from Robert, who died without issue male, to Hugh his kinsman and next heir; then to Ranulph; then to Robert; then to Hubert; and then, by marriage of Hubert's daughter, to Thomas de Multon.

Bueth has been generally considered as an Anglo-Saxon, and sometimes of Scottish or Celtic descent. The inscription leads to a supposition that he might be of Norse origin.

There is an ancient document — a record of an inquisition upon the possessions of the Church of Glasgow (preserved in the Chartulary of the Bishopric there) made about the year 1118, concerning lands in the province of Cumbria and belonging to the Church of Glasgow — made by the help and investigation of old and wise men of all Cumbria — and sworn to by numerous witnesses, among them "Gill son of Boed". This is probably the Gillhes Bueth of the inscription from whom Gilsland was named, and who at that time recognised allegiance to David of Scotland, as prince of Cumbria. The term "Gille" was probably an ancient name of the Bueth family. We read that Gilemor (the *great* Gill), the son of Gilander (the *red* Gill) who was Lord of Treuerman and Torcrossoc, first made a chapel to the Virgin at Treuerman, with the consent of Edelwan the Bishop; no doubt Egelwyn the bishop of Durham from 1056 to 1069. This carries us back to the Conquest. Treuerman is in the barony of Gilsland, about five miles from Bewcastle, and probably belonged to the Bueths at that period, Gilander being the Lord, and Gilemor after

him. This shows that the Bueths had a right to at least a portion of the barony.

In the Grant of Henry the second to Hubert de Vallibus is the remarkable expression — "all the land which Gilbert son of Boete held the day on which he was alive and dead, of whomsoever he may have held it." This denotes that it was his inheritance, and not a recent possession, and that he had a legal tenure although it might be only under the Scottish Prince of Cumbria.

On the south-east of Lanercost, at a short distance, is the Manor of Denton. It is said that Robert de Vallibus gave this manor to the surviving relative of his victim, and from him we have a long trace of the lineage of the Bueths. Bueth-barn, — i. e. the son of Bueth —, is mentioned as holding it of the gift of Wescop, son of Gilles Bueth, the gift being confirmed to him by Robert de Vallibus. After him we have Robert fil Bueth, son of Bueth-barn, as the last male of the name at Denton. It passed to the son of his sister, who took the name of John of Denton, from whom a long line descended; Mr. Denton, the author of the *Ms. History*, being probably one of that line.

The term Bueth-barn is remarkable when contemplated with the Runic inscription. On the top of Barnspike crags there is an old Ring-barrow, possibly the grave of Barana who wrote, or caused the inscription to be written, and whose name is still borne by the crags. He may have been one of the Bueth race, and if so, then they were probably of Scandinavian origin.

A family of the name of Barron were for a long time owners of a portion of the land lying between Barnspike crags and Bewcastle. An old highly sculptured grave-stone in Bewcastle Church-yard commemorates the death of John, the last of the Barrons in this district, who died A. D. 1770. The sculpture has a horse's head, and apparently an arm holding a battle-axe.



The Runes are not in the same style, and apparently not by the same hand, as the Norse Runes lately discovered in Carlisle Cathedral. They are probably of a little later date, and show that the Northmen had a continued settlement in this part of Cumberland about that period.

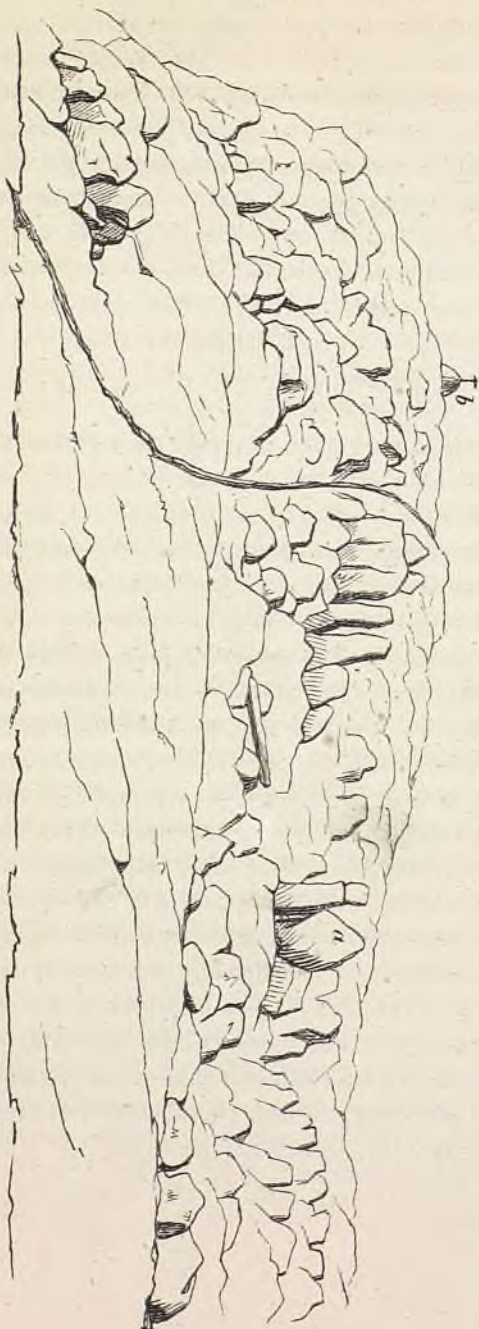
This district is now quite classical in Runic Inscriptions; — two of the Anglo-Saxon [= Old-Northern] Runes, at Bewcastle and Ruthwell; two of the Norse [= Scandinavian] at Carlisle and Barnspike; and one, doubtful, at Bridekirk.

*Additional observations, communicated June 24, 1865.*

The sketch given p. 22 represents a portion of the Barnspike Crag. It is not a very good one, but it is a correct view of them.

They are not a regular stratum of rock, with a good face of precipice, but mostly separate blocks of stone, lying in all positions, and many of them appear as if they had fallen forward from the regular stratum, being detached by the weather, or perhaps by some great convulsion. The crag which bears the inscription is far from the largest, but it is the only one with a tolerably smooth surface. The ground slopes down from the ridge just in front of it, forming a sort of gullet between it and the large adjacent crag immediately north of it, which shelters it from the northern storms. The letters average about 3 inches in height, and they are from about 4 to 6 feet from the surface of the ground from which the crag is rising. The crag itself is a block of rock jutting upwards from the ground about 9 feet high, 8 feet broad, and 7 to 10 thick. (See the woodcut on the following side.)

## BARNSPIKE CRAGS, FROM THE WEST



- a.* Rock bearing the Runic Inscription.  
*b.* Ordnance-Survey Pole, on site of the Ring-barrow.



## SUR LE PASSAGE

de l'âge de la pierre à l'âge du bronze

et

## SUR LES MÉTAUX

employés dans l'âge du bronze\*).

PAR A. MORLOT.

## LE PASSAGE

de l'âge de la pierre à l'âge du bronze\*\*).

Les tombeaux et tout le mode de sépulture changent entièrement avec l'entrée en scène du bronze. — Les constructions en gros blocs, dans lesquelles on plaçait les morts sans les brûler, disparaissent; on livre maintenant le corps du défunt aux flammes et l'on élève au-dessus de ses cendres un monticule arrondi, le *tumulus*. — Le changement est d'autant plus frappant que, dans le Meklenburg et plus au Nord, on ne connaît pas de sépultures à construction intermédiaire, qui établiraient un passage graduel entre les deux modes dont nous venons de parler.

Le professeur Nilsson a inféré de ce changement une modification profonde dans les idées religieuses comme dans tout l'ordre social, changement qui aurait été amené par l'arrivée d'un nouveau flot de population (Bulletin de la société des naturalistes scandinaves. 1842). — M. Worsaae trouve la transition tellement brusque, qu'il en conclut pareillement à l'immigration d'un nouveau peuple, venant de

\*) Feuilles détachées d'un ouvrage qui se rédige sur *Archéologie du Meklenburg*, comparée à celle de l'Europe centrale.

\*\*) Ce chapitre *Le Passage* etc. a déjà paru dans les *Matériaux*, publiés à Paris, par M. de Mortillet. Sa reproduction ici est nécessaire, à cause de sa liaison avec le suivant *Les métaux* etc.

l'Orient et possédant une civilisation plus avancée, ce qui aurait amené un changement subit dans la face des choses en Europe (*Zur Alterthumskunde des Nordens*. 1847. p. 54).

Des considérations de nature purement technique et industrielle conduisent à un résultat semblable: — Avant d'arriver à produire et à travailler l'alliage artificiel de cuivre et d'étain qui constitue le bronze, on devait nécessairement, semble-t-il, commencer par faire connaissance avec le cuivre, qui est assez répandu dans la nature et qui se rencontre même à l'état natif, c'est-à-dire métallique, pas seulement comme minerai qu'il faut d'abord fondre pour en extraire le métal. Car l'étain, dont les gisements sont d'ailleurs fort rares, ne se présente pas à l'état natif, on l'exploite sous forme d'un minerai qui exige, pour sa réduction, un feu assez vif. — On ne pouvait donc arriver que plus tard à ajouter, par la fusion, un peu d'étain au cuivre, afin d'augmenter la dureté de celui-ci.

Une époque de plus ou moins de durée, caractérisée par l'emploi du cuivre pur, un âge du cuivre, si l'on veut, devrait donc, dans le cours régulier des progrès industriels, établir un passage, marquer un stage intermédiaire entre la pierre et le bronze.

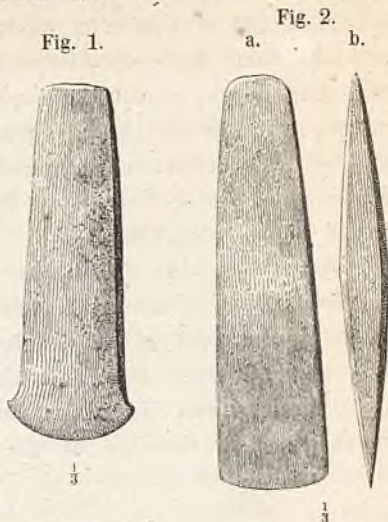
En Amérique il en a été ainsi. — Le vaste bassin hydrographique du Mississipi est semé des vestiges d'une époque, caractérisée par l'emploi du cuivre natif, travaillé à froid, simplement martelé sans l'intervention du feu; époque antérieure à l'arrivée des Espagnols qui trouvèrent le bronze en usage au Mexique et au Pérou.

On rencontre bien dans l'Europe centrale quelques rares pièces en cuivre rouge, à-peu-près pur, mais elles ont été coulées dans le moule, pas martelées. Ce sont ordinairement des haches en forme de coin, Fig. 1 et 2 a. b. — Le coin Fig. 2 a. b., de Kirch-Jesar (Meklenburg), pesant 650 grammes et coulé dans le moule, comme on le



voit par la ligne de bavure (*Gussnath. casting-edge. Stoberand*), a évidemment été façonné d'après le modèle des coins en silex du pays. Cependant il n'en résulte pas, que cette pièce soit antérieure à l'introduction du bronze, car on en a de semblables en bronze; on en voyait par exemple dans la collection de Madame Febvre de Chiseuil, à Mâcon, lesquels avaient

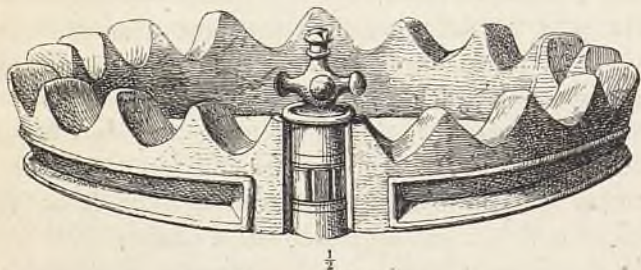
la forme des coins en pierre à forme amygdaloïde qu'on rencontre dans le midi de la France. — Puis, tous les coins en cuivre rouge, dont l'auteur connaît des analyses, ont donné un peu d'étain. Ainsi, un échantillon du Danemark contenait 1,73 ‰, un second du même pays 2,08 ‰, un de Goldberg (Meklenburg) 1,21 ‰, celui de Kirch-Jesar (Meklenburg) 0,15 ‰, un de Schaffhausen (Suisse) 0,94 ‰ et un de Vallamant (Suisse) 0,27 ‰ d'étain\*). Une faucille en cuivre rouge, du lac de Garda, a aussi donné de l'étain, 1,23 ‰ (*E. von Sacken. Der Pfahlbau im Garda-See. Wien. 1865.*). — On n'a pas le droit de mettre ces petites quantités d'étain sur le compte des impuretés accidentelles, dues à la qualité particulière des minerais dont on aurait extrait le cuivre, puisqu'en Europe les minerais de cuivre ne contiennent pas d'étain, à moins qu'ils ne proviennent de districts stannifères. La présence de l'étain dans les coins



\*) *F. Wibel. Die Cultur der Bronzezeit. Kiel. 1865.* Brochure qui réunit passé 300 analyses de bronzes antiques.

en question indique bien plutôt que ce métal n'était point inconnu, et que si l'on n'en avait pas ajouté davantage, c'était sans doute faute d'avoir pu s'en procurer au moment donné. Car l'étain devait manquer bien plus souvent que le cuivre, à cause de la plus grande rareté de ses gisements. — Une preuve assez directe d'une telle pénurie d'étain en plein âge du bronze est fournie par une couronne en cuivre rouge (contenant 1,63 % d'étain) tirée d'un tumulus normal de l'âge du bronze dans le Meklenburg (à Admanshagen). Le tenon qui traverse les gonds faisant charnière sur le devant est en bronze ordinaire, et l'on connaît quatre autres couronnes du même type, mais en bronze, savoir: deux du Meklenburg (de Trechow et de Lübtheen) une du Hanovre et une du Danemark, Fig. 3.

Fig. 3.



La couronne d'Admanshagen, en cuivre rouge, a été coulée pleine, tandis que celles de Lübtheen et du Danemark sont creuses. Mais celle en bronze, de Trechow, est aussi pleine, et l'on sait d'ailleurs que le cuivre fondu coule mal et ne convient guères pour le moulage de pièces creuses.

Nous verrons aussi, en parlant du bronze, que l'étain était quelquefois ménagé, évidemment avec intention, dans la composition de certaines pièces qui n'avaient pas besoin d'être bien dures.



S'il y avait eu chez nous ce qu'on pourrait appeler un âge du cuivre, il en serait aussi resté, comme cela se voit aux Etats-Unis, des objets de parure simples et peu façonnés, en cuivre rouge martelé. Mais de pareils restes font défaut dans les pays qui nous occupent, et tout porte plutôt à croire, que chez nous le premier métal dont s'est emparé l'industrie a été le bronze. — Ainsi, dans le pilotage de Meilen, au lac de Zürich, les deux seuls objets en métal qu'on y a trouvés, parmi les restes si abondants de l'âge de la pierre, sont en bronze, pas en cuivre rouge. Ce sont un couteau-hache assez léger et un petit bracelet bien simple. Le fait n'est pas isolé; car l'établissement lacustre de Robenhausen (canton de Zürich) qui représente également et largement l'âge de la pierre, a fourni des restes de poches ou cuillères en argile cuite, dans l'une desquelles M. de Fellenberg a constaté des traces bien accusées du bronze qu'on y avait fondu. Et cependant la station n'avait encore livré aucun objet en bronze ou même en cuivre rouge, preuve que le métal était encore bien rare, et qu'ici aussi le cuivre pur, non allié avec de l'étain, n'a pas devancé le bronze.

Enfin, si la Hongrie paraît être assez riche en antiquités de cuivre, cela peut tenir à ce que le pays aurait fourni beaucoup de cuivre et point d'étain. Il faudrait des analyses de ces objets hongrois, pour s'assurer s'ils ne contiendraient pas aussi une petite proportion d'étain. M. de Fellenberg en a donné une (Bulletin de la société des sciences naturelles de Berne. 1861) dans laquelle figure effectivement de l'étain, savoir 3,51 %.

Il résulterait de ce qui précède, que l'industrie du bronze, nécessairement préparée et élaborée quelquepart, sans doute en Orient, dans une région produisant à la fois le cuivre et l'étain, aurait été introduite en Europe toute faite et donnée, ce qui aurait mis fin, plus ou moins subitement, à l'âge de la pierre, dans notre continent.

Il convient de signaler ici, que Danneil qui a su tirer des conclusions si justes de ses explorations dans la Prusse saxonne (environs de Salzwedel), croit avoir remarqué quelques indices d'un passage graduel des *Hünenbett*, ou tombeaux de l'âge de la pierre, aux tumulus de l'âge du bronze. Il a vu, quoique bien rarement, la case sépulchrale d'un *Hünenbett* renfermer l'urne cinéraire, une fois même avec un anneau en bronze, associé à des ossements calcinés. Puis, le petit encaissement en dalles qui, dans le tumulus, protège assez souvent l'urne cinéraire, peut être considéré comme représentant, sur une échelle très réduite, la salle sépulchrale des *Hünenbett*. (*Erster Bericht des altmärkischen Vereins*. 1838).

Dans le Meklenburg (à Genzkow. *Jahrbücher des mehl. Vereins*. 1840) un tumulus recouvrait un encaissement de 6 pieds de long, sur près de 2½ de large et autant en hauteur, lequel contenait l'urne cinéraire, mais point de bronze, tandis que le tumulus lui-même aurait livré, à ce qu'il paraît, deux têtes de lances en silex.

### LES METAUX

employés dans l'âge du bronze\*)

sont au nombre de trois seulement, savoir *l'or*, *l'étain* et *le cuivre*; ces deux derniers ayant été alliés, pour faire *le bronze*, et n'ayant que très rarement été utilisés isolément.

Dans le Meklenburg et dans l'Europe centrale en général on n'a encore rien remarqué qui puisse faire croire à la connaissance et à l'emploi du *plomb* et de *l'argent* pendant l'âge du bronze. — Pour ce qui tient à l'argent, son absence n'a rien de surprenant, puisqu'en Europe il est

\*) Ce chapitre a été communiqué à la Société d'histoire et d'archéologie du Canton de Neuchâtel, dans sa réunion à Saint-Aubin, le 30 Mai 1866.



fourni par des minerais qui exigent, pour son extraction, des procédés assez compliqués et tout d'abord la production du plomb. La présence de l'argent dans notre monde industriel présuppose ainsi celle du plomb, et inversement, l'absence du plomb implique celle de l'argent. — Il est plus étonnant de voir le plomb manquer. — Peut-être se tenait-on particulièrement en garde contre le plomb, parceque son adjonction au bronze aurait beaucoup nui à la dureté et à la tenacité de celui-ci, et aurait ainsi fait un très grand tort à l'industrie.

L'analyse chimique indique bien un peu de plomb dans la plupart des bronzes de l'âge du bronze, mais il ne s'y trouve évidemment qu'à titre d'impureté accidentelle, due à la qualité du minerai duquel le cuivre de l'alliage a été tiré. Cette petite teneur en plomb est assez souvent de  $\frac{1}{2}$  jusqu'à  $1\frac{1}{2}\%$ , et elle va dans quelques cas jusqu'à 4 et 5 %. Quand l'analyse révèle plus de 6 % de plomb, alors l'ensemble des circonstances montre, que ce métal a été introduit, non comme impureté, mais intentionnellement, comme élément constitutif du bronze et pour ménager l'étain, ce qui caractérise une époque postérieure à l'âge du bronze.

Quant au zinc, il manque dans les bronzes de l'âge du bronze, même en qualité d'impureté. D'après les belles recherches de Göbel (*Über den Einfluss der Chemie* &c. 1842) le zinc manque encore dans les bronzes grecs, composés seulement de cuivre, d'étain et de plomb; il ne commence à paraître que dans les alliages romains, et seulement vers le commencement de l'ère chrétienne.

### L'Or

qui était inconnu pendant l'âge de la pierre, dans le Nord ainsi qu'en Suisse, fait son apparition avec le bronze. On le rencontre en Suisse parmi les restes de l'âge du bronze en très petite quantité; il est plus abondant dans le Mek-

lenburg et encore plus en Danemark. Et cependant la Suisse possède des sables un peu aurifères (dans l'Aar et l'Emme), tandis que le Meklenburg et le Danemark, ainsi que les régions voisines ne produisent point d'or. — L'or antique du Meklenburg a donc été importé, et sa composition chimique trahit sa provenance. — MM. de Santen et Lisch avaient publié (*Jahrbücher* déjà cités. 1844) deux analyses de bagues en or, Fig. 4, trouvées dans des tumulus

Fig. 4.



de l'âge du bronze. Les deux analyses donnèrent un résultat identique, savoir 81,2 % d'or et 18,8 % d'argent. — L'or natif contient une certaine proportion d'argent qui varie d'un pays à l'autre. MM. de Santen et Lisch avaient signalé que de 10 à 18 % d'argent parlait en faveur de l'Oural, comme de la région qui aurait fourni

l'or du Meklenburg. — Plus récemment M. de Fellenberg a publié (Société des sciences nat. de Berne. 1863) des analyses d'or antique du Meklenburg dont voici les détails :

No. 1. Fil d'or, roulé en spirale et trouvé sous une grosse pierre à Röknitz, près de Dargun (*Jahrbücher* cités. 1864).

No. 2. Bague en fil d'or, Fig. 4, d'un tumulus à Wittenmoor.

No. 3 et 4. Bagues, comme la précédente, de tumulus à Friedrichsruhe.

	No. 1.	No. 2.	No. 3.	No. 4.
Or. . . . .	84,56	84,25	86,92	85,15
Argent . . . .	14,17	14,78	11,65	13,67
Platine . . . .	0,92	0,00	traces	0,43
Cuivre . . . .	0,00	0,00	1,43	0,75
Cuivre et Fer	0,00	0,97	0,00	0,00
	99,65	100,00	100,00	100,00



Ces analyses prouvent que l'or employé était du métal natif, tel qu'on l'obtenait par-exemple en lavant des sables aurifères. — Le cuivre et le fer ne figurent qu'à titre d'impuretés accidentelles. — Quant au platine, sa présence vient confirmer les prévisions de MM. de Santen et Lisch, car une petite proportion de ce métal est caractéristique pour l'or de plusieurs localités (pas de toutes) dans l'Oural, d'autant plus que le platine, en proportion sensible, manque dans l'or du reste de l'Europe.

On sait d'ailleurs, par les observations de Pallas, qu'en Sibérie l'or a été exploité pendant l'âge du bronze et qu'il y est abondant dans certains tumulus, renfermant des objets de bronze, analogues à ceux de l'Europe.

Comme l'on trouve exactement les mêmes bagues et bracelets en or dans le Danemark et dans le Meklenburg, il est à supposer que dans les deux pays on avait le même or de l'Oural. C'est d'autant plus vraisemblable, que le cuivre qui entrainait dans le bronze employé en Danemark et dans le Meklenburg paraît aussi avoir été tiré de l'Oural, ainsi que nous le verrons plus loin.

Les analyses rapportées montrent qu'on n'alliait pas l'or avec le cuivre, pour augmenter sa dureté, comme on l'a fait plus tard, dans les premiers temps du fer, témoin l'or des tombeaux de Hallstatt.

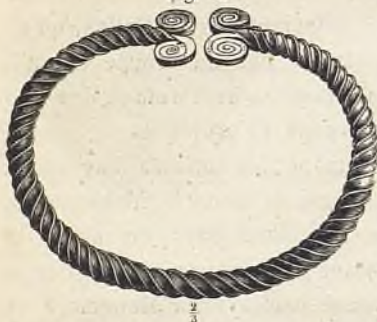
L'or du Meklenburg a été martelé, coulé et même tréfilé. — Le fil d'or, évidemment tréfilé, qui forme les bagues, telles que Fig. 4, a été soudé aux deux bouts, puis doublé. Cette soudure a été obtenue directement, sans l'intervention d'un autre métal, simplement en faisant joindre les deux bouts dans un feu de charbon; procédé applicable quand le métal est assez bon et peu chargé de cuivre. Cependant il paraît que l'opération ne réussissait pas toujours, car on a rencontré dans le Meklenburg de ces mêmes bagues dont les deux bouts n'étaient pas soudés.

La spirale en fil d'or doublé, comme les bagues décrites, se trouve aussi de plus grande dimension, propre à servir de bracelet ou de brassard; mais le fil n'est pas plus épais que celui des bagues.

Ces bagues de fil d'or enroulé en spirale se reproduisent en Danemark, et encore dans les tombeaux de Hallstatt, qui datent des premiers temps du fer.

Au musée de Schwerin il y a deux ou trois bracelets

Fig. 5.



en or, comme Fig. 5. Sur la section transversale de l'un d'eux qui est cassé on croit reconnaître qu'ils ont été fabriqués en tordant ensemble quatre baguettes carrées. Des bracelets identiques se retrouvent en Danemark.

On a du Meklenburg deux épingles à cheveux assez grandes, dont les têtes sont recouvertes d'or en feuille assez mince. Ce n'est pas un placage par soudure, la feuille d'or a été simplement appliquée et pressée sur le bronze, de façon à reproduire l'ornementation de celui-ci, et elle ne tient que parcequ'elle est renforcée autour des bords de la tête de l'épingle. — C'est un procédé tout-à-fait élémentaire et qui se reproduit en Danemark. Les boutons qui ornent les faces latérales de la grande hache de commandement en bronze, au musée de Copenhague, Fig. 6, sont ainsi plaqués en or.

Le Danemark a livré plusieurs vases en or, repoussés au marteau et datant vraisemblablement des derniers temps du bronze, ainsi que le style de leur ornementation le fait penser. Nous en reproduisons deux de musée de Copenhague, les Fig. 7 et 8. On n'a pas connaissance de pareilles trouvailles faites dans le Meklenburg.



Fig. 6.

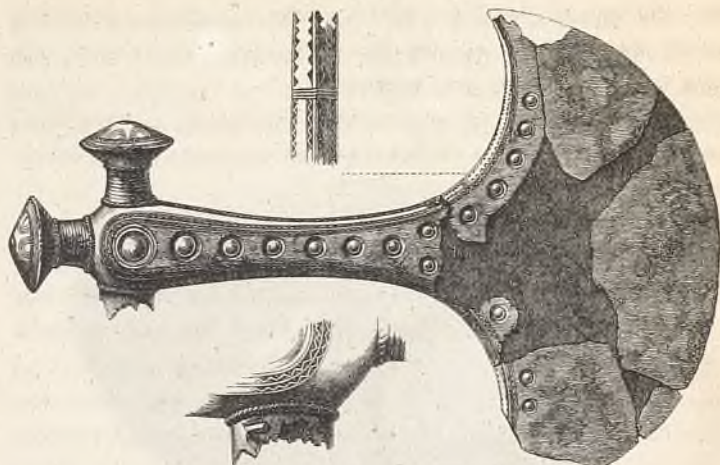


Fig. 7.



Fig. 8.

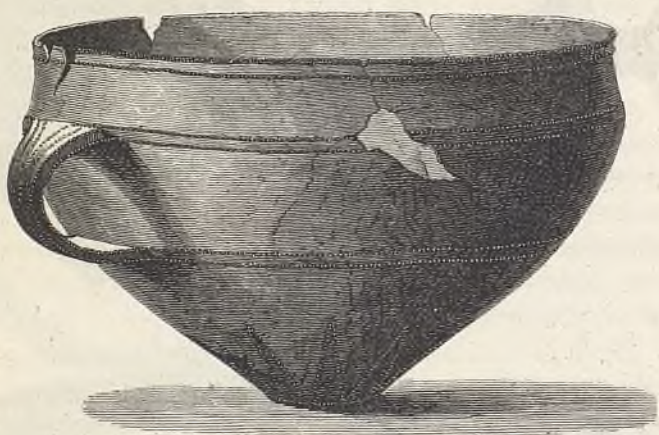


En général le musée de Schwerin est moins riche en or que celui de Copenhague. Mais aussi le public Danois se montre remarquablement bien disposé à remettre au gouvernement les antiquités, même les plus précieuses, découvertes accidentellement. C'est le résultat des excellentes pratiques suivies pendant si longtemps par l'illustre Thomsen, qui a su faire ce qu'on peut appeler l'éducation archéologique du peuple.

### L'Étain.

Ce métal à l'état pur, non-allié avec du cuivre, est extrêmement rare dans l'âge du bronze. On n'en a pas encore rencontré dans le Meklenburg. Du Danemark on peut citer un vase en bois, Fig. 9, tiré d'un tumulus en Jütland

Fig. 9.



et orné d'un grand nombre de petits clous d'étain.

En Suisse les stations lacustres d'Estavayer et de Cortaillod ont livré deux ou trois petites barres d'étain, d'une dizaine de grammes en poids chacune, ainsi que de la poterie ornée au moyen d'un placage partiel de lamelles d'étain. — M. de Fellenberg a fait deux analyses de cet étain suisse et l'a trouvé très pur. Cela indique que le minerai dont on tirait l'étain avait vraisemblablement été obtenu par le lavage d'alluvions stannifères; opération bien plus simple et facile et produisant, à la fonte, un métal plus pur, que l'exploitation de filons dans la roche en place.

À part quelques rares exceptions l'étain ne se rencontre dans l'âge du bronze, qu'allié au cuivre. — En Suisse le bronze ne contient ordinairement que de 5 à 10<sup>0</sup>/<sub>0</sub> d'é-



tain, rarement davantage. — Dans le Meklenburg, sur 12 bronzes analysés par M. de Fellenberg, il y en avait 10 qui contenaient de 10 à 12 % d'étain, un seul en contenait moins, savoir 8 % et un en contenait 15 %. Quant aux 7 analyses de bronzes meklenbourgeois, publiées par MM. de Santen et Lisch (*Jahrbücher* cités. 1844), elles ont toutes donné plus de 12 % d'étain. — Il semblerait ainsi que le Meklenburg se procurait plus facilement l'étain que la Suisse. — D'autre part, sur 30 bronzes du Danemark et du midi de la Suède, analysés par MM. Berzelius et Berlin, il n'y en a que 13 qui ont plus de 10 % d'étain, tandis que le reste en contient moins de 10 %. Cela pourrait faire penser que ces pays étaient, ainsi que la Suisse, plus éloignés de la source de l'étain que le Meklenburg. — Toutes ces circonstances s'accorderaient bien avec la supposition que l'étain était exploité dans l'Erzgebirge, d'où il serait arrivé avec la plus grande facilité dans le Meklenburg, en descendant l'Elbe. — Il ne faudrait cependant pas attacher trop d'importance à de telles combinaisons qui demandent à être basées sur des recherches plus étendues.

On ne sait encore rien de positif sur la provenance de l'étain pendant l'âge du bronze. Les gîtes stannifères du Cornwall, de l'Erzgebirge et du Fichtelgebirge étaient peut-être tous exploités. Il paraît aussi qu'il y a eu en Bretagne des exploitations d'étain, remontant à une haute antiquité, puisqu'on y aurait trouvé une hache en bronze et même une hache en pierre. (Simonin. Comptes-rendus de l'académie. Paris. 12 Fév. 1866). Enfin, M. Mallard a rapporté qu'on a exploité anciennement l'étain dans les départements de la Haute-Vienne et de la Creuse. (Comptes-rendus. 29 Janv. 1866).

Comme l'étain est un métal dont les gisements sont rares, bien plus rares que ceux de l'or et de l'argent, et comme l'étain se trouve volontiers associé à d'autres élé-

ments rares, il est possible que l'analyse spectrale puisse arriver à révéler certains points d'où on l'aurait tiré.

Dans tous les cas, la rareté des gisements de l'étain en Europe, où l'auteur n'en saurait citer d'autres que ceux qui viennent d'être indiqués, prouve qu'il y a eu dans notre continent et pendant l'âge du bronze un commerce régulier de ce métal, puisqu'on le retrouve partout, allié au cuivre.

### Le Cuivre.

À l'état pur ce métal est rare dans l'âge du bronze, et les exemples de culots hémisphériques, Fig. 10, et de

Fig. 10.



haches en cuivre rouge, à-peu-près pur, sont peu nombreux, tant dans le Meklenburg et en Danemark, qu'en Suisse.

Le cuivre se rencontre à l'état de minerai dans la plupart des pays de l'Europe, et la gent de l'âge du bronze peut l'avoir exploité sur bien des points, sauf par-exemple en Danemark et dans le Meklenburg, avec régions voisines, qui n'en produisent pas. — Au Mitterberg, près de Lend, (pays de Salzbourg, Autriche) l'auteur a visité une mine de cuivre où l'on avait rencontré d'anciens travaux et dans ceux-ci de gros cailloux en serpentine, ayant fait office de marteaux ou batterans, pour briser la roche (*Jahrbuch der geologischen Reichsanstalt. Wien. 1850*). Mais il aurait fallu une étude plus détaillée et faite au moment même de la découverte, pour arriver à savoir si l'on était bien en présence de travaux datant de l'âge du bronze. Car on peut s'être servi de batterans en pierre plus tard, lorsqu'on ne savait pas encore produire des masses de fer assez grosses ou lorsque celui-ci était encore trop cher.

Comme l'étain n'entrait dans le bronze que pour une faible proportion, et comme il était en outre fort pur, les petites quantités de plomb, fer, cobalt, nickel, argent et



antimoine qui figurent dans le bronze, évidemment à titre d'impuretés, y ont été introduites par le cuivre, et doivent être mises sur le compte de celui-ci. Ces impuretés dépendent de la qualité particulière des minerais employés, le fondeur n'ayant pas su les éloigner, comme on le fait aujourd'hui, en affinant le métal. Elles ont une certaine importance, car elles pourront quelquefois fournir des indices sur la provenance du cuivre. Ainsi, les nombreuses analyses de bronzes, publiées par M. de Fellenberg (Société des sciences nat. de Berne. 1860—1865) montrent qu'en Suisse le cuivre employé pour l'alliage devait avoir été tiré de plusieurs gisements différents, tandis que la remarquable pureté et l'uniformité de composition des bronzes meklenbourgeois tendraient à faire croire que le cuivre employé ici provenait, de même que l'or, de l'Oural, comme étant la seule région fournissant des minerais assez purs, tels que la malachite, le carbonate de cuivre et l'oxyde de cuivre. — Nous avons vu que MM. de Santen et Lisch ont aussi donné des analyses de bronzes du Meklenburg; mais ils n'ont pas tenu compte des impuretés, et il faut leur préférer les résultats de M. de Fellenberg.

Les bronzes du Danemark et du midi de la Suède ont été examinés par MM. Berzelius et Berlin. Les 30 analyses que ces chimistes en ont publiées indiquent si bien les mêmes petites quantités des mêmes impuretés trouvées dans les bronzes du Meklenburg, que ces pays doivent évidemment avoir tiré leur cuivre d'une source commune. — Si c'étaient l'or et le cuivre de l'Oural qui arrivaient dans le Meklenburg, ils n'avaient pas plus de chemin à faire pour passer aussi en Danemark.

En Suisse le bronze est ordinairement chargé de 1 à 3 et même 4  $\frac{0}{100}$  d'impureté, tandis que sur 12 bronzes du Meklenburg 7 n'en contenaient que  $\frac{1}{2} \frac{0}{100}$  et que les 5 autres n'en contenaient que 0,5 à 2,7  $\frac{0}{100}$ . Sur ces 12 bronzes il y en avait 3 qui ne contenaient que jusqu'à  $\frac{1}{2} \frac{0}{100}$  de

plomb et 1 qui en avait 1,57<sup>0</sup>/<sub>0</sub>, tandis que les 8 autres n'en contenaient point. Les seules autres impuretés des 12 bronzes du Meklenburg étaient le fer qui ne manque jamais et dont il y avait de 0,1 à 0,5<sup>0</sup>/<sub>0</sub>, puis le nickel, de zéro à  $\frac{1}{2}$ <sup>0</sup>/<sub>0</sub>. La couronne en cuivre d'Admanshagen s'est trouvée contenir, par exception, 2,33<sup>0</sup>/<sub>0</sub> de fer, puis 0,24<sup>0</sup>/<sub>0</sub> de nickel et 0,14<sup>0</sup>/<sub>0</sub> de plomb.

Les bronzes suisses contiennent de 0 à 4, et même dans deux cas jusqu'à 5 et 6<sup>0</sup>/<sub>0</sub> de plomb, de 0 à 4<sup>0</sup>/<sub>0</sub> de nickel, de 0 à 1 $\frac{1}{2}$ <sup>0</sup>/<sub>0</sub> de cobalt, de 0 à 2<sup>0</sup>/<sub>0</sub> de fer, de 0 à  $\frac{3}{4}$ <sup>0</sup>/<sub>0</sub> d'argent et de 0 à 7 $\frac{1}{2}$ <sup>0</sup>/<sub>0</sub> d'antimoine.

Fig. 11.



Fig. 12.



Le cuivre à-peu-près pur, c'est-à-dire non-allié à d'autres métaux, aussi appelé cuivre rouge, est ductile et se travaille fort bien au marteau, à froid; mais à la fonte il coule mal, restant toujours un peu pâteux. Aussi voit-on que les coins en cuivre rouge dont il a été question ont volontiers la surface rugueuse et ne sont pas lisses comme ceux qui sont en bronze et qui ont bien coulé.

### Le Bronze.

Le bronze de l'âge du bronze est composé, en faisant abstraction des impuretés accidentelles dont nous avons parlé, de cuivre avec de 5 à 15<sup>0</sup>/<sub>0</sub> d'étain.

Nous avons déjà signalé quelques cas assez rares où la teneur en étain se réduisait à un minimum, selon toute apparence, parce qu'au moment donné on manquait d'étain. Dans d'autres cas, égale-

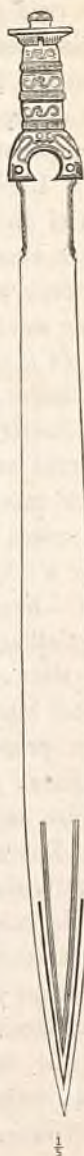


ment rares, on a évidemment voulu ménager ce métal bien plus précieux que le cuivre. On peut ainsi citer un poignard de Lyon, assez semblable à l'exemple du Meklenburg, Fig. 11, un couteau du lac de Genève et une épée du lac de Neuchatel, analogue à l'épée du Jütland, Fig. 12, dont les lames sont en bronze ordinaire, tandis que les poignées de ces trois pièces sont d'un métal plus rouge, contenant une plus faible proportion d'étain. Le manche du poignard de Lyon, analysé par M. de Fellenberg, n'a donné que 1,95 % d'étain, donc un peu moins qu'un des coins en cuivre rouge mentionnés. — Il arrive aussi, mais pas toujours, que les rivets, qui fixent la poignée d'une arme à sa lame, sont en métal rougeâtre et malléable, contenant donc très peu d'étain. Une belle épée en bronze, trouvée au Sömmering, en Autriche, Fig. 13, en fournit un exemple.

Sauf les exceptions mentionnées, le bronze a toujours été composé de la même manière, et l'analyse chimique a révélé qu'il n'y avait pas de différence sous ce rapport entre les objets de parure et ceux qui étaient à l'usage de l'industrie et de la guerre. Cela pouvait tenir à ce que l'alliage de cuivre et d'étain le plus dur est aussi le plus beau de couleur et d'éclat. D'ailleurs, le métal étant précieux, puisqu'on en faisait les bijoux de l'époque, il y avait grand avantage à pouvoir convertir, par une simple refonte, un ornement de luxe en un instrument ou inversement, suivant les circonstances et les besoins du moment.

La ductilité naturelle du cuivre diminue à mesure qu'on le charge d'étain, et elle peut être considérée comme perdue, lorsqu'on arrive à en-

Fig. 13.



viron 5 % d'étain. En revanche, l'alliage qui n'est plus malléable acquiert à la fonte une grande liquidité, ce qui le rend supérieurement propre à être coulé et à se mouler très finement. Aussi voyons-nous que les objets en bronze ont été façonnés presque exclusivement en les coulant dans le moule, et que, dans l'âge du bronze, l'art du fondeur a été poussé à un degré de perfection remarquable.

L'alliage de cuivre avec un dixième d'étain, ce qui est aussi la composition normale pour le métal des canons, jouit encore d'autres qualités précieuses. Sans compter sa couleur et son éclat, très semblables à ceux de l'or, il combine une assez grande tenacité, la plus grande qu'on puisse obtenir en alliant le cuivre et l'étain, avec une dureté supérieure à celle du fer de forge, quoique inférieure à celle de l'acier trempé, se rapprochant de celle de l'acier non trempé et suffisante pour en faire des instruments très bons pour travailler le bois. On ne saurait mettre la main sur un métal plus propre à remplacer le fer, et l'on conçoit le rôle important que le bronze a dû jouer dans le temps.

Une trop forte proportion d'étain diminue la tenacité de l'alliage, le rendant plus aigre et plus blanc. Ainsi, avec un tiers d'étain pour deux tiers de cuivre on obtient un métal blanc, très cassant, employé pour certains miroirs. Une proportion trop faible d'étain diminue la dureté de l'alliage, tout en le rendant plus rouge et en lui faisant perdre sa belle couleur jaune d'or.

Les analyses de bronzes antiques montrent que le fondeur tendait vers la proportion la plus convenable, celle de 10 de cuivre pour 1 d'étain, mais qu'il ne savait pas opérer très exactement. Cela ne doit pas surprendre, quand on songe aux progrès techniques qu'une plus grande précision aurait exigés.

Le degré de conservation du bronze antique varie beaucoup, suivant les circonstances. — Les objets tirés des tourbières, où ils étaient soustraits à l'action oxydante de



l'air, sont souvent aussi frais que s'ils venaient de sortir du moule, tellement, qu'on pourrait quelquefois les croire dorés. Ceux qui gisaient dans le terreau sont plus ou moins oxydés, colorés en vert et incrustés de carbonate hydraté de cuivre, la malachite des minéralogues. Entre la croûte extérieure verte et le métal non-altéré il y a souvent une couche de sous-oxyde rouge de cuivre, qui dans certains cas se montre aussi à la surface.

L'action chimique s'est parfois produite de telle sorte, que la surface elle-même n'a subi aucune altération de forme; on y voit alors les plus fins détails qu'elle présentait avant l'oxydation et quand elle était lisse, elle a, dans ce cas, conservé tout son poli. Une oxydation verte de ce genre constitue ce qu'on appelle la *patine* (*erugō nobilis. Edelrost*) qu'on ne peut pas contrefaire et qui donne un si bel aspect à certaines pièces. — Cette patine peut atteindre environ un millimètre d'épaisseur et elle forme volontiers une couche assez uniforme, sous laquelle on trouve le métal bien conservé et brillant.

D'autres fois la surface du bronze oxydé est devenue plus ou moins rugueuse et inégale, même boursoufflée, et l'on ne distingue plus les détails de sa conformation primitive.

Dans quelques cas l'action chimique a pénétré fort avant dans l'intérieur de la masse, même jusqu'à consumer presque entièrement le métal et à faire fendre et éclater les objets ainsi oxydés. Les bronzes tirés de deux tumulus à Dabel (Meklenburg) en fournissent de bons exemples (*Jahrbücher* déjà cités. 1857 et 1858).

Le degré de conservation et le genre d'oxydation du bronze paraissent tenir à des circonstances plus ou moins accidentelles. Il y a tel objet en bronze, comme l'épée du Sömmering, Fig. 13, qui laisse voir d'un côté de la lame et sous le petit bouton du pommeau quelques parties de la surface où le bronze est encore jaunâtre et non oxydé, tan-



dis que le reste de la pièce est fortement incrusté de la plus belle patine. Une lame de poignard de Chillon (Suisse) présente sur quelques parties de sa surface de la belle patine, lisse et brillante, tandis que le reste est rugueux et boursoufflé et que sur plusieurs points le métal est assez profondément transformé en sous-oxyde rouge de cuivre. — Il paraît, au dire des techniciens, que quand on ne traite pas convenablement le bronze, à la fonte, et qu'on lui donne, par-exemple, trop de feu, il se produit quelquefois une espèce de liquation ou de départ, et que la matière coulée perd son homogénéité, tout en acquérant une certaine porosité, due à un retrait inégal des parties de composition différente, ce qui favoriserait l'oxydation à l'intérieur de la masse. La lame de poignard de Chillon confirme cette explication, car, en la limant sur un point, on voit que l'oxydation s'est avancée par taches irrégulières vers l'intérieur du bronze. — On remarque aussi, que les plus belles pièces sont souvent celles qui présentent la conservation la plus parfaite et la plus fine patine, comme si ceux qui coulaient le mieux étaient en même temps les plus habiles fondeurs, c'est-à-dire les meilleurs maîtres du métier.

Il y a trois méthodes principales de moulage: — On fait en quelque matière solide et résistant à la chaleur, une forme en creux, dans laquelle on coule le métal. Cette forme est ordinairement composée de deux parties symétriques, joignant l'une sur l'autre. Le plan de jonction de ces deux parties est toujours plus ou moins accusé sur l'objet coulé par une ligne de bavure, faisant saillie à la surface et résultant de ce que le métal liquide s'est insinué dans la jonction des deux moitiés du moule. — Cette méthode a l'avantage de conserver le moule en creux, qui peut ainsi servir nombre de fois; mais en revanche, elle n'est applicable qu'à la production de formes peu compliquées. Nos fondeurs emploient ce procédé qu'ils appellent *couler en coquilles*. — On a trouvé en France, en Suisse, en Alle-



magne, en Danemark et en Angleterre quelques rares moules creux ou coquilles pour la production de haches en bronze; ils sont en bronze et l'on en a même en grès. On a aussi quelques haches en bronze à quatre oreillettes (*paalstab*), Fig. 14, et quelques haches à douille (*celt*), Fig. 15, qui présentent le plan de bavure et qui paraissent avoir été produites ainsi.

Fig. 15.

Fig. 14.



Une seconde méthode, ressemblant à la première et ne s'appliquant aussi qu'aux formes simples, consiste à façonner en quelque matière solide, par-exemple en bois, un fac-simile de la pièce qu'on veut obtenir, et en faisant servir ce fac-simile, pour imprimer en creux, dans du sable, la forme voulue. Le sable lui-même est contenu dans deux châssis, s'ajustant l'un sur l'autre, et la jonction des deux moitiés en sable, qui représentent les coquilles de la première méthode, produit aussi une ligne de bavure sur la pièce coulée.

Fig. 16.

— Cette méthode est moins expéditive que la première, puisque pour chaque reproduction il faut faire une nouvelle forme en creux dans le sable, au moyen du jalon solide. Mais le sable se manie facilement; puis il sera souvent beaucoup plus aisé de tailler un fac-simile en bois que de faire une forme en creux, soit en métal, soit en grès ou en quelque autre matière. Aussi cette méthode de mouler, qu'on peut appeler *couler en sable* est-elle très usitée aujourd'hui, pour la fonte de fer et pour le laiton. — Au musée de Schwerin il y a une hache en bronze comme Fig. 16 (longueur 0,18 mètre, poids 310 grammes) trouvée à Wieck (Meklenburg) qui doit avoir été coulée en sable, car il n'y a pas symétrie complète sui-





vant le plan de bavure. On voit que l'ouvrier, ainsi que cela arrive facilement, a fait plonger le fac-simile dans le sable d'un des châssis plus profondément que dans l'autre. Puis, le plan de bavure lui-même est inégal et présente une courbure ou un renflement prononcé. La ligne médiane sur la Fig. 17 de la pièce vue de profil, indique ce plan.

Fig. 17. Une pareille irrégularité peut se produire, en employant le sable, tandis qu'en fabriquant le moule en matière solide, on a soin de bien dresser les plans de contact, afin de faciliter leur jonction. — L'auteur possède lui-même trois hachettes à douille (*celt*), trouvées en France et qui résultent du moulage en sable, d'après le même fac-simile ou jalon. Elles sont entièrement pareilles entre elles, sauf de légères différences, dues à ce que mouleur ne pouvait pas, comme une machine, opérer absolument identiquement, chaque fois que pour faire une nouvelle forme en creux il imprimait son jalon solide dans le sable. L'une de ces hachettes conserve encore dans sa douille le noyau argilo-sableux un peu cuit, destiné à ménager le vide intérieur et qui avait lui-même été formé dans un moule.

Aucune de ces trois pièces n'est finie, elles ont toutes des bavures assez prononcées, et leur tranchant est arrondi, tel qu'il est sorti du moule. Du reste, ces trois hachettes pourraient bien être postérieures à l'âge du bronze et avoir été destinées à quelque usage non-industriel, car l'une d'elles, analysée par M. de Fellenberg, s'est trouvée contenir, outre 65,05 % de cuivre et 4,91 % d'étain, l'énorme proportion de 29,58 % de plomb. Cette forte teneur en plomb aurait fait de la pièce un bien mauvais outil, surtout comme il s'est trouvé, en sciant l'échantillon en deux, qu'il était tout creux, la douille se prolongeant jusqu'au tranchant, de façon à ne laisser aux parois qu'une épaisseur assez uniforme de 2 millimètres. On n'aurait



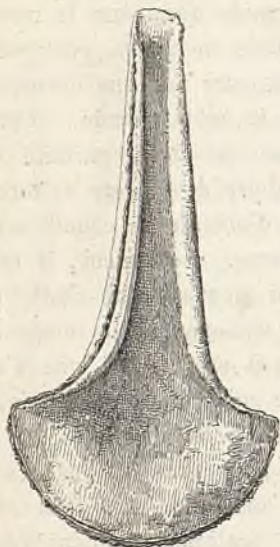


évidemment pas pu finir le tranchant par le rebattage, sans le fracturer.

La troisième méthode de moulage est assez différente des deux précédentes: On fait en cire un fac-simile de l'objet qu'on veut obtenir, on enveloppe ce fac-simile en cire avec de la terre de mouleur ou *potée*, un mélange intime de terre argileuse avec quelque substance combustible bien fine, comme de la bouse de vache (afin que le moule devienne poreux), on fait sécher, puis on chauffe pour cuire le moule et pour laisser écouler la cire par une ouverture par laquelle on introduit ensuite le métal fondu. Cette méthode de *couler en cire perdue* est très parfaite en elle-même, car elle permet de produire des objets de forme compliquée, qu'il serait impossible d'obtenir en coquilles ou en sable et qui n'ont pas de bavures. Seulement, il faut pour chaque reproduction faire un nouveau fac-simile en cire, chaque fois perdu, ce qui ne ménage pas le temps de l'ouvrier. Aussi le procédé n'est-il aujourd'hui que d'un usage exceptionnel, on ne l'emploie guère que lorsqu'il s'agit de couler des pièces pour lesquelles les coquilles et le sable n'iraient pas, entre autres pour produire les ornements et les inscriptions sur les cloches. — C'était au contraire la méthode généralement pratiquée pendant l'âge du bronze, même pour établir des pièces, comme les haches qu'on pouvait et qu'on a effectivement aussi coulées autrement, ainsi que nous venons de le voir. Son emploi rend compte d'un fait qui a souvent frappé; c'est qu'on rencontre si rarement deux bronzes assez pareils pour être sortis du même moule. Ainsi, parmi près de 150 haches en bronze, trouvées ensemble à Plestlin (en Poméranie, près de la frontière du Meklenburg), il n'y en avait pas deux qui fussent identiques (*Friderico-Francisceum*, page 41) et sur 686 haches en bronze du musée de Dublin il n'y en avait pas deux sortant du même moule (Wilde. Catalogue. 1861. page 393).

Du reste, on a employé simultanément plus d'une méthode de couler le bronze, comme le prouve une trouvaille des plus remarquables faite dans le district de Smörum en Danemark et décrite par M. Worsaae (*Annaler for nordisk Oldkyndighed*. 1854) qui l'appelle un magasin de fondeur (*Metalarbeiders Forraad*). C'était un enfouis-

Fig. 18.



sement de bronzes, en un tas, comprenant 3 couteaux-haches de forme toute simple, Fig. 18; avec des bavures tout autour, puis 43 haches comme Fig. 16, également avec bavures. Ces 46 pièces avaient donc été coulées en coquilles ou plus vraisemblablement en sable, à cause de la variété dans leurs dimensions, ce qui aurait exigé un luxe surprenant de ces moules solides pourtant si rares. — Avec ces 46 pièces gisaient les 105 suivantes, toutes en bronze, sans bavures et évidemment coulées en cire perdue: 38 haches du même type que

les 43 à bavures, mais plus ou moins ornées sur les côtés étroits, puis 4 haches dans le genre de Fig. 19 (trouvée dans l'île de Fyen), toutes les quatre différentes les unes des autres et richement ornées dans le style le plus beau et le plus pur de l'âge du bronze, comme l'étaient aussi: une hache à douille (*celt*), Fig. 20, une grande épingle à cheveux, 60 têtes de lances et une poignée d'épée, travaillée à jour et creuse à l'intérieur, dans le genre de l'échantillon du Holstein, Fig. 21. Le moulage en sable ou peut-être en coquille avait été réservé pour les formes les plus simples et l'on avait très naturellement eu recours à la cire perdue,



dès qu'il s'était agi de pièces ornées. La trouvaille de Smörum comprenait encore 11 objets en bronze et un frag-

Fig. 19.

 $\frac{1}{3}$ 

Fig. 20.

 $\frac{1}{3}$ 

Fig. 21.

 $\frac{1}{4}$ 

ment de culot de fondeur, en cuivre rouge, en tout 163 articles.

Il y avait de bonnes raisons pour s'attacher surtout au moulage en cire perdue. C'était d'abord, parceque le procédé ne requiert que les moyens mécaniques les plus élémentaires et un outillage extrêmement simple. Avec quelques spatules, ciseaux et poinçons en os, pour façonner la cire, un ouvrier habile pouvait se tirer d'affaire et produire toutes sortes de formes dont il lui était aisé d'orner les surfaces au moyen de dessins en creux. L'établissement de châssis pour le moulage en sable, ainsi que de coquilles,

constitue déjà une complication mécanique. Ensuite, il était bon d'éviter la production de bavures, difficiles à enlever, sans l'intervention de ciseaux en acier, particulièrement sur des surfaces accidentées par des ornements. L'on devait en général chercher à se passer de tout remaniement de la pièce une fois coulée, tant pour économiser le métal, que faute de moyens de l'entamer. Car le tranchant en biseau si ouvert des ciseaux en pierre aurait été peu propre à travailler le bronze. — Aussi reconnaît-on, en examinant des pièces d'une conservation suffisamment parfaite, que la surface des objets en bronze est ordinairement telle qu'elle est sortie du moule, et qu'elle n'a pas subi de repassage postérieur. On moulait de façon à produire des surfaces bien lisses. Cela pouvait s'obtenir, en appliquant sur la cire, au moyen d'un pinceau, une première couche de potée extra-fine et à l'état liquide.

Fig. 22.


 $\frac{1}{3}$ 

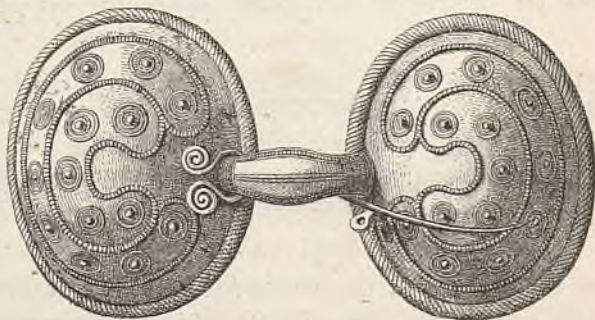
Il ne manque pas de circonstances qui prouvent, de la manière la plus directe, à quel point ceux qui travaillaient le bronze étaient pauvres en ressources mécaniques. Ainsi, l'examen de certains moules en bronze (coquilles) du reste fort rares, dans lesquels on coulait des haches (*paalstab*), fait voir que les pièces qui en sortaient devaient avoir le *jet*<sup>1)</sup> placé entre deux *évents* en pointe, Fig. 22. Le jet était facile à enlever, en le cassant, parcequ'il offrait suffisamment de prise. Il n'en était pas de même des événements qu'il aurait fallu couper, ce qui n'aurait guères été praticable qu'avec un ciseau en acier. Mais l'acier devait faire défaut, puisqu'on s'est contenté de rabattre au marteau les

<sup>1)</sup> Le *jet* (*tag*, *Einguss*) est la partie en entonnoir, le canal où le métal coulant entre dans la forme en creux. Les *évents* sont les conduits par où sortent l'air et les gaz.



deux pointes, comme le montre la Fig. 14. Cela constitue un procédé mécanique bien grossier et qui contraste singulièrement avec les formes gracieuses que le mouleur savait produire. — On aurait fort bien pu faire disparaître les événements au moyen de la meule. Mais il paraît qu'on craignait trop la petite perte de métal qui en serait résultée. Ce qui vient encore confirmer que la présence des événements rabattus en crochets se relie à l'absence de l'acier, c'est que les haches en bronze qu'on rencontre encore dans les premiers temps du fer, à Hallstatt, sont franchies au sommet, c'est-à-dire nettement coupées. — Notons cependant, qu'il y a aussi des haches de l'âge du bronze auxquelles les crochets en question manquent, sans que pour cela on puisse remarquer qu'ils eussent été coupés. Cela tenait peut-être à ce que ces pièces ont été coulées sur cire perdue, ce qui aurait permis de ménager le jet et les événements de quelque autre manière. On peut aussi avoir parfois réussi à casser l'évent, témoin une hache de la station lacustre de Morges (Suisse) qui n'a qu'un crochet, l'autre ayant clairement été cassé, pas coupé.

Fig. 23.


 $\frac{1}{2}$ 

Le musée de Schwerin fournit un exemple encore plus frappant de l'imperfection des moyens mécaniques de l'époque.

Il s'agit d'une gigantesque agrafe ou fibule en bronze, tout-à-fait comme l'échantillon danois, représenté, Fig. 23, sauf des variantes dans les ornements (longueur 0,245 mètre, poids 278 grammes), évidemment une pièce de luxe. Or, l'arc qui relie les deux disques avait été cassé, mais au lieu de le raccommoder proprement et solidement, en rivant par-dessous une petite barre de métal, on eut recours au moulage en cire perdue. On mit les deux parties en place, comme s'il n'y avait pas eu de cassure, on entourra l'arc d'une couche de cire qu'on recouvrit de potée, on chauffa et l'on coula du bronze qui prit la place de la cire, ainsi que cela se reconnaît fort bien <sup>1)</sup>. — Il serait difficile de concevoir un procédé de restauration plus grossier; — et cependant il est appliqué à l'une des plus belles pièces de parure de l'époque.

Il paraît qu'on manquait en général de moyens suffisamment pratiques pour percer le bronze, du moins l'auteur n'a pas eu l'occasion de remarquer de traces d'un tel travail. Les trous pour les rivets qui fixent les poignées des épées à leurs lames ont évidemment été ménagés en coulant les pièces.

On n'employait pas même le compas, car en examinant de près les cercles et les autres lignes qui ornent les

Fig. 24.


 $\frac{1}{2}$ 

bronzes coulés, on voit que tout a été tracé à la main libre mais très exercée. — Quant à des poinçons façonnés, on

<sup>1)</sup> Le Dr. Lindenschmit a figuré cette agrafe du Meklenburg dans: *Die Alterthümer unserer heidnischen Vorzeit*. Cahier VII. Planche IV. Fig. 2.



ne s'en est servi que pour imprimer sur la cire les éléments décoratifs les plus simples, tels que les petits triangles sur la fibule danoise Fig. 24.

On reconnaît le moulage en cire perdue à plusieurs caractères. C'est d'abord à l'absence des bavures. On aurait pu les effacer sur les surfaces lisses, mais quand elles auraient traversé des ornements, comme ceux de la poignée d'épée Fig. 21, ou ceux du vase en bronze coulé du Danemark, Fig. 25, il en serait toujours resté des traces.

Fig. 25.



Puis, en examinant attentivement des échantillons bien conservés, on voit que les dessins en creux qui ornent si souvent le bronze coulé, n'ont pas été gravés sur le métal, mais qu'ils ont été formés sur un corps mou, tel que la cire. L'auteur ne saurait signaler qu'une exception, ce sont les traits obliques qui ornent le bord inférieur de la poignée de l'épée du Sömmering, Fig. 13. Et encore ces traits n'ont-ils pas été gravés, ce sont des entailles produites en posant le tranchant d'un ciseau sur le métal et en donnant un coup de marteau sur le ciseau. C'est prouvé par quelques coups où l'angle du ciseau a accidentellement porté jusques sur la lame de l'épée. Ici ce genre d'opéra-

tion avait sa raison d'être, elle tendait à bien serrer le bord de la poignée sur la lame. Le ciseau employé peut avoir été en pierre, car son biseau se rapprochait de l'angle droit. — Comment d'ailleurs aurait-on gravé sur un métal aussi dur que le bronze, puisque l'acier faisait défaut! Des burins en silex auraient été d'un usage bien difficile, sans compter qu'on n'en a pas retrouvé. Ensuite, les ornements eux-mêmes ne sont point grattés et taillés, comme cela devrait être, si on les avait gravés sur le métal. On ne remarque pas de jarrets ou d'échappées du burin; l'instrument a laissé des traces arrondies, et l'on aperçoit même quelquefois qu'il y a eu sur le bord du trait un léger gonflement de la cire refoulée. — Tout cela est très frappant, mais ne se laisse démontrer que pièces en main, pas par le discours.

On objectera peut-être la finesse de certaines lignes qu'on croira difficilement avoir été coulées. Mais on n'a qu'à faire imprimer les objets ainsi ornés sur du sable de mouleur bien fin, et l'on reconnaîtra que l'objection s'évanouit devant la facilité avec laquelle le bronze se moule.

Il faut aussi tenir compte de la circonstance, que quand on coule le bronze, on incline le moule, afin que le métal ne tombe pas en cascade dans le vide intérieur, d'où il résulte que la face inférieure se moule plus parfaitement, parceque le poids du métal liquide contribue à le mieux imprimer sur les parois de la forme creuse. Cette différence entre le côté inférieur et le côté supérieur de la coulée se reconnaît sur plusieurs belles pièces du musée de Schwerin <sup>1)</sup>.

Sur l'intérieur, sur le revers de certains bronzes on remarque parfois distinctement chaque coup ou poussée de

---

<sup>1)</sup> L'auteur a consulté plusieurs hommes du métier et a surtout profité des renseignements qui lui ont été fournis par un habile et intelligent fondeur à Schwerin, L. Günther.



la spatule avec laquelle on avait façonné la cire. L'auteur a même vu cela sur une hache à ailerons (*paalstab*) sur la partie destinée à être prise dans le bois. C'était une pièce provenant des tombeaux de Hallstatt et datant donc des premiers temps du fer; mais on peut la citer ici, parce qu'à Hallstatt c'est encore le bronze antique et moulé comme dans l'âge du bronze. — Cependant de telles marques sont rares; on finissait et on lissait les fac-simile en cire très proprement. Ainsi l'auteur n'a pu remarquer qu'une seule fois au musée de Schwerin des traces paraissant résulter de l'empreinte des doigts du mouleur sur la cire. — D'autres objets montrent qu'on a épaissi et consolidé certaines parties du fac-simile en y appliquant de petites plaques de cire. Cela se voit par-exemple sur l'agrafe gigantesque dont il a été question (Fig. 23) et dont on a ainsi renforcé le revers des deux disques, sous les points où aboutit l'arc qui les relie.

Certains bronzes, comme le couteau du Holstein, Fig. 26, sont de formes compliquées qui ont exigé un fac-simile qu'on n'aurait pas pu enlever et qu'il fallait faire disparaître sans y toucher. Quant aux anneaux qui forment chaîne et qui sont entiers, sans rivure et sans soudure, sans aucune solution de continuité, on les obtenait aisément, en moulant la chaîne en cire et en coulant chaque anneau séparément.

Le moulage d'objets creux ou vides à l'intérieur n'offrait pas de difficultés particulières, il rentrait dans les

Fig. 26.





procédés de technique employés pour les objets massifs et pleins. On obtenait les pièces creuses, en formant au moyen de la terre de mouleur, la potée, un noyau qu'on recouvrait avec la cire perdue, laquelle était à son tour enveloppée de potée. Seulement, il fallait ménager des communications, des supports également en terre et qui joignaient le noyau à l'enveloppe solide extérieure, afin que tout puisse bien rester en place, lorsqu'on faisait écouler la cire. Il en résultait des solutions de continuité, des ouvertures dans la forme en cire et donc aussi dans le métal coulé. Ces ouvertures permettaient quelquefois de faire disparaître après coup le noyau; d'autres fois celui-ci est resté en place et s'est conservé. On reconnaît alors que le noyau était une potée, composée et cuite comme cela se pratique de nos jours. — Nous pouvons signaler la présence d'un noyau en terre dans l'axe du manche de poignard de Lyon mentionné (Fig. 11), dans la couronne creuse en bronze, de Lübtheen (voir Fig. 3), dans laquelle les supports du noyau ont laissé des ouvertures rondes, de 2 millimètres de diamètre, seulement, enfin dans la grande hache de parade du Jütland, Fig. 6, formée d'une mince couche de bronze coulé sur un noyau en argile cuite. On pourrait multiplier les exemples de noyaux en potée, conservés dans l'intérieur d'objets en bronzes, car de pareils cas ne sont pas très rares.

Il y a d'autres circonstances encore qui se rattachent à l'emploi de fac-simile en cire. Ainsi, il arrive, quand on chauffe le moule, sans user de toutes les précautions voulues, que la cire se carbonise et laisse une croûte, un dépôt charbonneux qui s'imprime ensuite en creux dans le métal coulé. Une belle épée en bronze, de Lussow (Meklenburg) avec poignée en bronze et fraîche, comme si elle sortait du moule, présente de pareilles taches, parfaitement reconnaissables, de cire carbonisée.



Un fragment bien conservé de vase en bronze coulé, du musée de Schwerin, dans le genre de celui du Danemark, Fig. 25, présente une particularité qui vient encore confirmer ce qui précède. On voit non-seulement que tous les ornements ont été produits sur un corps mou, les uns, comme les lignes ondulées, par un tracé à la pointe, d'autres par l'impression au moyen d'un petit poinçon ou jalon, — mais on remarque aussi sur le revers de la pièce, laquelle n'a que  $1\frac{1}{2}$  millimètres d'épaisseur, que les plus fortes de ces impressions au poinçon, de petits losanges, ont réagi tout au travers de la cire, produisant sur le côté intérieur du vase des renflements. — On objectera peut-être que la même chose aurait eu lieu par la frappe, par le poinçonnage sur le métal lui-même. Mais d'abord, le métal du vase est trop dur, pour se prêter à ce genre de travail, puis quand on poinçonne ainsi sur du métal suffisamment malléable, le bourrelet relevé sur le côté opposé est sensiblement plus étendu que la marque frappée en creux, ce qui n'est pas le cas dans l'échantillon en question.

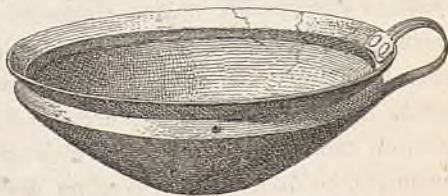
Nous voyons par tout ce qui précède, que l'art du fondeur a joué un rôle immense pendant l'âge du bronze.

— À l'exception près de quelques vases, dans le genre de l'échantillon danois, Fig. 27, et de deux ou trois autres

pièces, tous les nombreux bronzes du musée de Schwerin ont été coulés, et tous, sauf un certain nombre de haches, l'ont été en cire perdue.

Les vases en question, dans le genre de Fig. 27, sont en bronze martelé, et leurs ornements sont poinçonnés ou repoussés au marteau. — L'alliage serait beaucoup trop

Fig. 27.



$\frac{1}{2}$



dur, pour se prêter à un pareil travail. Mais l'opération de la trempe qui durcit l'acier rend au-contraire le bronze ductile. En plongeant dans l'eau froide du bronze rougi au feu, on le rend malléable. — Ce procédé aurait été très impropre pour la fabrication des instruments tranchants, des armes et de tous les objets qu'il importait d'avoir aussi durs que possible. En outre, il constituait déjà une technique plus compliquée, indiquant un progrès dans les temps du bronze, ainsi que le Dr. Lisch l'a très bien relevé (*Jahrbücher* déjà cités. 1846. page 384). Aussi voit-on, que dans les tombes de Hallstatt, si caractéristiques pour les premiers temps du fer, les vases en bronze coulé disparaissent, pour faire place aux vases en bronze martelé.

Un beau poignard du Valais (Suisse) et la lame de poignard de Chillon dont nous avons parlé, ont des rivets en bronze ordinaire et aussi dur que celui du corps de ces pièces. Cela ferait penser que leurs fabricants ne savaient pas ramollir le métal par la trempe. Et cependant on sentait l'avantage de rivets plus doux, puisqu'on les faisait quelquefois en cuivre rouge, ainsi que nous l'avons indiqué au commencement du chapitre sur le bronze.

Les formes des objets repoussés au marteau les rapprochent aussi de l'âge du fer, comme ce sera développé dans le chapitre traitant du style. — Enfin, un vase en bronze martelé, dans le genre de Fig. 27, a été trouvé dans un tumulus ordinaire à Weisin (Meklenburg), conjointement, à ce qu'il paraît, avec un morceau de fer en forme de serpe (*Jahrbücher*, déjà cités. 1846. page 383).

Pour obtenir des vases repoussés, tels que ceux dont il vient d'être question, on bat le métal avec un marteau en bois sur une enclume en acier, ou aussi avec un marteau en acier sur une enclume en bois. On devait donc, à la rigueur, pouvoir opérer avec un marteau en bois sur une enclume en pierre.

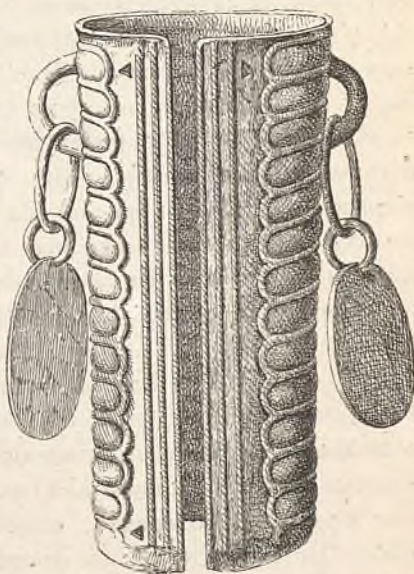


Les anses des vases dont nous venons de parler sont fixées par rivure, et les rivets sont quelquefois en cuivre rouge (*Jahrbücher* cités 1845, page 284).

Quant au procédé de *souder* le métal, il doit avoir été entièrement inconnu pendant l'âge du bronze, car on n'en découvre pas de trace, même lorsqu'il aurait été d'un usage si avantageux, comme pour raccommoder la fibule gigantesque dont nous avons traité (Fig. 23), ou pour rapporter certaines parties. Ainsi,

les proéminences, telles que les boucles latérales destinées à porter des anneaux et qu'on voit par-exemple sur le brassard danois, Fig. 28, ont été coulées tout d'une pièce avec le corps de l'objet, ce que le moulage en cire perdue rendait de facile exécution. — L'art de souder le bronze, qui exigeait l'intervention d'agents chimiques, a constitué un progrès technique considérable. Il était encore inconnu dans les

Fig. 28.

 $\frac{1}{2}$ 

premiers temps du fer, et les tombes de Hallstatt montrent qu'on fut obligé de s'en tenir à la rivure, dans la fabrication, alors assez développée, de vases en bronze martelé.

Dans l'âge du bronze on a employé le marteau qui pouvait être en pierre, pour effiler, par rebattage, le tranchant des armes et des instruments, ainsi que cela se pratique encore de nos jours, pour refaire le tranchant des faux. On augmentait de cette façon la dureté du tranchant



qu'une main habile pouvait obtenir très vif, et en même temps on économisait le bronze dont l'aiguillage à la meule aurait occasionné une déperdition. Un examen attentif de pièces bien conservées a permis de reconnaître qu'on avait effilé ainsi le tranchant de haches, de couteaux, de faucilles et d'épées. La conservation si parfaite de l'épée du Sömmerring, Fig. 13, met ce rebattage en évidence aussi bien que s'il venait d'être exécuté. On a frappé avec un marteau presque tranchant ou bien avec un marteau cannelé ou strié et en prenant les stries diagonalement sur le tranchant de l'épée, afin de ne pas étendre celui-ci dans le sens de sa longueur, ce qui l'aurait gauchi et gâté. L'égalité et la régularité de ces stries trahissent une main habile et exercée. Elles ne pouvaient être indiquées sur la figure, à cause de leur finesse; celles qui sont représentées au sommet de la lame et qui ont, du reste, la même direction en diagonale, sont beaucoup plus fortes, ce sont de petites entailles décoratives. La largeur de la bande ainsi rebattue sur chaque côté et tout le long du tranchant de l'épée est de 4 millimètres.

Des traces de lieux de fabrication ou de fonderies d'objets en bronze n'ont pas encore été remarquées dans le Meklenburg, quoiqu'on en ait signalé tout près des frontières (à Plestlin, en Poméranie) et qu'on en connaisse encore ailleurs en Allemagne, ainsi qu'en Danemark et en Suisse. On fit à Plestlin une trouvaille comprenant environ 150 haches et plusieurs de ces culots en bronze, Fig. 10, comme on les rencontre ailleurs en Europe.

La présence de moules solides, pour y couler des objets en bronze et celle de pièces brutes qui n'ont pas été finies au sortir du moule est invoquée, et à bon titre, en faveur d'une fabrication indigène des bronzes. On les rencontre en petit nombre en Danemark, en Suisse et ailleurs. Au musée de Copenhague on voit même une moitié de moule (coquille) en pierre, trouvée à Beddinge en Scanie (Suède)



et contenant encore le *cell* qui y avait été coulé (communication de Monsieur V. Boye). — On peut citer du Meklenburg une pièce brute, non-finie. C'est la hache de Wieck dont il a été question (Fig. 16) comme ayant été coulée en sable. Non-seulement les bavures du métal n'ont pas été enlevées, mais le tranchant, encore arrondi, a 3 millimètres d'épaisseur et est tel qu'il est sorti du moule (voir Fig. 17).

— La rareté, dans le Meklenburg, de pièces inachevées n'a rien de bien surprenant, puisque les bronzes de ce pays proviennent en majeure partie des tombeaux, où il ne faut pas s'attendre à trouver des objets en voie d'exécution.

Comme les culots qu'on rencontre quelquefois dans l'Europe centrale sont ordinairement de bronze et que l'étain pur est si extrêmement rare, on serait tenté d'admettre, que c'était l'alliage tout préparé de cuivre et d'étain qui était versé dans le commerce et qui servait aux fondeurs. Cependant les cas cités de manches de couteaux, d'épées et de poignards ainsi que de rivets en cuivre rouge contenant un minimum d'étain, établissent que l'on pouvait, à volonté, varier les proportions de l'alliage, quoique peut-être essentiellement en ajoutant du cuivre. Car on trouve par exception des culots en cuivre rouge. Ainsi, un échantillon découvert à Echallens (Suisse) avec des haches et d'autres objets en bronze, a donné à l'analyse, exécutée par M. de Fellenberg: 96,52<sup>0</sup>/<sub>0</sub> de cuivre, 3,04<sup>0</sup>/<sub>0</sub> de sulfure de cuivre, 0,24<sup>0</sup>/<sub>0</sub> d'étain et 0,20<sup>0</sup>/<sub>0</sub> du fer. Un autre échantillon, le fragment de culot de la trouvaille danoise de Smørum, dont il a été parlé, a donné, à l'analyse exécutée par le professeur Forchhammer: 98,05<sup>0</sup>/<sub>0</sub> de cuivre, 0,42<sup>0</sup>/<sub>0</sub> d'étain avec traces de plomb, 0,09<sup>0</sup>/<sub>0</sub> d'argent, 0,27<sup>0</sup>/<sub>0</sub> de nickel et cobalt et 1,17<sup>0</sup>/<sub>0</sub> de fer. Cette trouvaille de Smørum est la plus importante de ce genre, faite dans le Nord scandinave, et M. Worsaae en a terminé la description en concluant, qu'elle résultait, de même que la plupart des bronzes danois, d'une industrie indigène.

Une autre circonstance, tendant à confirmer que les bronzes ont été produits dans les contrées où on les rencontre, c'est que, malgré une certaine uniformité assez frappante que leurs principaux types présentent dans toute l'Europe, on remarque pourtant aussi que chaque pays a ses variétés d'objets et ses particularités de style à lui propres et quelquefois assez prononcées. — Dans le volume dont les présentes pages sont détachées, nous entrerons dans plus de détails sur cette dernière question, en traitant une à une les différentes catégories des articles en bronze. Enfin dans le chapitre réservé aux *conjectures*, qui terminera le volume en question, nous chercherons à expliquer d'où provenait la similitude des types généraux en Europe, combinée avec certaines variations locales dans les formes.

---

#### Notes.

Page 4. Le Danemark a fourni jusqu'à quatre de ces couronnes en bronze dont l'une est représentée Fig. 3. Un de ces quatre exemplaires a été trouvé avec des agrafes rondes en bronze, appartenant par leur style au premier âge du fer, et avec des restes de fer. Les autres exemplaires sont des trouvailles isolées. Il paraît que ces couronnes se rapportent aux derniers temps du bronze, et qu'elles ont continué à être de mode pendant les premiers temps du fer. Il en a été de même de l'épée en bronze du type représenté Fig. 12 qui se retrouve encore dans les tombeaux de Hallstatt.

Page 37. D'après des renseignements ultérieurs, obtenus par Monsieur V. Boye, le moule en pierre de Beddinge aurait été trouvé vide, et ce ne serait que plus tard qu'on y aurait placé le *cell* en bronze. Ce moule a été acquis par le musée de Copenhague.

---



## SUR QUELQUES TROUVAILLES DE L'ÂGE DE BRONZE FAITES DANS DES TOURBIÈRES.

Mémoire lu dans une réunion de la Société des Antiquaires  
du Nord chez Sa Majesté le roi, au palais d'Amalienborg,  
le 2. Mai 1866.

Par

Mr. J. J. A. WORSAAE.

C'est un fait remarquable que le nombre prodigieux d'antiquités de l'âge de bronze qu'on a découvertes successivement dans les tourbières du Danemark, non plus seulement isolées, mais aussi en grandes quantités à la fois. Dans l'enfance de l'archéologie, on admettait généralement que ces objets en bronze avaient été perdus par hasard dans les tourbières et les lacs qui sont devenus aujourd'hui des tourbières, ou qu'ils y avaient été déposés, en partie par des voleurs, en partie par des gens qui, dans des temps de troubles, avaient voulu cacher leurs effets de prix, mais, pour une raison ou une autre, n'avaient pas eu l'occasion de les reprendre. Mais le nombre toujours croissant des découvertes, et les progrès réalisés par la science, ne tardèrent pas à montrer que cette manière simple d'expliquer les choses, qui, naturellement, en beaucoup de cas, doit et peut être exacte, était en général insuffisante et insoutenable. Mes premiers doutes à cet égard me vinrent en examinant quelques grandes trouvailles — en particulier, celles qu'on a regardées comme d'anciennes fonderies, ou comme des approvisionnements des fondeurs de l'âge de bronze — dont l'identité était des plus remarquables, et qui, à peu d'exceptions près, n'avaient encore été faites que dans des tourbières, dans les différentes parties du pays. Ces doutes ne firent qu'augmenter après l'hypothèse émise plus tard par moi, que les antiquités du premier âge de fer trouvées

dans les tourbières doivent leur origine à des pratiques religieuses, hypothèse qui conduisait facilement à l'idée que des pratiques analogues avaient aussi pu régner dans d'autres périodes, et en particulier dans l'âge antérieur<sup>1</sup>). La question est devenue encore plus claire pour moi depuis qu'à l'occasion du nouvel arrangement du Musée des antiquités scandinaves, j'ai commencé à réunir et à comparer les grandes trouvailles, jusqu'alors disséminées, de l'âge de bronze, qui ont été faites, tant dans des tourbières que dans des tombeaux et dans des champs, surtout sous de grosses pierres. En effet, il ressort d'une manière évidente d'une telle comparaison que l'identité et le caractère déterminé que présentent si fréquemment les trouvailles dont il s'agit, doivent avoir une cause particulière, qui est plus profonde et plus générale que celle qu'on a admise jusqu'à présent.

Si l'on admet que les objets en bronze trouvés dans les tourbières et les anciens lacs doivent en général être considérés comme ayant été perdus ou cachés (dans ce dernier cas, évidemment pour être repris le plus tôt possible, ce qui ne laissait pas de présenter d'assez grandes difficultés dans les lacs), il est doublement surprenant que les magnifiques trompettes en bronze, dont on a déjà extrait plus de vingt exemplaires de nos tourbières, tandis qu'il n'en a pas été découvert une seule dans les tumulus du Danemark, se rencontrent, pour ainsi dire toujours, en certaine quantité, au moins par paires, et plus ou moins brisées. Quelques unes d'entre elles ont même été complètement mises en pièces, ce qui n'a pu se faire que dans l'antiquité avant qu'elles fussent déposées dans les tourbières ou les lacs, et cette destruction s'étend également, au moins en partie, à d'autres objets en bronze recueillis avec les trompettes. A ce propos, je rappellerai ici la remarquable trouvaille faite

<sup>1</sup>) Voir mon programme: »Om Slesvigs eller Sonderjyllands Oldtidsminder.« Kjøbenhavn 1865. p. 59. Rem. 3.



dans la tourbière de Lommeløv, à Falster, où, à côté d'un bouclier en bronze assez bien conservé, on découvrit deux trompettes entièrement en pièces et incomplètes, ainsi que deux épées en bronze également brisées<sup>1</sup>). Le rapport qui accompagnait ces objets lors de leur envoi au Musée, ajoute que cette tourbière (qui peut bien receler encore plusieurs antiquités analogues) semble renfermer une très grande quantité d'os, et mérite par suite d'être explorée avec plus de soin.

Sans m'arrêter aux séries particulières des grands anneaux en bronze, de forme identique, qui appartiennent probablement à la fin de l'âge de bronze, et qu'on trouve presque toujours dans nos tourbières par paires, et réunis quelquefois ensemble par un anneau de métal, ce qui éloigne toute idée de hasard, j'appellerai principalement l'attention sur ce fait trop peu remarqué jusqu'ici, qu'un grand nombre des objets de bronze provenant des tourbières sont ou complètement neufs ou à peine achevés; les uns portent encore des bavures, et sont accompagnés de jets et de lingots, les autres ont, avant leur destruction, été brisés et courbés à dessein, quelquefois avec l'aide du feu; d'autres fois même ils sont aplatis au marteau ou à moitié coulés. Ce n'est pas seulement le cas pour les trouvailles provenant des fonderies (par exemple, celles de Bindeballe, en Jutland, de Lundforlund, en Sélande, de Vaarskov à Langeland, de Kjettinge à Lolland<sup>2</sup>), où l'état de destruction complet des objets s'explique difficilement par la circonstance qu'ils auraient été des approvisionnements destinés par les marchands ou ouvriers en métaux à être refondus, mais il en est aussi de même pour la plupart des autres grandes trouvailles de l'âge de bronze (par exemple,

<sup>1</sup>) Antiquarisk Tidsskrift. 1846—48. P. 20 et 198. Prot. du Mus. No. 9431—9434, 9855—9876.

<sup>2</sup>) Prot. du Mus. No. 16955—16963, 12925—12941, 10786—10792, 16999—17010.



celles d'Einsiedelsborg, en Fionie, de Holsteinborg, en Sélande, de Laagerup, à Lolland, de Simlegaard, à Bornholm<sup>1)</sup>.) Dans quelques endroits, on a trouvé les objets en bronze des tourbières enveloppés dans des étoffes et des écorces d'arbres, ou bien même déposés dans de petites boîtes en bois appropriées à leur forme<sup>2)</sup>. Ailleurs, on a découvert des traces d'un usage du feu, autre que celui qu'on en aurait fait pour courber ou couler à moitié les objets en bronze; c'est ainsi qu'à Bornholm et à Taarup, près de Stubbekjøbing, dans l'île de Falster, il a été trouvé à côté d'indices de feu et de restes de charbon, des débris de vases en argile et en bois, avec des os d'animaux (et d'hommes?)<sup>3)</sup>.

L'importance de ces observations ne peut que s'accroître lorsqu'on remarque que, dans les champs, et principalement sous de grosses pierres, on fait très souvent des trouvailles qui présentent tout-à-fait les mêmes caractères, et se composent d'objets en bronze soit neufs, soit brisés, mutilés, courbés et aplatis au marteau, réunis par paires ou en plus grande quantité, qui n'ont le caractère ni d'objets précieux cachés à dessein, ni d'approvisionnements à l'usage des marchands ou fondeurs de métaux (par exemple, celles de Gyldenled, en Jutland, de Mesinge, en Fionie, de Holbek et de Rygaard en Sélande, de Riserup à Falster, etc.)<sup>4)</sup>. Mais il est encore plus remarquable que le mode d'enfouissement, aussi bien que la destruction manifeste, et, en beaucoup de cas, violente, des vases, des anneaux et autres

<sup>1)</sup> Prot. du Mus. No. 15099—15104 et 15107—15109, CXXVIII—CXXXII et CCCLXIX—CCCLXXX, ainsi que MDXXXIII—MDXXXVIII, 20215—20220, 20753—20758, 2578—2586, 8628, 8949, B. 50 et C. 22.

<sup>2)</sup> Par exemple Prot. du Mus. No. 4194, 10715. (Épée de Frørup).

<sup>3)</sup> Prot. du Mus. No. 14379—14387 et 21572—21578.

<sup>4)</sup> Prot. du Mus. No. 4129—4140, 3778—3785, CMLXXVII—CMLXXXVIII, 2430—2444, 9406.



bijoux, des celtes, des fers de lance, des épées, etc. qu'on observe dans les tourbières et les champs, se reproduit aussi très fréquemment dans les trouvailles de l'âge de bronze, qui sont faites dans les tombeaux. De même que dans les tourbières, on y trouve des objets enveloppés et cousus dans de l'écorce, de la peau ou des étoffes, ou même déposés dans de petites boîtes en bois<sup>1)</sup>. Un poignard en bronze, replié sur lui-même, sans aucune doute à l'aide du feu, et provenant de la tourbière d'Einsiedelsborg en Fionie, répond d'une manière frappante à un poignard en bronze complètement recourbé, et retiré d'une urne cinéraire dans un tumulus d'Egtved, en Jutland<sup>2)</sup>. Les épées des tumulus qu'on trouve si souvent en morceaux, et qui évidemment ont été jadis brisées à dessein (on les a malheureusement, pour la plupart, raccommodées lors de leur entrée au musée) rappellent les nombreux tronçons d'épée des tourbières et des champs, et les tombeaux d'Idum, près Holstebro, et de l'île de Føhr<sup>3)</sup> renferment même des fragments d'épée recourbés, semblables à ceux qui ont été retirés des fouilles de Bindeballe, de Laagerup, de Mesinge, de Rygaard etc. A Føhr, on a découvert dans un seul et même tumulus plusieurs tombeaux de l'âge de bronze et de l'âge de fer, et, quoique datant d'une époque différente,

<sup>1)</sup> Par ex. mes »Nordiske Oldsager« No. 162—164. Une boîte en bois, destinée à contenir un couteau de bronze, et provenant de Vester-Skjerninge, en Fionie (No. 17240—17248), se trouve au musée sous le No. 17243. Une pièce de chêne creusée, retirée d'un tumulus à Skodsborg, et renfermant une épée de bronze incrustée d'ambre, a été détruite avec la collection d'antiquités de Frederic VII dans l'incendie de Frederiksborg.

<sup>2)</sup> Prot. du Mus. No. 5746; représenté dans l'Atlas de l'archéologie du Nord, Pl. B. II. fig. 14. On garde au musée sous le No. 16327 une aiguille de bronze complètement courbée ou enroulée, trouvée dans une urne cinéraire à Villingerød.

<sup>3)</sup> Prot. du Mus. No. 16154—16156, 7564—7573.

a.



Poignard en bronze d'une tourbière  
près d'Einsiedelsborg, en Fionie.

 $\frac{1}{2}$ 

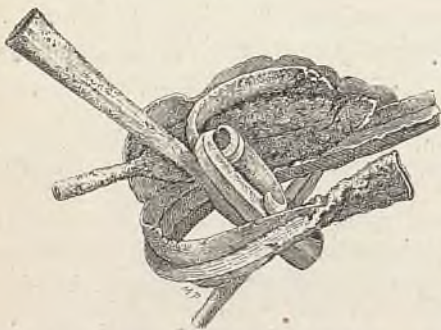
b.



Epée en fer d'un tombeau  
près de Kulsbjerg, en Fionie.

 $\frac{1}{6}$ 

c.



Armes de fer, enchevêtrées les unes dans les autres à  
l'aide du marteau, de la tourbière de „Kragehul“ en Fionie.

 $\frac{1}{4}$



les objets en bronze ou en fer qu'ils renferment sont également courbés et brisés.

Il ne peut avoir échappé à l'observateur attentif qu'au point de vue de la destruction fréquente à laquelle elles ont été exposées, les antiquités de l'âge de bronze provenant des tourbières, des champs et des tombeaux, offrent une ressemblance qu'on ne saurait regarder comme accidentelle, avec celles du premier âge de fer qui ont été retirées des tourbières et des tombeaux, et qui à l'ordinaire sont brisées, fortement courbées<sup>1)</sup>, enchevêtrées les unes dans les autres à l'aide du marteau, et en partie à moitié coulées, sans parler des objets qui sont enveloppés dans du linge. On peut donc en tirer cette conséquence que, de même que les nouvelles fouilles pratiquées dans les tourbières de la Fionie confirment de plus en plus l'hypothèse que les particularités qui caractérisent les trouvailles du premier âge de fer, sont des témoignages et des restes de coutumes universellement répandues, de même il y a une très grande probabilité que ces coutumes se sont transmises d'une époque immédiatement antérieure. Chose d'ailleurs assez significative, les trouvailles de l'âge de bronze des champs et des tourbières ont ordinairement un certain cachet commun, car elles renferment des objets d'une nature particulière, qu'on ne trouve pas du tout ou du moins rarement dans les tombeaux de cette période.

Sous ce rapport, des recherches futures éclairciront si c'est purement par un effet du hasard que, parmi les antiquités de l'âge de bronze des champs et des tourbières, on rencontre des armes très minces et très fragiles, souvent en morceaux, telles que des pointes de lances et de grandes haches, ces dernières même par paires, ou si ces objets, qui n'ont guère

---

1) Une trouvaille peu remarquée jusqu'ici, et comprenant des épées en fer courbées, une pointe de javelot, et des morceaux d'une boucle de bouclier retirés d'une urne à Barnhöi ou Baunhöi, en Fionie, est conservée au musée sous les No.s 15991—15994.



pu être employés comme armes, ne doivent pas plutôt être considérés comme une espèce d'objets votifs, à la solidité desquels on n'attachait pas d'importance<sup>1)</sup>. Il reste également à décider si c'est pour quelque motif particulier que les champs et les tourbières renferment en quantité bien plus considérable que les tombeaux, des douilles, de petits ciseaux, des «plaques de bouclier» (?), des pièces rondes en forme de boucle de bouclier, de grands «bracelets en spirale» (?), d'épais anneaux tordus pour maintenir les cheveux, des ornements de tête, des boucles en forme de lunettes, des «genouillères» (?), dont l'usage est à peine expliqué jusqu'ici, des «ornements pour la queue des chevaux», etc.<sup>2)</sup> On arrivera certainement, par des comparaisons et des séparations plus tranchées, à distinguer les nuances à cet égard tout aussi bien que sous d'autres rapports (même abstraction faite de la circonstance que les trompettes et les grands boucliers de bronze ont été jusqu'ici trouvés exclusivement dans les tourbières), où les faits ont déjà pris un caractère plus décidé et plus positif.

Quoique le musée des antiquités scandinaves possède un nombre considérable d'objets retirés des tombeaux de l'âge de bronze, il n'y a parmi eux que quelques fragments de grands vases ou marmites de bronze, mais pas un seul vase ou une seule coupe en or. On y voit au contraire, parmi les provenances des tourbières, deux grands vases en bronze découverts en Jutland<sup>3)</sup>, et dont les ornements ressemblent beaucoup à ceux d'un troisième, trouvé en Fionie, qui renfermait 11 petites coupes ou vases à puiser en or avec des manches<sup>4)</sup>. Le musée contient aussi 10 coupes en

<sup>1)</sup> Conf. les remarques de G. Stephens et de C. F. Herbst dans les «Aarbøger» de 1866. P. 121—122, et 131—132.

<sup>2)</sup> Conf. pour ces formes mes «Nordiske Oldsager» No. 191, 205, 261, 224, 225, 222, 220—221, 231, 265 et 264.

<sup>3)</sup> Prot. du Mus. No. 20419—20420.

<sup>4)</sup> Prot. du Mus. No. 20386—20387. A. P. Madsen: «Afbildninger af danske Oldsager og Mindesmærker». 4e Liv.



or, également à parois minces et martelées, avec des ornements concentriques en forme d'anneau, dont quelques unes portent des traces de manches analogues, mais brisés, et qui proviennent de trouvailles faites dans les champs, tant en Jutland qu'en Fionie et en Sélande, où on les a toujours rencontrées au moins par paires<sup>1)</sup>. Il en est de même de quelques coupes très minces en bronze qui ont été extraites plusieurs à la fois des tourbières du Jutland et de la Fionie<sup>2)</sup>, tandis que les tumulus n'en ont livré qu'un seul fragment isolé. Cette différence devient encore plus frappante lorsqu'on considère les vases en bronze pour suspendre (Hængekar)<sup>3)</sup>, dont le musée compte en ce moment 50 exemplaires, parmi lesquels 2 seulement trouvés dans les tombeaux, contre 32 dans les tourbières et 16 dans les champs. En même temps que ces vases, qui ordinairement sont réunis au moins par paires, on rencontre très souvent de petits plaques ansées et encore inexpliquées, les «Tutuli», dont le musée ne possède pas un seul exemplaire qui provienne d'un tumulus, tandis que les tourbières lui en ont fourni 17, et les champs, 10, en tout 27 exemplaires<sup>4)</sup>. Les vases pour suspendre et les Tutuli présentent les uns et les autres, tant dans les tourbières que dans les champs, des grandeurs différentes. Ce n'est que par exception que les premiers sont assez grands pour contenir une partie des objets enfouis; tel est le cas pour la trouvaille de Smidstrup, dans

<sup>1)</sup> Il y en a quelques unes représentées dans mes «Nordiske Oldsager» No. 278—280.

<sup>2)</sup> Tourbière de Simon, bailliage de Randers, Prot. du Mus. No. 8814—8822, et tourbière de Øge, à Kirkendrup, en Fionie, Prot. du Mus. No. 19068—19070, 25790—25793, 25797—25798, B. 86—90. Conf. «Nordiske Oldsager» No. 282.

<sup>3)</sup> Un de ces vases est représenté dans mes «Nordiske Oldsager» No. 281. Il faut toutefois distinguer cette forme de celle du No. 283 a et b, qui semble surtout appartenir aux tombeaux.

<sup>4)</sup> Conf. le dessin d'un Tutulus dans mes «Nordiske Oldsager» No. 208.



le nord de la Sélande (qui a malheureusement été perdue dans l'incendie de Frederiksborg), où, à côté de deux trompettes brisées, était déposé un beau vase pour suspendre, renfermant un grand Tutulus<sup>1)</sup>, et pour celle de Lykkesholm, en Fionie, où un de ces vases était rempli d'anneaux et d'autres objets en bronze<sup>2)</sup>. Généralement, les vases pour suspendre sont moindres, et même si petits, qu'il n'a pu être question de les employer pour y mettre tous les objets qu'on a voulu enfouir dans les tourbières, ou sous de grosses pierres dans les champs; c'est tout au plus, et tel est aussi quelquefois le cas, si l'on a pu y déposer de petits objets comme des anneaux d'or en spirale, etc.

La circonstance que les trouvailles de l'âge de bronze des champs et des tourbières se distinguent de celles des tombeaux par des suites entières de vases très souvent d'une forme particulière, par des coupes et des vases à puiser en or et en bronze, des vases pour suspendre et des «Tutuli» en bronze, me paraît non seulement ne pouvoir pas être négligée plus longtemps, mais elle mérite même suivant moi la plus grande attention, surtout comme des trouvailles semblables composées d'objets en partie courbés et brisés, et déposés dans des vases en bronze, ou à côté, ont souvent été faites hors du Danemark, tant en Scanie et plus au nord, que dans le Meklembourg, en Irlande, en France<sup>3)</sup>, et, en général, dans tous les pays de l'Europe

<sup>1)</sup> Antiquarisk Tidsskrift. 1858—1860. Pag. 6—7.

<sup>2)</sup> Antiquarisk Tidsskrift. 1843—1845. P. 232. Prot. du Mus. Nr. 8870—8889.

<sup>3)</sup> Pour les épées en bronze courbées dans l'antiquité «à l'aide du feu», et trouvées sur un vieux champ de bataille dans le comté de Westmeath, en Irlande. voir Wilde: Catalogue of the Antiquities of Animal Materials and Bronze in the Mus. of the R. Irish Academy. Dublin 1861. 8vo. p. 446, 475. On voit au musée d'Amiens une grande trouvaille provenant d'une tourbière, laquelle est complètement semblable aux nôtres, et renferme comme celles-ci des



où a régné autrefois la civilisation de l'âge de bronze. Que l'identité dont il s'agit saute surtout aux yeux dans le Nord de l'Europe, où les fouilles ont été poussées avec plus d'activité que partout ailleurs, c'est là une chose toute naturelle. On peut donc admettre sans trop de hardiesse que la plupart des trouvailles faites dans les champs et les tourbières, ou du moins les plus caractéristiques, doivent incontestablement leur origine à des pratiques religieuses, et qu'elles représentent notamment des offrandes en honneur des divinités, qui, on le sait, étaient souvent adorées dans l'antiquité sous forme de lacs, de fleuves, de bocages et de grosses pierres. Cette hypothèse expliquerait comment il se fait que les objets en bronze, là où ils sont nombreux, soient quelquefois accompagnés d'os d'animaux, de débris de poteries et de charbon; que, dans les tourbières et autres endroits, on rencontre de temps à autre de grands pains de parfums qui indiquent des offrandes aux dieux; qu'on y trouve en même temps un si grand nombre de coupes et de vases d'une forme particulière, qui (surtout les vases pour suspendre et à puiser) ont eu un certain emploi dans les offrandes, de même que les Hindous, dans celles qu'ils font au Gange, se servent encore aujourd'hui de vases en métal d'une forme spéciale; et enfin que tant d'objets soient détruits, ou courbés et brisés à dessein, car ce qui était une fois donné aux dieux, ne pouvait évidemment être souillé plus tard par un usage profane.

Si cette manière de voir est confirmée par les recherches ultérieures, elle aura pour résultat non seulement de modifier la théorie relative aux anciennes fonderies ou aux approvisionnements cachés par les fondeurs, de manière à faire considérer ces approvisionnements comme n'ayant été qu'en partie consacrés aux dieux — de même que les guerriers leur offraient des

---

tronçons d'épée et des jets de fonte. Ch. Roach Smith: *Collectanea Antiqua* IV, 29.



armes, les agriculteurs, des instruments de leur profession, les femmes, des bijoux, etc. — mais elle jettera surtout un nouveau jour sur plus d'un point encore inexpliqué ou obscur de l'archéologie nationale. En effet cette hypothèse, outre qu'elle viendra en aide à la théorie des offrandes pour ce qui concerne les trouvailles du premier âge de fer faites dans les tourbières, contribuera aussi à soulever sérieusement une autre question, celle de savoir si les nombreuses trouvailles de la même époque provenant des champs et des tombeaux, et renfermant de grands vases en métal d'un magnifique travail, des seaux, des cornes à boire, des gobelets, des casseroles, des cribles <sup>1)</sup> etc., ne sont pas, comme les antiquités de l'âge de bronze, des restes de repas sacrés ou d'offrandes faites aux divinités, et elle permettra peut-être même de suivre la trace de pratiques religieuses semblables depuis le commencement de l'âge de fer jusqu'à la fin du paganisme. Il n'est pas encore possible de prévoir si l'on pourra avec succès appliquer une explication analogue à certains faits jusqu'ici énigmatiques, tant de l'âge de bronze que de l'âge de pierre.

On s'est étonné, par exemple, avec raison, que, dans quelques uns des lacs où ont été découvertes les habitations lacustres bien connues de la Suisse, il ait été trouvé des objets en bronze, voire des armes et des bijoux de prix, en nombre très considérable, et même par milliers <sup>2)</sup>. On a aussi observé que ces objets étaient souvent complètement neufs, et que parfois, comme dans nos tourbières, ils portaient encore des bavures, et étaient accompagnés de jets et de lingots, sans que rien indiquât d'ailleurs qu'ils eussent été exposés au feu, qu'on suppose avoir été le principal agent

<sup>1)</sup> Conf. les dessins dans mes «Nordiske Oldsager» No. 296—320.

<sup>2)</sup> Sir I. Lubbock: «Pre-historic Times» p. 158. Du lac de Nidau seulement, on a retiré plus de 2000 objets en bronze, parmi lesquelles 102 couteaux, 611 épingles à cheveux, 496 petits anneaux, 238 boucles d'oreilles, etc.



destructeur des habitations<sup>1)</sup>. Ils devraient donc avoir été perdus ou déposés de temps à autre dans les lacs, bien qu'il doive paraître fort singulier que des objets en bronze si nombreux et si précieux, et dont le métal était importé en Suisse d'autres pays, soient restés ainsi tranquillement à une profondeur qui n'était pas assez grande pour qu'on ne pût les repêcher sans trop de difficultés.

Il faut sans doute plutôt supposer qu'entre les habitations lacustres privées, se trouvaient des temples publics consacrés aux divinités, dans le voisinage desquels les fidèles déposaient leurs offrandes dans l'eau des lacs, et cette hypothèse est d'autant plus vraisemblable, qu'on sait par des descriptions et des dessins qu'au milieu d'un village lacustre de la Nouvelle Guinée, s'élevait il y a quelques années, et s'élève peut-être encore aujourd'hui un temple pareil, superbement décoré, et construit également sur pilotis. Une inscription découverte en France a en outre établi que, dans l'antiquité, et au moins dans une partie de l'Europe, il y avait des temples soit sur les lacs, soit sur leurs rives<sup>2)</sup>.

De même qu'on pourra expliquer plus exactement par ce moyen pourquoi l'on retire des lacs et des tourbières de la Suisse, et, comme il semble aussi maintenant, de l'Italie

<sup>1)</sup> On a aussi été étonné que les objets en bronze trouvés à côté de restes d'habitations lacustres, près de Peschiera, dans le lac de Garde, eussent l'air si neufs et comme n'ayant jamais servi (v. Sacken i Wiener Sitzungsberichte. 1864).

<sup>2)</sup> Troyon: «Habitations lacustres» p. 233—234, avec le dessin du temple de la Nouvelle-Guinée (d'après Dumont d'Urville), et p. 198, où est reproduite l'inscription suivante trouvée dans le Midi de la France: «Licnos contextos vovit Anvalonnaco domum lacustrem.» Desor et d'autres, qui combattent la théorie des anciennes offrandes dans les lacs de la Suisse, semblent partir de cette supposition inexacte qu'on veut expliquer de cette manière toutes les découvertes, ce qui n'est nullement le cas.

et d'autres pays, une si grande quantité d'ustensiles, d'armes et d'objets de toute espèce, de même il n'y a rien d'impossible que des motifs religieux aient concouru à ce que, dans le Nord, et justement dans les champs et les tourbières plutôt que dans les tombeaux, nous trouvions tant d'instruments en pierre, des plus grands, la plupart parfaitement polis, qui, chose remarquable, ne portent souvent non plus la moindre trace d'usure, et soient cause que, dans certains endroits, nous rencontrons un nombre prodigieux d'ustensiles en pierre et en os, qui évidemment ont été jetés de côté, et, pour la plupart, n'ont presque pas servi.

Pour citer quelques exemples, on trouve dans l'île dite de «Magleø», dans la tourbière de Bodal, près de Nidløse, en Sélande, au milieu d'une couche noirâtre, remplie de charbon, de cendres et de tessons de poteries, et placée environ à une aune de profondeur, une grande quantité d'ustensiles grossiers, d'une forme à part, qui n'y auraient guère été déposés, si cet endroit avait été un lieu où les habitants prissent tous les jours leurs repas. Il est encore plus difficile de comprendre pourquoi des ustensiles grossiers en pierre et en os auraient été entassés par milliers dans la couche de coquilles autrefois si puissante de la forêt de Meilgaard, en Jutland, à moins qu'on ne veuille admettre qu'à cette époque reculée, les habitants du pays, outre les endroits où ils se tenaient et mangeaient tous les jours, eussent certains lieux de réunion, où, à l'exemple des Caraïbes et d'autres peuples sauvages, ou à demi sauvages, ils auraient célébré des festins<sup>1)</sup>, et abandonné en offrandes à leurs idoles des ustensiles, des bijoux et autres objets, ce qui expliquerait comment de si puissants tas ont pu se former, et comment un si grand nombre d'objets, en partie presque neufs, ont pu se conserver intacts.

---

<sup>1)</sup> Proceedings of the Society of Antiquar. of London. Second series, 1854. Vol. III, p. 60.



Je ne m'arrêterai pas plus longtemps à ces indications un peu vagues, que je n'ai exposées qu'avec le désir et l'espoir qu'elles deviendront, par des recherches ultérieures, l'objet d'un examen plus approfondi. Mais je rappellerai seulement encore que, dans la première enfance de l'archéologie, lorsque les découvertes étaient des plus restreintes, on commença par expliquer tout ce qui était nouveau et inconnu, en le rapportant à des offrandes et à des pratiques religieuses. Puis, comme à l'ordinaire, on passa d'un extrême à l'autre, et on voulut tout expliquer d'une manière simple et prosaïque, en cherchant à rattacher l'usage et l'origine des antiquités et des monuments à des occupations journalières, telles que la pêche, la chasse, l'agriculture, le commerce, la guerre et les funérailles, et en repoussant presque de parti pris toute idée d'explications religieuses. C'est dans cette période de développement importante, et, sans aucun doute, nécessaire, que nous avons vécu jusqu'ici. Mais, dans mon intime conviction, ce doit être maintenant notre tâche de découvrir la vérité, qui est entre ces deux extrêmes, de pénétrer plus avant dans l'existence intérieure des peuples, et de rendre à l'élément religieux qui, dans tous les temps et chez toutes les races, a joué un si grand rôle, la place qui lui revient. Sous ce rapport, nous nous trouvons évidemment dans une nouvelle phase du développement progressif de l'archéologie nationale, non seulement dans le Nord, mais aussi dans le reste de l'Europe.

---





Je ne m'arrêterai pas plus longtemps à ces indications un peu vagues, que je n'ai exposées qu'avec le désir et l'espoir qu'elles deviendront, par des recherches ultérieures, l'objet d'un examen plus approfondi. Mais je rappellerai seulement encore que, dans la première enfance de l'archéologie, lorsque les découvertes étaient des plus restreintes, on commença par expliquer tout ce qui était nouveau et inconnu, en le rapportant à des offrandes et à des pratiques religieuses. Puis, comme à l'ordinaire, on passa d'un extrême à l'autre, et on voulut tout expliquer d'une manière simple et prosaïque, en cherchant à rattacher l'usage et l'origine des antiquités et des monuments à des occupations journalières, telles que la pêche, la chasse, l'agriculture, le commerce, la guerre et les funérailles, et en repoussant presque de parti pris toute idée d'explications religieuses. C'est dans cette période de développement importante, et, sans aucun doute, nécessaire, que nous avons vécu jusqu'ici. Mais, dans mon intime conviction, ce doit être maintenant notre tâche de découvrir la vérité, qui est entre ces deux extrêmes, de pénétrer plus avant dans l'existence intérieure des peuples, et de rendre à l'élément religieux qui, dans tous les temps et chez toutes les races, a joué un si grand rôle, la place qui lui revient. Sous ce rapport, nous nous trouvons évidemment dans une nouvelle phase du développement progressif de l'archéologie nationale, non seulement dans le Nord, mais aussi dans le reste de l'Europe.

---

## L'ÉGLISE DE GUMLÖSE EN SCANIE

par M. J. KORNERUP.

(Avec 2 Planches).

Les nombreux et remarquables monuments qu'on rencontre à chaque pas en Scanie, rappellent au souvenir du voyageur danois non seulement l'époque où ce pays formait encore un des plus beaux fleurons de la couronne de Danemark, mais aussi les temps plus reculés où notre patrie brillait de son plus vif éclat: les jours des Valdemars. En effet, des noms comme ceux de Valdemar I, de la reine Sophie, de l'archevêque Eskil, d'Absalon et d'Anders Suneson se rattachent à des monuments encore existants, et vivent encore dans les traditions de l'ancienne population danoise de cette contrée.

Déjà au XI siècle, lorsqu'Adam de Brême visita la Scanie, cette province comptait 300 églises, le double de ce que la Sélande en possédait à cette époque. Toutefois, si l'on en excepte l'église de la Sainte Croix de Dalby, l'édifice le plus ancien de la Scanie, il serait fort difficile aujourd'hui de découvrir aucun de ces monuments; car, suivant le vieil usage du Nord, les premières églises étaient presque toutes construites en bois, et, à partir du XII siècle, elles furent peu à peu remplacées par des églises en pierre qui existent encore. Mais plus au nord en Suède, on a trouvé récemment, et l'on trouve encore, de même qu'en Norvège, quelques anciennes églises en bois. Peu de temps après la visite d'Adam



de Brême, on commença, avec l'aide du roi St. Knud, la construction de la magnifique cathédrale de Lund, qui devait bientôt devenir le siège du primat du Nord.

L'établissement des archevêques en Scanie est certainement une des circonstances qui ont le plus contribué à l'éclat de cette province sous le catholicisme, et à sa richesse en belles églises. Mais le zèle déployé pour la glorification de l'Église dans l'édification de ces monuments, finit par peser lourdement sur le peuple, qui était assujéti à de si rudes corvées pour débiter la pierre et le bois, transporter les matériaux à travers des contrées presque impraticables et aider aux travaux de construction, que les sanglantes révoltes des paysans contre l'archevêque, en 1180 et en 1182, furent en grande partie provoquées par cette cause. L'activité vraiment admirable que déploya le XII<sup>e</sup> siècle dans l'architecture religieuse eut donc aussi son côté sombre, que les auteurs ecclésiastiques de ce temps se sont bien gardés de relever.

La Scanie avait sur le reste du Danemark l'avantage d'être pourvue d'une assez belle pierre de construction, le grès, qui était exploité en plusieurs endroits, notamment à Hør, au nord du Ringso. Aussi plusieurs des plus anciennes églises sont-elles construites en pierres de grès taillées, comme, par exemple, la crypte de Dalby, la cathédrale de Lund, et les églises de Hør, de Strø, dans le district de Vester Gynge, et de Væ, près Christianstad. Mais on en trouve également un grand nombre en granit, et, dans le sud de la Scanie, on employait comme en Sélande, le tuf calcaire et la pierre à craie. Chose assez remarquable, les anciennes églises sont construites avec des matériaux bien mieux travaillés que celles d'une date plus récente, et c'est ce qui apparaît surtout clairement dans le traitement du socle. On dirait presque que la population a fini par perdre patience, et qu'elle s'est lassée du pénible travail de tailler la pierre. Aussi se bornait-on à tailler les assises qui

étaient absolument nécessaires pour assurer la solidité des angles et des cintres de l'édifice. Pour tout le reste, on se servait de pierres moins bien taillées, et là où il entraît du granit, on se contentait de le fendre.

Ce fut donc un grand allègement lorsqu'au milieu du XII siècle on découvrit l'art de cuire les briques, et il existe de nombreux exemples de l'importance qu'on attachait alors à cette nouvelle industrie. C'est ainsi que, sur la plaque en plomb retirée du tombeau de Valdemar 1<sup>er</sup> à Ringsted, on trouve mentionné parmi les actions remarquables de ce prince, qu'il construisit le Danevirke et la tour de Sprøge en briques cuites, ou, comme il est dit dans l'original «e coctis lateribus» termes qu'emploie aussi l'historien Svend Aagesen, en parlant des hauts faits de Valdemar.

On vit en conséquence s'élever dans cette période toute une série de monuments remarquables en briques, construits avec grand soin, et avec une certaine élégance dans l'emploi de ces simples mais commodes matériaux. Aussi semble-t-il, à la vue de ces édifices, qu'on peut comme entrevoir la joie que ce progrès pratique a causée aux contemporains. Quoique les briques reçussent peu à peu diverses améliorations, et qu'on employât plus fréquemment des briques profilées et vernissées, ces anciennes églises en briques sont cependant, au point de vue architectonique, bien supérieures à celles qui furent élevées plus tard. Nous nous proposons de décrire ici une de ces anciennes églises de la Scanie, qui, sous plusieurs rapports, est un monument remarquable, savoir celle de Gumløse dans le district de Vester Gynge, construite en 1191 par le chevalier Thrugotus Ketilson.

Le nord-est de la Scanie, le district de Gynge, est encore, comme autrefois, en grande partie couvert d'épaisses forêts de chênes, de hêtres et de sapins, mais la nature rocheuse de la presqu'île scandinave commence déjà à s'y montrer. Le sol des forêts est comme semé de puissants blocs de granit, et, dans quelques endroits, on voit s'élever



tout-à-coup des rochers escarpés, tandis que de grands cours d'eau se précipitent à travers les vallées. Après avoir été défriché et débarrassé des pierres qui le couvrent, le terrain se transforme en champs fertiles, dont les moissons peuvent rivaliser avec celles de la Sélande. Le district de Gynge est traversé par la célèbre rivière de Helge, dont les rives couvertes de nombreux monuments témoignent de l'importance qu'elle avait dans l'antiquité. Elle reçoit à l'ouest le joli ruisseau de l'Alma. Sur une pente douce au bord de ce ruisseau, et près de la terre de Sinclairsholm, s'élève l'église de Gumløse.

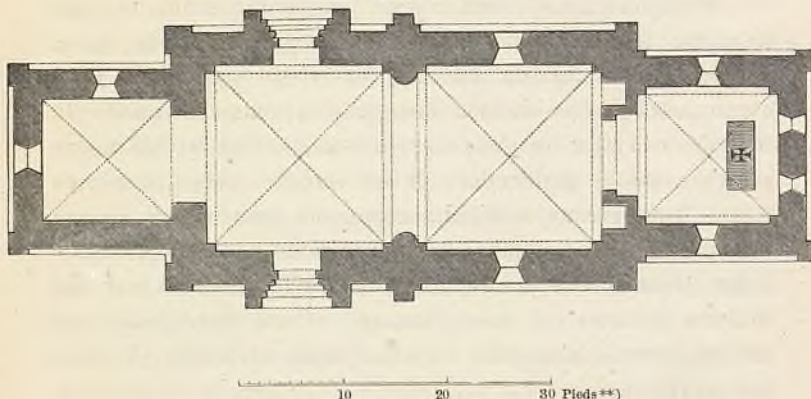
L'histoire nous a transmis un témoignage exact de l'âge de cette église. Jusqu'en 1669, on y voyait sous verre, suspendu au mur du chœur, un vieux parchemin latin contenant le récit de son inauguration, mais le prêtre du lieu l'enleva afin de s'opposer, dit-on, à l'adoration superstitieuse de la multitude. Il est certain que le peuple en Scanie conserve aujourd'hui encore avec beaucoup de persévérance un grand nombre de souvenirs du moyen-âge catholique. Toutefois le prêtre fit transcrire l'inscription sur une tablette en bois qui existe encore. Cette inscription, qui est aussi reproduite dans les *»Scriptores rer. Dan.»* V, 377, est ainsi conçue :

»Anno ab incarnatione Domini millesimo centesimo nonagesimo primo. Indictione undecima, Epacta quarta, concurrente tertio, septimo kalendas Novembris consecrata est ecclesia ista a Domino Absalone, venerabili Lundensium archiepiscopo, sedis apostolicæ legato, Sueciæ primati, anno sui archiepiscopatus sexto decimo, astantibus sibi Domino Ericho Nitherosiensium archiepiscopo et Domino Stenaro Wexionensium episcopo in honore Domini nostri Jesu Christi et gloriøsæ matris ejus virginis Mariæ et Beatorum Apostolorum Pauli et Matheæ omniumque Sanctorum. Fundator autem istius ejusdem ecclesiæ Dominus Thrugotus Ketelsun divina inspirante gratia cœpit cum magna devotione Sanc-

torum reliquias congregare et earundem reliquiarum nomina in hoc loco parietis scripta collocare. Haec autem sunt earum nomina: de ligno Domini; de lapide super quem stabat crux, quando crucifixus erat Dominus; de sepulcro Domini; de lapide sepulcri Domini; etc. — — —\*)

Passons maintenant à la description de cet édifice, qui s'est conservé intact jusqu'à nos jours dans toutes ses parties essentielles, bien qu'il ait subi aussi quelques changements peu heureux, et qu'on y ait ajouté du côté sud une construction grossière. L'église de Gumlöse est du pur style

Fig. 1.



roman, et se compose d'une nef, d'un choeur carré avec des murs d'autel plats, à l'est, et d'une assez haute tour également carrée, à l'ouest. Les voûtes de l'église sont en briques, et d'une seule fonte.

\*) Dans l'église de Hoierup, en Sélande, on conserve sur une tablette en bois un récit analogue de l'inauguration de l'église en 1357. Mais la plaque originale en cuivre a disparu. Voir Marm. Dan. I, 198. Outre ces deux églises, on n'en connaît en Danemark qu'une seule dont la date de la construction soit donnée par une inscription contemporaine. C'est celle de Gjellerup en Jutland, construite en 1140.

\*\*) Le pied danois est de 31 centimètres.



La nef a intérieurement une longueur de 38 pieds danois et 5 pouces, une largeur de 18 pieds 3 pouces et une hauteur, relativement considérable, de 20 pieds 9 pouces, depuis le sol jusqu'à la clef de la voûte. On remarque au premier coup d'oeil que, contrairement à ce qui se voit en général dans nos églises de village, l'édifice a dès l'origine été calculé pour porter des voûtes. Les murailles, massives et de plus de trois pieds d'épaisseur, sont soutenues extérieurement, au milieu de la nef, par de vigoureux contre-forts, et tous les angles sont renforcés par des pilastres.

A l'intérieur, deux puissantes colonnes engagées se détachent du mur et portent une large voûte en plein cintre. Les chapiteaux de ces colonnes ont des angles obliques, et présentent exactement la même forme spéciale qu'on rencontre dans les anciennes églises en briques du Danemark, notamment celles qui ont été construites dans le XII<sup>e</sup> siècle par la famille de Skjalm Hvide\*). Les bases des colonnes ressemblent aux chapiteaux renversés (voir Pl. 2). Le vaisseau de la nef est recouvert de chaque côté par l'arceau d'une voûte en croix, dont les extrémités reposent sur des pilastres d'angle ornés de belles impostes. Ces voûtes sont du pur style roman, et se composent de deux voûtes cylindriques qui se coupent sans former d'arête, et sont construites en briques posées de champ. A l'extrémité ouest de la nef se trouvent deux portails en plein cintre, dont l'un, au sud, est aujourd'hui muré, tandis que celui du nord a été conservé avec ses demi-colonnes et ses pilastres d'angle (voir Pl. I). Au-dessus de ce portail, on voit les restes de deux fenêtres étroites en plein cintre.

---

\*) Il existe des chapiteaux semblables à Roskilde, Ringsted, Sorø, Fjenneslev, Bjernede, Kallundborg, Uby, Herstedvester, Aarhus, Thorsager, Stubbekjøbing et Logumkloster. On en trouve aussi à Rygen dans l'église de Bergen, qui a été construite par les Danois.

L'arc de triomphe, qui est assez haut et étroit, est hémisphérique et repose sur d'élégantes impostes. Il est construit avec deux rangées de carreaux, absolument comme les arcs latéraux de l'église de Sorø et les portails de l'église de Kallundborg, qui sont des édifices de la même époque. De chaque côté se trouvent des niches en plein cintre qui ont sans doute été destinées à de petits autels latéraux. On rencontre aussi quelquefois dans les églises de village, en Danemark, des niches de ce genre pour autels latéraux, par exemple, à Ishøj et à Uggerløse en Sélande, à Romb, Thorsager, Seem et Arrild en Jutland, et à Ensted dans le Slesvig. Enfin, on en trouve également en Scanie, dans les églises de Færlof, de Réng et de Slågarp.

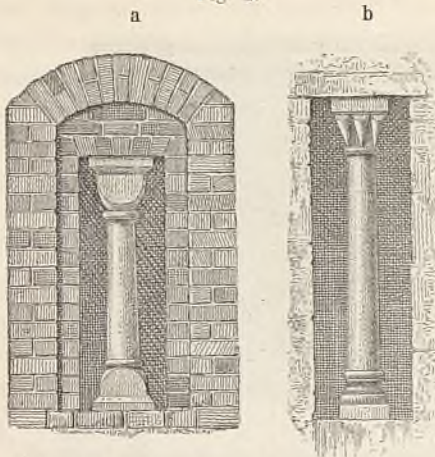
Le chœur a à peine 14 pieds de côté. La voûte en est exactement construite comme celle de la nef. Dans le mur de l'autel sont percées deux petites fenêtres en plein cintre. Il est remarquable, vu l'époque de la construction, que l'église n'ait pas d'abside; mais il existe en Danemark des exemples analogues à peu près de la même période. C'est ainsi que la belle église de Tirsted à Laaland a aussi un mur d'autel plat avec deux fenêtres en style roman. En réparant le mur de l'église de Sorø, on a mis à jour dans le chœur une fenêtre en plein cintre, ayant la forme primitive avec des carreaux doubles, ce qui prouve que la partie inférieure du mur est ancienne. L'église de Sorø n'a donc pas eu non plus d'abside.

La tour qui s'élève à l'extrémité ouest de l'église a intérieurement 13 pieds de côté, et est ainsi un peu plus petite que le chœur. Elle est reliée à la nef par un arc en plein cintre qui ressemble à l'arc de triomphe. A l'ouest et au nord il y avait à l'origine des fenêtres étroites en plein cintre. La voûte est construite de la même manière que les trois autres. Si l'on ajoute à cela que les murs de la tour sont en appareil complet, et du même style à



pilastres que le reste de l'édifice, il ne peut être douteux qu'elle soit contemporaine de l'église. La tour est élancée

Fig. 2.



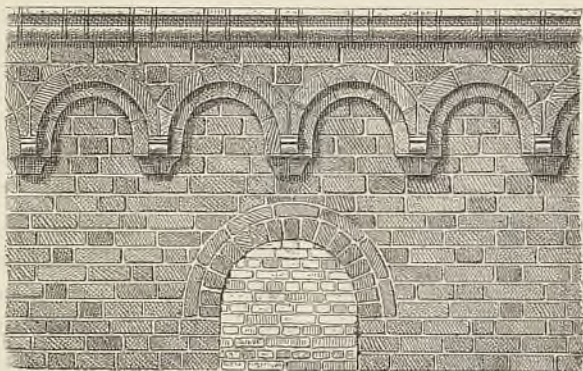
dans ses proportions, et a une hauteur d'environ 58 pieds. Contrairement à ce qui se voit d'ordinaire dans nos plus anciennes tours, elle a ses pignons à redents tournés vers l'est et l'ouest. Les niches des pignons ont des arcs en ogive. Ces circonstances me portent à supposer que le toit et les pignons de la tour ont

été reconstruits. Dans ce cas, les pignons n'ont été à l'origine que des frontispices simples, et étaient tournés vers le nord et le sud. Une colonne en grès à chapiteau en forme de dé (Fig. 2 a) s'élève dans une fenêtre pratiquée dans le pignon de l'est. Une autre vieille colonne (Fig. 2 b), qui était placée dans la fenêtre de l'ouest, mais qui se trouve à présent dans une grange à Sinclairsholm, est aussi en grès et porte un chapiteau godronné appartenant au XII siècle.

La longueur totale de l'église est intérieurement de 68 et extérieurement de 74 pieds  $\frac{1}{2}$ . L'extérieur de l'édifice est d'un bel effet, et présente une architecture pleine d'harmonie. Les proportions en sont très élégantes, et les ornements y sont employés avec une certaine sobriété qui en rehausse beaucoup la valeur. Comme il a déjà été dit plus haut, tous les angles sont soutenus par de légers pilastres qui sont reliés entre eux, au-dessous de la corniche, par une très belle frise formée de doubles arcs en plein cintre, dont les extrémités reposent sur de jolies consoles

(Fig. 3). Cet ornement n'est d'ailleurs employé en Scanie que dans les édifices en pierres de grès, comme, par ex-

Fig. 3.



emple, la cathédrale de Lund et l'église de Væ. En Sélande, on ne trouve que la frise simple. Dans l'île de Laaland et le Slesvig, on rencontre souvent une moulure formée d'arcs en plein cintre qui se coupent, mais peut-être d'une époque plus récente. Entre les pilastres, et tout autour de l'édifice, court un socle très simple avec des faces obliques. Les pignons de la nef et du chœur ont été à l'origine dépourvus de crénelures; on voit clairement que celles-ci ont été ajoutées après coup, car elles ne sont pas en liaison avec la construction primitive.

Pour ce qui regarde l'inventaire et les curiosités de l'église, il ne reste que bien peu d'objets datant de l'époque du catholicisme. Nous avons déjà dit que le parchemin contenant l'acte de l'inauguration de l'église avait été enlevé en 1669. La pièce la plus importante qui existe encore est l'ancien font de baptême, qui a eu le sort peu mérité d'être relégué dans un coin sous la tour, et remplacé par un ange en bois peint en style rococo. Pourtant le font de baptême dont il s'agit, est du temps de l'archevêque Absalon,



et contemporain de la construction de l'église de Gumløse. Il est en grès, et a la forme d'une coupe colossale, qui repose sur un piédestal supporté par des lions, qui tiennent des dragons dans leur gueule. La partie supérieure, de forme cylindrique, est ornée de pilastres et d'arcs en plein cintre qui la divisent en plusieurs compartiments, sur les-

Fig. 4



quels sont sculptés des bas-reliefs représentant la naissance du Christ, l'annonciation de la Vierge, le baptême du Christ, la circoncision, et les 3 Rois qui portent des

présents à l'enfant Jésus (voir Fig. 4). Autour du premier roi agenouillé on lit :

† MISTICA : VOTA : FERVNT : XPM̄ : (Christum) QI :  
MVNERE : QVERVNT :

Quant aux autres inscriptions, on n'en peut malheureusement lire que quelques mots, par exemple DOMINO, car elles sont presque entièrement cachées par un cercle en fer dont on a entouré le font à cause des fentes qui s'y étaient produites. Par les costumes comme le style, cet intéressant travail appartient évidemment à la dernière moitié du XII siècle.

Lorsque le professeur Brunius, dans sa description de l'église, dit : « le fondateur de l'église repose dans son beau sanctuaire sous une dalle modeste, » il est en effet bien probable que Thrugotus Ketilsun, suivant son propre désir et l'usage de son temps, a été enterré dans son église, sans doute devant le pied de l'autel. Mais lorsque l'honorable auteur mentionne la simple pierre qui recouvre son tombeau, cela repose certainement sur une méprise, car la seule pierre tumulaire de l'église est placée à l'extrémité ouest de la nef, et porte l'inscription suivante en majuscules :  
ANNO : DNI : MCCC : XXX : III : IN : DIE : BARNABE : APLI :  
OBII : THRVGOTVS : THOOR : S̄ : C̄ : AIA : REQESCAT :  
IN : PACE.

« L'année de Notre Seigneur 1333, au jour de S. Barnabé apôtre, est mort Thrugotus Toorson. Que son âme repose en paix. » C'est donc bien un homme du nom de Thrugotus, qui peut aussi avoir appartenu à la même famille, mais ce n'est pas le fondateur de l'église.

Extérieurement, sur le mur est du choeur, est encastrée une grande pierre tumulaire représentant un chevalier armé de pied en cap et son épouse. Le chevalier a son casque à côté de lui. La dame est vêtue d'une robe longue et étroite, et porte un béret sur la tête. Au-dessous, on voit une tablette destinée à recevoir une inscription qui n'y a



pas été gravée. Le style est évidemment de la moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, et comme les deux écussons placés au-dessus des figures, l'un avec une tête de griffon et l'autre avec deux ailes d'aigle, sont les armes des familles Grip et Brahe, il est à supposer que cette pierre a été érigée en mémoire de Birger Nielsen (Grip) baron de Wynes, chevalier, membre du conseil du royaume, gouverneur de la province de Smaaland de 1531 à 1559, mort en 1571, et de sa femme Brita Brahe.

Il nous reste encore à parler plus en détail des matériaux de l'église, dont il a déjà été question plus haut. Les briques qui ont servi à la construction ont une longueur de  $10\frac{1}{2}$  pouces sur une largeur de  $4\frac{1}{2}$  p. et une épaisseur de  $3\frac{1}{2}$  p. La longueur varie cependant un peu. Elles sont rouge foncé, bien cuites, et d'une conservation parfaite surtout dans la partie nord de l'édifice, et sont en outre striées ou couvertes de raies en travers. Il est assez intéressant de remarquer, que cette espèce de briques striées ne se rencontre que dans celles de nos églises qui datent de l'époque de l'architecture romane, par exemple, dans la cathédrale de Roskilde, à Ringsted, à Sorø et dans les parties primitives de la cathédrale d'Aarhus. Elles ont aussi été employées dans l'île de Laaland, à Saxkjøbing, à Thirsted et d'autres églises. Mais on n'en trouve pas dans les édifices de la dernière partie du moyen-âge. Ces stries ont été expliquées de diverses manières, mais en tout cas, il n'est pas douteux qu'elles ont été pratiquées avant la cuisson.

La construction, à Gumløse, constitue «l'appareil des moines» c'est à dire deux carreaux et un parpaing. Cette règle n'est cependant pas observée aussi exactement que dans les édifices de la seconde moitié du moyen-âge. Toute la maçonnerie est du reste exécutée avec beaucoup de soin et d'élégance. Au-dessus de chaque arc, on a placé un carreau, comme ornement. Dans l'intérieur de l'église,

l'arc de triomphe et les deux portails ont des arcs doubles avec deux rangées de carreaux. Tous les joints sont bien aplanis, et il est probable que tout l'intérieur était en briques rouges, et que les voûtes seules ont été crépies.

En comparant l'église de Gumløse inaugurée par l'archevêque Absalon, avec la célèbre église de Sorø qu'il a lui-même fait construire, afin de constater les rapports que présente le style de ces deux édifices, on voit pleinement se confirmer tous les renseignements transmis par l'histoire; car ils offrent, jusque dans les plus petits détails, une ressemblance qui est surprenante. Chapiteaux, impostes, arcs, briques, tout est exactement semblable. Que la grande basilique érigée par l'archevêque, et destinée à recevoir son tombeau et celui de sa famille, ait un aspect plus imposant que l'église de village de la Scanie, c'est là une chose toute naturelle.

Pour tout amateur des anciens monuments danois, il est évident que l'église de Gumløse est d'une très grande importance pour notre histoire de l'art. Il est en effet très rare chez nous de trouver des renseignements historiques précis sur l'époque de la construction de nos églises, et sur ceux qui les ont fait élever, comme aussi d'en rencontrer avec les voûtes et les tours primitives. L'église de Gumløse nous offre un de ces points de repère, qui sont si nécessaires dans l'étude des monuments, pour nous empêcher de nous lancer dans la vague région des hypothèses.

---



## SUR LA TROUVAILLE DE VIMOSE

par M. C. ENGELHARDT.

Les trouvailles du premier âge du fer provenant des tourbières danoises, ont été, de nos jours, l'objet de tant d'écrits et de discussions, qu'on devrait craindre de fatiguer le lecteur en revenant encore sur ce sujet. Si nous ne nous laissons pas arrêter par cette considération, c'est que, malgré leur caractère uniforme, presque chacune de ces trouvailles offre des particularités qui ont de l'importance pour le tableau de la civilisation dont elles sont en quelque sorte les représentants, et que, sous certains points de vue, nous pouvons avoir un intérêt tout spécial à bien connaître cette période de notre antiquité.

En effet, aussi loin que remontent nos monuments historiques à travers les temps légendaires et les Eddas, il n'est question que d'un peuple qui se servait d'armes de fer, et lorsque ce peuple commença à écrire les hauts faits de ses dieux et de ses héros, il semble qu'il ait perdu tout souvenir des habitants de l'âge du bronze, et de ses rapports avec eux. Nos documents historiques les plus anciens ne font pas même allusion à un âge du bronze ou un âge de la pierre, de sorte que ces deux périodes de la civilisation, qui n'ont pas trouvé place dans l'histoire, et qu'on ne peut éclaircir que par les antiquités elles-mêmes et les circonstances dans lesquelles on les découvre, sont, à proprement parler, des temps anté-historiques, non seulement pour le Nord, mais probablement aussi, pour la plus grande partie de l'Europe\*).

\*) Il n'y a pas beaucoup d'années qu'on croyait généralement que l'Italie n'avait pas eu un âge de la pierre, ni même un âge

L'âge du fer, au contraire, est le terrain commun sur lequel les antiquités et l'histoire écrite se rencontrent et peuvent se prêter un mutuel secours; car l'époque des descendants de Skjold et des rois de Leire — alors que le Danemark s'appelait encore Gothland, et que les habitants étaient Goths et parlaient le gothique — appartient à l'âge du fer, et le commencement de cet âge dans le Nord doit coïncider avec l'invasion d'une race gothique. Pour jeter du jour sur cette période, outre les traditions et les chants que le temps nous a conservés, nous possédons nos monuments runiques, qui éclairent la question de la langue et de ses rapports avec les langues soeurs parlées au nord et au sud, et nous avons encore nos antiquités qui, de même qu'elles nous montrent qu'une invasion a eu lieu — sans doute au troisième siècle de notre ère, par conséquent à peu près au même temps où nous reportent les chants et les traditions de Saxo conservés en Danemark\*) — nous diront bien aussi un jour d'où venait cette invasion, et elles nous ont déjà fourni sur cette question des renseignements assez nombreux.

De même que nos antiquités forment la meilleure introduction à l'histoire du Danemark, et constatent en grands traits faciles à saisir une amélioration progressive dans les conditions extérieures de l'existence humaine, de même l'âge du fer doit relier l'histoire proprement dite à son humble soeur l'archéologie, et être comme le pont qui conduit des ténèbres des temps anté-historiques au grand jour de l'histoire.

A mesure que les faits qui doivent servir de fondements à notre édifice deviendront plus riches et plus nombreux, on

---

du bronze. Mais, dans ces derniers temps, on y a découvert un si grand nombre d'antiquités appartenant à ces deux périodes, qu'il est évident aujourd'hui que l'Italie, tant du Sud que du Nord, a passé par ces deux civilisations.

\*) P. G. Thorse, Runemindesmærkerne i Slesvig, Pag 359.



réussira peut-être à ranger les trouvailles de l'âge du fer dans un ordre tel, qu'on pourra suivre clairement à travers cette série le développement de la civilisation entre le troisième siècle et la fin du paganisme, en allant des trouvailles des tourbières du Slesvig, qui appartiennent certainement aux plus anciennes de notre âge du fer, jusqu'à celles des tumulus du roi Gorm et de Thyré, sa reine, près Jellinge, qui figurent parmi nos monuments païens les plus récents. Par exemple, si seulement on examine les trois formes de fibules comprises dans ces limites, et qu'on se rappelle: que la forme romaine en anse (Worsaae «Nordiske Oldsager» fig. 388—390) se rencontre toujours avec **des monnaies d'argent romaines de l'Occident**, depuis Néron jusqu'à Macrinus (67—217) — premier âge du fer du Nord — tandis qu'une autre forme en anse («Nord. Olds.» fig. 428), qui se distingue facilement de la précédente par l'ornementation et par la forme, est constamment accompagnée de **monnaies d'or romaines de l'Occident et surtout de l'Orient**, de l'an 400 à 525, ainsi que d'une grande quantité d'anneaux d'or de toute espèce, tels que bagues, colliers, bracelets — second âge du fer — et que les agrafes en forme de coupes, qui sont souvent réunies par paires («Nord. Old.» fig. 419—22), se trouvent toujours mêlées à **des monnaies d'argent celtiques des VIII—X siècles**, et à un nombre considérable d'objets en argent, tels qu'anneaux en spirale, bracelets et autres bijoux — troisième et dernière période de l'âge du fer — on aura ainsi trois colonnes qui donnent déjà à l'édifice une certaine stabilité. Mais lorsqu'il s'agit d'en ranger à leur place les différentes assises, il surgit souvent des doutes, et la trouvaille de Vimose est précisément une des grandes et importantes assises, dont la place n'est pas encore tout-à-fait certaine. Après l'avoir décrite, j'essaierai d'en déterminer l'âge, et ajouterai seulement ici que d'après tous ses traits principaux, elle appartient indubitablement au premier âge du fer, et qu'il convient de la rapporter à la fin de cette période, soit au V siècle.

Vimose (la tourbière sacrée) est située à un mille d'Odense, entre Allesø et Næsbyhovedbroby, dans une vallée qui serpente entre des collines bien cultivées, et en partie couronnées de bois.

Depuis 1848, le musée a reçu régulièrement de cette tourbière les objets qui en ont été extraits avec la tourbe\*). Mais on voit facilement que cette manière de procéder laissait fort à désirer, surtout dans un endroit comme Vimose, où chaque petit objet insignifiant en apparence peut acquérir une importance particulière, précisément parce qu'il fait partie d'une grande trouvaille. Il ne faut pas beaucoup d'imagination ni d'expérience pour comprendre combien une pareille méthode peut entraîner de pertes, soit que les objets se brisent, soit qu'ils restent abandonnés dans les terres provenant des excavations et les fossés à tourbe, où il est fort difficile de les découvrir plus tard quand la tourbière est en pleine exploitation, et combien doit être peu satisfaisant le résultat qu'on obtient en laissant les ouvriers manier à leur gré des antiquités fragiles. En 1859, on entreprit enfin à Vimose des recherches régulières qui durèrent quinze jours, et en 1865, on y ouvrit de grandes fouilles embrassant presque toute la partie de la tourbière qui promettait quelque butin, et qui mirent en effet au jour la plupart des objets enfouis.

Parmi les trouvailles de l'âge du fer que possède le musée, celle de Vimose est la plus considérable, et elle égale en richesse et en importance les deux trouvailles du Slesvig\*\*). En la comparant telle qu'elle se présente aujourd'hui à ce qu'elle était avant que les fouilles régulières eussent commencé, et lorsqu'il y manquait presque tous les objets fra-

---

\*) Pour enlever la tourbe, on se sert encore dans quelques localités d'une espèce de raquette.

\*\*) Conf. C. Engelhardt: Denmark in the early iron-age, illustrated by recent discoveries in the peat mosses of Slesvig; London, 1866, 4<sup>to</sup>.



giles en bois, cuir etc., on comprend facilement combien il importe que les travaux entrepris pour recueillir de semblables trouvailles soient soumis à une surveillance. Dans presque toutes les branches de l'archéologie nationale, nous avons besoin de faits bien constatés, que seules peuvent fournir de grandes trouvailles recueillies et rangées avec soin, quand même il n'est pas toujours possible d'en rendre tout de suite complètement compte.

#### Description de la trouvaille.

Quelques objets ont été enfouis, ensemble ou séparément, enveloppés dans des étoffes; on possède ainsi des fragments d'un manteau en laine d'un tissu très serré, avec des franges et des bordés qui sont fixés par la rouille à une bosse de bouclier en fer. Ces restes de vêtements ressemblent tout-à-fait aux étoffes tissées de la tourbière de Thorsbjerg (Conf. Denmark in the early iron age, Th. Pl. 1 et 2).

Neuf agrafes ou broches en fer, en bronze et en argent ont toutes la forme en anse (Fig. 2) qui est particulière au premier âge du fer, et contraste avec celle des fibules de l'âge du bronze (Worsaae, Nordiske Oldsager 228—31), et des épingles plus grandes et plus barbares du second âge du fer (id. Nr. 428—29).

On voit par l'anneau en bronze (bracelet ou collier) représenté Fig. 3, avec 6 petites pièces en bronze creuses, en forme de seaux, que ces objets, qui jusqu'alors n'avaient été trouvés qu'isolément dans nos tourbières, sont bien des pendants. (Engelhardt, Denmark, Nydam Pl. V Fig. 15—17 et Pl. 18, 3).

Tandis que les bagues de bronze et d'argent de Thorsbjerg et de Kragehul sont en forme de spirale, on a trouvé à Vimose un anneau d'argent à plaque (Fig. 1).

Deux petites breloques de fer ont la même forme que les breloques d'or ordinaires de cette époque (Worsaae Nord. Olds. 377—78).

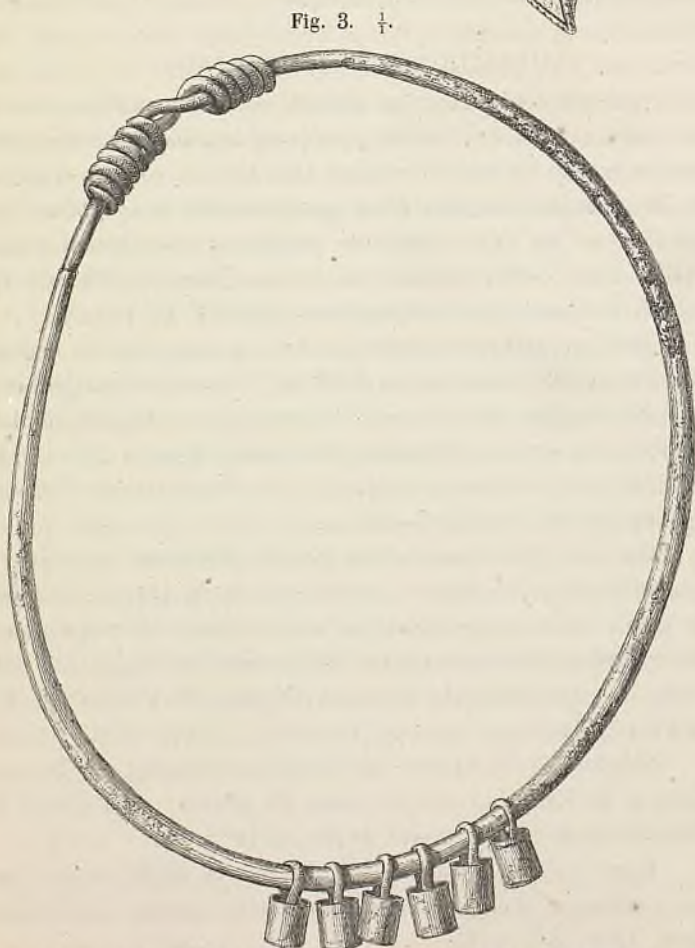
Fig. 1.  $\frac{1}{4}$ .Fig. 2.  $\frac{1}{4}$ .Fig. 3.  $\frac{1}{4}$ .

Fig. 1. Bague en argent; fig. 2. fibule en bronze; fig. 3 anneau en bronze avec de petits pendants du même metal. Grandeur naturelle. De Vimose.



Une des plus belles pièces, au point de vue de l'art est une tête de griffon romaine en bronze (Worsaae Nord. Olds. No. 336) qui a peut-être servi de cimier, et est dans ce cas le seul reste de casque qu'on ait découvert à Vimose. En fait d'autres armes défensives, il y a des débris de cottes de mailles, formées d'anneaux de fer rivés et forgés, des agrafes pour les fermer, et un grand nombre de fragments de boucliers. Mais, quoique les fouilles pratiquées dans les tourbières du Slesvig et de la Fionie aient mis au jour des morceaux de plusieurs centaines de boucliers en bois, on n'en connaît cependant pas au juste la composition, et ne sait pas bien non plus comment en étaient disposées les garnitures. Ils avaient un diamètre de 2 à 3 pieds, les bords en étaient garnis de métal, le plus souvent, à Vimose, de plaques de fer minces recourbées, et ils portaient des bosses, ordinairement en fer. La trouvaille renferme en effet 150 bosses de fer, tandis qu'il n'y en a qu'une en bronze, plus quelques débris, et 5 en bois; ces dernières sont faites d'un bois dur et nouveau, comme d'une racine. Les No. 339 et 340 dans les «Nord. Olds.» représentent deux des formes ordinaires (voir aussi plus loin Fig. 6, 7 et 22).

Parmi les épées, nous citerons d'abord les restes d'une épée en bois de hêtre, à deux tranchants, avec deux cannelures longitudinales sur le milieu de la lame; on peut la ranger à côté d'une épée de bois trouvée à Thorsbjerg, d'une pointe de javelot en bois de la même provenance, et de flèches de bois sans pointes en métal, de diverses tourbières. Les bois de flèches ne sont peut-être que des ébauches, et les épées, ainsi que la pointe de javelot, des modèles. La plupart des armes en bois de ce genre ont sans doute appartenu à un atelier d'armurier.

Les épées damasquinées à double tranchant peuvent, au point de vue technique, être mises à côté des plus belles épées de Nydam (Engelhardt, Denmk. Pl. VI et VII); mais les

lames en sont singulièrement courtes. Sur deux des branches de la garde, et seulement sur ce genre d'épées, on trouve des inscriptions en lettres latines: TASVIT(?) et une inscription illisible. Sur des épées de Nydam étaient gravés les noms de Ricus, de Riccim et de Cocillus, également en lettres latines. Il semblerait donc que ce sont des épées romaines; mais lorsqu'on voit des noms comme ceux de Tasvit et de Riccim, et qu'on considère le caractère général de ces trouvailles, il devient peu probable qu'une partie d'armes isolée puisse être entièrement romaine\*), d'autant plus qu'elles diffèrent par la forme de la longue et de la courte épée romaine, et que les boucliers si nombreux qui ont été retirés de diverses tourbières ne sont positivement pas romains; mais, d'un autre côté, l'emploi de lettres latines dans les noms des armuriers témoigne évidemment d'un contact prolongé avec les Romains.

Les noms qu'on trouve dans les inscriptions de notre premier âge du fer, se rangent comme d'eux mêmes dans l'ordre suivant:

a. Sur les objets d'origine romaine, nous avons:

AEL(ius) AELIANUS, sur un umbon de bouclier en bronze de Thorsbjerg (Anc. Denmk. Pl. 8, 11) Fig. 6.

NIGELLIO, DISAVCUS, GICICITA et P. CIPL. POLIBI. F\*\*), sur des poignées de vases en bronze trouvés en Fionie et en Jutland (Nord. Old. 308).

b. Sur des épées damasquinées à double tranchant d'origine gothique:

TASVIT(?) de Vimose.

---

\*) A Nydam, on a trouvé environ 100 épées damasquinées, et à Vimose, 80, en comptant les fragments.

\*\*) Le même nom se trouve sur les poignées de deux casseroles trouvées dans le Yorkshire, voir *Archaeologia* 41, 325.



Fig. 4.  $\frac{1}{4}$ .

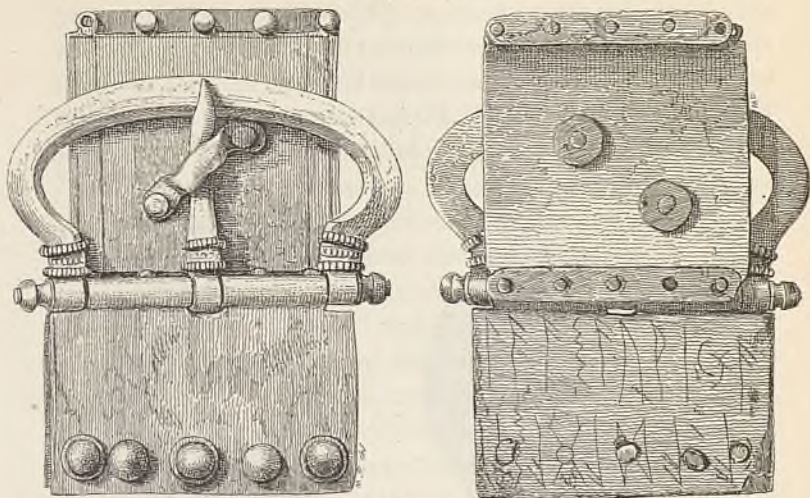


Fig. 4. Boucle en bronze, de Vimose. Le revers porte une inscription runique.

Fig. 5.  $\frac{1}{4}$ .

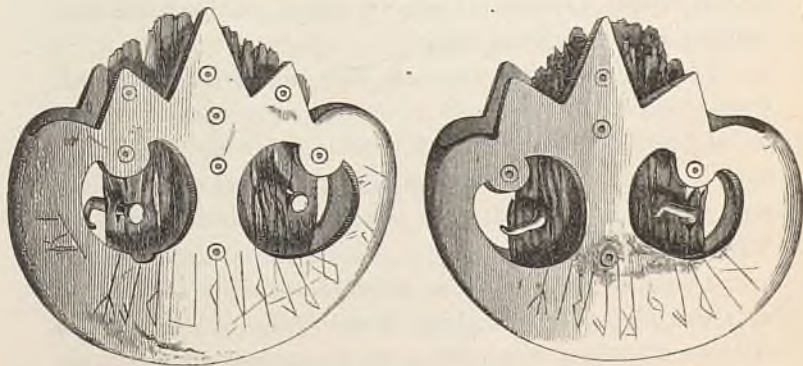


Fig. 5. Les deux côtés d'une boulerolle d'épée en bronze, avec inscriptions runiques, de Thorsbjerg dans le Slesvig. Grandeur naturelle.

RICUS, RICCIM, COCILLUS et autres noms en partie illisibles, de Nydam (Engelhardt, Denmark. Pl. VII).

c. Avec des runes :

Noms inscrits sur un fragment de bosse de bouclier en bronze, et sur une bouterolle de bronze, tous les deux de Thorsbjerg (Denmark, Th. Pl. 8, 16 et 10, 41) Fig. 5 et 7.

Fig. 6 et 7.



Umbons en bronze, de Thorsbjerg dans le Slesvig; avec inscriptions en majuscules romaines pointillées et en runes.

HARINGA sur un peigne en os de Vimose (Northern Runic Monuments par Stephens Pag. 305 et suiv.).

HARISO, sur une fibule en argent de Baunshøi près Himlingøie (Nord. Olds. 384).

LUTHRO sur un anneau d'or de Straarup (Nord. Olds. 366).

LEGEST (fils de HOLTE) sur la corne d'or de Gallehus, et plusieurs autres. Nous citerons encore une inscription nouvellement découverte sur une boucle en bronze de Vimose (fig. 4).

Lorsqu'on considère ces trois séries de noms qui se sont conservés sur des objets divers datant à peu près de la même époque, on serait porté à supposer qu'à côté de la masse d'armes, d'ustensiles, de voitures, de bateaux, etc. ayant appartenu au peuple de notre âge du fer, les



trouvailles de cette période renferment non seulement, ce qui paraît assez certain, des objets purement romains, mais aussi quelques souvenirs d'un troisième peuple qui a formé comme la transition entre les Romains et la population de l'âge du fer, et a été pendant longtemps en contact avec le peuple roi. Cette explication rendrait aussi compte des styles différents que présentent les objets d'art non romains. Les représentations d'hommes et d'animaux semblent pouvoir être rangés en trois séries, dont la romaine est naturellement celle qui se laisse reconnaître et distinguer avec le moins de difficulté.

Les épées à double tranchant avec lames à facettes sont nombreuses, et il y en a aussi quelques unes sans facettes et d'un travail simple. Nous mentionnerons enfin, comme caractéristique pour cette trouvaille, un nombre relativement assez considérable (18) d'épées courtes à un tranchant (Nord. Olds. 324), dont les lames portent des ornements gravés et frappés qui s'éloignent des modèles romains et classiques, et donnent à ces armes un cachet plus national et plus barbare que celui des épées damasquinées et facettées.

Chose remarquable, parmi la grande quantité de poignées de bois, d'os et d'ivoire trouvées à Vimose, et qui toutes ont à peu près les formes représentées «Engelhardt, Denm. Th. Pl. 9 No. 2», il n'y en a aucune qui ait appartenu à des épées à un tranchant, de sorte qu'on ignore encore comment leurs poignées étaient construites. C'est un des nombreux exemples de l'inégale distribution des objets enfouis.

Les fourreaux des épées à un tranchant n'avaient pas d'autre garniture métallique que de simples anneaux en fer ovales, qui en reliaient entre elles les deux moitiés assez massives. Les garnitures ordinaires des fourreaux en bois des épées à deux tranchants sont nombreuses — les boute-rolles par exemple, sont au nombre de 200 — et il doit ainsi y avoir eu à l'origine une grande quantité de ces épées.

Toutes les bouterolles qui laissent voir des marques d'usure semblent indiquer que les épées à double tranchant se portaient à droite. La même particularité a été observée sur les bouterolles de Thorsbjerg et de Nydam, et elle mérite par conséquent d'attirer l'attention. Comme appartenant aux épées, nous citerons encore 2 baudriers de cuir et 300 boucles environ. Sur le côté postérieur d'une boucle en bronze (Fig. 4), on voit deux rangées de runes.

Parmi les hampes de piques, il y en a quelques unes d'entières de 3<sup>m</sup> à 3<sup>m</sup>, 45 de longueur; elles sont en bois de frêne raboté, et à bout arrondi sans garniture métallique. Elles se distinguent par de petits boutons en bronze, quelquefois garnis d'argent, qui sont fixés en long vers le milieu de la hampe\*), et qui certainement ont été destinés à maintenir une courroie\*\*) et à l'empêcher de glisser. C'est là, ce me semble, une explication plus raisonnable que celle qui ferait regarder ces boutons comme les marques d'autant d'ennemis tombés; les courroies indiquent du reste que les piques ont été des armes de jet, ce qui est également confirmé par la quantité relativement considérable des pointes en fer — à Vimose, on en compte environ 1000, à Nydam 600 et à Kragehul, 80 — si toutefois la distri-

---

\*) Une hampe de Nydam avait une corde enroulée autour de son milieu, et fixée par deux noeuds à longs bouts; sur un fragment de hampe de la même tourbière, on pouvait distinguer, entre les boutons, les empreintes de la corde qui y était à l'origine (voir Fig. 9 et 10; conf. Denmark, X, 5 et 6).

\*\*) Semblable à l'amentum des Grecs, qui consistait en une courroie fixée au centre de gravité de la hampe, et munie d'un noeud coulant dans lequel on mettait le doigt indicateur, et servait ainsi comme la corde d'une fronde à augmenter la force du jet. L'Empereur des Français a fait faire des essais avec l'amentum, et constaté qu'à l'aide de ce dernier l'arme était lancée quatre fois plus loin que par la force musculaire seule. Conf. M. Penguilly l'Haridon dans la Revue archéologique, vol. V (1862) page 175 etc.





Fig. 8.  
 $\frac{1}{3}$ .



Fig. 9.  
 $\frac{1}{2}$ .



Fig. 10.  
 $\frac{1}{2}$ .



Fig. 11.  
 $\frac{1}{2}$ .



Fig. 12.  
 $\frac{1}{2}$ .

Fig. 8. Pointe de pique en fer avec manche en bois, de Vimose  
Fig. 9. de Thorsbjerg; fig. 10. de Nydam; fragments de manches de  
piques. Fig. 11. manche en bois d'une hache (ou d'un ciseau).  
Fig. 12. Ciseau de fer avec son manche.

bution très inégale que nous avons constatée plus haut dans les diverses catégories des objets enfouis, permet de tirer des conclusions de ces chiffres.

Je dois encore appeler l'attention sur un fer de javelot, dont le manche court est une branche couverte en partie de son écorce, et coupée à son extrémité par plusieurs entailles, ce qui semble prouver qu'il n'a pas été plus long. Suivant l'explication sans doute fort exacte qu'en a donnée Mr. le professeur Jap. Steenstrup, cette branche avait simplement pour but de permettre à l'ouvrier de manier la pointe en fer pendant qu'il la travaillait. Cet objet, de même que beaucoup d'autres provenant de la trouvaille de Vimose et d'autres analogues, appartient donc à un atelier.

Quelques arcs en bois (5, et quelques fragments), des flèches (une grande quantité de bois de flèches, 70 pointes en fer et 60 en os) et un fragment de carquois en bois, n'ont pas fourni de nouveaux renseignements sur ces armes, qui sont si communes dans toutes les trouvailles de cette époque provenant des tourbières.

La trouvaille renferme ensuite 16 haches en fer, de la forme ordinaire (Nord. Olds. 337), et 20 celtes de fer (Fig. 12). On ne sait pas si les premières étaient des haches d'armes; mais les celtes sont bien des outils, et ont été munis soit d'un long manche en bois, comme les haches de Nydam, et ce sont alors des haches de travail (conf. Engelhardt, Denm. XV, 13 et 14), soit d'un petit manche court, tel que celui de la Fig. 11 (et 12), et on peut dans ce cas les regarder comme des ciseaux.

On observe une différence analogue entre les couteaux, dont les uns, des serpes, sont des outils, tandis que les autres ont plutôt servi aux usages domestiques. Il a été trouvé environ 120 lames et une quantité de manches en bois, ainsi que quelques uns en os.

On donnerait beaucoup pour posséder un inventaire d'atelier de l'âge de la pierre et de l'âge du bronze aussi



riche que ceux que la trouvaille de Vimose, et d'autres plus récentes\*), nous ont fournis pour l'âge du fer. Outre les ciseaux et les couteaux mentionnés ci-dessus, nous pensons que les objets suivants ont appartenu originairement à un atelier de campagne: le siège en bois d'une petite chaise de travail (?) à trois pieds, deux grands billots portant des marques visibles de leur usage, une enclume en fer, une pince, des tenailles, des cylindres à fabriquer des têtes de clous hémisphériques, une tarière, plusieurs ciseaux, deux rabots, l'un pour les hampes de javelots et l'autre pour les bois de flèches, des limes, etc. Il y a également des morceaux d'ambre propres, par exemple, à faire des dames, et qui ont sans doute été destinés à cet usage, des andouillers de cerf grossièrement taillés, beaucoup de morceaux de bois fendus, une roue de voiture ébauchée, environ une centaine de rivets en fer pour des bateaux, de grands clous de fer etc., et enfin des morceaux de charbon de bois\*\*). Tout cela fait bien penser à un atelier; mais si quelqu'un voulait aller plus loin, et expliquer les trouvailles de nos tourbières comme provenant d'ateliers et de magasins ou autres endroits semblables, il me serait impossible de le suivre sur ce terrain, en partie parce que la particularité la plus obscure de ces trouvailles, savoir la destruction préméditée de la plupart des objets enfouis, ne peut être éclaircie de cette manière, en partie parce qu'on ne saurait, par exemple, raisonnablement admettre que des squelettes de chevaux et de boeufs, et autres restes d'animaux, soient à leur place dans des ateliers ou dans des entrepôts de marchands.

\*) Celles de Thiele et de Snoldelev; conf. la description de M. V. Boye dans Ann. f. nord. Oldk. 1858.

\*\*) A Thorsbjerg on a trouvé en fait d'objets analogues: un petit morceau d'ambre, un vase en bois grossièrement ébauché, des copeaux et autres débris, un creuset, un culot de métal et beaucoup de charbon de bois.

Cette trouvaille renferme aussi une série d'objets domestiques, tels que des vases d'argile et de bois, un plateau, des caisses, des jattes et des seaux, beaucoup de couteaux, des cuillers de bois et d'os, des alènes, une paire de ciseaux, une aiguille de bronze, un polissoir en os, un briquet, de la pyrite et une clef. Il y a en outre divers objets de toilette, entre autres 60 peignes en os, dont un grand nombre richement ornés et d'un travail très soigné — sur l'un d'eux est gravé en runes le nom du propriétaire, **HFRSF** — plusieurs pinces et quelques petites boîtes en bois ou en os, sans doute pour des pommades.

Comme passe temps, on avait différentes sortes de jeux. Des restes de planchettes, portant d'un côté des carrés et de l'autre des cercles, prouvent qu'elles ont servi à deux espèces de jeux. Il y a beaucoup de dames et plusieurs dés en os, les uns carrés (Fig. 14) et les autres en forme de bâtons (Fig. 13).

Nous trouvons aussi quelques indices de la vie religieuse du temps dans une amulette qui se compose d'un petit morceau de pyrite, entouré de cordons de bronze dont les bouts sont enlacés en forme d'anse (Fig. 15), et quelques baguettes divinatoires(?) en bois tourné de 14 à 23 pouces de long. L'une d'elles se termine par un bouton représentant un homme dans une position courbée. On pourrait croire que ces baguettes ont été une sorte de bâtons à l'usage des jongleurs, mais elles sont trop bien travaillées pour cela. Elles rappellent plutôt les baguettes divinatoires qu'Odin donne à Vela pour qu'elle puisse voir au loin, au delà de tous les mondes.

Les objets de harnachement comprennent une bride en bronze incomplète (comme Denmark in the early iron age Th. Pl. 14, Fig. 15), deux mors, quelques garnitures de courroies et une rare collection d'éperons, de deux formes différentes (Fig. 16, 17). Peut-être faut-il y ajouter des pendants de la même forme que Denmark, 15, 33—48, dont la



Fig. 13.  $\frac{1}{1}$ .



Fig. 14.  $\frac{1}{1}$ .



Fig. 16.  $\frac{1}{1}$ .

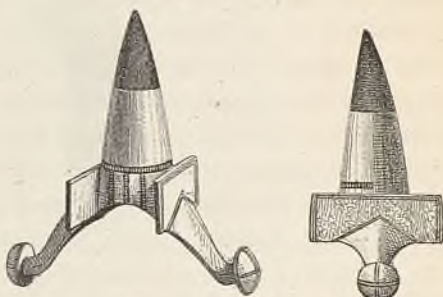


Fig. 15.  $\frac{1}{1}$ .



Fig. 17.  $\frac{1}{1}$ .

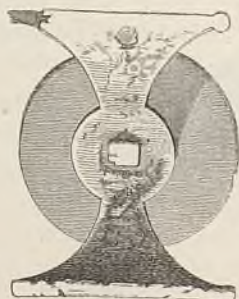
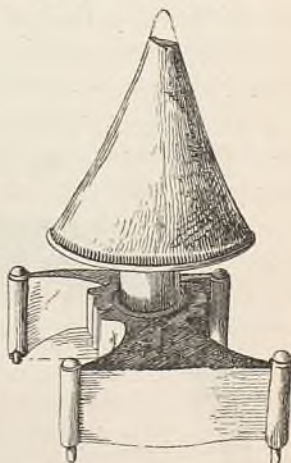


Fig. 13—14. Dés à jouer, en os, de Vimose. Fig. 15. Amulette (pyrite sulfureuse avec bandes de bronze); même provenance. Fig. 16—17. Eperons en bronze avec pointes de fer, de Vimose et du Slesvig.

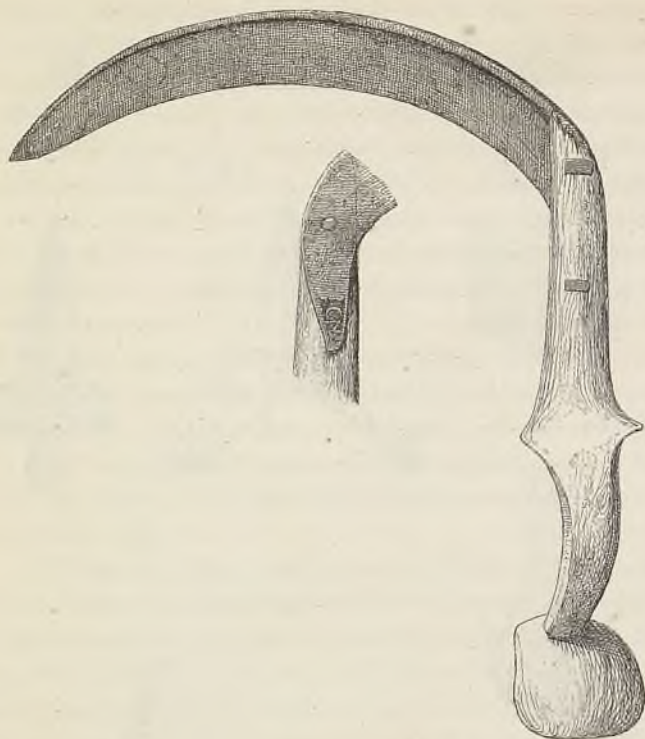
Fig. 18.  $\frac{1}{4}$ .Fig. 19.  $\frac{1}{3}$ .

Fig. 18. Faucille moderne provenant de la province de Småland en Suède. Fig. 19. Lame de faucille en fer, de Vimose.



trouvaille de Vimose renferme 100 spécimens en bronze, en argent et en fer, et dont on n'a encore pas bien déterminé l'usage.

Nous avons en outre à mentionner: des fragments de roues de voiture, un petit bateau qu'on est en train de sécher et qui n'a pas encore été examiné, divers objets ayant fait partie de l'inventaire d'un bateau, un grappin formé d'une grosse pierre ronde entourée de cordes, des rateaux, une pelle en bois, des lames de faux et de faucilles\*) (Fig. 19), environ la moitié d'une grande meule, et enfin une grande quantité d'os d'animaux, notamment de chevaux. Que ces os soient contemporains des antiquités, c'est ce qui n'est pas aussi parfaitement établi que pour ceux de Nydam, puisque, dans cette dernière localité, plusieurs têtes de chevaux avaient encore un mors dans la bouche; mais à Vimose aussi, on les a trouvés à la même profondeur que les antiquités, répandus dans la couche archéologique du marais, et ils n'étaient pas à l'état de squelettes entiers. Ils portent en outre, comme les os de Nydam\*\*), des marques évidentes de coups de hache et de marteau, circonstance qui ne permet pas de les séparer des antiquités, mais prouve qu'ils datent de la même époque, et que leur destruction commune doit être attribuée à la même cause. Il faut observer aussi que des fragments de squelettes humains — autant que je sache, seulement des crânes — ont de temps à autre été trouvés à Vimose pendant l'extraction de la tourbe; mais le nombre n'en est pas grand, ils n'ont pas été examinés de près, et le seul crâne que les fouilles régulières aient mis au jour,

\*) Pour montrer comment ces lames ont été enmanchées, nous donnons ici (Fig. 18), à l'échelle de  $\frac{1}{4}$ , le dessin d'une faucille dont la pareille est encore quelquefois employée par les paysans du Småland, mais dont l'usage tend de plus en plus à se perdre.

\*\*) Tout ce qui concerne ces ossements a été parfaitement expliqué par M. le professeur Jap. Steenstrup (Denmark, p. 69—72).

l'a été dans des circonstances telles qu'on ne peut dire avec certitude s'il appartenait à la trouvaille.

Comme on sait, la destruction préméditée de presque tous les objets enfouis est une des particularités les plus caractéristiques des trouvailles des tourbières\*). C'est ainsi qu'à Vimose on a recueilli plus de 40 pointes d'épées en fer brisées, dont les autres morceaux n'ont pas été retrouvés; un grand nombre de gardes d'épée en os étaient cassées et mutilées; plusieurs fragments de javelots portaient les marques de nombreux coups de hache, et un morceau d'un bel arc en bois était coupé et lacéré. Dans son écrit sur les antiquités du Slesvig (*The antiquities of South Jutland or Slesvig*, traduit dans l'*Archeological Journal* de 1866 par M. Gosch\*\*), M. J. J. A. Worsaae a donné une explication de cette destruction en apparence sans but (p. 102—5), et un savant français, M. Eugène Beauvois, qui a fait une étude approfondie des antiquités scandinaves, a beaucoup contribué à éclaircir la question en signalant un passage d'Orose — auteur latin qui vivait sous Arcadius et Honorius, et chrétien zélé connu par ses «*historiæ adversus paganos*» — où est raconté comment les Barbares, après la victoire d'Arausius et la prise des deux camps romains (111 après J. C.), anéantirent «avec des malédictions nouvelles et inusitées» presque tout ce qui était tombé en leur pouvoir\*\*\*).

Outre l'explication qu'il nous fournit de cette destruction préméditée, qui bien certainement doit être regardée comme inspirée par des motifs religieux, et non pas seulement comme le résultat d'une frénésie guerrière, ce passage donne aussi l'occasion d'examiner si les objets dont se

---

\*) Conf. Engelhardt «Denmark in the early iron age» p. 25 et 26.

\*\*) Conf. I. I. A. Worsaae, Résumé du bulletin de la Société Roy. dan. des Sciences pour 1867.

\*\*\*) Conf. L'illustration p. 1866 p. 284 No. 1236; E. Beauvois, histoire légendaire des Francs et des Burgondes, Paris 1867, p. 464.



composent les trouvailles des tourbières pourraient être recueillis sur des champs de bataille et dans des camps conquis. Or, dans ces amas d'armes et d'outils, de bijoux et d'articles de toilette, d'ustensiles domestiques et agricoles, de harnais, de voitures, de bateaux, etc., il n'y a rien qu'on puisse s'étonner de trouver sur un champ de bataille, sur terre ou sur eau, et dans un camp. Le traitement étrange qu'ont subi la plupart de ces objets, reporte ainsi la pensée vers un côté longtemps négligé de la civilisation de l'antiquité du Nord, savoir le côté religieux, et fait envisager sous une autre face les trouvailles analogues des tombeaux et des champs, maintenant surtout que tant de faits irrécusables constatés dans les tourbières, ont rendu évident que ce n'est pas accidentellement que, dans beaucoup de tombeaux de l'âge du fer, on trouve, par exemple, des épées et des pointes de javelots tordues. Que cette manière de voir puisse également s'appliquer à quelques trouvailles de l'âge du bronze, c'est ce que M. Worsaae a déjà établi\*).

J'en viens maintenant à quelques considérations sur l'âge de la trouvaille, et l'époque où elle a été enfouie. On pourrait supposer que l'enfouissement n'a pas eu lieu en une seule fois, mais que la trouvaille s'étend, avec des intervalles, sur les troisième, quatrième et cinquième siècles, de sorte qu'il y aurait des années et des siècles entre les divers objets. Il n'a, il est vrai, pendant les fouilles, été fait aucune observation qui puisse confirmer une pareille hypothèse; mais on ne saurait nier, au moins entre certaines limites, la possibilité de dépôts effectués à différentes époques. On expliquerait facilement ainsi la présence simultanée, d'un côté, d'une monnaie romaine datant de 140—175, et de quelques objets romains pouvant appartenir au deuxième ou

---

\*) Mémoires de la Soc. des Ant. du Nord, 1866, p. 61—75.

troisième siècle, et, de l'autre, de plusieurs objets qui semblent donner à la trouvaille un âge plus récent.

Mais si l'on considère la grande ressemblance qu'elle présente avec d'autres trouvailles contemporaines, et les causes qui ont déterminé l'enfouissement de ces objets, on est plutôt conduit à regarder la trouvaille de Vimose comme formant aussi un tout qui a été enfoui en une seule fois, et ce seront alors les plus récentes parmi les antiquités qui serviront à fixer l'époque où a été fait le dépôt. J'appellerai l'attention sur divers ornements, ainsi que sur certaines formes et productions d'art qui ont de l'importance sous ce rapport.

Sur le bord d'un umbon de bouclier en fer (Fig. 22), on voit de petites têtes de clous en saillie, ornement qui se trouve aussi sur des objets provenant de la trouvaille de Kragehul près de Flemløse, laquelle paraît, pour plusieurs motifs, appartenir à une époque intermédiaire entre la première et la seconde période de l'âge du fer\*); mais on ne le rencontre sur aucune des antiquités des tourbières du Slesvig. L'emploi fréquent d'une damasquinure avec des fils d'or et d'argent — sur des pointes de javelots et des garnitures de fourreaux d'épée — et la forme, ainsi que l'émaillure un peu grossière de quatre boucles en bronze (Fig. 23 et 24), semblent aussi indiquer une époque moins ancienne. Enfin, il y a sur un petit bouton plat (Fig. 28) un ornement qui semble représenter un bractéate, et on sait que les bractéates constituent une des particularités les plus caractéristiques de la deuxième période du fer, et sont inconnus dans le premier âge du fer.

Parmi les objets dont l'ornementation témoigne d'un art plus libre, la plaque de bronze avec une tête d'homme incrustée d'or travaillée en demi bosse qui est représentée Fig. 20 et 21,

---

\*) C. Engelhardt. Kragehul Mosefund (la trouvaille de la tourbière de Kr.) Copenhague, 1867.



Fig. 20.  $\frac{1}{4}$ .



Fig. 21.



Fig 22.  $\frac{1}{3}$ .



Fig. 23.

$\frac{1}{4}$ .

Fig. 24.

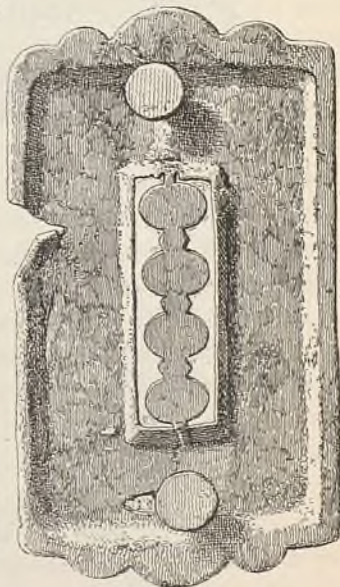
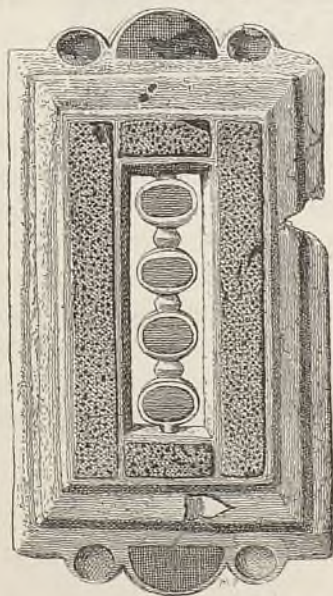


Fig. 20—21. Tête de bronze doré, vue en face et en profil; de Vimose.  $\frac{1}{4}$  Fig. 22. Um-  
bon de fer garni de clous en bronze; même provenance. Fig. 23—24. Boucle en  
bronze (et revers); émail champlevé et mosaïque; même provenance.  $\frac{1}{4}$ .

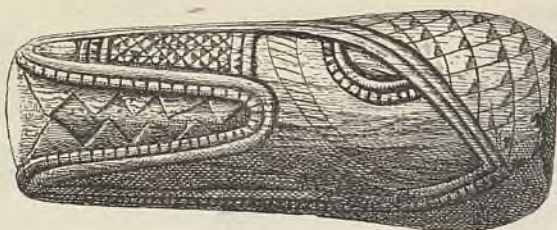
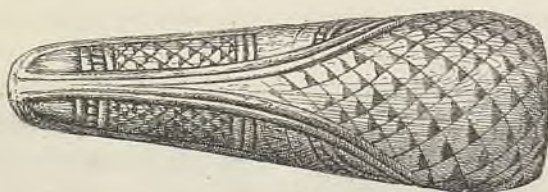
Fig. 25.  $\frac{1}{2}$ .Fig 26.  $\frac{1}{2}$ .Fig. 27.  $\frac{1}{2}$ .Fig. 28.  $\frac{1}{2}$ .

Fig. 25. Tête d'animal fantastique sculptée en bois. Fig. 26—27. même tête vue d'en haut et du côté rompu. Fig. 28. Clou en bronze argenté.



est un des plus importants pour fixer l'âge de la trouvaille. Le style de la tête rappelle beaucoup l'art byzantin, et ne peut guère, ce semble, remonter au-delà du V siècle. Un ornement semblable décore une bouterolle en argent, également de Vimose (Worsaae, Nord. Olds. Fig. 333), et on retrouve le même style dans une tête et une statuette d'homme en bronze provenant de la forêt de Søholt, dans l'île de Lolland (Musée No. CMX). Comme spécimen d'un art barbare assez développé, nous donnons Fig. 25, 26 et 27 le dessin d'une tête d'animal sculptée dans un morceau de bois dur. Comme on le voit par la petite figure au bas de la page, cet objet a été brisé, et il est difficile de décider s'il a fait partie de l'anse d'un vase en bois, ou a formé le bouton d'une baguette divinatoire analogue à celle dont il a été fait mention plus haut; cette dernière hypothèse paraît cependant être la plus probable.

Parmi les formes qui peuvent fournir des indications de dates, nous citerons aussi l'éperon de la Fig. 16, qui paraît être plus jeune que ceux connus jusqu'ici (Fig. 17), plusieurs javelots en fer de formes lourdes, et surtout les épées à un tranchant qui semblent décidément appartenir à une époque relativement récente. Des épées semblables ont été trouvées à côté de squelettes et de restes de cadavres brûlés, dans une couche de gravier à Dovr Aas, près de Rønne\*), et, d'après les formes des vases d'argile et des pointes de javelots qu'elle renfermait, cette trouvaille doit sans doute être rapportée au second âge du fer ou à la fin de la première période de cet âge\*\*).

\*) Conf. C. F. Herbst dans Ann. f. n. Oldk. 1849 p. 384.

\*\*) De même qu'à Vimose, on a trouvé en même temps des épées à un et à deux tranchants dans un cimetière du bourg romain de Drusomagus, près de Nordendorf, à sept lieues d'Augsbourg. Outre une certaine ressemblance générale entre les formes et les ornements dans les deux trouvailles, on y a aussi observé ce caractère commun qu'elles renferment beau-

En résumé, nous avons d'un côté un denier romain de Faustine (140—175)\*, et quelques objets d'art romains qui semblent faire remonter la trouvaille au III<sup>e</sup> siècle; mais, d'un autre côté, les ornements, le style et les formes fournissent, en faveur d'une date plus récente, une foule d'indications qui, tout en ne présentant isolément rien de décisif, ont cependant dans leur ensemble une certaine importance, et je suis en conséquence porté à croire que l'âge de la trouvaille doit être rapporté au V<sup>e</sup> siècle.

Mais, en donnant ces indications sur l'âge présumé de cette trouvaille, je le fais avec toute la circonspection qu'il convient de garder sur un terrain où il y a si peu de voies tracées, et où nous n'en sommes encore qu'au commencement du commencement. De nouvelles recherches montreront si elles sont autre chose que des conjectures. Nous avons avant tout besoin de faits, de trouvailles recueillies avec soin sur lesquelles nous puissions nous appuyer. Nous pourrions alors porter nos regards au-delà de la sphère limitée de nos propres antiquités, que nous devons tout d'abord nous efforcer de connaître, et, en comparant les résultats obtenus ici avec ceux d'autres pays et d'autres parties du monde, arriver à des vues plus générales et présentant par suite un plus grand intérêt.

---

coup d'objets en ivoire. La monnaie la moins ancienne à Nordendorf était une pièce de l'empereur Valens (360), et les tombeaux les plus récents doivent sans doute être rapportés à la fin du IV<sup>e</sup> siècle.

\*) A Kragehul, il n'y avait pas de monnaies; à Nydam, on en a trouvé 34 (69—107) et à Thorsbjerg 37 (60—194).



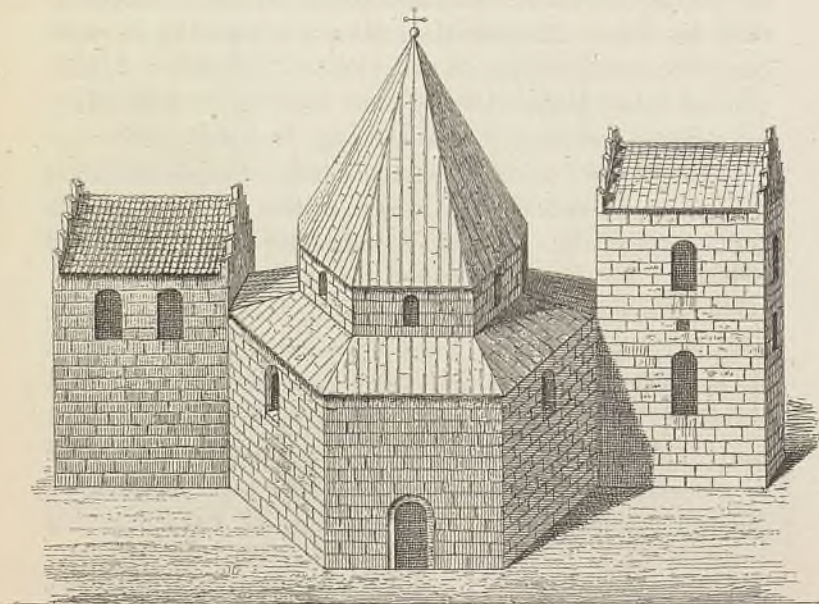
## FORME PRIMITIVE DE L'ÉGLISE DE STOREHED- DINGE DANS L'EST DE LA SÉLANDE.

Par M. J. KORNERUP.

Les églises de forme circulaire ou polygonale sont, comme on sait, très anciennes. Elles appartiennent entièrement au style roman et byzantin, et, par leur origine, surtout à ce dernier. Déjà au VI<sup>e</sup> siècle, on érigea dans ce style la magnifique église octogonale de St. Vitale à Ravenne. A Aix la Chapelle, Charlemagne fit construire la célèbre chapelle impériale qui existe encore aujourd'hui, et qui est un des monuments les plus importants de l'art byzantin au nord des Alpes. La chapelle d'Aix est octogonale, et passe pour être une imitation de St. Vitale. Cette forme d'église pénétra même jusque dans le Nord scandinave, mais elle y est cependant beaucoup plus rare que la forme ronde.

Tandis que l'on compte en Danemark sept églises rondes, nous n'en possédons des temps anciens qu'une seule de forme octogonale, celle de Storeheddinge dans l'est de la Sélande. Ce vieux monument est construit en pierres de taille provenant des falaises de craie de Stevns, qui s'élèvent dans le voisinage, et ont fourni à un grand nombre d'églises de la Sélande orientale une pierre de construction facile à travailler, que, dans les plus récents de ces édifices, on a souvent mélangée avec la brique, pour produire une alternance de couleurs qui donne aux murs un aspect assez pittoresque. Malheureusement l'église de Storeheddinge s'écarte aujourd'hui beaucoup de sa forme primitive, soit par suite de l'écroulement qui en détruisit, il y a 200 ans, la partie centrale, soit à cause des additions et des changements qu'on lui a fait subir, tant dans le moyen-âge qu'à des époques plus récentes. L'ancien édifice étant maintenant comme travesti, on s'ex-

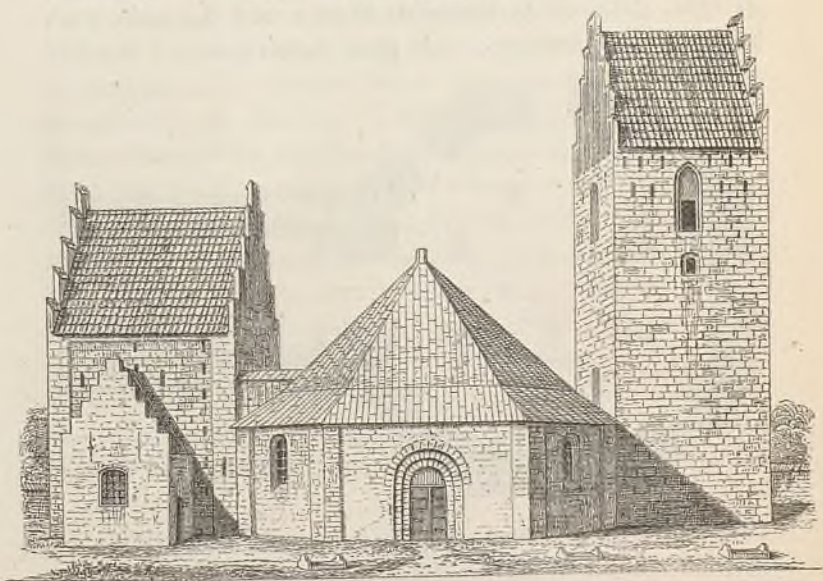
plique facilement que quelques auteurs danois aient pu être induits en erreur, et prétendre que la partie octogonale n'appartenait pas à la construction primitive. Mais comme cette église mérite cependant d'attirer l'attention pour sa forme rare et son ancienneté, nous en donnons ici un vieux dessin que nous avons eu la bonne fortune de trouver dans un manuscrit de 1677, conservé à la Bibliothèque royale de Copenhague: *l'Atlas danius* de F. Resen; c'est une perspective à vol d'oiseau qui, malgré ses défectuosités, donne une idée claire du bâtiment principal, tel qu'il était à l'origine. Il faut se figurer que la tour placée à droite n'existe pas, et que celle de gauche est plus élevée, et peut-être munie de crénelures. L'église se composait donc originairement d'une construction octogonale mesurant cinquante cinq pieds danois de



diamètre intérieur, à laquelle venait se joindre à l'est un chœur rectangulaire ayant intérieurement une longueur de vingt un



pieds, avec une niche d'autel profonde de huit pieds et un mur de pignon plat. Dans les angles, entre la niche et ce mur, il y avait deux petites chambres obscures. L'octogone avait au nord et au sud des portes en plein cintre, et à l'est, vers le choeur, un arc de triomphe demi circulaire. Dans un cercle, au centre, se dressaient huit colonnes supportant des arcs en plein cintre avec une coupole. Au-dessus de l'église s'élevait une tour octogonale dont les angles reposaient sur les colonnes dont nous venons de parler. Le passage extérieur autour du bâtiment central a sans doute été recouvert par des voûtes en berceau. Tel qu'il se présentait ainsi avec sa grande flèche octogonale, l'édifice devait avoir un aspect assez imposant, mais la construction en était certainement défectueuse, ce qui, joint à la qualité médiocre des matériaux, fut cause que la partie centrale, avec la tour et les voûtes, s'écroula, il y a 200



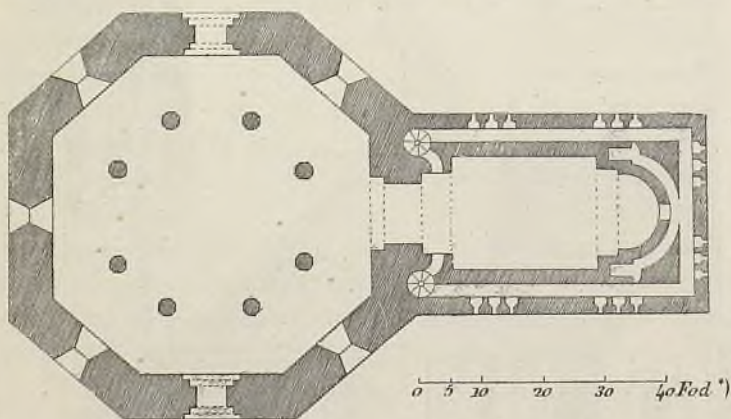
ans, à la suite d'un coup de foudre. Après cette catastrophe, les murs extérieurs de l'octogone restèrent bien debout,

mais le monument avait reçu son coup mortel, et la tour centrale ne se releva jamais. On établit un toit en bois soutenu par quatre supports en bois, et par dessus un autre toit bas. C'est ainsi que l'antiquaire S. Abildgaard l'a dessiné en 1757. En 1853, on fit subir à l'église une restauration à la moderne qui en défigura encore davantage les parties primitives. Mais nous n'avons à nous occuper ici que de l'ancienne forme historique. Déjà au moyen-âge, sans doute vers l'an 1460, un clocher massif, qu'on voit à droite sur les dessins ci-joints, fut ajouté à la face occidentale de l'octogone. Sur une des cloches de cette tour, on lit:

«Aurora. Sancte Catherine in Hadinge magla  
sub anno Dñi MCDLVV in die Laurencii.»

Aurora signifie la cloche du matin. Nous voyons par l'inscription que l'église était consacrée à St. Catherine.

L'ancien choeur est, comme l'octogone, construit en pierres de taille tirées de la falaise de Stevns, et a des murs d'une épaisseur extraordinaire, sept pieds danois environ. Derrière



l'arc de triomphe, deux escaliers tournants conduisent à un corridor qui fait le tour de cette partie de l'édifice. Ce cor-

\*) Pieds danois.



ridor n'a que 2 pieds 3 pouces de large, mais il a une hauteur de huit pieds, et est recouvert par une voûte en berceau. Il recevait de l'air et du jour par dix-huit lucarnes très étroites qui ressemblent à des embrasures. Dans les angles, derrière la niche de l'autel, se trouvent, comme à l'étage inférieur, deux petites chambres voûtées de quatre pieds de long sur trois de large, qui jadis ont certainement été des cachettes. On voit clairement que toute la partie supérieure du chœur a subi un changement, ce qui prouve qu'à l'origine il y avait en cet endroit une tour disposée pour servir de refuge et de défense dans les temps de troubles, tout comme les quatre églises rondes de l'île de Bornholm, qui semblent avoir en même temps servi de forteresses. Nous partageons complètement l'opinion de l'éminent antiquaire français M. Viollet le Duc, lorsqu'il dit dans son Dictionnaire de l'Architecture française V. p. 367: «L'idée de défense dominant dans toutes les constructions romanes du VIII au XII siècle, on avait le soin de ne percer que de petites fenêtres à rez de chaussée, assez étroites souvent pour qu'un homme n'y pût passer.» Dans la première moitié du XII siècle, pendant les troubles continuels qui agitaient le Danemark, le pays, surtout dans le voisinage des côtes, était souvent ravagé par les pirates Vendes, et la province dans laquelle est située Storeheddinge, eut, comme on sait, beaucoup à souffrir de ce fléau. Il est donc très naturel que, dans une localité si voisine de la côte, on ait construit un lieu de refuge qui pût aussi, pendant quelque temps, servir de lieu de défense. Quoiqu'il en soit, tous les caractères de la construction prouvent que l'église de Storeheddinge ne peut appartenir à une époque postérieure au XII siècle.

---

# SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DU NORD.

Séance du 6 Décembre 1861.

Sous la présidence de *M. C. F. Wegener*, vice-président de la Société, archiviste privé et historiographe royal.

Le secrétaire, *M. C. C. Rafn*, lit un rapport sur les travaux de la Société, et dépose sur le bureau les »*Annaler for Nordisk Oldkyndighed og Historie*« pour 1859, et »*l'Antiquarisk Tidsskrift*« pour 1858 et 1859.

M. le conseiller *T. A. Regenburg*, chef de département pour l'instruction publique au ministère du Slesvig, communique à la Société un mémoire accompagné de plans et de dessins, et relatif à l'exploration d'un tumulus de l'âge du bronze, près de la tourbière de Thorsbjerg, à Sønder-Brarup, dans le Slesvig, qui avait été adressé au ministère par *M. C. Engelhardt*, professeur adjoint, et inspecteur du musée des antiquités Scandinaves à Flensburg. Deux cercles concentriques de pierres formant une double enceinte, un grand pilier monolithe qui se dressait entre eux sur un pavé de petites pierres, et enfin le mode de sépulture, donnent à ce tumulus une importance archéologique particulière\*).

---

\*) Voir E. Beauvois dans la Revue contemporaine du 15 Janvier 1864 p. 168—9, et G. Stephens, the old-northern runic monuments of Scandinavia and England, p. 74—78.



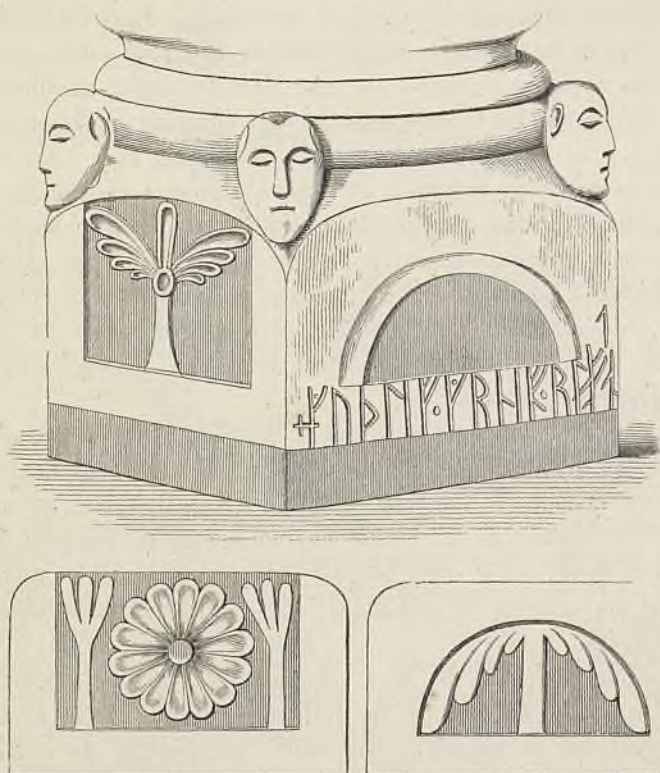
M. H. Rink, docteur en philosophie, et inspecteur du Grønland méridional, présente le troisième volume des «Kaladlit okalluktualliait» — légendes populaires du Grønland recueillies par des indigènes — imprimé et publié par l'imprimerie grønlaise de Nouk ou Nùk (Noungme) c'est-à-dire Godthaab (Bonne Espérance), et accompagné d'une traduction danoise et de planches lithographiées, 1861. Il relève entre autres certains passages de ces légendes qui font allusion au séjour que les Grønlandais ont fait autrefois en Amérique, sur la côte occidentale de la baie de Baffin, et à leurs relations avec les Indiens, et montre plusieurs spécimens de l'écriture et des dessins des Grønlandais, parmi lesquels quelques uns qui servent pour une revue périodique «Atuagagdliutit» qu'on a commencé à faire paraître dans la colonie de Godthaab, et dont l'objet est de publier tout ce qui peut servir de lecture aux Grønlandais en dehors de l'enseignement scolaire.

M. E. C. Hammer, consul à Boston, avait envoyé une note du pasteur Abner Morse, relative à quelques anciens foyers découverts sur les côtes du Massachusetts, et qui, suivant l'auteur de ces recherches, ne paraissent pas provenir des Indiens, mais d'un peuple plus civilisé, qu'il suppose être les anciens Scandinaves, qui visitèrent précisément ces côtes.

Une lettre de M. H. C. Strandgaard, maître d'école à Selde, près de Viborg en Jutland, annonce qu'il a découvert sur le piédestal des fonts de baptême de l'église de Selde, une série de runes qui jusqu'alors avaient été complètement cachés par une couche de chaux. Les trois autres faces du piédestal portent des ornements sculptés, et les quatre angles supérieurs sont décorés de têtes d'homme. A cette lettre étaient joints des dessins et un calque bien réussi de l'inscription. D'après l'archiviste Jon Sigurdsson, celle-ci doit se lire: Guþlif (Gupleifr) greifi rit (reit) á

fat. «Le comte Gudleif écrit sur les fonts»; Greifi a sans doute eu la même signification que lendr maþr, feudataire, seigneur.

Fig. 1.



Piédestal des fonts baptismaux de l'église de Selde. 1/5.

M. *Gisle Brynjulfsson*, depuis peu retourné de Londres, communique quelques remarques au sujet d'une vie de Griffin qu'il a trouvée dans la collection des manuscrits de Cotton, à la bibliothèque du Musée Britannique. Griffin, fils de Conan, était roi dans le pays des Galles vers la fin du XI ou au commencement du XII siècle († 1137), et on y



fait descendre sa famille du côté maternel des rois Scandinaves de Dublin par une filiation jusqu'ici inconnue. Un fait qui mérite aussi d'être remarqué, c'est que le Madoc qu'on suppose avoir abordé en Amérique à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, était précisément un petit-fils du roi Griffin; il a donc dû connaître les relations nordiques sur le Vinland et les autres pays de l'ouest, lesquelles étaient répandues parmi les Scandinaves de l'Irlande.

Seize nouveaux membres ont été reçus dans cette séance.

Séance générale annuelle du 13 Mai 1862.

Cette séance s'est tenue au château de Christiansborg sous la présidence de *S. M. le Roi Frédéric VII.*

Le secrétaire *M. C. C. Rafn*, donne un aperçu des travaux et de l'état de la Société pendant l'année 1861. Ont été admis cette même année comme

Membres fondateurs

*S. M. Somdet Phra Paramendr Maha Mongkut*, premier roi de Siam, reçu sur la proposition du Sir John Bowring, gouverneur de Hong-Kong et ex-Ministre plénipotentiaire de S. M. Britannique à Bangkok.

*Bonaparte, Prince Louis Lucien*, sénateur, Paris.

*Bonghi, Diego*, archéologue, Naples.

*Bradley, Hon. Charles William*, secrétaire d'état, Connecticut.

*Brown, James Roberts*, Esq., Clerkenwell, Angleterre.

*Chadbourne, Paul Ansel*, M. D., professeur au Williams-Collège Mass.

*Charnock, Richard Stephen*, Esq., F. S. A. Londres.

*Du Bois, H. C.*, Ministre plénipotentiaire de S. M. le roi des Pays-Bas à Constantinople et à Athènes.

*Ellenborough, Edward Law*, Comte de, Southam House, Gloucestershire.

*Farrer, James*, Esq., M. P., Ingleborough, Yorkshire.

*Grill, Jan Wilhelm*, propriétaire, Bona, Oster-Götland.

*Lee, James Prince*, D. D., F. R. S., évêque de Manchester.

*Letterstedt, Jacob*, consul général des Pays-Bas au Cap.

*Witte, Jean I. A. M.*, Baron de, numismate, Paris.

Dans le courant de 1861, la Société a publié les volumes suivants :

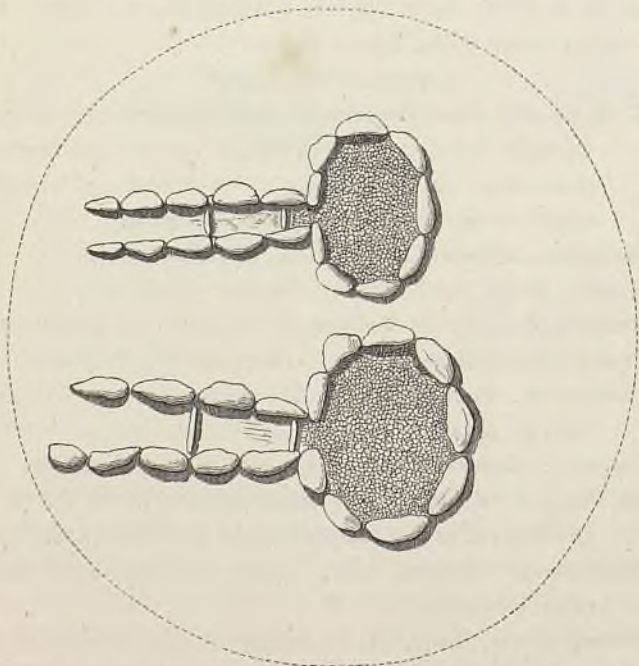
*Annaler for nordisk Oldkyndighed*, année 1859, avec 7 planches;

*Antiquarisk Tidsskrift*, années 1858 et 1859,

*Mémoires des Antiquaires du Nord*, années 1850—1860.

Au mois d'Avril 1862, *Sa Majesté* avait fait explorer un tumulus situé à Borup, près de Frederiksborg en Sélande, dans un champ appartenant au fermier Jens

Fig. 2.



Chambres sépulcrales en pierres (chambres de géant) dans un tertre près de Borup en Sélande.



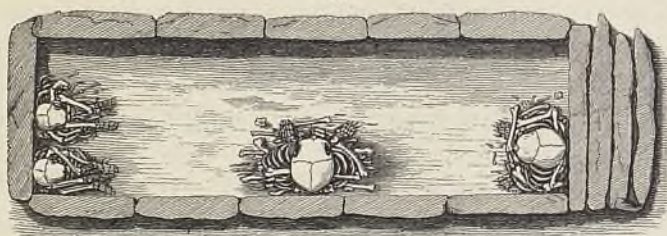
Larsen, et dans lequel on avait trouvé plusieurs antiquités de l'âge de la pierre, entre autres des coins ou haches en silex. Ce tumulus renfermait deux grandes chambres sépulcrales (Jættestuer), chacune avec son entrée au sud-est. La chambre occidentale, dont le toit avait déjà disparu depuis longtemps, et dont les murs latéraux sont formés de neuf grosses pierres dressées, a environ 10 pieds de long sur 6 de large. La chambre orientale, qui a aussi neuf pierres latérales, mesure 12 pieds de long sur 8 de large, et était restée intacte jusqu'en 1861, lorsque le propriétaire fit sauter et enlever la pierre servant de toit, laquelle avait un périmètre de 32 pieds et recouvrait toute la chambre, et bouleversa ainsi ce monument. La hauteur des pierres latérales qui ont supporté le toit, montre qu'un homme pouvait presque se tenir debout dans les chambres. Celles-ci étaient toutes les deux remplies de terre et de cailloux cassés, sous lesquels on a trouvé une grande quantité d'ossements humains formant une couche d'un pied d'épaisseur environ; quelques crânes étaient encore entiers; même à l'entrée, qui était, comme à l'ordinaire, munie de deux seuils, il y avait une masse considérable de ces ossements, et, de ceux qui restaient, on aurait pu charger une voiture, bien qu'ils fussent pour la plupart tombés en poussière. Les antiquités étaient disséminées entre les os sur le sol des chambres, qui était pavé avec des pierres de la grosseur de nos pavés ordinaires, et sous celles-ci se trouvait une couche de sable ou de gravier.

*Sa Majesté* communique ensuite à l'assemblée la description d'une chambre sépulcrale du temps du paganisme explorée par Elle-même dans un tumulus situé dans le parc de Jægersborg, près de la route qui conduit de l'Ermitage à l'enclos de Fortunen, paroisse de Lyngby, bailliage de Copenhague. Au printemps de 1862, quelques ouvriers cantonniers, en enlevant des pierres sur ce tumulus, qui était peu élevé et mesurait environ 30 pieds en diamètre,

trouvèrent, en divers endroits de la surface, trois urnes en argile remplies d'os calcinés; on pratiqua alors des fouilles, et rencontra, à quatre pieds de profondeur, vers le centre du tumulus, une construction en pierre que recouvrait une épaisse couche de moellons. En poursuivant les travaux de déblaiement, on mit au jour trois nouvelles urnes à ossements d'une exécution grossière, qui avaient la forme d'une cruche ordinaire, et étaient très endomma-

Fig. 3

N.



S.

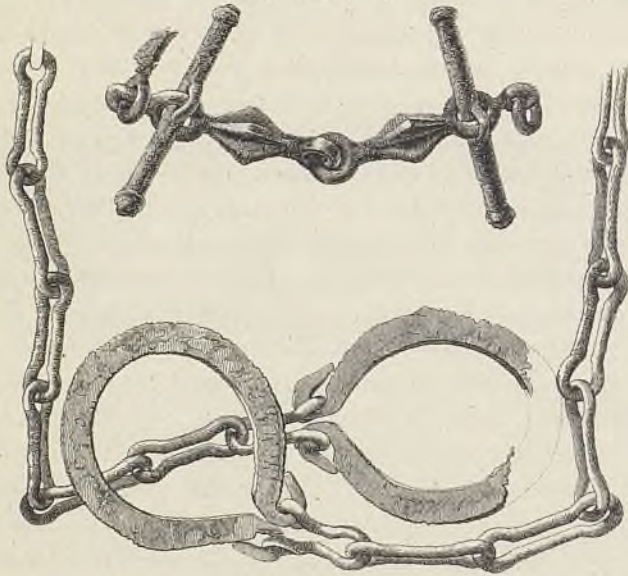
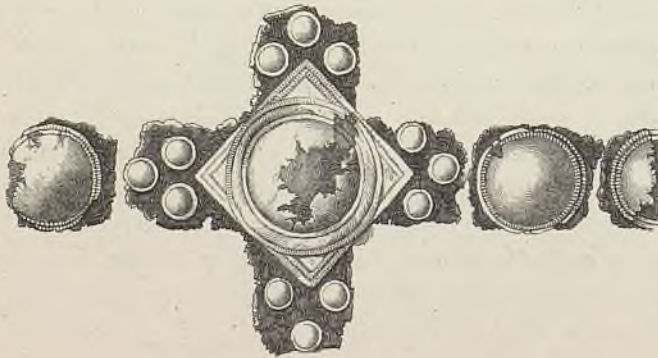
gées. Le 4 Avril, Sa Majesté, qui avait été informée de cette découverte par M. Eide, veneur de la cour, se rendit à cheval sur les lieux, et on procéda, sous sa direction, à l'exploration de la chambre sépulcrale. Celle-ci était formée, dans la direction est-ouest, de plusieurs grandes pierres dressées, dont une fermant l'extrémité occidentale, et quatre, placées l'une derrière l'autre, l'extrémité orientale. Ces dernières ayant été ôtées, on trouva la chambre pleine de terre, qui fut enlevée avec précaution. Pendant ce travail, on découvrit d'abord dans le coin sud-ouest de la chambre, et à une petite distance l'un de l'autre, deux crânes humains, avec d'autres ossements de la même origine, parmi lesquels il était facile de distinguer des fémurs et des tibias. Dans le coin sud-est, et en face des deux autres, on trouva un troisième crâne beaucoup plus grand, qui était presque entier, et fut envoyé plus tard au musée scandinave. Un quatrième de la même grandeur fut recueilli au milieu de



la chambre. Ces crânes étaient également accompagnés d'ossements humains, entre autres huit fémurs, le tout gisant pêle mêle et dans un tel désordre, qu'on ne pouvait pas même supposer que les corps avaient été enterrés assis, bien moins encore dans une position horizontale, mais plutôt qu'on les avait aussi bien que possible entassés les uns sur les autres, afin de pouvoir les loger tous dans cet étroit espace. La chambre ne renfermait que ces restes, mais pas un seul objet travaillé. Sa Majesté n'avait jamais rencontré autant de squelettes dans une si petite chambre sépulcrale, et elle en prit le dessin qui est reproduit ci-contre.

Cette chambre mesurait intérieurement 7 pieds 6 pouces de long sur 2 pieds 4 pouces de large, et 2 pieds de hauteur depuis le sol jusqu'au toit. Le sol était recouvert de pierres plates, et il y avait en plusieurs endroits des traces de charbon.

*Sa Majesté* appelle ensuite l'attention de l'assemblée sur une trouvaille faite au mois de Novembre 1861 à Søllested (Solvastaðir), dans le district de Baag, en Fionie, à un mille et demi d'Assens. En envoyant le contenu au cabinet particulier du roi, M. F. C. *Langkilde*, de Frederiksgave, y avait joint les renseignements suivants. Le tumulus d'où provenait cette trouvaille, et qui est situé dans un champ de la paroisse de Søllested appartenant au fermier Niels Andersen, était, comme tant d'autres, entouré d'une bordure de pierres, excepté du côté de l'ouest, où on les avait enlevées quelque temps auparavant pour creuser un fossé. Il renfermait une chambre sépulcrale de 30 pieds de longueur sur 9 de largeur, avec entrée au N.E., qui était remplie de terre, et avait tous ses murs construits en argile, sans la moindre trace de pierre. Des renseignements pris sur les lieux constatarent également qu'on n'avait en creusant trouvé aucun indice qui pût faire supposer qu'ils eussent été munis d'un revêtement en bois. Sur le fond de la

Fig. 4.  $\frac{1}{4}$ .Fig. 5 et 6.  $\frac{1}{4}$ .Fig. 7.  $\frac{1}{4}$ .

Objets de harnachement trouvés à Sollested en Fionie.

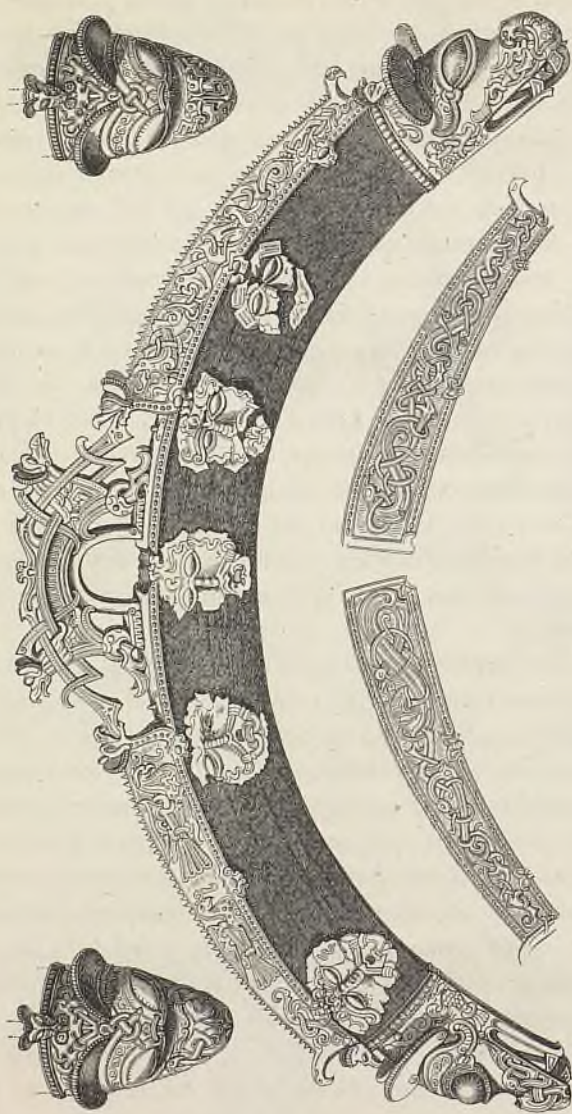


chambre, qui se composait d'une couche d'argile compacte, on trouva, à une profondeur de quatre pieds, plusieurs objets appartenant à un équipage de harnais pour deux chevaux, savoir: deux mors en fer très rouillés garnis en argent, et dont les branches avaient 5 pouces de longueur (Fig. 5); deux chaînes en fer à chaînons allongés, et se terminant chacune par un anneau assez large pour pouvoir être adapté à un timon de voiture (Fig. 6), ce qui fait supposer avec assez de certitude qu'elles ont été employées pour cet usage; deux grandes boucles carrées en fer, un objet ressemblant beaucoup à un long cadenas, et une garniture de 3 pouces de long, ayant sans doute appartenu au harnais, et se composant de deux parties, dont l'une, en bronze, présente la forme d'une tête d'animal (Fig. 4), et l'autre, en fer très rouillé, a  $\frac{3}{4}$  de pouce de largeur sur  $\frac{1}{2}$  d'épaisseur. Nous mentionnerons encore des boutons en fer argenté cousus sur du cuir (Fig. 7), et qui ont dû servir d'ornement à des têtieres; des fragments de chaînes en fer, des boucles, des rivets, et quelques restes de peaux roulées, avec des traces de laine.

A une profondeur de sept pieds, on recueillit en outre deux pièces recourbées en bois, portant chacune une belle garniture en métal doré avec de riches ornements, et se terminant par des têtes d'animaux (Fig. 8). En les comparant avec plusieurs objets analogues provenant d'autres trouvailles, on voit clairement que ce sont les colliers d'un harnais d'apparat pour deux chevaux de trait. Les rênes passaient à travers l'anneau du milieu, comme l'indiquent les marques d'usure qu'on remarque à sa partie inférieure, et elles étaient sans aucun doute en cuir ou autre matière semblable. On a représenté page 130 un de ces objets et deux ornements de l'autre.

Il y avait encore divers objets en bronze, ou plutôt d'un alliage ressemblant assez au laiton, savoir:

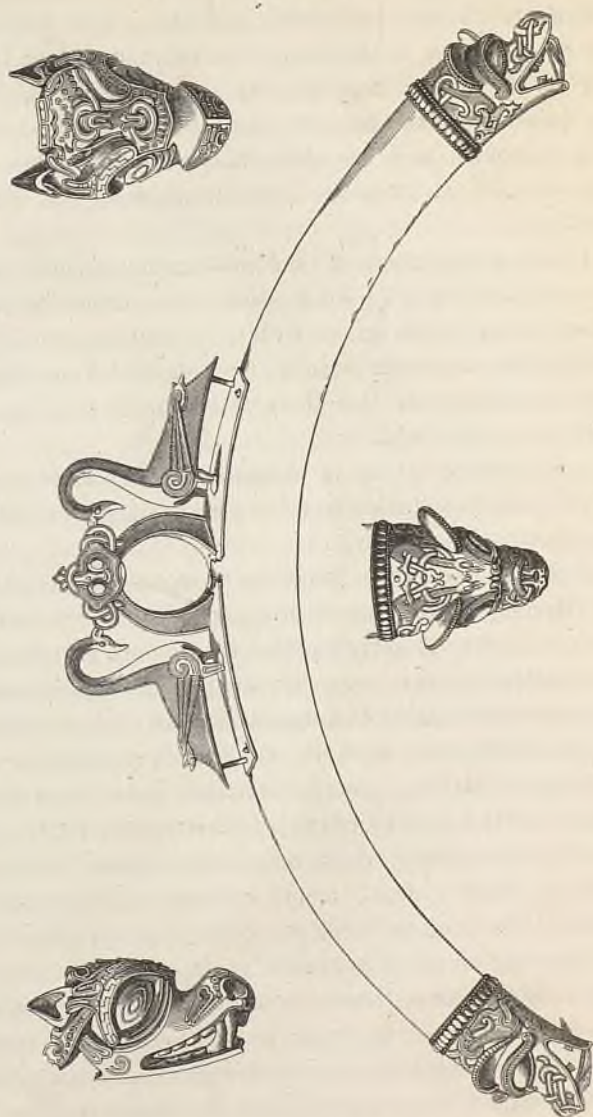
Fig. 8.



Objet de harnachement (pour le dos d'un cheval) trouvé à Sollested en Fionie. 1/3



Fig. 9.



Garnitures de colliers pour chevaux, trouvées à Møllemosegaard en Fionie. <sup>1</sup>/<sub>3</sub>

Une coupe plate de 2 pouces de profondeur et de 10 de diamètre, à fond légèrement convexe. Elle renfermait: *a* un peigne en os de  $3\frac{1}{2}$  pouces de longueur, dont le dos, épais de plus d'un demi pouce, est formé de 3 pièces: celle du milieu, dans laquelle sont découpées les dents, qui ont 1 pouce de long, et deux autres plus étroites fixées sur la première par de petits clous en bronze; *b*, un morceau de toile.

Un seau cylindrique à fond légèrement convexe, de  $6\frac{1}{2}$  pouces de haut sur  $7\frac{1}{4}$  de diamètre, et portant les traces de deux anses qui y étaient rivées. Il était entouré de bois, probablement un simple seau en bois destiné à protéger le vase en bronze, mais dont il ne reste que le fond, et renfermait un os d'animal.

A l'extrémité est de la chambre, on a enfin trouvé une urne complètement brisée avec des os calcinés, et quelques fragments d'objets en fer.

*M. Jungclausen*, propriétaire de Møllemosegaard, paroisse de Hillerslev, district de Salling, bailliage de Svendborg, adressa en 1832 à notre Société un rapport relatif à plusieurs antiquités très remarquables qu'il avait trouvées six ans auparavant dans un tumulus situé dans un de ses champs, près de Nybølle, et dont les dessins, accompagnés d'une description détaillée, ont été publiés dans le *Nordisk Tidsskrift for Oldkyndighed* I, 192—97, Pl. I. Parmi ces antiquités figurent deux têtes d'animaux et un anneau flanqué de deux cygnes, monté sur une plaque creuse recourbée, le tout en métal doré; cette plaque reposait sans doute sur une autre plus grande de la même courbure, et qui, à en juger par les traces restantes de rouille, doit avoir été en fer (Fig. 9). On voit par un fragment que le tumulus renfermait un second anneau avec deux cygnes, semblable au précédent. L'analogie de ces objets avec les pièces qui décorent les colliers trouvés à Sollested, saute immédiatement



aux yeux, et c'est pour cela qu'on en a donné ici un dessin, en l'accompagnant de celui d'une autre tête d'animal conservée au musée, dont la provenance est inconnue, mais qui, sans aucun doute, a eu la même destination. A un pied plus bas, on découvrit à côté l'un de l'autre les squelettes d'un homme et d'un cheval, et, entre ces ossements, une grande quantité d'objets en fer rouillés, parmi lesquels: deux mors complets, dont l'un à branches garnies de minces plaques d'argent; des chaînes à chaînons allongés, dont une se terminant par un anneau; les douves d'un seau en bois, qui était muni d'une anse en fer, et revêtu extérieurement de neuf cercles de fer, dont cinq larges et quatre étroits; les fragments d'une bosse de bouclier; un grand bol fait du même alliage qui a été mentionné plus haut, et que M. *Burman Becker* a reconnu être composé de 79,224 parties de cuivre, 15,859 de zinc et 4,917 d'étain.

A l'époque où fut exploré le tumulus de Møllemosegaard, on n'osa émettre aucune hypothèse sur la destination de l'anneau avec les cygnes et des deux têtes d'animaux fantastiques, mais on exprima l'espoir que des trouvailles ultérieures éclairciraient la question. Cet espoir est aujourd'hui rempli, car la comparaison des deux trouvailles nous montre que les objets dont il s'agit ont également servi à décorer un harnais d'apparat pour deux chevaux de trait, dont on a trouvé les restes dans le tumulus, en même temps que les deux mors et les chaînes avec lesquelles ils étaient attelés au timon.

Ces deux trouvailles sont sans doute à peu près de la même époque. Dans la description de la trouvaille de Møllemosegaard qui a été mentionnée plus haut, on fait remarquer la ressemblance frappante que les cygnes ont, dans le style et l'exécution, avec les deux figures d'oiseaux qui ont été trouvées dans le tombeau de Thyré Dannebød (Worsaae, Nord. Olds. fig. 473), et la conformité qui règne entre les images des dragons, et celles qu'on rencontre sur

les pierres runiques et les anciens monuments du Nord, par exemple les églises de bois (Stavkirker) de la Norvège. Il suffit en effet de comparer les dessins de la pierre commémorative de Gorm l'Ancien, à Jellinge, avec la pierre runique danoise découverte en 1852 dans le cimetière de St. Paul à Londres (conf. *Annaler for nord. Oldk.* 1852 p. 318, Pl. XII, XIV, *Mém. des Ant. du Nord* 1845—1849 p. 324 Pl. III—V). Cette conformité nous indique que c'est dans la dernière période du paganisme qu'ont vécu les deux chefs riches et puissants dont les restes, suivant l'usage du temps, ont été déposés dans les tumulus de Sollested et de Nybølle.

*Sa Majesté* montre ensuite quelques antiquités dont sa collection à Fredensborg avait été augmentée pendant l'année précédente, et parmi lesquelles nous citerons :

De l'âge de la pierre : un coin ou une hache en silex de 13 pouces de long à tranchant aigu, et d'un bon travail, trouvé à Uvelse, près de Frederiksborg; une lame en silex de 9 pouces de long, provenant de Frederiksgave, en Fionie.

De l'âge du bronze : une belle hache marteau en pierre, de  $6\frac{2}{3}$  pouces de long, représentée ci-contre (Fig. 10) en demi grandeur, vue de face et de côté, et provenant de la paroisse de Gylling, district de Hads, bailliage d'Aarhus; un ciseau en bronze (« Paalstav ») (Fig. 11) décoré de faibles ornements sur ses deux faces, trouvé dans une tourbière près de Flenstofte en Fionie, et une hache ou celte de Nestved, dont l'anse, chose assez rare, est placée au milieu d'un des côtés (Fig. 12).

Un des objets les plus remarquables est une trompette en bronze tout-à-fait intacte, et munie d'une chaîne à chaînons ronds dont quelques uns portent des crochets ayant la forme d'oiseaux (Fig. 13). Elle a été trouvée, avec des fragments d'une pareille, aujourd'hui conservée au musée, dans la tourbière de Maltbeck, district de Malt, bailliage de Ribe. Suivant le rapport du maire, M. Mortensen, cette



tourbière s'étend sur une superficie de 80 tonneaux de terre, en y comprenant un petit lac situé au milieu; après quelques

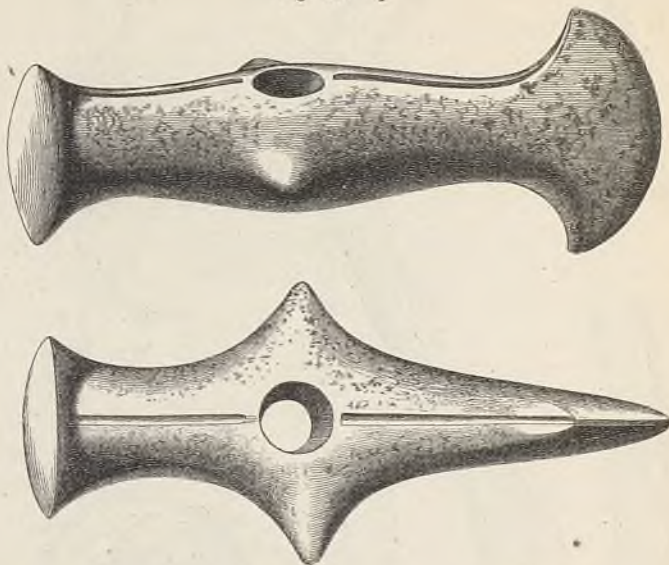
Fig. 10.  $\frac{1}{2}$ .

Fig. 11.

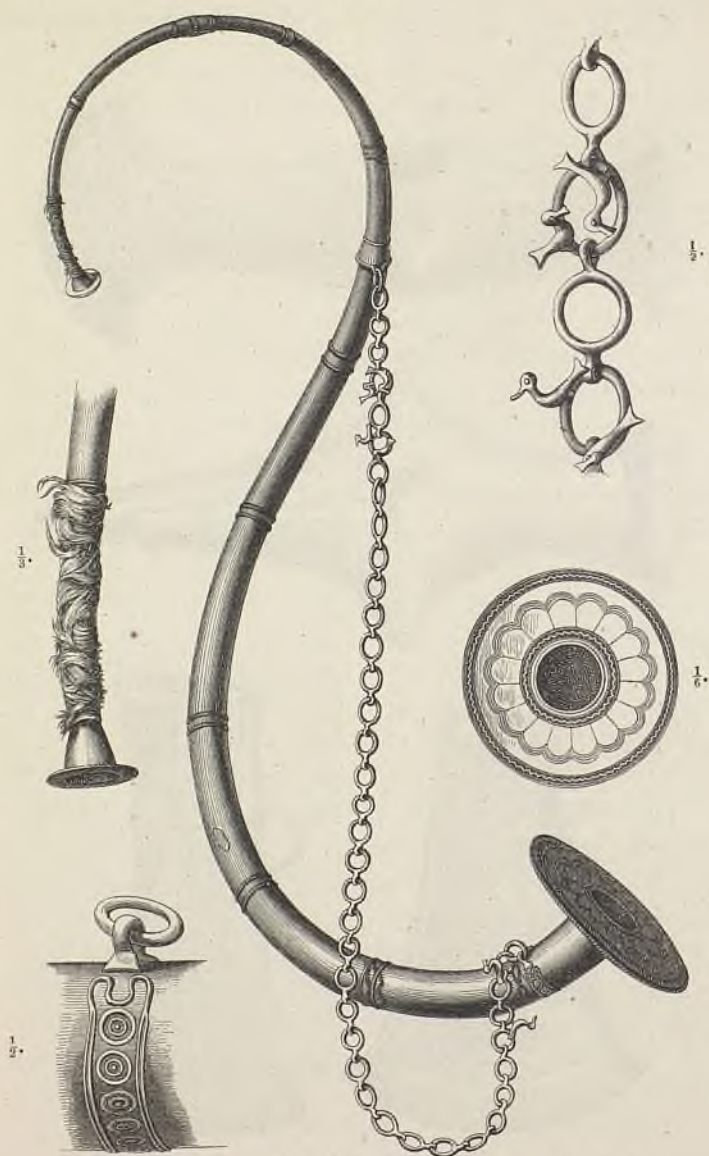
 $\frac{1}{2}$ .

Fig 12.

 $\frac{1}{2}$ .

recherches restées sans résultat, on y rencontra, à quatre

Fig. 13.



Trompette en bronze (de Maltbeck en Jutland) et détails.



pieds au-dessous du sol, une épaisse couche de sable où gisaient une quantité d'arbres, même de gros troncs de chêne. Le fermier Laust Madsen découvrit à la même profondeur les deux trompettes dont il s'agit, et de nouvelles fouilles firent retrouver les morceaux manquants de la seconde, de sorte qu'elle est également complète à présent.

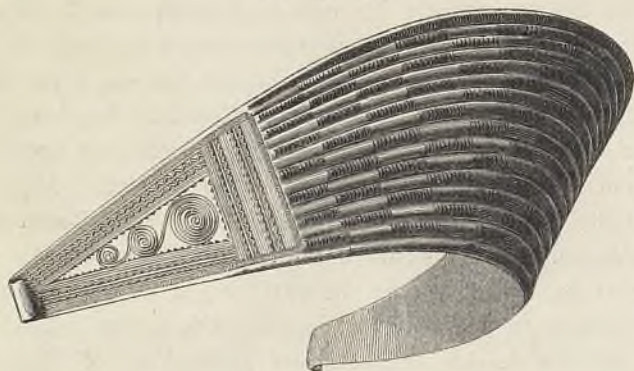
La trompette est coulée en bronze, et son tuyau développé en ligne droite mesurerait 6 pieds. Le long du tuyau sont distribués comme ornements huit doubles anneaux qui ont sans doute été coulés avec ce dernier. A deux pieds de l'embouchure est un large anneau muni d'une anse où s'engage un des bouts de la chaîne, qui a 4 pieds de long et se termine, près du pavillon, à une autre anse, d'où part aussi un ruban qui enveloppe le tuyau. Celui-ci est orné de dessins concentriques particuliers à l'âge du bronze, et le pavillon, qui a 6 pouces de diamètre, ne porte pas de bosses, comme à l'ordinaire, mais se distingue par des ornements linguiformes et une élégante bordure. Le tuyau est, près de l'embouchure, entouré de fibres d'écorce sur une longueur de 6 pouces. La chaîne se compose de 39 chaînons, et les crochets en forme d'oiseaux dont il a été question plus haut font corps avec eux; il y en a deux à un bout et quatre à l'autre, et ils servaient à raccourcir la chaîne.

Un diadème en bronze très bien conservé, décoré sur la partie antérieure de bandes en relief, et aux extrémités, qui sont recourbées, de dessins en spirale et d'une belle bordure (Fig. 14). Il était accompagné:

D'une plaque de bouclier de  $6\frac{3}{4}$  pouces de diamètre, ornée de jolis dessins en spirale, avec une pointe au centre, et une toute petite anse sur la face interne (Fig. 16). Ces deux objets ont appartenu à la collection du meunier Trolle, de Næsbyhoved près d'Odense, et furent trouvés, il y a quelques années, dans une tourbière près de Vellinge, paroisse de Norup, district de Lunde, en Fionie, en même

temps que deux plaques de boucliers semblables de  $6\frac{3}{4}$  et  $4\frac{3}{4}$  pouces de diamètre, et

Fig. 14.  $\frac{1}{2}$ .



Sept autres plus petits de 3 à  $1\frac{1}{2}$  pouces (Fig. 15).

Une belle fibule en bronze (Fig. 17), de  $2\frac{3}{4}$  pouces de long, qu'on a trouvée en Sélande en labourant.

De l'âge du fer. Un anneau en bronze dont une moitié est ronde, et l'autre, aplatie au marteau, porte deux figures d'animaux en argent qui y sont fixées avec quatre clous (Fig. 18); il a été trouvé par une paysanne à deux milles de Horsens. Il est difficile d'en indiquer l'âge avec quelque exactitude, mais on peut prendre pour terme de comparaison les figures d'animaux qui décorent les cornes d'or de Gallehus, du premier âge du fer, ainsi que le dessin que nous donnons ici (Fig. 19) d'un ornement analogue appartenant à un vase d'argent conservé au musée, et qui a été découvert, il y a quelques années, à Baunshøi, en Sélande. Au-dessous du bord supérieur du vase sont appliquées avec cinq clous d'argent deux feuilles d'or minces sur lesquelles les figures, imprimées par derrière, se détachent avec un relief qui, dans les parties les plus repoussées, atteint  $\frac{1}{8}$  de pouce. Au même endroit, on a



Fig. 15.  $\frac{3}{4}$ .

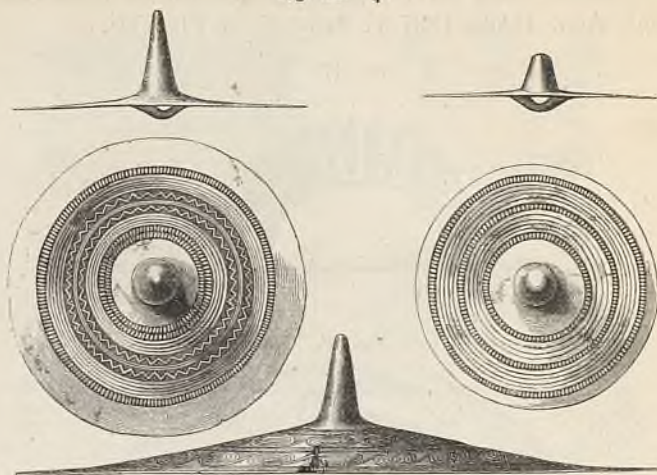
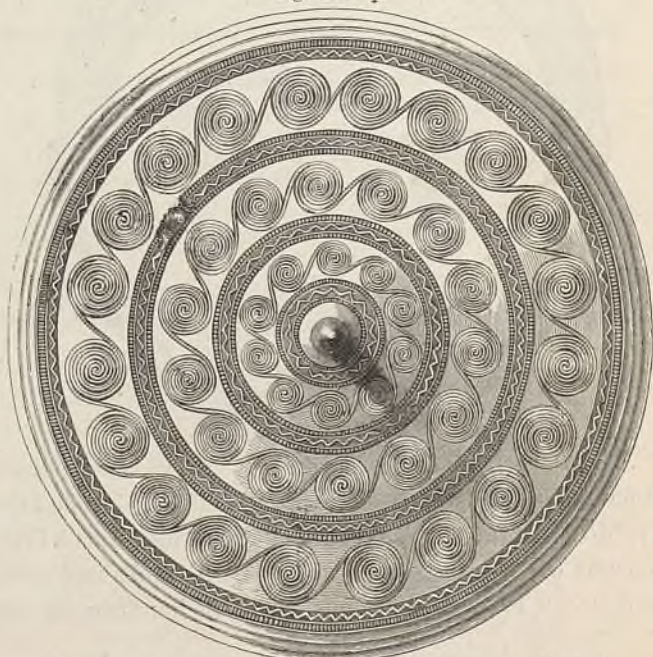


Fig. 16.  $\frac{1}{2}$ .



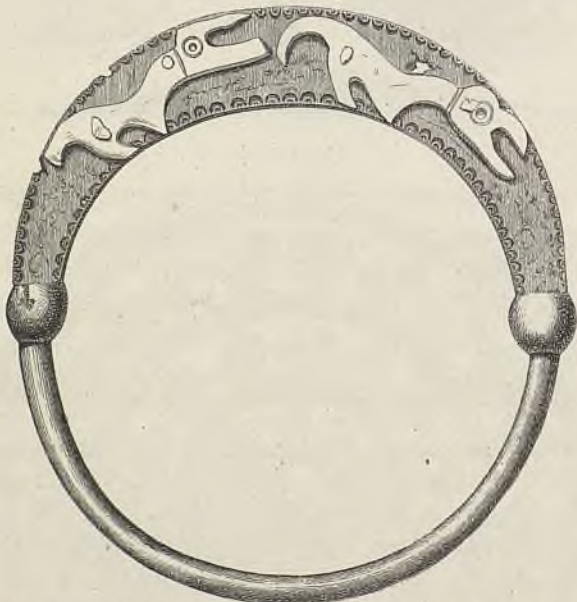
Plaques de bronze trouvées dans le marais de Vellinge en Fionie.

trouvé une boucle qui porte une inscription en vieux runes,  
(conf. Ann. 1836—1837 p. 343—47 et Pl. VII).

Fig. 17. †.



Fig. 18. †.

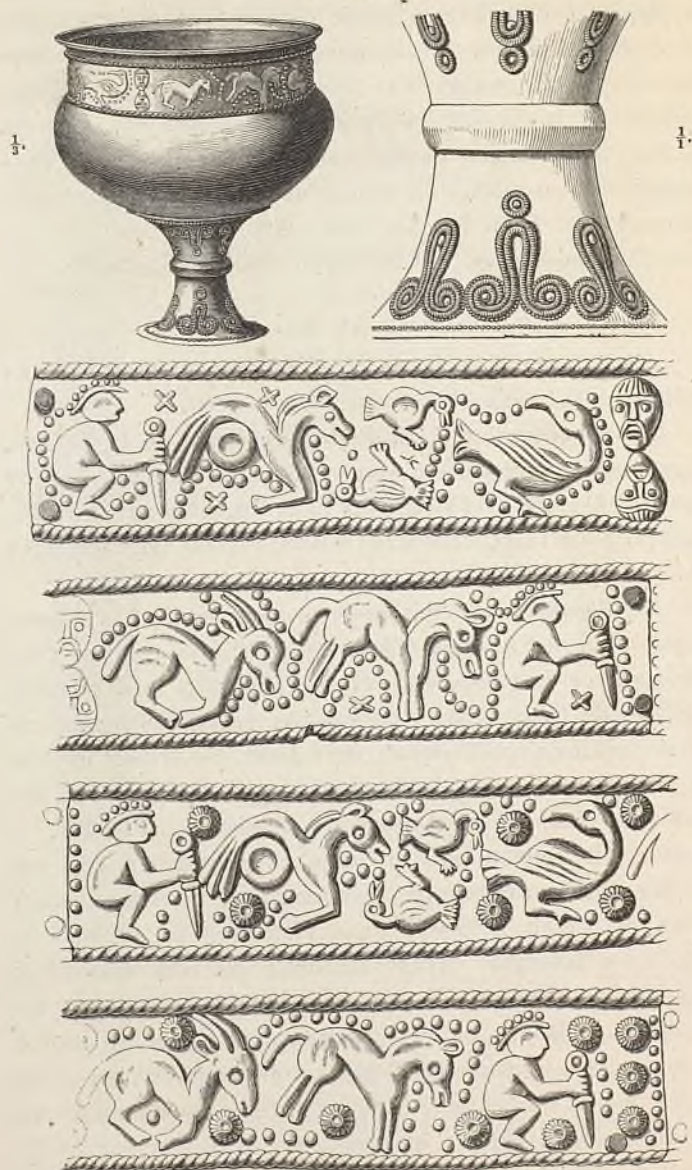


Le prince *Louis Lucien Bonaparte* a envoyé la collection de ses ouvrages linguistiques (75 publications). Le but du prince en publiant ces travaux, a été de donner une impulsion à l'étude comparée des langues européennes, et il s'est d'abord occupé des dialectes basques et bretons. Il a fait imprimer ces écrits

\*) La trouvaille de Baunshoi appartient à notre premier âge du fer.



Fig. 19.



Vase en argent faisant partie de la trouvaille de Baunshoi en Sélande.  
10\*

sous sa direction et à ses frais, quelques uns à Florence, la plupart à Londres, en partie dans sa propre imprimerie, et cette entreprise a été accueillie avec reconnaissance par un grand nombre de philologues. Dans une lettre adressée à la Société, le prince a communiqué, au sujet de l'ancienne langue nordique des îles Shetland, un renseignement qui a déjà été utilisé en 1860 par Mess. Arthur Laurenson et K. J. Lyngby dans leur ouvrage »om Sproget paa Shetlandsøerne« (sur la langue des îles Shetland).

Séance du 31 Mai 1863.

Sous la présidence de *S. M. le roi Frederik VII* au château de Christiansborg.

Mr. le conseiller *C. C. Rafn*, secrétaire de la Société, dépose sur le bureau les ouvrages suivants: les *Annaler for nordisk Oldkyndighed*, pour 1860, l'*Antiquarisk Tidsskrift*, pour 1860, et le dictionnaire nordique d'Erik Jonsson.

*Sa Majesté le roi* fait voir quelques antiquités remarquables qui lui avaient été envoyées depuis peu par trois habitants de la paroisse de *Flynder*, district de Skodborg, bailliage de Ringkjøbing. La relation qui accompagnait cet envoi portait qu'en Février et Mars 1863, ils avaient exploré un tumulus situé dans le champ de *Sandbæk*, environ à une portée de fusil au nord-ouest de l'église de Flynder, et mentionnait comme une circonstance particulière de ces fouilles, qu'ils avaient dû détourner une grande quantité d'eau qui s'était ramassée dans l'intérieur du tumulus et gênait les travaux. Ayant rencontré du bois en sondant le milieu du tumulus, ils avaient creusé jusqu'à cette profondeur, et trouvé un cercueil fait d'un tronc de chêne, et mesurant intérieurement 7 pieds  $\frac{1}{2}$  de long sur 2 $\frac{1}{2}$  de large et 21 pouces de hauteur. Il était entouré de deux couches de planches de chêne, et maintenu aux angles par quatre pieux du même bois. A l'intérieur il y avait quelques restes



d'ossements humains, ainsi que des traces de vêtements et d'une peau de bête dans laquelle il semblait que le cadavre avait été enveloppé; au milieu gisaient un poignard en

Fig. 20.  $\frac{1}{3}$ .



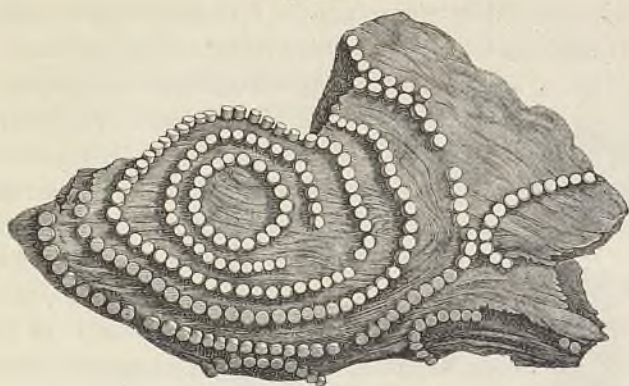
Poignard en bronze,  
de Flynder en Jutland.

bronze et quelques fragments de plaques de bois ornées de clous. D'après cette description, la trouvaille dont il s'agit concorde dans tous les détails — même jusqu'à l'amas d'eau qu'il a fallu détourner — d'une manière si exacte avec d'autres trouvailles semblables provenant surtout du Slesvig septentrional, et du pays qui s'étend immédiatement au nord du Kongeaa, qu'il ne peut y avoir le moindre doute sur l'authenticité de la relation qui précède. C'est d'autant plus important qu'on apprend par cette trouvaille que la coutume particulière d'enterrer les morts dans des troncs d'arbre fendus et creusés, et sans les brûler — coutume qui appartient probablement au commencement de l'âge du bronze — s'étendait au nord bien plus haut qu'on ne l'avait supposé, en tout cas jusqu'à la côte occidentale du Jutland\*). Parmi les objets trouvés dans le cercueil, et qui font maintenant partie de la collection privée de Sa Majesté\*\*), le poignard en bronze, représenté ici en demi grandeur, a 13 pouces de long, et est muni d'un manche en bronze décoré de très beaux

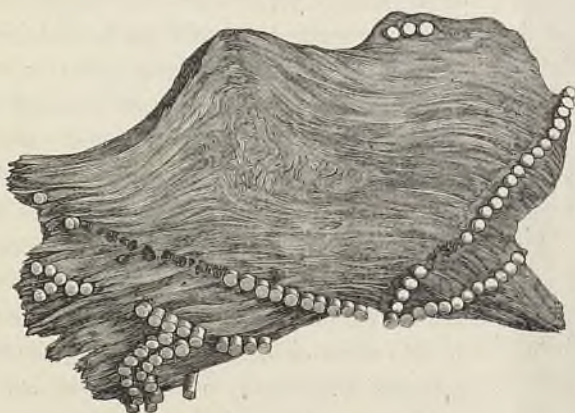
\*) Voir: A. P. Madsen: *Afbildninger af Danske Oldsager og Mindesmærker*, 5 et 6 livraison, Copenh. 1863, et J. J. A. Worsaae: *the antiquities of South-Jutland or Sleswick* dans le «*Archaeological Journal*» 1866 où ces trouvailles sont mentionnées Pag. 33—36.

\*\*) Après la mort du roi en 1863 sa collection a été incorporée au musée public des antiquités du Nord à Copenhague.

Fig 21 a.



b



d



c



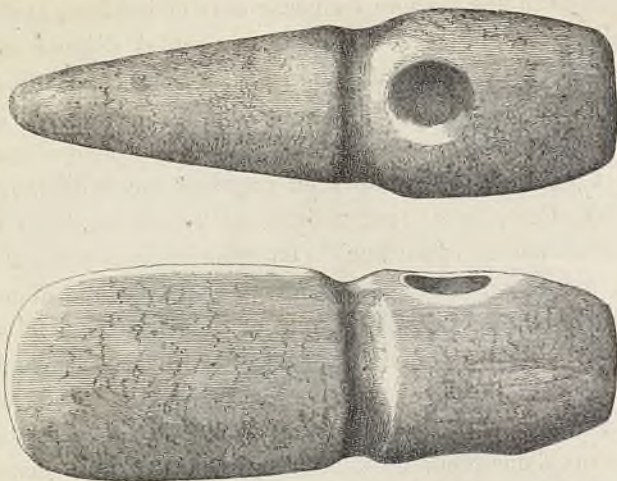
Fig. 21 a—b. Fragments d'un vase en bois, orné de petits clous d'étain; c. bouton de corne; d. fragment d'un tissu de laine — de Flynder en Jutland. — Grandeur naturelle.



ornements. Les creux de ces ornements ont sans doute été remplis avec une matière résineuse dure et noirâtre, analogue à celle qu'on observe sur plusieurs gardes d'épées et de poignards conservées au Musée des antiquités scandinaves. Quant aux fragments de plaques de bois ornées de clous qui ont été mentionnées plus haut, on en a envoyé quatre, dont deux sont représentées en grandeur naturelle (Fig. 21 a et b). Ces plaques sont maintenant déformées, mais elles ont évidemment appartenu à un vase en bois semblable à celui qui est dessiné dans l'ouvrage cité de Mr. Worsaae «The antiquities of South-Jutland or Sleswick» page 35 fig. 5 a et b et qui est reproduit plus haut, p. 34 dans ces mémoires; les clous qui les ornent sont en étain. Les restes de vêtements trouvés avec les ossements consistaient en quelques petits morceaux d'une étoffe de laine grossièrement tissée, comme le fait voir la fig. d. La trouvaille renfermait enfin un petit bouton de corne percé au milieu (Fig. c) et façonné au tour, dont l'intérieur contient encore des traces d'une matière résineuse qui a servi à le fixer sur un objet aujourd'hui perdu.

*Sa Majesté* montre ensuite quelques objets rares en pierre et en bronze dont elle avait l'année précédente enrichi sa collection. L'un d'eux est un outil en pierre de 5 pouces  $\frac{1}{2}$  de long trouvé à Langeland (Fig. 22); il est entouré en son milieu d'un sillon assez profond, et présente une cavité ronde sur deux de ses côtés. Si ces cavités ont été pratiquées pour y mettre les doigts lorsqu'on voulait se servir de l'outil, ou s'il faut les considérer comme le commencement d'une ouverture pour un manche, c'est un point d'autant plus douteux qu'on n'a aucune donnée positive sur la destination primitive de cet instrument. Parmi les bronzes, figure un anneau à cheveux provenant d'une tourbière dans le voisinage de Kallundborg, et dont le travail est très singulier, car il semble être formé d'un tube aplati au marteau, ou, en tout cas, se compose de deux plaques ou rubans placés l'un sur l'autre, et qui se sont détachés

Fig. 22.

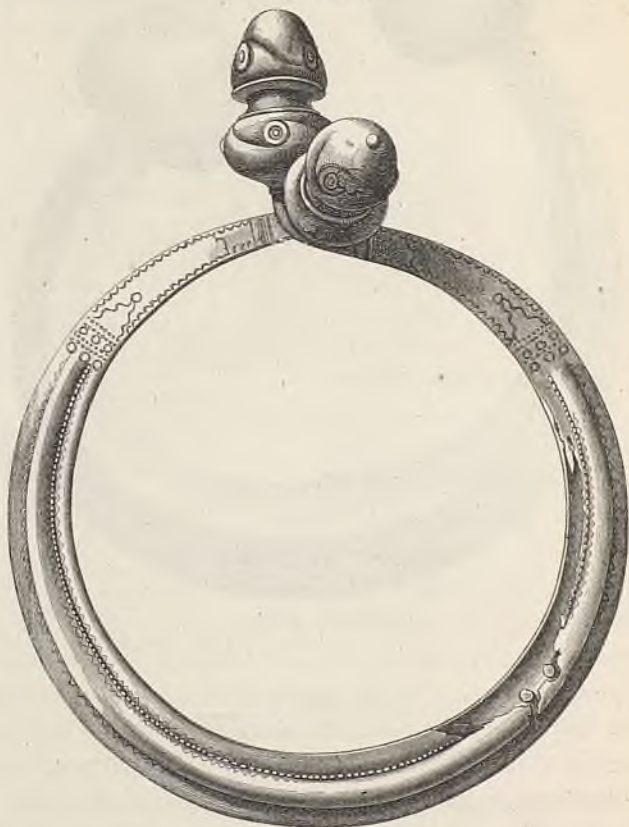


Hache en pierre, de Langeland.

en quelques points sur les bords (Fig. 23). La plaque supérieure est brisée en un endroit, et on a cherché dans l'antiquité à remédier à cet accident en la consolidant au moyen de deux clous. L'anneau se termine par deux boutons en forme de glands qu'on a aussi raccommodés en y coulant des morceaux de bronze. Un autre objet en bronze, un anneau ouvert de la grandeur d'un bracelet (voir la figure 24), a été trouvé dans les environs d'Aalborg, et se compose d'une tige carrée massive, avec un gros bouton ou une boule à chaque extrémité; il est orné de lignes régulières et de cercles, et recouvert d'une belle patine verte. Il n'est pas facile d'émettre une hypothèse seulement vraisemblable sur la destination de cet anneau. Les grosses boules qui le terminent semblent le rendre impropre à servir de bracelet, et le rangent plutôt dans la classe des anneaux dits « anneaux de serment » en or, dont un est représenté dans Worsaae « Nord. Olds. » fig. 367; toutefois il en diffère essentiellement sous plusieurs autres rapports. Quant à la

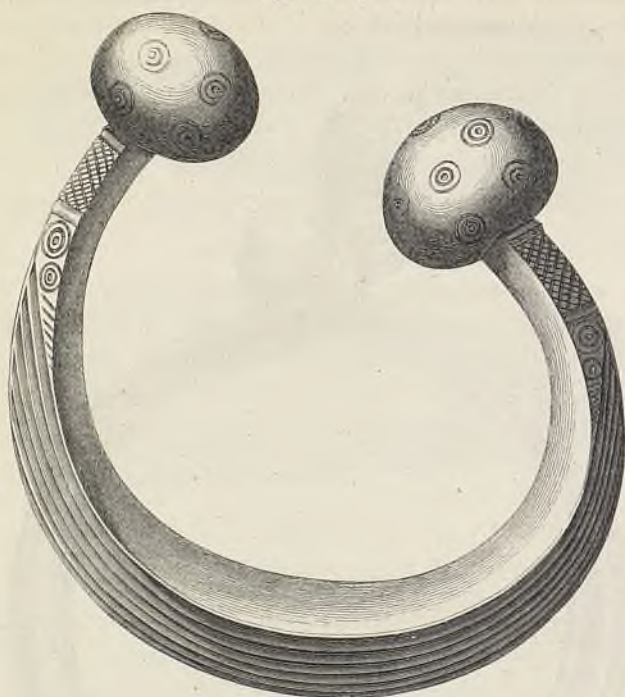


circonstance qu'il est de travers, on ne peut guère supposer qu'il ait été ainsi à l'origine.

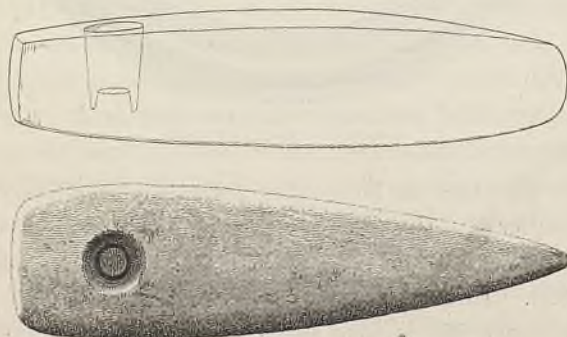
Fig. 23.  $\frac{1}{2}$ .

Anneau (à cheveux) en bronze.

Le directeur du Musée des antiquités scandinaves, Mr. le conseiller *C. J. Thomsen*, montre une hache en pierre acquise depuis peu par le musée, et dont la douille est inachevée (Fig. 25). Elle a 8 pouces  $\frac{3}{8}$  de long, et, comme le fait voir la figure 25, le fond de la douille offre une saillie qui prouve qu'elle a été creusée avec une cylindre. Mr. Thomsen

Fig. 24.  $\frac{1}{1}$ .

Anneau en bronze.

Fig. 25.  $\frac{1}{3}$ .

Hâche en pierre.



présente en outre un fac-simile d'un cylindre en bronze trouvé en Allemagne, et qui, suivant plusieurs antiquaires allemands, aurait servi à percer des douilles semblables dans des haches en pierre. Mais cette opinion n'est nullement fondée.

Séance trimestrielle du 23 Décembre 1863.

Sous la présidence du vice-président.

Le secrétaire, Mr. le conseiller *C. C. Rafn*, se rend l'interprète des sentiments de la Société à l'occasion de la mort récente de son auguste président, *Sa Majesté le roi Frederik VII*, en qui elle a perdu un puissant protecteur qui, pendant longues années, s'était vivement intéressé à ses progrès.

Mr. *Rafn* propose ensuite à la Société d'autoriser la direction à s'adresser à *Sa Majesté le roi Christian IX* pour le prier d'accepter le protectorat et la présidence de la Société, en ajoutant qu'il est personnellement convaincu que cette demande sera favorablement accueillie par *Sa Majesté*. La proposition est adoptée à l'unanimité.

On reçoit dans cette séance 19 nouveaux membres, dont 1 du Nord, et 18 d'autres pays.

Séance annuelle du 12 Décembre 1864.

Sous la présidence du vice-président.

L'intervalle qui s'est écoulé depuis la dernière séance du 23 Décembre 1863 a été marqué par deux événements d'une grande importance pour la Société. Le premier, qui répond à tous ses vœux, est l'acceptation par *Sa Majesté le roi Christian IX* de la présidence et du protectorat de la Société; le second est la perte douloureuse, qu'elle a essuyée dans la personne de son illustre fondateur et secrétaire perpétuel, Mr. le conseiller *Carl Christian Rafn*, décédé le 20 Octobre 1864.

A l'ouverture de la séance, le vice-président prononce un éloge de feu Sa Majesté le roi *Frederik VII*, qui avait toujours porté un vif intérêt à la Société, et favorisé de beaucoup de manières le développement de ses travaux. (Cet éloge est inséré dans les »*Aarbøger for nord. Oldk. og Hist.*» 1866).

S. A. R. *le Prince Royal* est reçu comme membre fondateur, et on reçoit en outre 14 nouveaux membres, dont 5 du Nord et 9 d'autres pays.

Le vice-président ayant déclaré dans cette séance, qu'il désirait se démettre définitivement de ses fonctions, le conseiller *C. J. Thomsen* est élu vice-président provisoire. Sur sa proposition, la Société manifeste sa vive reconnaissance de tous les services que lui a rendus son feu secrétaire, le conseiller *Rafn*, et remercie le vice-président sortant, *Mr. le conseiller et archiviste privé Wegener*.

---



COUPE DE BRONZE ÉMAILLÉ  
DATANT DE LA PREMIÈRE PÉRIODE DE L'ÂGE DE FER,  
par C. ENGELHARDT.

(Avec une planche.)

Traduit par E. Beauvois.

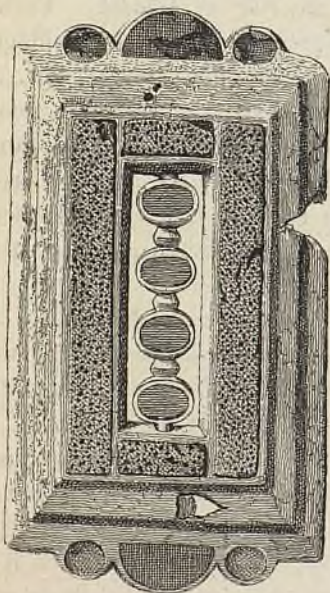
Parmi les nombreux objets qui sont entrés au Musée des Antiquités septentrionales, pendant l'année 1867, on remarque une coupe de bronze émaillé, qui a été trouvée à deux mètres de profondeur dans la tourbière de *Maltbæk*\*), près de *Malte*, à très-peu de distance au nord du *Kongesaa* et à peu près à mi-chemin entre *Ribe* et *Kolding*. Cette coupe ornée, sur des motifs antiques, de dessins de feuillage et de dentelures en émail polychrome, d'un beau travail, a 0<sup>m</sup>073 de hauteur et 0<sup>m</sup>125 de diamètre à l'orifice; le fond est formé d'une très-mince plaque de bronze, mesurant 0<sup>m</sup>075 de diamètre, substituée d'ancienne date au fond primitif qui était certainement plus épais. Elle était déposée dans un vase d'argile dont on n'a conservé que la partie inférieure.

La profondeur à laquelle on la découvrit donne déjà à penser qu'elle date de l'antiquité, car les objets du Moyen-âge sont rarement enfouis aussi bas. De plus les motifs antiques, dont elle est ornée, nous portent naturellement à la classer dans la période de l'âge de fer où nous trouvons des objets purement romains, mêlés en quantité relativement petite à une foule d'objets barbares de style gothique ancien, et à quelques antiquités mixtes, dans les formes et les ornements desquels luttent deux courants de civilisation,

\*) On avait déjà tiré de la même tourbière deux trompettes de bronze, voy. ci-dessus, *Mémoires* pour 1867, p. 134—137.

sans que l'on puisse dire lequel l'emporte. Ce double caractère, que présente le premier âge de fer en Danemark, se manifeste aussi dans des inscriptions qui sont presque toujours soit en lettres latines soit en runes anciennes<sup>\*)</sup>. Mais la coupe ne porte pas de ces signes indicateurs, et les fragments du vase d'argile où elle était déposée ne donnent aucun indice certain sur son âge et son origine: jusqu'ici elle est unique parmi les antiquités danoises du premier âge de fer. Les seuls autres échantillons attestant que l'art de l'émaillerie a été exercé en Danemark par la population d'alors, sont quatre boucles de bronze, provenant des fouilles faites, en 1865, dans la tourbière de Vimose en Fionie. Elles sont toutes quatre identiques et ressemblent à la

Fig. 1.



Boucle émaillée de Vimose

figure ci-contre. D'un travail passablement grossier où il n'y a pas trace de motifs antiques, elles semblent appartenir décidément à la branche gothique de notre premier âge de fer, et remonter avec toute la trouvaille au V<sup>e</sup> siècle de notre ère<sup>\*\*)</sup>. Le vide quadrilatéral allongé qui occupe le milieu de chacune de ces boucles est bordé d'une mosaïque d'émail jaune et noir, consistant en parcelles d'une pâte vitreuse qui, après avoir été fondues ensemble, ont été coulées dans les cases de la plaque de métal. Ce sont au contraire de véritables

<sup>\*)</sup> Voy. ci-dessus, *Mémoires* pour 1867, p. 96—99.

<sup>\*\*)</sup> Voy. ci-dessus, p. 114.



émaux champlevés, de couleur rouge, verte et bleue, qui sont enchassés dans les quatre ovales isolés du milieu et dans les deux ovales et le demi cercle évidés qui se trouvent aux deux extrémités de la boucle.

L'émail\*) est une matière vitreuse, colorée au moyen d'oxydes métalliques et versée liquide sur la surface qui doit être ornée. Lorsqu'il y a, comme c'est le cas ici, des parties évidées et creusées soit par le ciseleur soit par le fondeur, et destinées à recevoir l'émail, celui-ci et l'objet qui en est orné s'appellent émail-champlevé\*\*). D'après les recherches les plus récentes\*\*\*), cet art, d'origine orientale, était en usage chez les Egyptiens, les Etrusques et les Grecs; mais ces derniers semblent avoir cessé de le pratiquer plus de 200 ans avant J. Chr. et les Romains ne l'exerçaient pas†). Pline n'en parle du moins pas et Philostrate dans ses *Icones* (I. 28), en décrivant, à propos d'une chasse au sanglier, le bel attirail et la brillante couleur des harnais de cheval, dit que «les barbares, riverains de l'Océan††) versent ces couleurs sur du métal incandescent; elles s'y fixent et deviennent dures comme de la pierre; de la sorte le dessin qu'elles représentent se conserve bien.» Cet écrivain grec fut, au commencement du

\*) *Haschmal* des Hébreux (nommé dans Ezechiel); *electron* en grec; *smaltum* en latin; *schmelz* en allemand.

\*\*) Les émaux cloisonnés et en relief et la peinture sur émail ne nous concernent pas, parcequ'ils n'appartiennent généralement pas à l'antiquité ou bien à la période de l'antiquité dont il est question ici.

\*\*\*) Notamment celles de M. A. Labarte dans son *Histoire des arts industriels au Moyen-âge*. Paris, 1862—1864.

†) Voy. pourtant *De l'émail chez les Romains* par M. H. Schuermans dans les *Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique*. T. XXII, p. 551.

††) Par-là on entend, d'après le système géographique de Pline, les peuples celtiques de la Bretagne et de la Gaule septentrionale.

III<sup>e</sup> siècle, appelé à la cour romaine par la femme de Septime Sévère; il n'aurait sans doute pas relevé l'habileté des barbares dans l'émaillerie, qui est évidemment désignée dans le passage rapporté plus haut, si cet art avait été pratiqué à Rome ou en Grèce de son temps. Son témoignage sur l'usage de l'émaillerie chez les riverains de l'Océan septentrional, est confirmé par une certaine classe de trouvailles faites en Angleterre, dans lesquelles les objets émaillés ne sont pas rares. Ces trouvailles appartiennent à la période celtique la plus récente\*), ou romano-bretonne, comme elle est appelée par quelques auteurs, période qui a plusieurs points de ressemblance avec notre premier âge de fer: elle est par exemple contemporaine de la première apparition du fer dans l'île de Bretagne, n'a pas de rapport organique avec l'âge de bronze qui l'a précédée et, bien que les antiquités qui nous la font connaître, aient été souvent trouvées avec des objets romains, elles n'offrent pourtant pas de traces évidentes d'une influence classique. Il n'y a pas de doute que les émaux champlevés n'aient été d'un usage général chez les Bretons de la période celtique la plus récente.

Un pendant à la coupe de *Maltbæk* a été trouvé près de *Bartlow* (comté d'Essex) dans un tertre\*\*), qui consistait en couches horizontales de terre et de calcaire. Ce tombeau renfermait un cercueil de chêne, en forme de quadrilatère allongé, dans lequel étaient placés quelques vases de verre, dont une partie en forme de bouteille (l'un d'entr'eux était rempli d'ossements humains calcinés), un petit vase d'argile et les objets suivants en bronze: deux vases, une lampe,

\*) Les planches XIV à XX des *Horæ feræles* de Kemble (éditées par R. G. Latham et A. W. Franks, Londres 1863, in 4to), donnent un coup-d'oeil sur quelques-uns des restes les plus importants de cette période.

\*\*) *Archæologia britannica*, T. XXVI. p. 300. Cfr. aussi le même recueil, T. XXV, XXVIII et XXIX.



un pliant ou siège de camp, deux strigiles, enfin une coupe de bronze émaillé, dont l'affinité avec la coupe de Maltbæk n'est pas douteuse\*). Cette sépulture, à en juger d'après des médailles romaines provenant de trouvailles analogues, appartient au II<sup>e</sup> siècle de notre ère. Il y a sans doute des motifs antiques dans la forme des ornements de la coupe, mais celle-ci présente aussi une particularité non romaine qui est l'emploi de l'émail. Comme l'émaillerie était précisément en usage dans le pays où l'incinéré a vraisemblablement passé ses dernières années, dans l'île de Bretagne, il était naturel que l'on déposât dans le tombeau un des produits de cette industrie, à titre de souvenir caractéristique pour le pays.

Il y a aussi une coupe émaillée, trouvée à Pymont, dont il faut dire quelques mots\*\*). Elle était enfouie à quelques pieds sous terre près d'une source, et «dans son voisinage» on recueillit trois médailles romaines des empereurs Domitien, Trajan et Caracalla, 12 boucles et environ 300 fibules de formes romaine, classique et barbare. On croit que ces objets ont été, à différentes reprises, offerts à la divinité de la source, «non pas jetés au fond de l'eau, comme c'était l'usage chez les Romains, mais déposés près de là au pied d'un tilleul sacré. Cet arbre, dont la section laissait voir plus de 200 cercles annuels, fut plus tard renversé par l'orage sur la source sacrée. La guerre et les migrations firent déchoir et oublier pour un temps ce lieu saint. (La source de Pymont s'appelait pourtant encore au XVII<sup>e</sup> siècle *de hyllige Born* et les alentours, *der heilige*

\*) On a longtemps cru que la coupe de Bartlow avait été détruite dans un incendie, mais elle a été retrouvée il y a quelque temps par M. A. W. Franks, à la vérité dans un état de ruine.

\*\*) D'après un article de R. Ludwig dans les *Jahrbücher d. Vereins v. Alterthumsfreunden im Rheinlande*. T. XXXVIII. p. 47 (ann. 1865).

Anger). Peu à peu le lieu se couvrit d'une couche de terreau et de tourbe qui atteignit dix pieds de hauteur\*)." La coupe, dont la forme diffère des exemplaires danois et anglais, est classée par M. Labarte dans le XI<sup>e</sup> siècle; d'autres pensent qu'elle date de l'antiquité, et, d'après le style et la matière, elle doit être attribuée à l'époque gallo-romaine. Au Moyen-âge en effet, on ne se servait pas de bronze clair pour de semblables coupes, mais bien de cuivre rouge\*\*). La coupe de Maltbæk est un reste de l'antiquité, c'est un fait certain qui nous aide à la mettre dans son vrai jour. Sa ressemblance frappante avec la coupe de Bartlow, laquelle est classée par M. A. Labarte dans «les émaux occidentaux primitifs» nous donne la certitude qu'elle date de notre premier âge de fer, et même probablement du commencement de cette période. Les opinions seront encore quelque temps partagées sur l'origine, romaine ou barbare, de cette coupe, car il est toujours fort difficile de déterminer quelle influence l'art et l'industrie des Romains peuvent avoir exercé sur les barbares dans l'empire même ou sur ses frontières étendues; et d'autre part, jusqu'à quel point les barbares ont su, non seulement conserver leur originalité dans les différentes directions, mais encore réagir sur leurs puissants adversaires. On est souvent trop disposé à regarder l'ensemble d'une trouvaille comme romain, parcequ'elle renferme des objets romains. Quant à l'émaillerie, on sait d'un côté par le témoignage de Philostrate, que cet art était exercé par les barbares, d'autre part, on peut conclure qu'il était ignoré des Romains, puisque leurs écrivains de ce temps n'en parlent pas, et que l'on ne

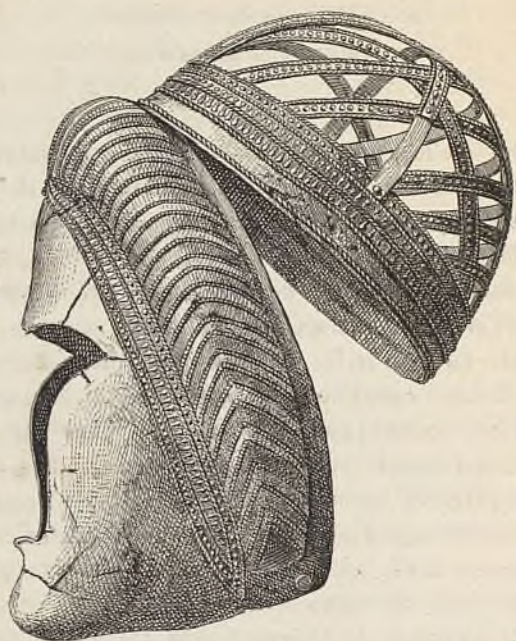
\*) R. Ludwig dans *Beiträge zur Geschichte der Fürstenthümer Waldeck und Pyrmont*. T. II. Livr. 1. 1867. — Cfr. Olfers, dans *Anzeiger der archäologischen Zeitung*, no. 187 de l'année 1864, p. 246.

\*\*) *Anzeiger*, loco cit.



trouve pas d'émaux parmi les antiquités romaines qui ont été pourtant l'objet de recherches attentives depuis tant de

Fig. 2.



Casque d'argent du Thorsbjerg-Mose.

générations. Pour nous, les caractères orientaux de cette coupe ne seraient ni surprenants ni même frappants, attendu que beaucoup d'armes de fer précieusement damasquinées provenant de nos tourbières, et surtout le casque d'argent du Thorsbjerg-Mose (fig. 2) nous font songer à l'Orient\*).

\*) Un casque de fer émaillé, trouvé dans un ancien lit de la Seine et conservé au Musée du Louvre, doit avoir aussi un caractère oriental bien prononcé. M. Violet Le Duc (dans la *Revue Archéologique* pour 1862) l'attribue à un des chefs de l'armée d'Attila, et le fait ainsi remonter jusqu'au milieu du V<sup>e</sup> siècle.

# ANALYSE DE QUELQUES ARMES DATANT DE LA PREMIÈRE PÉRIODE DE L'ÂGE DE FER,

Par O. BLOM, Capitaine d'artillerie.

(Traduction de E. Beauvois.)

Parmi les belles armes provenant des trouvailles faites dans les tourbières du Danemark et datant de la première période de l'âge de fer, il y en a plusieurs dont le premier aspect dénote qu'elles doivent être forgées de fer doux. Maintes lames d'épée ou de lances ont été si violemment tordues qu'elles se seraient infailliblement rompues, si elles eussent été faites d'acier. D'autres présentent de profondes entailles, faites à coups de hache ou d'épée, et bien différentes de celles qu'auraient laissées les mêmes coups sur un métal plus dur, notamment sur une lame d'acier. Des épées de la même période, trouvées en France et en Suisse, sont également pourvues de lames en fer doux, seulement on les a martelées à froid, le long de chaque tranchant, afin de leur donner plus de dureté.

Pour m'assurer si, parmi toutes ces armes de fer, il n'y en aurait pas quelques-unes en acier, j'ai pris au hasard, parmi les débris d'armes, mis de côté au Musée des Antiquités septentrionales, cinq fragments différents, appartenant tous à la première période de notre âge de fer et j'en ai étudié la composition. Voici le résultat de mes recherches.

I. Petit fragment de lame d'épée damasquinée, provenant de la tourbière de *Nydam* en Slesvig; rongé et même troué par la rouille, il était trop mince pour pouvoir être forgé; il est resté à l'état doux, même après avoir été rougi au feu, puis trempé à l'eau. *Ce n'était évidemment pas de l'acier, mais bien du fer doux.*



II. Fragment de lame d'épée à facettes, parfaitement conservée sous une belle patine noirâtre, provenant de la tourbière de *Vimose* en Fionie. Le métal, après avoir été trempé, a offert une sérieuse résistance à la lime, et la cassure a présenté la texture grenue et uniforme ainsi que la couleur argentée d'un *excellent acier*. Comme épreuve ultérieure de la qualité du métal, j'en ai fait forger un petit couteau qui m'a fait bon service, pendant un usage quotidien de plus d'un an.

III. Fragment de lame d'épée, passablement rongé par la rouille et ne présentant de trace ni de damasquinure ni d'émoulage; il faisait partie des trouvailles de la mare de *Dallerup* en Jutland. Comme l'article précédent, il a parfaitement pris la trempe; toutefois le grain de la cassure était moins fin et moins beau.

IV. Petite pointe de lance tétragonale, conservée presque en entier, provenant, comme le no. II, de la tourbière de *Vimose*. Le métal, n'ayant pris la trempe que faiblement, résiste mal à la lime; la cassure présente une granulation grossière et à facettes resplendissantes qui dénote un *fer assez dur*.

V. Petite pointe de javelot de forme assez ordinaire, barbelée et unie à la douille par une tige mince, provenant de la tourbière de *Kragehul* en Fionie. Elle était trop rongée par la rouille pour présenter une cassure nette, mais la trempe a fait reconnaître que ce métal était *du fer assez doux*.

Les exemples précités attestent que, dans la première période de l'âge du fer, les habitants du Danemark ont connu l'acier ou du moins en ont fait usage, mais que pourtant ils ont parfois employé le fer doux pour fabriquer des armes, même des lames d'épée, dont le travail est d'ailleurs excellent. Il est vraisemblable qu'à cette époque reculée, pour extraire le fer du minerai, on s'est servi de la méthode primitive, dite Catalane, pratiquée aujourd'hui

encore sur le versant méridional des Pyrénées, ainsi que dans l'Inde et chez quelques tribus de l'Afrique centrale. Ce procédé n'a probablement donné qu'un produit variable; on retirait du fourneau tantôt un excellent acier, tantôt un fer doux qui se rapprochait plus ou moins de l'acier. On trouvait bien sans doute des différences de qualité entre les divers produits, mais on manquait de moyens et surtout d'expérience pour produire l'acier à coup sûr; le plus souvent il a fallu se contenter du fer simple.

---

*Note de la Rédaction.*

Il n'est pas hors de propos de rappeler que des morceaux de minerai ont été trouvés conjointement avec des objets du premier âge de fer<sup>\*)</sup>. Il y en avait notamment dans la trouvaille de Veirupgaard (paroisse de Marslev en Fionie), où l'on a découvert dans une marnière un grand chaudron de bronze dans un état de délabrement complet. Il n'en restait que le bord supérieur avec une partie de la panse; le fond qui, de même que l'orifice, à 0<sup>m</sup>32 de diamètre; enfin divers débris de la panse, grands et petits, que l'on avait réparés en plusieurs endroits, en y rivant des morceaux de métal. Ce chaudron paraît avoir renfermé les objets suivants, en bronze: un vase, en forme de bouteille, dont le goulot ou le pied est entouré de striures; des figures d'animaux en cuivre fondu: un canard (fig. 1), une colombe (fig. 2) et une vache (fig. 3), cette dernière environnée de morceaux de mine de marais; des fragments de queues de casseroles, d'anses de seaux, de vases, de garnitures à appliquer sur du cuir, d'une boucle, le tout en bronze; enfin deux globules, de la grosseur d'un oeuf de pigeon, faits d'une pâte marbrée, jaune verte et passablement dure. Il y avait aussi dans le

---

<sup>\*)</sup> Conférez les *Aarbøger* pour 1868, p. 342—344.



chaudron une certaine quantité de rognons gros et petits qui semblaient provenir de la fusion d'un minerai de marais,

Fig. 1.



Fig 2.



Fig. 3.



Fig. 1—3. De grandeur naturelle.

et que la rouille a collés avec différents fragments du chaudron et des objets de bronze. Tous les objets énumérés suffisaient à peu près à couvrir le fond du chaudron, mais nullement à remplir ce dernier.

Un des rognons de limonite, analysé par M. Bahnson, capitaine d'artillerie, se compose de fer hydroxydé presque pur et d'une très-petite quantité d'acide silicique et d'acide phosphorique; ce n'est donc pas de la scorie, comme

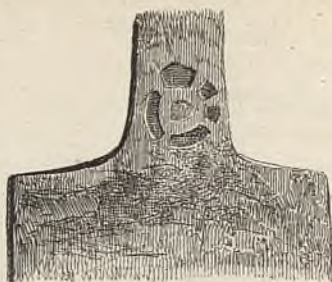
aurait pu le faire croire son apparence de scorie à demi fondue, mais probablement un morceau d'hématite brune, minéral de fer très-peu commun en Danemark. Sa présence au milieu d'objets du premier âge de fer donne à penser que l'on connaissait dès lors en Danemark la mine de fer et son emploi, qu'en un mot l'on savait en extraire le fer.

Autre fait d'un ordre différent, mais qui n'intéresse pas moins notre sujet: à Bye, en Ringerige (Norvège), on a découvert dans un tertre, sous une grosse pierre, diverses antiquités dont plusieurs paraissent avoir été entièrement neuves et même inachevées, quand on les a déposées là: c'est ce que l'on peut affirmer avec certitude de l'un des objets. Cette trouvaille est conservée au musée archéologique de Christiania, dont le directeur, M. le professeur O. Rygh, a eu l'obligeance de nous donner les renseignements suivants: il y avait deux épées à double tranchant, sur la soie de l'une desquelles (fig. 4 a) on voit une marque de fabrique analogue à celles qui sont empreintes sur plusieurs des épées de Nydam et de Vimose; deux pointes de lance\*); deux pointes de javelots barbelés; une pointe de javelot courbé (fig. 5); un ombon de bouclier et une lame de couteau, qui l'un et l'autre ressemblent pour la forme à ceux du premier âge de fer; la partie supérieure d'un chaudron de bronze, lequel paraît avoir été détérioré à dessin avant d'être enfoui. Tous ces objets sont en fer, à l'exception du dernier; tous appartiennent décidément à la première période de l'âge de fer, à l'exception de la pointe de javelot courbé (fig. 5), forme particulière dont on n'avait encore trouvé d'échantillons en Norvège qu'avec des objets de la dernière période de l'âge de fer.

L'une des épées (fig. 4) n'est pas achevée; le taillant en effet est encore mousse au lieu d'être affilé, et il con-

\*) Elles sont de même forme que la fig. 4 pl. X de *Denmark in the early iron age*. — *Nydam*, par C. Engelhardt. Londres 1866, in-4.



Fig. 4  $\frac{1}{6}$ .Fig. 4 a.  $\frac{1}{6}$ .Fig. 5  $\frac{1}{6}$ .

serve une épaisseur moyenne de 1 millimètre  $\frac{1}{2}$ ; on l'a limé dans toute sa longueur probablement pour le rendre uni. Cette arme n'a pas servi et n'a pu servir dans un tel état. La même circonstance singulière se repro-

duit pour deux des javelots, qui ont la même apparence que l'épée, et qui, comme elle, sont moins endommagés par la rouille que les autres objets; ils n'ont pas la croûte blanchâtre, calcaire, qui caractérise ces derniers. Les deux javelots en question étaient donc restés inachevés, en tant qu'ils n'avaient pas été limés ni fourbis; ils avaient conservé la même surface qu'en sortant de la forge, et c'est sans doute à cette circonstance qu'ils doivent d'avoir été mieux protégés contre la rouille que les autres objets de la trouvaille.

Il est du moins certain que, dans les derniers temps du paganisme, l'on se servait de la limonite en Islande. Lorsque, par exemple, Skallagrim se fut établi dans cette île, il travaillait activement pendant l'hiver, à extraire le fer de cette sorte de minerai dont il y avait beaucoup dans le pays, car c'était un habile forgeron. Il devait donc avoir appris cette industrie en Norvège, autrement il n'aurait pu se mettre de suite au travail. (Voir la saga d'Eigil Skallagrimsson.)

PEINTURES MURALES  
DÉCOUVERTES DANS QUELQUES ÉGLISES DU DANEMARK,

par J. KORNERUP.

(Avec une planche.)

Traduit par E. Beauvois.

Bien qu'un grand nombre des églises rurales du Danemark remontent au XII<sup>e</sup> siècle, elles n'ont pourtant conservé, principalement à l'intérieur, que peu de traits du style roman; ces derniers se bornent le plus souvent à l'étroite arcade à plein-cintre qui donne accès de la nef au chœur, et à des restes de toute petites fenêtres, à plein-cintre et haut-placées. Les larges fenêtres n'ont été ouvertes qu'à une époque plus récente pour laisser pénétrer la lumière plus abondante qui était nécessaire au culte luthérien. Les églises rurales les plus spacieuses et les plus intéressantes du Danemark sont situées dans la péninsule jutlandaise; celles des îles ne peuvent soutenir la comparaison à cet égard: quand on pénètre dans la plupart de ces dernières, on est déçu de ne trouver qu'un espace écrasé sous des voûtes basses et lourdes, recouvertes d'épaisses couches de badigeon. Mais un plus ample examen montre bientôt que l'intérieur de ces édifices n'a pas eu dès l'origine cette empreinte de barbarie et ces proportions écrasées, car les voûtes sont généralement d'une époque plus récente que les murs extérieurs; tandis que ces derniers sont, dans un grand nombre d'églises, bâtis de pierres taillées et offrent le caractère du style roman, les voûtes sont partout faites de briques et présentent des ogives de forme très-grossière. On doit remarquer d'ailleurs que le style ogival n'a jamais atteint un complet développement en Danemark. Si nos édifices romans sont vraiment dignes d'attention, ce n'est le cas que pour très-peu de nos constructions gothiques; car, chez nous, le style ogival atteste une décadence continue,



provenant en partie de la situation malheureuse du Danemark pendant les derniers siècles du Moyen-âge, et en partie de la constitution géologique du pays, qui ne fournit pas de grès, ces matériaux si bien appropriés aux constructions gothiques. Avant que des voûtes n'aient été élevées à l'intérieur de nos églises rurales, celles-ci avaient un plancher de solives de chêne et les murs étaient peints et ornés de figures religieuses, décoration surprenante et passablement somptueuse pour de pauvres pays du Nord. On comprend que l'addition de voûtes ait détruit l'harmonie de ces décors, qu'elle coupait et recouvrait en beaucoup d'endroits. Mais la substitution du Protestantisme au Catholicisme, en 1536, contribua encore d'avantage à la ruine des peintures murales : peu de temps après cet événement, on se mit partout à badigeonner les églises et cette opération se renouvela si souvent dans le cours des siècles, que d'épaisses couches de chaux couvrirent les anciennes peintures et privèrent même les rares formes architecturales de la pureté originelle de leurs lignes. Après avoir longtemps ignoré l'existence de ces peintures, on a commencé tout récemment, chez nous, à enlever à coups de marteau les épaisses couches de badigeon et à remettre en lumière des oeuvres d'art ensevelies depuis des siècles. Nous allons essayer d'exposer le caractère de quelques-unes des peintures murales les plus remarquables qui ont été découvertes en Danemark, depuis que l'on recherche les antiquités de ce genre.

Dès 1826, en grattant les murs de la chapelle des trois Saints-Rois, dans la cathédrale de Roskilde, on mit à jour quelques images de saints et l'écusson royal qui est placé au-dessus du tombeau, alors inconnu, du roi Christian I. Pourtant on en resta là et l'on hésitait même à conserver ces peintures, mais heureusement on les laissa à découvert. Trente ans s'étaient écoulés depuis, lorsque le conservateur des monuments archéologiques, M. Worsaae, prit cette affaire en main, fit gratter les voûtes ainsi que les murs de



la chapelle, et chargea M. Zeuthen de restaurer les figures (1857—58). Cette chapelle a une importance considérable dans l'histoire des peintures murales, en ce qu'elle offre une décoration complètement achevée qui remonte à l'année 1464. Car non seulement le style de l'oeuvre entière rappelle cette date, qui est celle de la dédicace de la chapelle, mais plusieurs circonstances indiquent évidemment que les figures ont été peintes à cette époque. La chapelle

Fig. 1



De la chapelle des trois Saints Rois à Roskilde.

deux compagnons, et, chose remarquable, il a des sandales aux pieds (fig. 1). Selon l'ancien usage, il n'est pas encore

rois mages, pour lesquels le roi Christian I avait une vénération particulière; aussi, dans son voyage à Rome, s'arrêta-t-il à Cologne pour visiter leur tombeau dans la Cathédrale. Or la découverte de 1857 mit précisément en lumière leurs figures qui sont peintes de grandeur naturelle. Ils apportent des présents à l'enfant Jésus, qui du giron de sa mère tend les bras vers eux. Leurs vêtements sont parfaitement conformes à la mode du temps de Christian I. Melchior, le plus jeune des trois rois, porte un costume un peu plus juvénile que celui de ses



représenté comme nègre; c'est seulement plus tard que l'on s'imagina, en Allemagne, de faire un éthiopien de l'un des trois rois. Au-dessus du tombeau de Christian I et de la reine Dorothée, qui fut découvert en 1843, on voit leurs écussons peints sur le mur. Celui du roi, tenu par un chevalier et un sauvage, contient, outre les armes du Danemark et de la Norvège, les trois couronnes qui désignent la Suède, en un mot c'est l'écusson de l'Union scandinave, renfermant l'écu de la maison d'Oldenborg: deux fasces de gueules sur champ d'or. Plus haut que ces armoiries sont placés l'apôtre Saint Jean et Sainte Dorothée, la patronne de la reine. On voit aussi, sur l'un des arceaux tournés vers l'église, Sainte Anne à qui la chapelle était également dédiée. Toutes ces circonstances semblent confirmer l'opinion que les peintures sont contemporaines de la dédicace (1464).

Quelques années avant cette découverte, on en avait fait une autre non moins remarquable dans l'église de Skibby, près de l'Issefford en Sélande. Cette église est, à plusieurs titres, bien digne d'attention: outre qu'elle est la plus considérable de la contrée, elle est bâtie, en pur style roman, avec le même tuf calcaire qui entre dans la construction de toutes les plus anciennes églises autour de l'Issefford. L'église de Skibby se compose d'une nef spacieuse, d'un chœur quadrangulaire et d'une abside fortement prononcée, qui est ornée à l'extérieur de piliers plats et de petits arcs à plein-cintre. Tout dénote évidemment que cet édifice doit avoir été construit dès le XII<sup>e</sup> siècle, et qu'il a eu tout d'abord un plafond au-dessus de la nef et du chœur, tandis que l'abside au contraire a eu dès l'origine une demi coupole. Vers le milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, des voûtes de briques ont été élevées à l'intérieur; dans la nef, elles reposent sur des piliers dégagés, disposition qui a formé deux vaisseaux, mais qui a le grave inconvénient de partager l'arc triomphal par le milieu. Il semble que l'on n'ait pas osé tendre des



arcs uniques d'un mur à l'autre, parceque ces derniers sont séparés par un trop large espace et qu'ils n'étaient pas en état de supporter une surcharge.

En réparant l'église de Skibby, en 1855, on trouva par hasard sous le badigeon de l'abside quantité de figures polychromes, peintes à sec sur un fond blanc, qui furent totalement découvertes et restaurées par M. Zeuthen. Avec leurs contours nettement indiqués par des lignes foncées, ce sont plutôt des dessins enluminés que de vraies peintures. Les figures manquent d'ailleurs de proportion et de mouvement. Mais malgré ces défauts qui sautent aux yeux, ces vieilles images naïves ont quelque chose de singulièrement vivant et d'expressif; de plus, considérées comme ensemble, elles forment une décoration pittoresque et font un heureux contraste avec l'uniformité du badigeon qui couvre le reste des murs. Les ornements, le costume et le style portent l'empreinte du XIV<sup>e</sup> siècle; c'est notamment le cas pour les cottes de mailles et les coiffures des soldats qui se tiennent près du tombeau du Christ, et pour les inscriptions qui sont en capitales romaines.

Sur le compartiment septentrional de la voûte, on voit l'Annonciation, la Vierge qui donne le sein à l'enfant Jésus, et, à côté d'elle, le vieux Joseph, assis et la main sous la joue; à droite, Saint Siméon et Sainte Anne qui bénissent l'enfant Jésus. Sur le compartiment oriental sont figurées trois scènes: la Flagellation, le Crucifiement et la Résurrection; au-dessus, des anges balancent un encensoir. — Le Jugement dernier est peint sur le compartiment méridional: l'ange souffle dans la trompette, Jésus est assis sur son tribunal et de sa bouche sort l'épée du châtement; au-dessus de lui, le soleil et la lune sont naïvement représentés avec des figures humaines; à droite se tiennent les élus, qui sont couverts de longs vêtements et qui louent le Seigneur en tendant les mains. Sur un rouleau de parchemin on lit: *ecce benedicti*. Au-dessous d'eux est peint un nuage pour indiquer qu'ils sont au ciel.



A droite, les maudits sont désignés par l'inscription: *ecce maledicti*. Nus, ensanglantés et tordant les mains avec désespoir, ils se détournent du Christ. Sur leur tête plane un diable, noir comme suie, avec des ailes de chauve-souris et tenant un instrument de torture. Au-dessous, des flammes s'élèvent du gouffre infernal vers les damnés. Ce tableau reflète au naturel les idées naïves de nos ancêtres et nous montre comment ils ont essayé, dans leur inexpérience, de donner une image aussi saisissante que possible des horreurs du jugement dernier. A une époque où le peuple était ignorant et où peu de personnes savaient lire, il fallait des images pour représenter d'une manière sensible et parlante les principaux points de la religion; aussi a-t-on donné à ces peintures d'église le nom de *biblia pauperum*.

Sur le compartiment occidental, on voit en haut Saint Martin à cheval, qui coupe son manteau avec le glaive et en donne la moitié à un mendiant nu. Au-dessous (fig. 2), chevauchent trois rois, couronne en tête, faucon sur le poing, suivis de chiens de chasse, qui rappellent les passe-temps des princes au Moyen-âge. Plusieurs particularités de leur costume, par exemple le collet rabattu et les manches étroites, garnies de boutons depuis le poignet jusqu'au coude, se retrouvent dans la statue de bronze que Valdemar Atterdag fit ériger sur le tombeau de son père, Christophe II, dans l'église de Soroe. A droite on voit trois squelettes, de la tête desquels tombent des couronnes, tandis que des reptiles s'enroulent autour de leurs membres. De l'inscription latine qui se rapporte à cette scène, on ne peut lire que le commencement: *quod sumus*, mais il semble ressortir de ces mots que l'ancien artiste a voulu exprimer l'instabilité des splendeurs de ce monde\*). Les idées noires qui se traduisent

\*) Cette inscription avait, sans doute, le même sens que la suivante, gravée sur une tombe, à Heinhem (île de Gottland), et datant de l'année 1333: *Sum quod eris, quod es ipse fui*.



d'une manière si sensible dans ce tableau, sont caractéristiques pour le Moyen-âge et se reproduisent dans beaucoup

Fig. 2.



De l'église de Skibby.

de nos vieux chants populaires. A la même époque, l'Ita-

De semblables inscriptions se voient sur quelques portes d'anciens cimetières et contiennent des admonitions adressées par les morts aux vivants.



lien Orcagna représentait le *triomphe de la mort* dans sa célèbre peinture du *Campo santo* à Pise, mais avec un art achevé pour le temps.

Au-dessous du compartiment occidental, l'arc triomphal à plein-cintre est orné d'une belle guirlande de dragons dont les têtes et les queues sont entrelacées. Cette décoration remarquable (fig. 2), qui fait songer aux modèles romains, est du nombre des meilleures peintures murales que l'on ait découvertes en Danemark.

Cette découverte occasionna de nouvelles recherches dans l'église de Skibby. En enlevant avec précaution le badigeon qui couvrait la voûte de l'abside, on trouva d'abord des restes d'images qui étaient évidemment de la même époque que celles du chœur; mais dessous, il y avait des peintures évidemment contemporaines de la construction de l'église et qui, en tout cas, n'étaient guère plus récentes que la fin du XII<sup>e</sup> siècle; elles étaient par conséquent beaucoup plus anciennes que tout ce que l'on avait découvert en ce genre dans les églises danoises. Elles remplissent toute la demi coupole et ont à l'origine formé tableau d'autel. Ces figures, peintes sur une fine couche de mortier poli, sont extraordinairement solides, surtout en égard à leur ancienneté. Aussi émit-on l'opinion que c'étaient des fresques, c'est-à-dire des peintures exécutées sur un enduit encore frais et humide. Mais ce point est douteux. Si ces figures étaient peintes *al fresco*, elles présenteraient deux particularités caractéristiques: d'abord leurs légers contours auraient pénétré dans l'enduit humide et seraient visibles aussi bien à l'intérieur qu'à la surface; de plus on verrait des traces de suture entre les diverses parties de l'enduit qui ont été ajoutées successivement l'une à côté de l'autre; or je n'ai jamais rien observé de semblable dans nos peintures murales. En tout cas il est remarquable que l'enduit soit poli et que les couleurs n'aient pas été effacées par le badigeon.



Ces peintures représentent le Christ, de grandeur surnaturelle, trônant sur son siège de roi et de divin maître (pl. I). Dans sa gloire on voit le signe de la croix. Une de ses mains est solennellement étendue pour bénir; de l'autre il tient le livre des évangiles et sur son giron repose la globe terrestre. Sa tunique est mordorée et garnie de perles à la bordure, et son manteau blanc est replié sous le bras gauche de manière à l'envelopper. Autour du Christ, sur le fond bleu qui doit représenter le ciel, est figuré un arc-en-ciel ovale, en dehors duquel planent les emblèmes connus des Évangélistes: l'ange, le lion, le boeuf et l'aigle. Des deux côtés se tiennent les Évangélistes, au corps long et maigre, au manteau clair, dont les plis sont indiqués par

Fig. 3



Bordure peinte sur la voûte de l'abside dans l'église de Skibby.

des traits mordorés. Leurs cheveux sont aplatis sur le front en mèches régulières et raides; leur visage est plein



de gravité. Sous ce tableau est peinte une belle bordure divisée en beaucoup de compartiments, où l'on voit des animaux fantastiques (fig. 3) d'une pose extraordinairement hardie, comme des lions, des aigles, des panthères, des dragons. L'ensemble du sujet est emprunté au chapitre IV de l'Apocalypse, où l'Évangéliste dépeint le Seigneur trônant au ciel. Bien que l'exécution soit loin d'être bonne, bien que l'arrangement soit trop symétrique et que le tout porte l'empreinte d'un art froid et vieilli, on ne peut pourtant méconnaître dans ces anciennes peintures un calme majestueux et une gravité religieuse. C'est peut-être une illusion, mais il nous semble qu'elles ont quelque chose de saint et de vénérable, qualités essentielles pour un tableau d'autel et qui suppléent au manque de beauté idéale.

En examinant les peintures de l'abside de Skibby, on est surtout frappé de leur évidente affinité avec les vieilles figures byzantines des basiliques de la Grèce et de l'Italie, où, comme on sait, des figures entièrement semblables ont été exécutées en mosaïque ou en peinture. Bien plus, les fresques des VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles, que l'on voit dans les Catacombes de Rome\*), offrent des sujets analogues, dans lesquels on trouve, comme à Skibby, le Christ représenté avec le type connu; type qui se perpétua pendant le Moyen-âge dans toute la Chrétienté, bien qu'à la fin il ait dégénéré en un masque froid et sans vie, auquel on cherchait à donner plutôt l'expression de la sévérité majestueuse que celle de la beauté idéale. Dans la première période du Moyen-âge on aimait tant à représenter le Christ sur son trône entouré des emblèmes des Évangélistes, ailés et planant dans les airs, que ce sujet a été aussi traité en Danemark, tout à la fois par la peinture et la sculpture. Plus tard, lorsque les tendances religieuses du Moyen-âge

\*) L. Perret, *Catacombes à Rome*, Paris, 1851; — C. Schnaase, *Geschichte der bildenden Künste*, 1844. III. p. 175.



prireut une autre direction, on ne représenta plus le Seigneur trônant dans sa majesté, mais on s'arrêta de préférence aux scènes de la passion, et le Crucifié devint le principal sujet des tableaux.

L'éveil donné par les trouvailles faites dans l'église de Skibby amena bientôt la découverte de peintures murales analogues dans trois autres vieilles églises de la Sélande: deux d'entr'elles sont situées dans le voisinage de l'Issefjord, comme celle de Skibby, et, comme elle, bâties de tuf calcaire.

Dans l'été de 1862, le conservateur des monuments archéologiques fit, avec l'auteur de ce mémoire, des fouilles dans l'église de Hagested, située à 6 kilomètres au nord-ouest de Holbæk, en Sélande. Son attention avait été attirée par des protubérances orbiculaires qui se voyaient sous la voûte de l'abside et qui lui faisaient l'effet d'être des gloires. Et réellement, sous une épaisse couche de badigeon blanc, on trouva bientôt des peintures de même style que celles de Skibby, mais il n'y avait pas de doute qu'elles ne fussent peintes avec une sorte de couleur en détrempe, sur un fond sec de plâtre finement travaillé et poli. Les gloires, saillant d'un centimètre sur le fond, étaient faites de plâtre, fraisées et dorées. Il y en avait autour des têtes du Christ, de la Vierge et de St. Jean, et le sujet était en général le même que celui de l'abside de Skibby: le Seigneur assis sur son trône, autour duquel planent sur un fond bleu ciel les emblèmes ailés des Évangélistes. On remarque pourtant quelques différences; on ne voit qu'un des quatre Évangélistes: Saint Jean, derrière lequel est un ange et à gauche la vierge, debout devant le Christ, les mains étendues et dans l'attitude de la prière: à côté d'elle, l'ange Gabriel, avec sceptre et globe. Le tableau est entouré d'une belle bordure, où une bande à la grecque est entremêlée de quadrifolium. Dessous est une large bande avec des palmettes multicolores, et sur le mur est peinte une tenture à plis nombreux, peut-être comme réminiscence



Fig. 4.



De la voûte de l'abside dans l'église de Hagested.

Fig. 5.



De l'église de Sæby.



du rideau du temple de Jérusalem. On découvrit aussi des figures sur l'arc triomphal et autour de cet arc. Le dessous du cintre est orné de peintures fort bien conservées et représentant deux apôtres, debout sous une espèce de portail et ayant un livre à la main (fig. 4). Au sommet de l'arc est peint, sur fond bleu-ciel, *l'Agnus Dei* auréolé et tenant une bannière. — Les peintures de Hagedsted, datant peut-être de la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, sont d'une époque un peu plus récente que celles de l'abside de Skibby, et ne les valent ni pour le dessin ni pour la hardiesse de la pose. Cette vieille décoration offre néanmoins une combinaison de couleur très-pittoresque, dont l'effet est encore rehaussé par les gloires dorées de style byzantin.

En 1864, on fit, presque en même temps, deux nouvelles découvertes de peintures murales analogues et contemporaines, dans deux autres églises de la Sélande: à Sæby et à Hjørlande.

L'église de Sæby, située à 17 kilomètres au nord de Slagelse, doit avoir été déjà construite au XII<sup>e</sup> siècle. Sa forme présente les traits essentiels qui caractérisent ordinairement les plus anciennes églises; elle se termine à l'est par une spacieuse abside voûtée. Bâtie de blocs erratiques fendus, elle a des écarries aux angles et ses cintres sont de tuf calcaire. Dans l'abside on mit à jour une peinture passablement complète, qui était exécutée sur une couche de plâtre compacte et polie. Ici encore nous retrouvons le même sujet que dans les églises de Skibby et de Hagedsted, mais surtout dans cette dernière, car nous voyons la vierge, les mains étendues et priant son divin fils, mais à côté d'elle se tiennent trois des Évangélistes. Le Christ n'est pas assis sur une trône rembourré, mais bien sur l'arc-en-ciel. Sur la bordure rouge qui entoure ce tableau, sont peints des ornements qui doivent représenter des perles, des pierres précieuses ou des cristaux de roche. Dessous l'on voit un beau méandre byzantin. Cette peinture semble



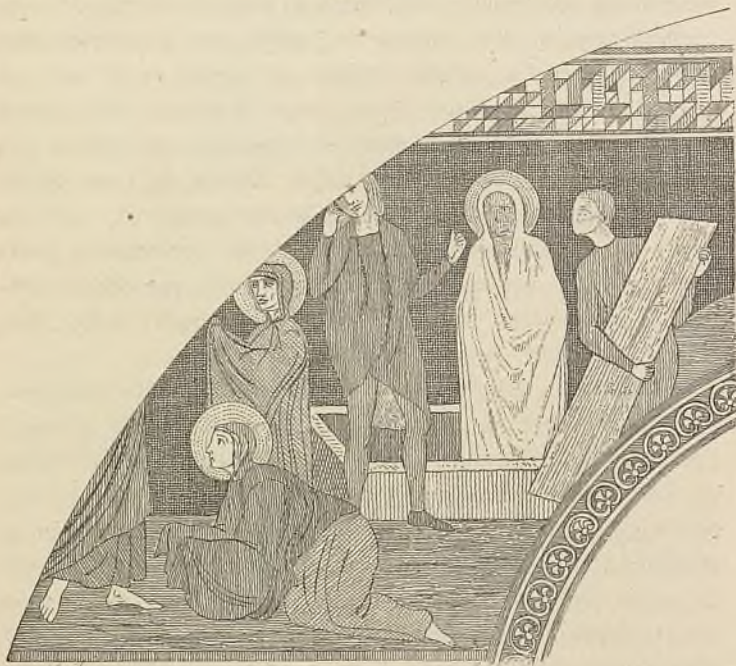
appartenir à peu près à la même époque que celle de Skibby; c'est une des plus belles en son genre que l'on connaisse en Danemark et elle produit à distance un effet très-pittoresque. Le dessous de l'arc triomphal de Sæby a pour décoration originale et gracieuse cinq médaillons enchaînés dans un fin réseau de perles et de pépins. Ces médaillons renferment des bustes de femmes identiques: aux oreilles pendent des chaînes de perles, sur la poitrine sont fixées des boucles rondes ornées de perles et la tête est couverte d'une couronne basse garnie de perles. Ces images (fig. 5) ressemblent d'une manière frappante aux effigies des monnaies byzantines du XII<sup>e</sup> siècle. Autour de l'une d'elles est écrit en majuscules romaines le mot *paciencia*; sur une autre on ne distingue que la finale *itas*, ayant sans doute fait partie du mot *caritas*. Il est probable que chaque médaillon représentait une des vertus chrétiennes: *fides*, *spes*, *caritas*, *patientia*, *justitia* ou *modestia*.

L'église de Hjørlande est située sur une haute éminence, près de la route de Roskilde à Hillerød, à 6 kilomètres à l'est de Frederikssund. Elle a des proportions considérables et c'est évidemment l'un des édifices les plus anciens de la Sélande septentrionale. Les documents donnent le nom de Hjørlande à un canton particulier: *provincia Jorlundeharit*, de sorte que cette église est probablement la première qui ait été bâtie dans le district. Elle se compose d'une nef, d'un chœur oblong, et d'une tour ajoutée postérieurement à l'ouest. Toutes les parties primitives sont bâties de tuf calcaire mêlé de quelques blocs erratiques fendus. En y regardant de près, on voit des restes évidents d'une abside, qui a été détruite au Moyen-âge et a fourni de la place pour la prolongation du chœur à l'est. L'église avait à l'origine un plancher élevé et était ornée de riches décors exécutés sur un enduit de plâtre finement poli, mais ces peintures furent couvertes partiellement et détériorées au Moyen-âge par l'addition de voûtes élevées à l'intérieur. En

préparant l'église à recevoir un nouveau badigeon, on trouva sous l'ancien les remarquables figures en question.

Sur les parois orientales de la nef, autour du petit arc triomphal à plein-cintre, on voit Marie et Marthe, qui implorent le secours du Christ (fig. 6) et, tout près delà, la

Fig. 6.



De l'église de Hjerlunde. No. 1.

résurrection de Lazare, sujet qui a été souvent peint à fresque dans les Catacombes de Rome\*). A droite St. Pierre coupe l'oreille de Malkus. Le reste du tableau est dissimulé par l'arc de la voûte, mais on devine sans peine que la trahison de Judas y était représentée. En haut, une bordure horizontale à la grecque indique la hauteur du plafond primitif.

\*) Perret, *les Catacombes à Rome*. Paris 1851.



Au-dessous, est peint à gauche le Christ chez Lazare avec Marthe et Marie. Lazare est coiffé d'une sorte de mitre. Marthe tient une coupe et parle au Christ avec animation. A droite de l'arc triomphal, Jésus sur la croix est représenté les pieds séparés, selon la coutume de la première période du Moyen-âge. Le soldat armé d'une pique se tient près de la croix avec la Vierge Marie. Cette dernière se tord les mains et son visage porte l'expression d'une vive douleur (fig. 7). Toutes ces figures ressortent sur un fond

Fig. 7.



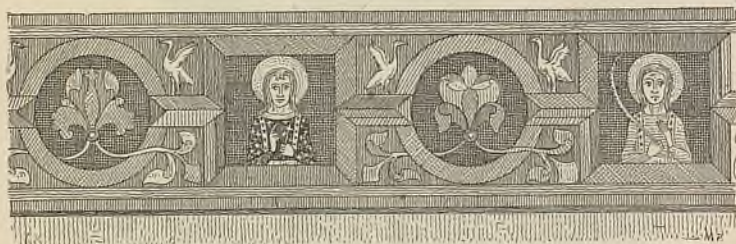
De l'église de Hjørunde. No. 2.

bleu-foncé. Les têtes des principaux personnages sont entourées de gloires en gypse, fraisées et dorées. Les couleurs adhèrent fortement au plâtre poli, de sorte qu'ici encore on pouvait croire que ces peintures étaient des fresques.

Sous le cintre de l'arc triomphal, on voit deux anges étendus qui supportent une gloire placée au sommet de l'arc

et renfermant *l'agnus dei* avec sa bannière. Comme l'agneau était à la même place que dans l'église de Hagested, il faut supposer que c'était la place conventionnelle. Sur la paroi septentrionale du chœur, on découvrit des restes de trois tableaux (l'Entrée du Christ à Jérusalem, la Vierge avec l'enfant Jésus et la Sainte Cène) qui ont été détériorés plus tôt que les peintures de la nef par l'addition des voûtes. Le décor qui entoure la petite fenêtre à plein-cintre et la large bordure qui est au-dessous des figures méritent une attention particulière, à cause de la beauté du dessin et de la combinaison pittoresque qui fait continuellement succéder une nuance à une autre. La bordure est divisée en cadres où sont des bustes de saints qui tiennent des palmes; le reste est occupé par des fleurons et des oiseaux (fig. 8).

Fig. 8.



Bordure peinte du chœur de l'église de Hjørulunde.

Les oiseaux paraissent souvent dans les productions artistiques du Moyen-âge primitif, et notamment dans les fresques des catacombes de Rome; ils avaient certainement une signification symbolique. Dans l'*Hexaëmeron*, poème latin de l'archevêque danois André Suneson (1201—1223), ils figurent «les justes qui sont portés vers le ciel sur les ailes des vertus, en chantant agréablement les louanges du Seigneur».

Bien des personnes pourront à la vérité conserver des doutes sur l'ancienneté de ces peintures et se faire scrupule d'admettre avec nous qu'elles remontent au XII<sup>e</sup> ou pour le



moins au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle. Mais il faut remarquer que nous pouvons déjà établir toute une série de ces peintures de style byzantin ou roman; outre celles que nous avons citées plus haut, nous en connaissons d'analogues dans diverses autres églises anciennes du Danemark et de son ancienne province la Scanie\*), qui toutes, pour l'architecture et les matériaux (pierres taillées), appartiennent incontestablement au XII<sup>e</sup> siècle. Comme ces églises renferment toutes des figures et des décors du genre en question, il est rationnel de penser que ces peintures sont contemporaines des édifices qui les renferment, et quelles en sont des parties essentielles. Le tuf calcaire dont sont faites ces églises, n'étant pas propre à rendre toutes les formes architectoniques, il fallait remédier à la nudité des murs en les décorant de peintures. La couche de plâtre poli, le style des figures, le costume, les ornements, les gloires dorées, tout nous reporte vers des temps anciens et vers une origine byzantine ou romane. Ces peintures, dont les défauts artistiques sautent aux yeux, ont une grande importance archéologique, comme traces les plus anciennes d'un art qui a été importé en Danemark conjointement avec l'architecture chrétienne. En les considérant à ce point de vue, il n'est pas nécessaire de faire leur apologie, ni de démontrer leur valeur et le droit qu'elles ont d'être remises en lumière, après avoir été ensevelies pendant des siècles. L'art de peindre paraît avoir été inconnu de nos ancêtres payens; ceux-ci, nous le savons, s'entendaient parfaitement à fabriquer des armes, des bijoux, des instruments; de plus, les Sagas nous apprennent qu'ils étaient habiles à travailler le bois de toute sorte de façons, et notamment qu'ils sculptaient des figures d'idoles et les colonnes de leurs

\*) On ne parle pas, bien entendu, des nombreuses peintures de la seconde période du Moyen-âge, qui ont été découvertes en Danemark principalement dans les dix dernières années.



sièges d'honneur. Ces idoles étaient à la vérité coloriées, mais il n'y avait là rien qui ressemblât à de la peinture artistique.

Nous devons maintenant rappeler que, vers 1850, on découvrit en Suède quantité de vieilles peintures murales très-remarquables, mieux conservées qu'aucune de celles qui ont été trouvées en Danemark. Ces découvertes sont dûes à un artiste suédois, M. Mandelgrén, qui, pendant plusieurs années, a fait des recherches en Suède avec une subvention de son gouvernement et a remis en lumière les peintures de beaucoup d'églises de la Scanie, du Vermeland, du Småland, etc. Quelques-unes de ces églises étaient de bois avec des voûtes en forme de tonnelles. Sous leur badigeon moderne, ces voûtes étaient couvertes de peintures dont les plus anciennes passent pour appartenir au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle(?). M. Mandelgrén a publié le résultat de ses travaux dans un ouvrage de luxe intitulé: *Monuments Scandinaves du Moyen-âge* (Paris 1862), dans lequel je citerai particulièrement les peintures du choeur de Råda (pastorat d'Amenehærad en Vermeland), parcequ'elles portent une date. On lit en effet sous la figure principale: *Anno Domini MCCCXXIII hæc scripta sunt de beata Maria virgine*. Cette peinture a pour sujet le couronnement de la Vierge au ciel, et, à en juger d'après le style, elle est évidemment moins ancienne que celles de Skibby, de Hagested, de Sæby et de Hjørlande. On peut au contraire regarder comme contemporaines de ces dernières, des peintures de même style qui se trouvent à l'église de Bjerresjø en Scanie. Ce sont les premières que M. Mandelgrén ait publiées, et incontestablement les plus anciennes et les plus remarquables de toutes. Elles sont beaucoup mieux conservées que les nôtres et cela tient à ce que la voûte semi-cylindrique du choeur sur laquelle elles sont peintes n'a pas été ajoutée postérieurement, mais faisait partie de la construction primitive. Ces voûtes en tonnelle qui couvrent le



choeur sont caractéristiques pour beaucoup des plus anciennes églises de la Scanie: si l'on excepte Bornholm, il n'y a rien d'analogue dans le reste du Danemark, où les chœurs étaient, en général, originairement couverts d'un simple plafond soutenu par des poutres. En Italie, on trouve de semblables voûtes en tonnelle avec des peintures des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, notamment dans la chapelle de la Madonna dell' arena à Padoue, lesquelles sont dûes au pinceau du célèbre Giotto.

Dans le texte de son bel ouvrage, M. Mandelgrén dit que ces vieilles peintures attestent des mains plus habiles à manier l'épée que le pinceau; mais, relativement aux plus anciennes, il y a grande probabilité que leurs auteurs sont sortis des cloîtres, ces uniques foyers de l'art et de la science dans la première période du Moyen-âge; bref ce devaient être des moines. A la vérité l'histoire de nos monastères ne fournit que peu ou point de renseignements à cet égard, mais on sait qu'à cette époque c'était une nécessité pour les moines d'étudier tout ce qui concernait la construction et la décoration des églises. L'histoire de l'art dans d'autres pays de l'Europe mentionne plusieurs ecclésiastiques parmi les artistes; ainsi, la célèbre abbaye de Cluny, en Bourgogne, a envoyé dans toute l'Europe occidentale un assez grand nombre d'architectes et de peintres\*).

Il reste à la vérité beaucoup de points à éclaircir relativement à l'âge, à la technique et aux auteurs de ces peintures\*\*), mais il y a aussi probablement beaucoup de

\*) «Il n'est pas douteux que Cluny n'ait fourni à l'Europe occidentale des architectes, comme elle fournissait des clercs, des réformateurs, des professeurs pour les écoles, des peintres, des savants, des médecins, des ambassadeurs, des évêques, des souverains et des papes.» Viollet le Duc, *Dictionnaire de l'architecture française*. I, 107.

\*\*) Le moine (italien ou allemand) Théophile, qui vivait probablement vers l'an 1200, nous donne, dans son livre intitulé: *Diversarum artium schedula*, de très intéressants éclaircissements à l'égard de la peinture murale. Dans son énumération des différentes



découvertes à faire sous le badigeon qui recouvre encore quantité de nos églises, et il faut espérer qu'elles jetteront du jour sur ces questions. En attendant, les trouvailles décrites ci-dessus nous donnent une idée toute nouvelle de l'intérieur des plus anciennes églises rurales du Danemark. Le plafond, la lumière faible et adoucie que laissaient passer d'étroites ouvertures haut-percées, les peintures et les gloires dorées qui reflétaient l'éclat des luminaires, devaient certainement produire un coup-d'oeil autrement pittoresque et mieux disposer à la piété que ne font de froides surfaces badigeonnées et éclairées d'une lumière trop vive. On est frappé de retrouver l'empreinte byzantine dans les peintures en question et de voir comment la civilisation chrétienne a introduit à sa suite les mêmes formes artistiques dans toute l'Europe et même jusque dans les pays septentrionaux. La peinture byzantine avait sans doute dégénéré en une tradition pâle et froide, mais elle possédait encore quelques bonnes qualités: la gravité et la dignité unies à un faste oriental qui se manifeste dans les beaux décors, la riche combinaison des couleurs et les gloires dorées. Issue de la peinture antique, qui possédait une beauté et une liberté d'allures bien différentes, elle contenait encore le germe d'un goût plus pur, qui devait se développer dans la patrie de l'art par les efforts des grands peintres Cimabue (1250—1300) et Giotto (1300—1350). Le même germe fut apporté au Nord, mais il avait perdu de sa vertu pendant le trajet et il végéta comme une fleur exotique, transplantée sous un climat rigoureux où elle manque de lumière et de chaleur.

---

manières de peindre, il mentionne spécialement la peinture *sur un mur neuf* (in muro recenti), et il ajoute qu'ici l'on doit se servir de couleurs particulières mêlées avec de la chaux. «Le mur sec est d'abord saturé d'eau, et les couleurs y sont appliquées pendant qu'il est humide. C'était là la manière byzantine de peindre sur un mur *in humido* et elle est assez différente de la peinture à fresque qui est d'invention italienne.» (Bou-rassé, *Dictionnaire d'archéologie sacrée*. Paris 1863, II, 802.)

---



DE QUELQUES ANTIQUITÉS NORVÉGIENNES.  
DISCOURS PRONONCÉ A L'OCCASION DE NOTICES DE  
MM. O. RYGH ET HENRICHSEN

présentées à la Société des Antiquaires du Nord, le 6 Février 1866,

par J. J. A. WORSAAE\*).

(Traduit par E. Beauvois).

Une des questions les plus intéressantes de l'archéologie septentrionale est certainement celle de la première apparition de l'homme dans les pays du Nord et de l'immigration de nos ancêtres. Naguère, on s'en tenait principalement aux sources écrites et l'on cherchait à en tirer des lumières sur la race à laquelle appartenaient nos ancêtres, sur la route qu'ils avaient suivie et sur les populations qui les avaient précédés dans les contrées septentrionales. En combinant les récits des écrivains nationaux et étrangers, en s'éclairant de recherches sur les idiomes et sur les noms de peuples et de lieux, on crut, pendant longtemps, que nos ancêtres venus de l'Est, ou peut-être plutôt du Sud, sous la conduite d'Odin, avaient d'abord occupé le bassin du Mælar et les fertiles provinces de l'ancien Danemark, et qu'ils ne s'étaient étendus que bien plus tard, vers le nord, dans les contrées montueuses de la Suède et de la Norvège septentrionales, subjuguant les aborigènes sur leur passage ou les refoulant à l'extrémité boréale de la péninsule scandinave.

Mais, il ne faut pas l'oublier, outre que les études de linguistique étaient encore bien incomplètes, les notions que

\*) En danois dans *Aarbøger for nordisk Oldkyndighed og Historie*. 1869, p. 1—12.

les écrivains étrangers donnent de notre pays sont peu nombreuses et obscures, et nos propres documents écrits sont d'une date relativement récente; ils ne remontent pas aux temps payens, et, s'ils renferment des traditions d'origine plus ancienne, on ne peut guère prendre celles-ci pour fondement d'un système historique. En tout cas, il est certain que les plus anciennes traditions elles-mêmes ne renferment pas le moindre renseignement sur la première apparition de l'homme dans les pays septentrionaux. Aussi était-ce un progrès considérable de commencer, comme on le fit il y a trente à quarante ans, à étudier nos propres antiquités pour en tirer, si c'était possible, des témoignages contemporains et authentiques sur l'éthnographie du Nord. De l'interprétation des sources écrites et de la présence des Lapons qui se sont perpétués jusqu'à nos jours dans la péninsule scandinave, on avait depuis longtemps conclu avec assurance que les Lapons et les Finnois avaient été les premiers habitants du Nord; qu'après eux étaient venues des populations celtiques, de la race des peuples qui occupaient de vastes contrées de l'Europe occidentale, dans la Gaule et la Grande-Bretagne; qu'enfin les derniers arrivés étaient les ancêtres des Scandinaves actuels. On ne put naturellement pas mettre de côté ce système prétendu historique, dès le moment où l'on commença à étudier les antiquités et les monuments, mais on s'efforça de faire concorder les résultats des recherches archéologiques avec les théories admises par les savants et enseignées dans les écoles; on n'eut pas le courage de rompre avec ce système et de le proclamer insuffisant à expliquer les faits positifs. On continuait à regarder faussement les antiquités comme identiques dans les trois pays du Nord, et l'on n'eut pas plutôt découvert l'existence des trois âges, que l'on se mit à en expliquer l'origine; on attribua les antiquités de l'âge de pierre aux aborigènes que l'on croyait être des Finnois et des Lapons, celles de l'âge de bronze



à des populations celtiques, et celles de l'âge de fer aux ancêtres des Scandinaves proprement dits.

Cette théorie ne fut pas seulement adoptée par des historiens, comme les Norvégiens R. Keyser et P. A. Munch, mais aussi par des archéologues qui d'ailleurs, en beaucoup d'autres points, s'étaient émancipés des préjugés historiques. Ce n'était pas assez d'accommoder à ce système les découvertes de l'archéologie: les deux savants norvégiens précités allèrent encore beaucoup plus loin et exposèrent une théorie toute nouvelle sur l'établissement des peuples scandinaves dans le Nord et particulièrement en Norvège. Tout en admettant avec les archéologues que les antiquités et les monuments des âges de pierre et de bronze étaient beaucoup plus rares en Norvège que dans le reste du Nord, ils enseignèrent, d'après des sources écrites, que la race de l'âge de fer n'était pas arrivée en Norvège par le sud, comme on l'affirmait avant eux, mais qu'au contraire elle y avait pénétré par le nord; que la race norraine proprement dite ou norvégienne, sortie de l'intérieur de la Russie, avait gagné les rives de la mer glaciale d'où elle entra dans la péninsule scandinave par l'isthme de Laponie; que le premier essaim d'émigrants s'était probablement établi dans le *Hålogaland* (pays de la flamme élevée, c'est-à-dire sacrée), pays qui tint plus tard une grande place dans les traditions norvégiennes, comme ayant été la première contrée de la Norvège occupée par les ancêtres de la race actuelle; que le second essaim, par suite de l'occupation du *Hålogaland*, alla plus loin vers le Sud et s'établit dans le bassin du golfe de *Thronthjem*; enfin que le troisième essaim, venu par mer, débarqua dans les golfes du *Vesten-fjelds*, d'où il se répandit dans la Norvège méridionale en suivant la côte ou en traversant le *Dovre-fjeld*. Les émigrants norvégiens n'auraient trouvé dans le pays d'autre population que des nomades, les Lapons, vivant de l'élève du renne, errant sur les hauts plateaux, et ne descendant



vers les côtes qu'à l'époque où leurs troupeaux éprouvent le besoin de boire de l'eau salée.

On parlait de la supposition que la Norvège n'avait pas eu d'âge de pierre, mais que les instruments de cet âge, recueillis sur les côtes, avaient été apportés des pays étrangers; que c'était le cas notamment pour les objets de silex, minéral dont on ne connaît pas de gisement en Norvège; que par conséquent leur présence dans ce pays ne prouvait pas qu'il y ait eu de population sédentaire. On prétendait en outre que, à la différence du Danemark où les armes et les instruments de bronze se trouvent en si grand nombre, la Norvège n'avait pas eu d'âge de bronze, mais que ses monuments, si peu nombreux, datant de cette période provenaient de chasseurs ou de navigateurs étrangers. On allait même jusqu'à prétendre que les Norvégiens, venus des régions boréales, étaient le premier peuple qui eût introduit le fer au nord et que ce métal avait été plus tôt connu dans la Norvège septentrionale que dans la Scandinavie méridionale et notamment en Danemark. On ajoutait que les populations norvégiennes avaient commencé à émigrer de l'intérieur de la Russie vers la Norvège environ cinq siècles avant notre ère; et, en admettant que cette migration avait duré quelques centaines d'années, on affirmait que la civilisation de l'âge de fer avait été implantée en Norvège environ trois siècles avant notre ère; plus tard, ses nouveaux habitants, les Scandinaves, avaient porté la connaissance du fer à l'est et au sud, en Suède et en Danemark, surtout dans la péninsule jutlandaise dont ils soumirent la population composée de Goths allemands.

Voilà les théories que des historiens norvégiens ont soutenues avec ardeur et énergie, et qui naguère, vers 1848, jouèrent un certain rôle dans les mouvements politiques. On prétendait en Norvège que la population scandinave du Danemark, que la race dominante était d'origine norvégienne, et l'on cherchait à expliquer par là divers faits de



l'histoire contemporaine. Cependant les trouvailles faites en Norvège dans les tombeaux, sur les côtes et sur les hauts plateaux, éclairaient de plus en plus le passé de ce pays, mais elles ne confirmaient d'aucune façon les nouvelles théories ethnographiques de Keyser et de Munch. En dépit des protestations de L. K. Daa, leur système était presque devenu un article de foi; on l'enseignait dans les écoles et c'est seulement depuis peu que l'on a commencé à le critiquer même en Norvège. Il chancelle sur ses fondements; ainsi, les grands amas d'ossements de renne, que l'on a découverts sur de hauts plateaux du Vestenfelds et que l'on donnait pour des preuves du séjour des anciens Lapons dans ces régions, ont été examinés récemment par M. Nicolaysen, l'inspecteur des monuments norvégiens; ce savant a démontré qu'ils datent seulement du Moyen-âge et qu'ils attestent uniquement le séjour de chasseurs de rennes. Cette découverte a porté un rude coup à la théorie d'après laquelle la Norvège aurait été peuplée sur les hauts plateaux avant de l'être dans les basses terres; d'autant plus que les antiquités de l'âge de pierre y sont moins rares dans les vallées et le long des côtes qu'on ne l'avait pensé d'abord. En outre, on a recueilli, jusque dans les environs de Stavanger et de Bergen, des instruments de silex plus gros qu'en Danemark même, notamment un couteau de silex qui n'a pas moins de 0.<sup>m</sup>52 de long, tandis que le plus grand du Danemark, où se trouvent d'ailleurs les armes de pierre les plus considérables, n'a guère plus de 0.<sup>m</sup>46.

Outre ces indices, plusieurs faits donnent à croire que les armes de pierre trouvées en Norvège y ont été fabriquées, au lieu d'avoir été apportées des pays étrangers, comme on le supposait; on a découvert en Norvège des polissoirs à gouges, semblables à ceux que les paysans du Danemark prenaient autrefois pour des fémurs de géants, à cause de leur ressemblance avec des os pétrifiés. Un autre indice encore plus concluant est la remarquable



trouvaille, faite en 1863 par M. O. Rygh, conservateur du musée archéologique de l'université de Christiania. Il avait entendu dire que l'on trouvait non loin de Stavanger, dans le canton de Jæder, près d'un marais situé à peu de distance de la mer, quantité de fragments de silex, dont quelques-uns portaient des traces de l'industrie humaine. S'étant transporté sur les lieux, il découvrit autour du marais un très-grand espace couvert de débris de silex. Il était évident qu'il y avait eu là, dans les temps les plus reculés, un atelier pour la fabrication des instruments de silex. M. Rygh recueillit un grand nombre de ces débris pour le musée de Christiania et il en a donné quelques échantillons au musée de Copenhague. Parmi ces objets on remarque de petits *nucléi* autour desquels on a levé des éclats; quelques-uns de ceux-ci, taillés en forme de flèche, avaient un talon au moyen desquels on pouvait les fixer soit dans un roseau soit dans une hampe de bois. A côté de ces objets qui incontestablement ont été fabriqués sur place, on trouve des débris et de petits rognons de silex brut en si grande quantité que les matériaux doivent avoir été tirés des environs, d'autant plus qu'ils sont d'une espèce particulière de silex, caractérisée par des rognons extraordinairement petits. D'après une communication postérieure du professeur Torell, des pêcheurs du Jæder rapportent qu'en jetant les filets près des côtes de ce pays, on ramène assez souvent des rognons de silex à l'état brut et passablement gros. Ainsi donc, à part les instruments de pierre qui peuvent avoir été apportés des contrées plus méridionales en Norvège, les habitants de ce pays en ont fabriqué, au moins quelquefois, avec le peu de rognons de silex qu'ils avaient à leur disposition. Des pointes de flèche et des tronçons de silex, présentant les mêmes caractères que ceux du Jæder, ont été trouvés en Danemark à Magleø dans l'Aamose (amt de Holbek) et sont déposés au Musée des antiquités septentrionales à Copenhague. A la vérité



cette trouvaille du Jæder est encore isolée en Norvège, mais il n'y a pas de doute que des recherches ultérieures n'en fassent découvrir d'autres du même genre. Il n'est pas inutile de rappeler que l'on trouve des objets de pierre dans les tombeaux norvégiens de l'âge de fer, comme dans les sépultures danoises de l'âge de bronze; ils y ont été certainement déposés comme des espèces d'amulettes ou en souvenir des temps passés. Il est remarquable qu'on n'ait pour ainsi dire pas encore découvert en Norvège de tombeaux de l'âge de pierre, mais seulement des armes et des instruments de pierre isolés, qui ont été perdus ou déposés en pleine terre. Du résumé que MM. Rygh et Henrichsen ont fait des rapports conservés aux musées de Christiania et de Bergen, non moins que d'un aperçu détaillé de tous les objets déposés au Musée de Bergen, (aperçu que M. Henrichsen nous a communiqué en y joignant l'indication des lieux de trouvailles), il résulte que les antiquités de l'âge de pierre, notamment les plus grandes, deviennent moins nombreuses en Norvège au fur à mesure que l'on avance vers le nord; à partir du diocèse de Thronhjelm, elles sont extrêmement clairsemées, et celles que l'on trouve en très-petit nombre dans le Nordland et le Finmark ne sont plus de silex, mais de schiste ou d'autres sortes de pierre, et elles affectent des formes particulières. De même, les objets de l'âge de bronze sont moins rares au sud qu'au nord de la Norvège. Les tombeaux de cet âge n'y manquent pas comme ceux de l'âge de pierre, mais on n'en connaît que sur les côtes les plus orientales du diocèse de Christianssand, dans le canton de Jæder, où des squelettes couverts d'étoffes ont été déposés dans des caveaux de pierre, avec des armes de bronze et des parures de tout point semblables à celles du Danemark. Comme pendant aux ateliers pour la fabrication des instruments de silex, la Norvège offre de grands dépôts d'objets de bronze; on a par exemple découvert dans le diocèse de Christiania un

faisceau de vingt à trente pointes de piques, ce qui semble indiquer que ces armes ont été fabriquées en Norvège même. Et ce n'est pas surprenant: on a bien trouvé en Suède, jusque dans le Dalsland, au nord du lac Vener, une certaine quantité d'objets de bronze inachevés et du métal brut, d'où il ressort que le tout provenait certainement d'un fondeur. En comparant attentivement les antiquités danoises de l'âge de bronze avec celles qui ont été trouvées encore plus au nord dans la Suède, on remarque entr'elles certaines petites nuances qui semblent indiquer une différence d'origine: les unes et les autres doivent avoir été fabriquées dans les pays où on les trouve. Mais en général, bien que les antiquités de l'âge de bronze soient moins rares au nord de la Suède qu'au nord de la Norvège, dans les deux pays leur nombre va en décroissant du sud au nord. Pour la Norvège, le golfe de Throndhjem forme à peu près la limite septentrionale des trouvailles de l'âge de bronze; si l'on tire plus au nord, vers l'archipel de Lofoten, on trouvera à peine des restes de cet âge. On a donc supposé bien gratuitement qu'il y aurait eu dans le voisinage de Lofoten un temple élevé par des colons phéniciens, qui auraient propagé au nord la civilisation de l'âge de bronze et ses produits\*). En outre d'après les notions fournies par les écrivains norvégiens, il est fort douteux que l'on ait connu ou particulièrement fréquenté, dès le commencement de l'âge de bronze, les pêcheries de Lofoten qui auraient donné à ces lointains parages l'importance qu'on leur attribue.

---

\*) Depuis que ce discours a été prononcé, M. Henrichsen, recteur de l'école de Aalesund, a publié le résumé de ses communications à la Société des Antiquaires du Nord, sous les titres de *Nogle Bemærkninger om Stenalderen i Norge* (Bergen, 1866, 20 p. in 8vo.), et *Nogle Bemærkninger om Bronzealderen i Norge* (Bergen, 1867. 16 p. in 8vo.).



Si nous passons maintenant à l'âge de fer, il faudra, pour justifier l'hypothèse de Keyser et de Munch, que les plus anciens objets de cet âge se trouvent au nord de la Norvège, les plus récents au sud. Mais c'est précisément le contraire qui a lieu. On n'a pas encore été à même de désigner, parmi les objets de l'âge de fer trouvés en Norvège, un seul qui remonte au delà de notre ère ou soit antérieur aux objets romains ou demi-romains, trouvés en Danemark dans les tourbières et les marais du Slesvig, du Jutland, de la Fionie et de Bornholm. Nous voyons au contraire que ces objets si répandus en Danemark se trouvent assez fréquemment dans la Norvège méridionale, soit à l'intérieur des terres, soit dans les îles, comme par exemple à Karmø; il y en a encore à une latitude plus élevée que celle de Stavanger et de Bergen, mais leur nombre diminue à mesure que l'on approche du Hålogaland, ce prétendu berceau de la race norvégienne, où l'on n'a jusqu'ici presque pas découvert de tombeaux ou d'antiquités des temps payens. De même, en Suède les objets demi-romains et les trouvailles de la première période de l'âge de fer sont plus rares qu'en Danemark, et c'est naturel, puisque ce dernier pays, par sa situation plus méridionale, était plus près du foyer de la nouvelle civilisation venue du sud (ou du sud-est?). Cependant, bien que les antiquités norvégiennes du premier âge de fer soient moins nombreuses ou même plus récentes que celles du Danemark, on peut établir entre les unes et les autres des comparaisons qui donnent lieu à de remarquables éclaircissements: on ignorait par exemple l'usage des pierres en forme de navette, autour desquelles règne une sorte de rainure; M. Henrichsen, en envoyant des dessins de ces pierres dont il y a des échantillons au musée de Bergen, a expliqué d'après une curieuse trouvaille qu'elles doivent avoir été placées dans des étuis de bronze et suspendues à des baudriers en cuir, et qu'elles servaient probable-

ment à aiguïser les alènes. C'est une question qui mérite d'être étudiée et discutée plus amplement.

Tandis que les recherches archéologiques fournissent sans cesse de nouveaux faits inconciliables avec l'hypothèse de Keyser et de Munch, il est très-caractéristique qu'un patriote norvégien, M. Eilert Sundt, après avoir, par intérêt pour la question, visité le Hålogaland des anciens, ait pris le parti de M. Daa et révoqué en doute la théorie qui fait venir du nord de la Norvège les ancêtres de la population scandinave de ce pays et qui place leur première étape dans le Hålogaland\*). Il passa plusieurs mois à parcourir cette province, allant de vallée en vallée et passant de fjord en fjord, mais partout il acquit la conviction que le Hålogaland avait été colonisé par des immigrations successives allant du sud au nord. Il s'assura sur les lieux qu'il eût été extraordinairement difficile d'y vivre pour des colons qui n'auraient pas étudié pendant des siècles la nature du pays: C'est à peine si les Norvégiens, qui y viennent armés de toutes les ressources de la civilisation, peuvent éviter de tomber dans le dénuelement, tant les circonstances locales y sont défavorables! Une des meilleures contrées de la province a été jusqu'aux derniers temps couverte de forêts vierges, et c'est seulement peu à peu que des colons, poussés par le besoin, sont allés s'y établir, défrichant un coin de terre après un autre et arrachant avec peine à cette nature ingrate de maigres moyens de subsistance. Ces remarques, faites *de visu* par un observateur profond, ne pouvaient manquer de produire une grande sensation en Norvège, d'autant plus qu'il était invraisemblable, comme le faisait remarquer M. Sundt, que plusieurs tribus norvégiennes fussent venues de la Mer Blanche en contournant les côtes périlleuses et sauvages de

---

\*) *Helgeland, den ældste norske Bygd?* par Eilert Sundt, dans *Folkevennen*, 13<sup>e</sup> année, Christiania, 1864, in 12o. p. 117—145.



la Norvège septentrionale, et se fussent arrêtés précisément sur les rivages déserts et stériles du Hålogaland; pour être en état d'y vivre, il aurait fallu y apporter une connaissance de la pêche et de la navigation que le pays exige impérieusement de ses habitants. Le résultat positif auquel arriva M. Sundt est que le Hålogaland ne pouvait être le berceau des Norvégiens et que cette province, comme la Norvège en général, avait été peuplée par des immigrations successives venant du sud et non du nord; il concorde d'une manière remarquable avec les découvertes archéologiques les plus récentes et les plus sûres.

Plusieurs pronostics annoncent de plus en plus que l'histoire de la colonisation du nord sera prochainement assise sur un fondement plus solide que les anciennes théories prétendues historiques. Mais il faut aussi que tous les archéologues des pays scandinaves travaillent de concert à éclaircir les relations des trois pays entr'eux et avec le reste de l'Europe; il faut avant tout qu'ils laissent de côté les vagues hypothèses sur les Finnois, les Celtes, les Goths, les Scandinaves etc., et s'en tiennent aux faits certains que fournissent les antiquités, les monuments contemporains et aussi, pour l'âge de fer, les inscriptions runiques. La savante hypothèse historique de Keyser et Munch servira de leçon à la postérité; par ses excès même, elle n'a pas peu contribué à ramener les esprits à l'idée si simple et si naturelle que, généralement et à toutes les époques, les colonisateurs de la Scandinavie sont venus du sud et de l'est, et que les aborigènes (au nombre desquels on doit s'abstenir, jusqu'à plus ample informé, de compter les Lapons dont les descendants vivent encore dans l'extrême Nord) ont commencé par s'établir dans les contrées plus fertiles et plus accessibles de la Scandinavie méridionale, d'où ils ne se sont répandus au nord, dans les régions sauvages, montueuses et boisées, que lorsque la place fut devenue trop étroite au sud.

LA PREMIÈRE PÉRIODE DE L'ÂGE DE FER  
EN NORVÈGE\*),

par O RYGH.

(Traduit par E. Beauvois).

Après que l'on eut découvert en Danemark (1853) des traces d'un premier âge de fer, on remarqua bientôt que la Norvège ne manquait pas d'antiquités de cette période qui avaient été trouvées en terre. On reconnut que plusieurs des rares sépultures norvégiennes qui avaient été fouillées et décrites ou dessinées, appartenaient au premier âge de fer; tel était le cas notamment pour les riches trouvailles de Veien et de Sætrang en Ringerike\*\*), et d'Agvaldsnes dans l'île de Karmø\*\*\*). D'autres trouvailles isolées ont aussi plus tard été signalées comme datant de la même période. Ces échantillons ne donnent pourtant pas une idée juste du nombre de trouvailles du premier âge de fer que possède réellement la Norvège. Il n'y a pas non plus de renseignements suffisants à cet égard dans la liste complète des trouvailles de l'âge de fer que contiennent les *Antiquités norvégiennes*†) de M. Nicolaysen; lors de la composition de cet ouvrage la division de l'âge de fer en deux périodes

\*) Le texte danois a paru dans les *Aarbøger for nordisk Oldkyndighed*, 1869, in 8vo. p. 149. — Les traits essentiels de ce mémoire ont été exposés dans un discours prononcé devant la section ethnographique du Congrès des naturalistes scandinaves à Christiania, en juillet 1868.

\*\*) Décrites par R. Keyser, dans les *Annaler for nordisk Oldkyndighed*, 1836—1837, p. 142 et suiv. avec fig.

\*\*\*) *Urda*, T. II. Bergen 1842, in 4o. p. 389—394; cfr. p. 7—9, 327—329.

†) *Norske Fornlevninger*. Christiania 1862—1866. in 8vo.



n'était pas encore éclaircie en Norvège et n'a pu être indiquée que dans le supplément. Ce n'est donc pas une oeuvre superflue que chercher à faire ressortir des notions acquises jusqu'ici les principaux traits qui caractérisent le premier âge de fer en Norvège.

Il n'est malheureusement pas encore possible d'en donner un tableau clair et précis, bien que les matériaux soient en apparence passablement nombreux; on ne connaît pas moins de 500 trouvailles norvégiennes du premier âge de fer; mais d'abord, beaucoup d'entr'elles, surtout les plus anciennes ne sont connues que par des rapports écrits ou oraux: on n'en a rien conservé; de plus, toutes sont passablement pauvres; il en est peu qui contiennent plus d'une dizaine d'objets divers. Le nombre des objets conservés est loin d'être en proportion avec le chiffre élevé des trouvailles, et chacun d'eux n'offre que peu d'indices sur lesquels on puisse se baser. Un plus grand inconvénient encore, c'est que rarement les fouilles ont été dirigées par des hommes compétents: la plupart des trouvailles sont accidentelles et, par suite, les notices qui les concernent sont généralement trop incomplètes et trop incertaines pour suffire aux recherches scientifiques. Il faut surtout regretter de ne pas savoir avec certitude, dans la plupart des cas, si les objets conservés sont tout ce que renfermait une trouvaille et si aucun objet étranger ne s'est glissé parmi eux. On doit en outre remarquer que la Norvège n'a pas, comme les deux autres états scandinaves, de Musée centrale pour l'archéologie. Les collections locales y sont généralement parallèles à celle de Christiania\*). Cette dernière consiste

\*) Outre la collection archéologique de l'Université de Christiania les plus importantes de la Norvège sont: 1o. celle de Bergen qui n'est guère inférieure à la précédente pour la quantité des trouvailles de l'âge de fer et pour leur valeur moyenne. On peut maintenant l'étudier facilement au moyen de l'excellent catalogue des objets des temps payens qui a été composé,

surtout en trouvailles faites dans les parties orientales et méridionales de la Norvège; si l'on veut connaître les antiquités du Vestenfelds et du Nordenfelds, il faut recourir aux collections de Bergen et de Thronthjem. Ce morcellement est justifié par la configuration physique de la Norvège, et il est mieux approprié à l'objet principal des musées archéologiques, qui est de réunir et de conserver le plus grand nombre possible d'objets trouvés. Mais il a l'inconvénient de rendre plus difficiles les coups d'oeil d'ensemble; et alors même que l'on pourrait aller étudier sur les lieux les différentes collections, le profit ne serait pourtant ni si grand ni si sûr que si l'on avait eu sous les yeux des séries de trouvailles provenant de toutes les parties du royaume et réunies dans un même local.

Ce qui va suivre ne peut donc être considéré que comme un essai pour s'orienter dans la grande quantité des trouvailles du premier âge de fer actuellement connues en Norvège.

---

il y a quelques années, par M. Henrichsen: — 2o. la collection de la Société des sciences de Thronthjem, moins considérable, importante néanmoins en ce qu'elle renferme la plupart des objets conservés qui proviennent du diocèse de Thronthjem; — 3o. la petite collection du Musée d'Arendal, qui renferme plusieurs trouvailles du premier âge de fer faites dans les environs; le catalogue fait par M. S. Dedekam a été publié dans le programme de l'école pour 1860; — 4o. la collection privée de M. A. Lorange, à Frederikshald, fondée depuis quelques années seulement et qui n'est pas encore bien grande; elle offre pourtant un intérêt particulier, vu que presque toutes les antiquités de l'âge de fer ont été exhumées sous les yeux du possesseur, principalement dans l'amt des Smaalens; beaucoup des trouvailles qui la composent ont été mentionnées dans les *Rapports annuels* (Aarsberetning) de la Société pour la conservation des monuments norvégiens (1866 et suiv.).

---



Avant de passer à la description des trouvailles, il faut faire quelques remarques préliminaires: par premier âge de fer, nous entendons ici les deux périodes que l'on appelle en Danemark *l'ancien âge de fer* et le *moyen-âge de fer*, et qu'en Suède on dénomme selon la nature des médailles romaines qui accompagnent les trouvailles: la *période du denarius* et celle du *solidus*. On verra plus loin les motifs qu'il y a, pour la Norvège, de réunir les deux périodes en une seule.

On n'a pas encore de notions sur le commencement de l'âge de fer en Norvège; l'âge de pierre et l'âge de bronze, surtout ce dernier, n'y sont représentés que faiblement; on a bien trouvé par ci par là des antiquités de l'âge de bronze, jusque vers le Cercle Polaire, mais en très-petite quantité, et l'on ne connaît encore de sépultures de cette époque que dans la partie la plus méridionale de la côte occidentale, depuis le canton de Jæder jusqu'au Søndfjord (59°—61° 30' de latit. sept.). Bien que ces tombeaux ne soient pas nombreux, ils prouvent néanmoins incontestablement que le sud-ouest de la Norvège a été faiblement peuplé pendant l'âge de bronze; mais aucune trouvaille ne donne lieu de penser qu'il y ait alors eu des habitants sédentaires dans les autres parties du royaume. On n'y a encore nulle part découvert de traces d'une transition de l'âge de bronze à l'âge de fer; il est possible que la petite colonie de l'âge de bronze, venue par mer et établie sur la côte occidentale, se soit éteinte ou ait abandonné le pays avant l'arrivée des hommes de l'âge de fer.

Les trouvailles ne donnent aucun indice sur l'ancienneté de l'âge de fer en Norvège, non plus que sur la durée de la première période de cet âge; elles ne fournissent pas ici, comme dans les pays voisins, de nombreuses médailles romaines qui donnent date à leur contenu. On n'y a fait que très-peu de découvertes de ce



genre\*). Rien n'empêche pourtant de placer vers l'an 700 de notre ère le commencement de la dernière période de l'âge de fer en Norvège. En tout cas, on ne peut guère lui assigner une date beaucoup plus récente; car cette période a dû avoir une durée de trois siècles au moins pour atteindre le complet développement qu'attestent de nombreuses trouvailles norvégiennes.

La plupart des trouvailles norvégiennes du premier âge de fer ont été faites dans des tombeaux; j'en ai examiné 506 provenant de différentes localités; or 412 d'entr'elles, à en juger d'après leur nature et les rapports dont elles ont été l'objet, ont été exhumées des tombeaux\*\*); par

\*) A Vestre-Houe, dans le pastorat de Vanse (amt de Lister-Mandal), on a trouvé en 1867 une grande médaille romaine, en or, à l'effigie de l'empereur Valentinien (assurément Valentinien I, par conséquent de l'an 370 ou à peu près). Elle est à bord perlé et pourvue d'un anneau, comme les bractéates; c'était par conséquent une décoration; il y avait avec elle quelques perles de verre et de faibles restes d'un vase de bronze. Ces objets, trouvés près d'un tumulus, proviennent sans doute d'une sépulture. La description et la figure de la médaille paraîtront dans les *Forhandlinger* (Actes) de la Société scientifique de Christiania, 1868. — De plus, vers 1780, on a trouvé dans un tombeau à Gunheim, dans le pastorat de Saude (canton de Nedre-Thelemarken), une imitation barbare d'une monnaie d'or à l'effigie d'Honorius, ainsi que plusieurs autres objets de même métal, des perles et une arme de fer (voy. les *Norske Fornlevninger* de Nicolaysen, p. 215, 773, et la fig. de la médaille dans l'*Atlas de l'archéologie du Nord*; Copenhague, 1837, in fol. pl. I f. 5). — On peut aussi regarder comme des imitations, peut-être non directes, de monnaies en or des derniers temps de l'empire romain, les deux médailles barbares qui ont été exhumées des tombeaux de Midt-Mjelde, dans le pastorat de Haus (Amt de Søndre Bergenhus) et de Hove, dans le pastorat de Vik (amt de Nordre Bergenhus), lesquelles sont mentionnées dans les *Norske Fornlevninger* (p. 406, 478), et figurent dans l'*Atlas de l'archéologie du Nord*. Pl. I. no. 15, 14.

\*\*) Quand il y a plusieurs tertres sur le même emplacement,



suite de l'insuffisance des renseignements, il y a doute pour 26 d'entr'elles, mais certitude pour tout le reste, et il y a lieu de croire qu'il en serait de même pour plusieurs des 94 autres trouvailles, si l'on savait dans quelles circonstances elles ont été faites. Par exemple, plusieurs des bractéates d'or, qui ont été anciennement incorporées dans les musées sans explication, peuvent fort bien avoir été recueillies dans des sépultures avec d'autres objets qu'on aura jetés comme dépourvus de valeur. Le surplus de ces 94 trouvailles appartient sans exception à la classe des découvertes faites en plein champ. 47 d'entr'elles consistent exclusivement ou principalement en objets d'or et offrent toute l'apparence de trésors enfouis que leurs propriétaires n'auraient pu retirer. Ces trouvailles sont pourtant peu nombreuses et de peu de valeur pécuniaire en comparaison de celles qu'on a faites en Suède et en Danemark\*). Elles consistent le plus souvent en quelques bractéates ou en anneaux en spirales; plus rarement en armes isolées, en pierres en

---

chacun d'eux est compté pour une trouvaille, mais pour une seule, alors même qu'il renferme plusieurs sépultures.

\*) Les plus importantes que l'on connaisse du premier âge de fer sont: 1o. celle de Finstad, dans le pastorat de Løyten (amt de Hedemarken); elle contenait trois anneaux en spirale qui pèsent ensemble 428 grammes; — 2o. celle de Sletner dans le pastorat d'Eidsberg (amt des Smaalens): anneaux en spirale, 17 bractéates, 4 médaillons d'or en forme de bractéates et incrustés de pierreries, une perle d'or et une garniture de fourreau d'épée en or, le tout pesant 408 grammes; — 3o. celle d'Ofeigstad, dans le pastorat de Vaaler (amt de Jarlsberg-Larvik): diadème d'or et un anneau en spirale, pesant 420 grammes; — 4o. celle de Malde, dans le pastorat de Haaland (amt de Stavanger): 13 bractéates, 7 anneaux en spirale et 5 perles d'or battu, le tout pesant 326 gr. (sur les 3 premières trouvailles, voy. *Norske Fornlevninger*, p. 11, 62, 178). Beaucoup de tombeaux renfermaient de riches bijoux, mais celui d'Agvaldsnes a seul donné de l'or pour une plus grande valeur (environ 683 grammes).



forme de navette etc., tous objets qui peuvent avoir été perdus accidentellement, si toutefois ils ne proviennent pas de tombeaux rasés. Il y a aussi les inscriptions en runes anciennes. M. Stephens en cite quinze qui ont été trouvées en Norvège (voy. plus loin, p. 213); mais deux d'entr'elles, dont l'une était gravée sur le bâton de l'église de Gjevedal, l'autre sur la cloche de l'église de Holmen sont certainement d'une époque beaucoup plus récente. Des cinq qui ont été exhumées des tombeaux, l'une était tracée sur un objet de bronze, quatre sur des pierres; une autre est gravée sur le rocher de Veblungnes. Il reste donc sept pierres runiques, dont deux (celles de Tune et de Bø) doivent avoir été dressées comme des bautastènes ou petits obélisques funéraires: leur forme le dénote assez; pour les autres, la question reste indécise.

Les trésors trouvés en plein champ n'ont d'intérêt que par les objets qui en proviennent; ils ne nous donnent que peu de renseignements sur la population de la Norvège à cette époque; c'est aux antiquités beaucoup plus nombreuses exhumées des tombeaux qu'il faut demander des éclaircissements de ce genre.

Les sépultures norvégiennes du premier âge de fer sur lesquelles on a des notions suffisantes étaient toutes enfermées dans des tertres; on n'en a jamais trouvé en pleine terre ni dans des éminences naturelles, comme en Danemark; les tertres ronds ou ovales (en forme de navire), qui sont les deux formes ordinaires, renferment des objets tantôt de la première, tantôt de la seconde période de l'âge de fer et jusqu'ici il n'a pas été possible de déterminer à quels signes extérieurs on pourrait deviner leur âge et la nature de leur contenu\*). Les deux espèces de tertres, quelque

---

\*) Les tertres peu nombreux de l'âge de bronze sont tous ronds et ressemblent extérieurement aux tertres de l'âge de fer.



soit leur âge, sont faits soit de terre ou de pierres\*), soit de ces deux sortes de matériaux. On se servait de ce que l'on avait sous la main, sans attacher d'importance à telle ou telle sorte de matériaux. Mais on n'était pas aussi indifférent sur le choix d'un emplacement; il paraît que l'on aimait à élever les tertres dans les lieux en évidence et d'où l'on jouissait d'une belle et large vue. Il est assez commun de rencontrer toute une suite de tombeaux sur la pente de coteaux élevés, ou sur le sommet des plateaux qui séparent deux vallées habitées.

La Norvège possède, comme on sait, quantité de monuments de pierres amoncelées ou disposées en figures variées, qui, dans les emplacements funéraires de quelque étendue, sont souvent mêlés aux tertres, et que l'on regarde, sans doute avec raison, comme des formes particulières de tombeaux de l'âge de fer. Il y a des enceintes circulaires de pierres dressées; des cercles et des triangles, ainsi que des carrés, tous pavés de petites pierres et en général un peu plus élevés que le niveau du sol environnant. Ces restes du passé sont encore peu explorés, mais à certains indices on juge que beaucoup d'entr'eux renferment des sépultures de l'ancien âge de fer. La plus grande réunion de ces cercles pavés que l'on ait signalée en Norvège se trouvait à Forbregd dans le pastorat de Verdalen (amt de Nordre-Thronhjelm); on en comptait plus de cent, répartis en trois groupes et entremêlés de quelques figures rectangulaires; lorsque l'emplacement fut déblayé, à la fin du siècle passé et au commencement de celui-ci, on trouva sous les pierres quantité de charbons, de cendres, d'ossements, quelques perles et des débris d'objets de fer, absolument semblables à ceux que l'on recueille dans les tombeaux du premier âge

---

\*) En Norvège, les tertres de pierres sont généralement appelés *ros* (murger), quand toutefois ils ne sont pas, comme il arrive souvent, couverts de terre à l'extérieur.



de fer (voy. plus loin). Tout récemment, l'inspecteur des monuments archéologiques, M. Nicolaysen, en fouillant une enceinte circulaire à Nedre-Hval (pastorat de Gran dans le Hadeland), a trouvé des ossements brûlés, avec un couteau de fer, et une boucle de ceinturon de forme peu ordinaire, pourvue d'un ardillon en bronze, ce qui semble classer la trouvaille dans le premier âge de fer. Il n'est pas inutile de remarquer qu'une de ces pierres en forme de navette, qui caractérisent la même époque, fut donnée au musée de Christiania comme ayant été trouvée avec quelques débris dans un cercle pavé, à Dale dans le pastorat de Tinn en Thelemarken.

Bien que les tertres se ressemblent extérieurement, ils présentent de grandes différences, non seulement pour le contenu, mais aussi pour la structure et la disposition des objets et des ossements. Sans parler des trouvailles sur lesquelles on n'a pas de renseignements suffisants, certaines particularités se reproduisent si souvent qu'on peut les regarder comme se rattachant à des rites particuliers; outre celles que nous allons passer en revue, il est vraisemblable qu'un examen sérieux ferait remarquer d'autres détails qui ne sautent pas aux yeux et qui ont échappé à l'attention des inventeurs.

On a remarqué qu'un grand nombre de tertres renfermaient des ossements brûlés déposés dans un grand vase de bronze, seuls ou accompagnés d'antiquités. Ce vase ressemble presque toujours à un chaudron de 0.<sup>m</sup>30 à 0.<sup>m</sup>35 de diamètre à l'orifice, et il est en général dépourvu d'ornements. Il y en a de deux formes principales; chez les uns le renflement est plus prononcé au milieu; les autres au contraire ont leur plus grande largeur tout près du fond et ils se rétrécissent au milieu. Faits de bronze laminé, ils sont souvent raccommodés avec des plaques de bronze rivées, et il n'est pas rare qu'on observe extérieurement une épaisse couche de suie. Généralement ils ont une anse



de fer ou de bronze, mais quelques-uns aussi sont pourvus de trois oreilles placées sur le bord à égale distance l'une de l'autre, et dans lesquelles on passait probablement des chaînes ou des cordes. On a également employé, mais très-rarement, des vases d'autre forme, comme par exemple des coupes sémi-sphériques. Ces urnes sont toujours en partie remplies d'ossements calcinés; les unes sont simplement enfouies dans le terte sans être couvertes, ou bien elles le sont d'une dalle, généralement de même largeur que l'orifice du vase et posée immédiatement sur le bord; les autres sont déposées au milieu d'un petit caveau qu'elles remplissent presque entièrement. Ce caveau est ordinairement fait de quatre dalles dressées de champ avec une cinquième qui forme couverture, et parfois une sixième qui sert de fond. On a souvent revêtu l'urne d'écorce de bouleau, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, évidemment pour la préserver des chocs. Quelque part l'urne était entourée d'une peau de veau; ailleurs, intérieurement garnie d'étoffe ou de feutre; parfois, recouverte d'un autre vase de bronze, indice de la précaution avec laquelle on s'efforçait de garantir le contenu. Beaucoup de ces urnes de bronze ne renferment que des ossements calcinés; dans d'autres, on a trouvé des antiquités en plus ou moins grand nombre, soit de petits objets, comme des anneaux d'or en spirale, des peignes d'os, de bois ou de fer, des dés, des boucles ou fibules, des breloques; soit des armes et des instruments de fer. A côté de l'urne de bronze, il y a parfois un ou deux vases plus petits, comme des urnes de terre, des seaux de bois cerclés de bronze, des verres. Presque toujours les antiquités sont posées par-dessus les ossements et, pour faire entrer les armes dans l'urne, il a fallu les courber ou les ployer sur elles-mêmes. Il y a peu d'exceptions.

Les trouvailles de ce genre sont fréquentes; on en connaît déjà 70, dont la plupart sont conservées dans les



musées où leurs particularités attirent immédiatement l'attention du visiteur. Il faut le remarquer, aucun chaudron de bronze n'a été, que l'on sache, déposé dans les tombeaux de cette époque sans avoir été employé comme urne funéraire; tandis qu'au contraire on trouve assez souvent des vases en bronze d'autre forme dans les grands caveaux faits de dalles, que nous étudierons plus loin.

Les urnes de terre caractérisent des sépultures plus simples et généralement plus pauvres que celles où les ossements sont renfermés dans des chaudrons de bronze; mais, comme dans ces dernières, les ossements y sont tantôt seuls, tantôt accompagnés de petits objets: fibules, bagues d'or, perles de verre et d'ambre, fusaïoles ou pesons de fuseau en pierre, en argile ou en bronze, peignes, lames de couteau, clefs etc. L'urne d'argile occupe dans le tombeau la même position que les chaudrons de bronze; seulement le caveau, quand il y en a, est de moindre dimension; d'après beaucoup de rapports, il est proportionné à la grandeur de l'urne. Il n'est pas rare de trouver dans un même tombeau plusieurs urnes qui sont ordinairement placées l'une près de l'autre. On ne possède pas beaucoup de ces urnes; c'est que probablement, peu d'entr'elles ayant été retirées intactes, les inventeurs n'ont pas jugé les débris dignes d'être envoyés au Musée, surtout quand il n'y avait pas d'autres antiquités. En réalité, les sépultures caractérisées par des urnes cinéraires d'argile sont extrêmement nombreuses; il en est du moins ainsi dans les Smaalens où la plupart des nombreux tertres du premier âge de fer, qui ont été fouillés récemment par M. Lorange, contenaient de semblables sépultures.

Dans beaucoup de tombeaux les rites funéraires sont encore plus simples; on n'a pas pris la peine de réunir dans une urne les ossements calcinés, mais on les a amoncelés dans une partie du tertre, ou bien on les a étendus au fond par couche horizontale. Quand la sépulture, comme



il arrive souvent, ne se compose que de cendres et d'ossements, il est naturellement difficile de déterminer si elle appartient à la première ou à la seconde période de l'âge de fer. En attendant que des notions plus complètes sur la structure des tombeaux de différents âges nous permettent de résoudre cette question, il est permis d'admettre comme une probabilité, que plusieurs de ces simples sépultures datent du premier âge de fer; d'autant plus que certaines d'entr'elles contiennent des antiquités de cet âge. On peut aussi affirmer que les ossements calcinés datent de la même époque, quand ils sont enfermés dans de petits caveaux. Car parmi les trouvailles faites dans des tombeaux du second âge de fer, il en est très peu dont on puisse assurer qu'elles étaient renfermées dans des caveaux; ce genre de sépulture paraît avoir alors cessé d'être en usage, et il suffit qu'une trouvaille provienne d'un caveau bien conditionné pour être classée dans le premier âge de fer, à moins qu'il n'y ait des preuves du contraire.

Outre les petits caveaux dont on vient de parler, il y en a d'autres qui s'en distinguent non moins par leur contenu que par des proportions plus considérables. Ceux-ci ont rarement moins de cinq pieds; généralement ils sont plus longs, la plupart ont de 8 à 14 pieds et beaucoup dépassent cette longueur; mais ils sont généralement bas et étroits. La largeur atteint rarement la moitié de la longueur (le plus souvent elle est de 2 à 4 pieds), et la hauteur est d'ordinaire un peu moindre que la largeur. La forme rectangulaire est la règle, et c'est seulement par exception que les rapports mentionnent des caveaux plus étroits d'un bout que de l'autre. On a le plus souvent employé des pierres comme matériaux; les parois sont tantôt des murs secs, formés de petites pierres qui ne sont pas réunies par du mortier ni d'autre ciment, tantôt de grandes pierres plus ou moins plates, ordinairement des dalles, qui sont posées de champ. Une, quelquefois trois



ou quatre pierres énormes, le plus souvent des dalles, forment la couverture. On connaît aussi quelques rares caveaux de bois. Ainsi la riche et remarquable trouvaille de Sætrang provient d'un murger ou amas de pierres, qui renfermait deux caveaux faits de poutres, l'un triangulaire, l'autre trapézoïdiforme. Il paraît y avoir eu également un caveau de bois dans le tertre de Veien, et, dans le grand murger situé près de l'église d'Agvaldsnes, on trouva au centre des traces d'un semblable caveau, tandis que sur les bords il y avait plusieurs moindres caveaux de pierre. Un tertre à Nedre-Aure, dans le canton de Voss, doit avoir renfermé un caveau dont les parois latérales et la couverture étaient faites de dalles, tandis que ses deux extrémités étaient fermées par de grosses poutres. On a aussi trouvé des parquets de planches dans des caveaux faits de pierres. Beaucoup de rapports attestent que l'on prenait des précautions particulières pour préserver les caveaux de l'eau et de l'humidité; on ajustait soigneusement les matériaux et l'on bouchait avec de petites pierres les interstices inévitables. Plusieurs tertres même ont des rigoles d'assainissement qui vont du caveau à la périphérie et beaucoup sont entourés de fossés à leur base. L'écorce de bouleau a souvent servi à calfeutrer les caveaux ou à mettre à couvert les objets qui y étaient déposés.

Jusqu'ici on ne possède que peu de renseignements sur l'orientation des caveaux; ceux-ci diffèrent tant l'un de l'autre qu'il ne paraît pas y avoir eu de règle fixe à cet égard. Deux ou trois fois l'on a remarqué que le sens longitudinal du caveau est tourné dans la même direction que la vallée où il se trouve, ou que le cours d'eau voisin. Si cette observation se généralisait elle expliquerait en partie l'irrégularité apparente de l'orientation. Dans les tertres oblongs, le caveau est disposé tantôt longitudinalement, tantôt transversalement. Dans le dernier cas, il y a souvent plusieurs caveaux l'un à côté de l'autre.



Dans les grands caveaux on trouve des cadavres, mais plus généralement des ossements calcinés; si l'on examine à ce point de vue toutes les trouvailles funéraires du premier âge de fer, on compte environ un tombeau qui contient des restes inhumés, contre huit où les rites de l'incrémentation ont été observés. La question est de savoir si ces deux modes de sépulture ont régné l'un et l'autre en Norvège pendant tout le premier âge de fer, ou bien si l'un a précédé l'autre. Au premier coup d'oeil la dernière alternative a les apparences pour elle, mais il est difficile de les corroborer par des preuves décisives, vu que l'on a conservé fort peu des antiquités trouvées à côté d'ossements non brûlés. Deux trouvailles de ce genre, faites récemment l'une à Kjørstad dans le pastorat de Søndre-Fron (Gudbrandsdalen), l'autre à Dalum dans le pastorat de Sparboen (amt de Nordre-Thronhjelm), ont été conservées en totalité; elles contiennent entre autres antiquités une bague d'or où est enchassée une pâte vitreuse et trois bractéates d'or qui appartiennent à la fin du premier âge de fer. Si de nouveaux faits du même genre étaient constatés, comme souvent on ne trouve que des antiquités du commencement de l'âge de fer avec les ossements brûlés, il faudrait supposer que l'on a d'abord pratiqué l'incrémentation, plus tard l'incinération vers la fin de cette période.

De même que les tertres à caveaux sont plus considérables et mieux soignés que les autres, ils sont aussi plus riches en moyenne. A la vérité quelques-uns ne renferment pas d'antiquités\*), mais en revanche d'autres contiennent un grand nombre d'objets de toute sorte; ce sont eux qui

---

\*) Les caveaux qui, d'après certains rapports, ne contenaient rien que de la terre doivent avoir renfermé à l'origine des ossements brûlés, qui sont tombés en poussière par l'effet de l'humidité; car en tout cas ces caveaux doivent avoir été des sépulcres.

ont fourni les plus abondantes trouvailles de la Norvège\*). Les urnes de terre sont remarquablement nombreuses, ainsi que les seaux de bois cerclés de bronze; on a trouvé jusqu'à 8 des uns et 6 des autres dans certains tombeaux. Il faut noter que les ossements calcinés ne sont pas toujours enfermés dans les vases que contient le caveau; ainsi, les cinq urnes d'argile du tertre de Holmegaard étaient vides, tandis qu'il y avait ça et là dans le caveau des tas d'ossements brûlés. Fréquemment le caveau est rempli totalement ou en partie de terre ou de sable, où se trouvent les antiquités; en certains cas cette terre est plus fine dans le caveau qu'au dehors. Parfois les urnes ont été disposées dans un certain ordre. Les 6 urnes d'argile du tertre de Brekke (dans le canton de Sogn), qui contenaient des ossements brûlés, étaient rangées deux à deux, le long des parois du caveau; 4 vases, dont trois urnes d'argile et un verre, trouvés dans un tertre à Lundegaard, dans le pastorat de Vanse (amt de Lister-Mandal), occupaient chacun un coin du caveau; et dans le tertre de Sømnes, pastorat de Brønø (amt de Nordland), les deux uniques vases (des urnes d'argile) étaient placés à deux coins opposés du caveau.

---

\*) Par exemple, le tertre de Holmegaard près de Mandal recouvrait un caveau de pierre mesurant 6<sup>m</sup>. de longueur, 1<sup>m</sup>.10 de largeur et 0<sup>m</sup>.80 de hauteur, totalement revêtu d'écorce de bouleau à l'intérieur où il y avait un seau de bois cerclé de bronze, des fragments d'un vase de bois tourné, 5 urnes d'argile, 2 épées, 4 pointes de pique, quantité de fer de flèche, une cognée, deux ombons de bouclier, la garniture en fer d'une poignée de bouclier, un grand couteau avec manche de bois et gaine de cuir, 2 paires de ciseaux en fer, 2 fibules arquées et 2 pinces de bronze; une garniture de baudrier avec boucle de bronze, 2 pions en verre, une pierre en forme de navette, et un morceau de quarts façonné par la nature avec traces d'usure ou de polissure, outre divers fragments de fer, de bronze et de verre.



On connaît en tout 90 tertres qui renferment de grands caveaux, et il est probable que beaucoup des plus importantes trouvailles conservées dans les musées, et provenant de sépultures dont on ne connaît pas l'espèce, ont été exhumées de semblables caveaux.

Un tertre renferme souvent plusieurs sépultures, généralement du même genre, mais qui parfois diffèrent l'une de l'autre. Le cas le plus ordinaire, c'est que plusieurs grands caveaux se trouvent dans le même tertre, l'un à côté de l'autre ou à des niveaux différents. Dans des tertres dont le centre était occupé par un grand caveau, on a trouvé en dehors de ce dernier tantôt des urnes de bronze remplies d'ossements, tantôt une ou plusieurs couches horizontales de cendres, de charbons et d'ossements calcinés, qui parfois étaient entremêlés d'antiquités. Sur toute la surface du tertre déjà cité de Dalum (amt de Nordre-Thronhjem) était répandue, autour du caveau central long de 3<sup>m</sup>.10, une couche de terre mordorée, mêlée d'ossements et de charbons. A Urnes, dans le canton de Sogn, un tertre, qui recouvrait trois grands caveaux formés de dalles, présentait trois couches de cendres, placées l'une au-dessus de l'autre et séparées par des charbons et des ossements brûlés. Le grand tertre de Gunheim dans le pastorat de Saude (Bas-Thelemarken), qui n'est pas encore totalement fouillé, mais d'où l'on a tiré, en 1775, des objets d'or, des parures et des urnes, le tout déposé dans un caveau de pierres, doit avoir au niveau du sol, d'après ce que rapporte le propriétaire actuel du tertre, une couche de cendres dans laquelle il a trouvé en différentes fois des perles, des fusaïoles en pierre, une petite fibule d'argent arquée, des fragments de bronze, des tessons de poterie et de verre etc. Une observation analogue a été faite dans deux tertres à Østby, pastorat de Rakkestad (amt des Smaalens). Tous deux avaient au milieu un caveau de grandeur moyenne, où des ossements brûlés étaient déposés dans une urne de bronze.



En dehors de l'un des caveaux, il y avait çà et là sur le sol des tas d'ossements calcinés dans 50 à 60 places différentes; en dehors de l'autre, les ossements également en grand nombre, avaient été déposés dans des urnes de terre. Ces observations sont trop peu nombreuses pour permettre de déterminer dans quel rapport la sépulture centrale est avec les sépultures environnantes, mais la question mérite d'être étudiée plus amplement\*).

La multiplicité des urnes cinéraires ou des caveaux renfermés dans le même tertre, parfois à des niveaux différents, et celle des tas d'ossements brûlés dans le même caveau, indiquent que les tombeaux de cette époque sont des polyandres, et que dans beaucoup de cas les cendres ou les cadavres y ont été déposés à différentes reprises. On peut regarder ces tertres comme des sépultures de famille, et en effet leurs dimensions, souvent très-considérables, et le soin avec lequel ils ont été construits, prouvent assez que l'on n'a pas élevé pour un seul individu ces importants monuments, mais qu'on les ouvrait à chaque décès pour y placer le membre de la famille à laquelle ils appartenaient. Cet usage existait du moins dans la seconde période de l'âge de fer: on voit en effet dans la Saga d'Eigil (ch. 81) qu'à la mort de Bødvar on ouvrit le tertre de son aïeul Skallagrim près des restes duquel son cadavre fut déposé.

Les sépultures, lors même qu'il n'y en a qu'une dans un tertre, n'en occupent pas toujours la partie centrale; souvent elles sont sur l'un des côtés; aussi n'est-on jamais certain d'avoir découvert tout ce que renferme un caveau, à moins de l'avoir fouillé de fond en comble.

L'importante question de savoir si les différentes catégories de sépultures sont contemporaines, ou si certaines

---

\*) Il faut remarquer que le caveau du tertre de Dalum renfermait un squelette non brûlé, tandis que les ossements disséminés en dehors devaient être calcinés.



d'entr'elles appartiennent les unes au commencement, les autres à la fin du premier âge de fer, ne peut être pleinement résolue dans l'état actuel de nos connaissances. Il y a pourtant lieu de croire que les sépultures renfermant des ossements brûlés et déposés dans des urnes de bronze ou d'argile, sont généralement plus anciennes que les grands caveaux renfermant tantôt des cendres, tantôt des cadavres non brûlés. Parmi les antiquités, à la vérité peu nombreuses, qui proviennent des tombeaux à incinération, on rencontre fort rarement des objets qui appartiennent décidément au moyen-âge de fer\*), tandis que ces objets sont fort communs dans les grands caveaux. Les cadavres que renferment parfois ces derniers peuvent être regardés, on l'a déjà dit, comme un indice de leur postériorité de date\*\*).

Avant de quitter les tombeaux, il faut mentionner certaines trouvailles qui s'y rattachent sans appartenir à une espèce particulière de sépulture.

Et d'abord on a trouvé en Norvège des inscriptions en runes anciennes, gravées sur des pierres qui étaient renfermées dans des tertres en compagnie ou près d'objets funéraires du premier âge de fer. Il y en a quatre exemples certains: l'une de ces pierres provient de Stenstad, pastorat de Hollen dans le Bas-Thelemarken; une autre d'Orstad, pastorat de Sogndal dans l'amt de Stavanger; la troisième de Bratsberg, pastorat, de Strinden dans l'amt de Søndre-Thronhjøm, et la quatrième de Vestre-Tanem, pastorat de Klebbu dans le même amt\*\*\*).

\*) A Hauge, pastorat de Lyster dans le canton de Sogn, on a trouvé une bractéate d'or, avec des ossements calcinés, dans une urne de bronze. Voy. *Norske Fornlevninger* de Nicolaysen, p. 455.

\*\*) Voy. *Kragehul Mosefund* (Trouvaille dans la tourbière de Kragehul) par C. Engelhardt, p. 20, et les nos 9, 42, 44, 46 de la liste des trouvailles danoises du Moyen-âge de fer.

\*\*\*) Voy. *Old northern runic Monuments* par Stephens, in folio p. 254 (cfr. 839), 258, 267 (cfr. 841) et 269, où sont réunies les



Trois d'entr'elles sont conservées, et si l'une d'elles est perdue (celle de Bratsberg), on en a le dessin et la copie exacte de son inscription. Les antiquités recueillies avec ces pierres ont malheureusement presque toutes disparu; il ne reste plus qu'une partie de celles de Stenstad\*) et une petite perle de verre d'Orstad, mais les descriptions de ces tombeaux et des objets qu'elles contenaient prouvent suffisamment que toutes ces sépultures datent du premier âge de fer. Comme ces trouvailles sont au nombre des mieux documentées, leurs témoignages conformes établissent la certitude du fait, quelque étrange qu'il puisse paraître au premier coup d'oeil. Parmi les autres pierres runiques norvégiennes du premier âge de fer, il en est trois (celles de Belland, Tomstad et Reidstad\*\*) dont la forme ne permet pas de croire qu'elles aient été dressées en plein air; elles offrent différents points de ressemblance avec celles qui étaient cachées dans les tombeaux, il est donc possible qu'elles proviennent également de tertres rasés depuis longtemps. Cet usage spécial à la Norvège est d'un intérêt particulier pour nous en ce qu'il donne lieu d'espérer que le nombre des inscriptions runiques de cette époque pourra s'accroître par de nouvelles fouilles dans les tombeaux.

Autre particularité que présentent également les antiquités trouvées en Danemark dans les marais et en plein champ\*\*\*): les objets déposés dans les tombeaux norvégiens portent des traces de détérioration préméditée, mais, autant

---

notices sur ces trouvailles. Il est aussi parlé de celle de Stenstad dans les *Annaler for nordisk Oldkyndighed* ann. 1856, p. 182—184.

\*) Voy. le dessin dans l'ouvrage précité de Stephens, p. 839, 840.

\*\*) Voy. Stephens, p. 256, 261, 264.

\*\*\*) Cfr. J. J. A. Worsaae, *Sur l'importance des grandes trouvailles du premier âge de fer faites dans les tourbières danoises* (extrait de *Oversigt over det K. danske Videnskabernes Selskabs Forhandlinger*, 1867, p. 242—264).



qu'on l'a remarqué, il n'y a que les armes qui aient été traitées de cette façon en Norvège; ainsi les épées ont été tordues, souvent à tel point que la lame est ployée en quatre ou cinq doubles; les pointes de piques sont courbées et les ombons de boucliers aplatis ou bosselés, les douilles écrasées\*). Il y a pourtant beaucoup de trouvailles (peut-être le plus grand nombre), où les armes ont conservé leur forme première. Il semblerait au premier abord qu'en Norvège les armes, passablement longues, ont été recourbées pour pouvoir trouver place dans les tombeaux généralement étroits: les armes ainsi traitées sont en effet le plus souvent renfermées dans des urnes cinéraires en bronze, lesquelles, on l'a déjà dit, contiennent d'ordinaire tous les objets déposés dans la sépulture. Dans beaucoup de cas les armes les plus longues (les épées seules ou avec les pointes de lances) sont détériorées, tandis que les plus courtes sont intactes. Cette explication est pourtant plus spécieuse que satisfaisante; car des armes courbées ont été souvent trouvées dans des sépultures spacieuses où elles auraient pu entrer sans subir de détérioration, et ce n'est certes pas pour gagner de la place qu'on a écrasé la douille des pointes de piques. Il faut chercher d'autres raisons de ce fait, et, parmi celles qui ont été proposées, je n'en vois pas de meilleure que celle qu'a suggérée aux archéologues danois l'examen des trouvailles faites dans les tourbières: à savoir que la détérioration avait un sens symbolique; elle servait en quelque sorte à consacrer les objets déposés, en mettant quelques-uns d'entr'eux hors d'état de servir ultérieurement.

\*) Les tombeaux norvégiens du second âge de fer présentent parfois, quoique beaucoup plus rarement, des circonstances analogues; des épées y sont recourbées et des têtes de hache offrent des entailles transversales. On n'a jusqu'ici rien remarqué de semblable pour les objets qui ont été recueillis en dehors des tombeaux.

Si nous jetons un coup d'oeil retrospectif sur les diverses catégories de trouvailles norvégiennes du premier âge de fer et que nous les comparions avec les trouvailles correspondantes faites en Danemark, nous verrons de suite qu'elles ne sont pas de même genre\*). Les dépôts d'antiquités dans les tourbières qui tiennent une si grande place dans l'archéologie danoise manquent totalement en Norvège, où les dépôts en pleine terre sont relativement peu nombreux et pauvres, tandis que les sépultures y sont beaucoup plus abondantes et offrent des rites très-différents. Toutes ces particularités dénotent sans doute un développement spécial en beaucoup de points, mais quand on considère les antiquités elles-mêmes et qu'on les compare avec celles des deux autres pays scandinaves, on ne peut douter que la population de la Norvège au premier âge de fer n'ait eu de grandes affinités avec celles du Danemark et de la Suède à la même époque. Les antiquités des trois pays se ressemblent tellement pour la forme et les espèces, qu'il faut nécessairement les classer dans une même famille par opposition aux objets correspondants qui ont été trouvés dans les pays plus méridionaux. Les antiquités norvégiennes du premier âge de fer mises en présence des nombreux et excellents dessins que l'on a des antiquités danoises de la même période montrent qu'il y a moins de différence

---

\*) Il y a lieu de croire que la Suède et notamment ses provinces septentrionales offrent à ce point de vue plus d'analogie avec la Norvège, mais les renseignements que je possède sur les trouvailles faites dans les tombeaux suédois du premier âge de fer, ne suffisent pas pour que je me fasse une opinion arrêtée à cet égard. A en juger d'après la liste de ces trouvailles que contient le mémoire de M. Hildebrand sur *le Peuple suédois dans les temps payens* (Svenska Folket under Hednatiden, p. 74), elles seraient relativement moins nombreuses qu'en Norvège, mais l'auteur déclare lui-même que la liste est incomplète.



entre les unes et les autres qu'entre la nature, le climat et les exigences de la vie dans les deux pays.

L'influence de la civilisation romaine a été plus grande en Danemark qu'en Norvège, où l'on trouve beaucoup plus rarement des objets de fabrique romaine ou des imitations directes d'objets romains\*). C'est une conséquence naturelle de la situation des deux pays.

Après ce coup d'oeil général sur les trouvailles, passons à leur distribution sur la surface de la Norvège. Les restes du premier âge de fer ne s'y trouvent pas seulement dans les parties méridionales et dans le voisinage de la mer, comme on l'a souvent admis. Les trouvailles s'étendent aussi loin vers le nord qu'au commencement des temps chrétiens; la plus septentrionale que l'on ait faite est celle de Stave dans l'île d'Andø, à l'extrémité de l'amt de Nordland, au-delà du 69° de latitude; elle était enfermée dans un tertre et se composait d'une urne d'argile, de fragments de trois peignes en os, d'un objet d'os tourné, de six perles de verre et d'ambre et de deux fusaïoles en pierre ollaire. Bien que nous n'ayons pas la description de cette sépulture, il n'y a pas de doute que les urnes n'aient contenu des

\*) Les plus importantes trouvailles d'antiquités romaines que l'on ait faite en Norvège sont les suivantes: des couloirs et des casseroles de bronze, provenant des tertres de Løken, dans le pastorat de Raade (amt des Smaalens), et d'Agvaldsnes, dans l'île de Karmø (Nicolaysen, *Norske Fornlevninger*, p. 22 et s. cfr. 837, 343), et de Gjete dans le pastorat de Levanger (amt de Nordre-Thronhjøm); des fragments d'un magnifique vase de verre romain, et de sa bordure en or avec des ornements barbares, provenant de Solberg, dans le pastorat d'Eker, amt de Buskerud, (Nicolaysen, p. 163); plusieurs vases de bronze faisant partie de la trouvaille d'Agvaldsnes; l'anse d'un vase de bronze trouvé dans un tumulus à Overrein, pastorat de Beitstaden, amt de Nordre-Thronhjøm (*Aarsberetning*, 1867, p. 65); et les monnaies romaines mentionnées ci-dessus. Ces trouvailles vont au nord jusque vers le fond du golfe de Thronhjøm.



cendres avec les petits objets précités. On ne manque pas non plus de preuves que l'intérieur du pays était dès lors peuplé jusqu'aux plus hautes régions, comme l'attestent des trouvailles faites dans la partie méridionale de l'Østerdal, contrée dont la population était encore très-faible au Moyen-âge; à Vang en haut de la vallée de Valdres; à Aal dans le Hallingdal; à Bygland, à Aaseraal, à Siredalen, et à Røldal dans le diocèse de Christianssand; et, comme ces trouvailles étaient des sépultures, elles proviennent évidemment d'une population sédentaire et non de simples passants. Cependant les trouvailles ne sont pas réparties uniformément sur toute la surface du pays; si on en fait le dénombrement par *amt* (département), ce ne sont pas les contrées du sud et du sud-est qui l'emportent, mais bien la partie du Vestenfelds qui s'étend du Lindesnes à Stat (58° à 62° de Lat. N.). L'*amt* de Stavanger a le plus grand nombre de trouvailles (93); viennent ensuite ceux de Søndre-Bergenhus (70), de Nordre-Bergenhus (53), et de Lister-Mandal (43); au nord de Stat le chiffre décroît plus ou moins régulièrement: l'*amt* de Romsdal a fourni 33 trouvailles (dont 21 appartiennent au Søndmøre, le plus méridional de ses trois cantons; Søndre-Thronhjem 14; Nordre-Thronhjem 21; Nordland 9; les trouvailles du diocèse de Thronhjem ont été faites principalement sur les rives du fjord de ce nom. A l'est, du cap Lindesnes à l'entrée du golfe de Christiania, les trouvailles sont peu fréquentes: 15 dans l'*amt* de Nedenes, 11 dans celui de Bratsberg, 8 dans celui de Jarlsberg; mais le nombre croît un peu dans les *amts* de l'est; on compte 18 trouvailles dans celui de Buskerud, 27 dans celui de Christian, 19 dans celui d'Akershus et 46 dans les Smaalens; on n'en connaît au contraire que 9 dans l'*amt* de Hedemarken. Ces chiffres ne peuvent assurément pas être considérés comme une expression exacte de la densité relative de la population. Le plus souvent il dépend du pur hasard que les découvertes arrivent à la connaissance



des archéologues et que les objets trouvés soient déposés dans les musées. Dans les contrées où il n'y a pas de collection publique, le chiffre des trouvailles ignorées ou perdues est proportionnellement plus grand, moindre au contraire dans les localités où le goût de l'archéologie est propagé par un homme influent. En outre l'égalité est rompue par le plus grand nombre de fouilles qui ont été exécutées en certaines localités. La disproportion ne peut pourtant tenir uniquement à ces circonstances accidentelles; à tout prendre, les chiffres cités indiquent à peu près la densité relative de la population dans les différentes contrées; ainsi il ne peut y avoir aucun doute que le Vestenffjelds, du Lindesnes à Stat, n'ait été la partie la plus peuplée de la Norvège; les environs du golfe de Thronthjem l'étaient relativement plus que le reste du Nordenffjelds; et, dans le Sondenffjelds, c'étaient les contrées basses situées au fond du golfe de Christiania ou sur sa rive orientale.

On n'a jusqu'ici pas remarqué de différences caractéristiques importantes entre les trouvailles des diverses contrées de la Norvège. Toutes les espèces de sépultures ci-dessus décrites y sont représentées partout, et partout aussi les antiquités se ressemblent pour la forme et les ornements; le nombre des trouvailles qui semblent appartenir à la fin du premier âge de fer ne paraît pas être beaucoup plus grand dans une contrée que dans une autre; il est sans doute vraisemblable que des observations plus exactes et plus complètes mettront en évidence certaines particularités locales, mais en tout cas celles-ci ne peuvent pas être bien importantes, puisqu'elles ne se manifestent pas d'avantage dans les trouvailles connues. Nous pouvons donc affirmer avec assurance que les habitants de toutes les provinces de la Norvège, pendant le premier âge de fer, étaient de même race et également avancés en civilisation.

Il nous reste à déterminer le rapport entre la première et la seconde période de l'âge de fer; lorsque l'on étudie



à ce point de vue les trouvailles norvégiennes, on peut bien se trouver désorienté pour un instant; il y a en effet des trouvailles mixtes, peu sans doute relativement au nombre considérable des trouvailles de l'âge de fer, assez néanmoins pour faire croire qu'il n'est pas possible de tracer une ligne de démarcation bien nette entre les deux périodes. Les trouvailles qui semblent appartenir incontestablement à la première période, renferment souvent des objets qui appartiennent non moins certainement à la seconde période; l'inverse a lieu, quoique plus rarement, pour cette dernière. Mais je suis persuadé que dans la plupart des cas, ces trouvailles ont été mêlées pendant le trajet du lieu où elles ont été découvertes à la collection où elles sont conservées. On sait que les inventeurs étrangers à la science mettent souvent ensemble des objets provenant de diverses parties d'un tertre ou même de tertres différents, et qu'en les envoyant au Musée ils n'ont pas soin de déclarer la provenance de chaque objet, et ceux-ci sont inscrits au catalogue comme trouvés dans le même lieu. On a appris par hasard qu'il en était certainement ainsi pour diverses trouvailles de l'ancienne collection de l'Université. La plupart de ces confusions proviennent de ce que certains tertres renferment des sépultures des deux périodes; un tertre élevé pour recouvrir un caveau du premier âge de fer a souvent été ouvert pour recevoir une nouvelle sépulture dans le second âge. Cela ressort de plusieurs descriptions de fouilles. A Grimstad, dans le pastorat de Voss (amt de Søndre-Bergenhus), on a découvert au centre d'un tertre un caveau formé de dalles qui avait 14 pieds de long sur  $2\frac{1}{2}$  de large, et, quoique ce caveau n'ait pas encore été fouillé, on peut affirmer qu'il date du premier âge de fer; or, sur l'un des côtés de ce tertre, on a trouvé sous une pierre plate divers objets de fer, qui sont conservées au musée de Bergen et qui appartiennent à la seconde période de l'âge de fer. A Eidsvaag, dans le pastorat de Hammer (amt de S. Bergenhus),



on découvrit dans un tertre, à un pied de profondeur, des objets de fer et un fragment de pierre à aiguiser; plus bas, on rencontra une large dalle qui recouvrait un caveau, long de 15 pieds  $\frac{1}{2}$ , large de 4 et haut de cinq, où il y avait deux urnes d'argile renfermant des cendres et une petite fibule de bronze. Ces objets furent envoyés au Musée de Bergen, où l'on ne retrouve plus que les urnes, la fibule et la pierre à aiguiser. Mais la description des objets de la sépulture supérieure dénote suffisamment qu'elle datait de la seconde période de l'âge de fer; le caveau situé plus bas devait par conséquent avoir été construit dans la première période, induction que confirme la forme de la fibule. On pourrait ajouter d'autres exemples si c'était nécessaire.

Ces faits nous autorisent à laisser de côté la plupart des trouvailles mixtes, mais il en reste encore un certain nombre que l'on ne peut révoquer en doute; il faut admettre pour celles-ci que tous les objets dont elles se composent sont du même âge et ont été déposés ensemble; il n'y a là rien de surprenant; à l'époque de transition il y avait naturellement des personnes qui possédaient à la fois des armes de l'ancienne et de la nouvelle forme.

Ainsi l'on a des trouvailles de l'époque de transition, mais on manque d'objets dont la forme accuse cette transition: les épées de la première période par exemple qui ont été trouvées dans des tombeaux de la seconde période ressemblent de tout point aux épées de fer les plus anciennes; cette absence de formes transitoires se reproduit dans toutes les trouvailles norvégiennes de l'âge de fer. Quand on a sous les yeux une série de trouvailles des deux périodes, on peut en général, du premier coup d'oeil, juger à laquelle des deux appartient tel ou tel instrument, telle urne, telle parure. Quant aux antiquités dont la forme est la même dans les deux âges, comme les perles de verre, d'ambre, de pierre, et les balances en bronze, on peut admettre qu'elles ont été importées des pays étrangers. Les seules



traces d'une transition réelle se trouvent dans les motifs d'ornementation; et en effet, longtemps avant la fin de la première période, on remarque certaines tendances vers le style qui se développe complètement dans la seconde période et se manifeste dans les entrelacs de serpents fantastiques. Il y a aussi beaucoup de variétés dans les rites funéraires, quoique ici la différence ne soit pas si grande ni si frappante. Les tertres de la seconde période sont aussi considérables que ceux de la première, mais ils ne renferment pas de ces spacieux caveaux, construits avec beaucoup de soin, qui sont si fréquents dans la première période et précisément vers sa fin, à ce qu'il paraît\*). Les restes mortels (cendre ou cadavre, ce qui est plus rare) avec les objets qui les accompagnent sont généralement déposés en terre, tout au plus couverts d'une dalle\*\*). Dans l'état actuel de nos connaissances, il semble fort improbable que le passage du premier au second âge de fer soit la conséquence d'un développement paisible et régulier; tout indique un changement brusque et violent; autrement, la limite entre les trouvailles des deux époques ne serait pas aussi nettement marquée qu'elle l'est \*\*).

Comparativement à cette limite tranchée, les différences que présentent entr'elles les trouvailles du premier âge de fer, différences sur lesquelles est basée la division de cet

\*) On a rarement découvert des caveaux dans des tertres du second âge de fer; leur présence peut s'expliquer de la même manière que le mélange d'antiquités des deux périodes.

\*\*) Il est possible toutefois que, dans la seconde période, on ait charpenté des caveaux de bois, qui naturellement doivent s'être consumés dans le cours des siècles. On prétend en avoir observé quelques traces.

\*\*\*) Je doute d'autant moins de la justesse de cette conclusion que l'étude des trouvailles faites en Suède a conduit le Dr. Hildebrand au même résultat pour ce pays. Voyez *le Peuple Suédois dans les temps payens* (Svenska Folket under Hednatiden), notamment p. 31.



âge en deux périodes (ancien âge de fer et moyen-âge de fer), sont d'une importance relativement minime. La forme des armes et des ustensiles est la même pendant tout le premier âge de fer, tandis qu'elle change complètement et subitement dès le début du second âge. L'ancien et le moyen-âge de fer se sont servis du même alphabet runique qui, pour le nombre et la forme des caractères, diffère considérablement de celui dans lequel sont composées les inscriptions du second âge. Et bien que, d'après les runologues contemporains, le nouvel alphabet soit issu de l'ancien, on ne trouve pourtant dans les inscriptions scandinaves que peu d'indices d'une transition, et pas la moindre trace dans les inscriptions norvégiennes. Le peu d'inscriptions en runes anciennes que l'on ait lues avec certitude attestent une forme de langage très-archaïque; elles diffèrent plus des inscriptions en runes modernes que ne le ferait supposer l'espace de temps, vraisemblablement court, qui les sépare. A la vérité, aucune de celles-là ne peut être attribuée au moyen-âge de fer, et il est possible que, si l'on parvient à lire les inscriptions indéchiffrées, on y trouve des formes de langage moins archaïques. Toutefois la différence des alphabets donne à croire qu'ici on ne rencontrera pas non plus de transition graduelle, mais bien un saut brusque dans le passage du premier au second âge de fer. D'autre part le commencement du premier âge de fer ne diffère de la fin que par quelques particularités dans le style des ornements où l'on ne remarque pas de brusque changement, et par quelques nouvelles formes de parures (par exemple les bractéates) qui apparaissent dans le moyen-âge de fer à côté des anciennes formes; toutes circonstances qui peuvent parfaitement se concilier avec l'hypothèse d'un développement égal et régulier, sous l'influence partielle d'une civilisation étrangère, et qui ne nous autorisent pas à tracer une ligne de démarcation bien tranchée. Toute la culture du premier âge de fer peut donc être en général considérée comme



une par rapport à celle du second âge dont elle diffère en tant de points essentiels.

Il serait néanmoins intéressant de classer, autant que possible, les trouvailles du premier âge de fer d'après leur ancienneté relative; il y a lieu d'espérer que des observations plus exactes et plus compréhensives nous mettront un jour en état de faire ce classement aussi pour la Norvège, bien qu'ici la limite doive sans doute rester toujours un peu vague. Mais pour le moment ce n'est pas possible; tout essai de subdivision du premier âge en deux périodes (ancien et moyen-âge de fer) devrait laisser de côté un trop grand nombre de trouvailles, notamment celles qui consistent seulement en urnes et en instruments de fer et qui n'offrent pas de particularités caractéristiques.

Ce n'est pourtant pas seulement à ce point de vue que l'insuffisance d'observations nombreuses et exactes se fait sentir dans l'archéologie norvégienne: sans elles, il ne sera pas possible de se faire une idée claire et précise de l'état des choses pendant le premier âge de fer, si toutefois on peut jamais y arriver par la comparaison de ses restes. Par suite de l'insuffisance des matériaux, les conclusions générales que l'on peut tirer des notions acquises sont nécessairement incertaines et incohérentes; ce sont des jalons utiles et même indispensables pour nous guider dans les recherches ultérieures, mais elles sont loin de constituer la totalité des résultats historiques que l'on est en droit d'attendre des témoignages nombreux et importants que la population de l'âge de fer a laissés sur elle-même. Il faut encore beaucoup de recherches préliminaires avant que les trouvailles ne parlent clairement, et vouloir dès aujourd'hui leur arracher des secrets qu'elles réservent pour l'avenir, ce serait s'exposer à bâtir des systèmes qui demain seraient renversés par de nouvelles découvertes. Pour le moment, ce que l'on doit désirer avant tout, c'est une série de nouvelles fouilles, exécutées avec soin par des hommes com-



pétents et attentifs à chercher des éclaircissements sur tous les points encore obscurs. Cette méthode demande du temps et du travail, mais il y a tout lieu d'espérer qu'en la suivant on sera amplement récompensé par le résultat final.

Bien que les recherches soient encore à leurs débuts, les trouvailles norvégiennes du premier âge de fer nous donnent déjà de précieuses notions ethnographiques, indices de ce qu'elles donneront, quand une partie des riches matériaux, que recèlent indubitablement les innombrables tertres non fouillés, seront mis à jour et étudiés dans tous leurs détails. Ainsi, d'après les faits cités plus haut, il est certain que la population du premier âge de fer n'était pas, comme on l'a généralement cru jusqu'ici, confinée dans les contrées les plus méridionales de la Norvège. Guidés par ses tombeaux, nous pouvons la suivre par tout le royaume, bien loin au-delà du cercle polaire. Les trouvailles encore peu nombreuses, faites dans les contrées les plus septentrionales et les plus éloignées, permettent déjà de conclure que la culture était ancienne à l'époque où la culture du premier âge a été supplantée par celle du second\*), et que répandue à peu près partout, elle a rayonné dans presque toute la Norvège pendant une durée de plusieurs siècles. Les trouvailles nous indiquent donc clairement que la civilisation du premier âge a pénétré en Norvège par le sud, avec le peuple qui se servait des runes anciennes, et qu'elle s'est propagée du sud au nord. Et en effet, avec toutes les variétés qu'elle présente dans les différentes parties de l'Europe, elle est en général partout si uniforme, qu'elle ne peut avoir pris naissance dans plusieurs lieux différents. C'est pourtant ce qu'il faudrait admettre, si le

---

\*) Il faut rappeler ici que la trouvaille la plus septentrionale du premier âge de fer (celle de Stave dans l'île d'Andø) appartient à une classe de sépultures que l'on a des motifs de classer parmi les plus anciennes de cet âge.

peuple du premier âge de fer était entré en Norvège par le Nord, à moins que, par impossible, on ne voulût faire sortir du Nord de la péninsule scandinave les peuples qui ont introduit en Angleterre, en France et en Allemagne, la civilisation de l'âge de fer.

Après avoir régné longtemps sans partage, cette civilisation a été supplantée dans les pays scandinaves, mais non au-dehors, par une nouvelle civilisation qui, tout en lui ressemblant incontestablement, présentait aussi de remarquables différences; cette dernière est représentée par les trouvailles du second âge de fer. C'est environ vers l'an 700, comme on l'a déjà dit, que ce changement a eu lieu en Norvège. Par quelles circonstances a-t-il été amené, c'est une question que l'on est loin de pouvoir résoudre. J'ai déjà remarqué que les trouvailles norvégiennes paraissent indiquer une révolution subite et violente. Parmi les différentes suppositions sur la manière dont s'est produit ce changement, la plus vraisemblable est celle de l'arrivée d'un peuple nouveau, qui devait avoir de grandes affinités avec la race du premier âge de fer, mais qui s'était développée à part et à l'abri de l'influence de celle-ci, et qui devait être assez forte pour imposer sa domination, puisque ses moeurs particulières dominant si exclusivement dans la seconde période. Je ne puis entrer dans l'examen de cette question encore si obscure, et, si je la mentionne ici, c'est uniquement pour exprimer avec plus de force le contraste frappant qui ressort de la comparaison des deux périodes de l'âge de fer en Norvège. Le passage du premier au second âge de fer est, pour l'histoire du Nord, la plus importante des questions que l'archéologie septentrionale ait à résoudre.

---



## LA SÉPULTURE DE MAMMEN\*)

DATANT DE LA FIN DES TEMPS PAYENS,

DISCOURS PRONONCÉ A LA SÉANCE DE LA SOCIÉTÉ DES  
ANTIQUAIRES DU NORD, LE 3 NOVEMBRE 1868,

par J. J. A. WORSAAE.

Traduit par E. Beauvois.

L'un des plus récents progrès qu'ait fait l'archéologie septentrionale, c'est de pouvoir délimiter avec beaucoup plus de précision qu'auparavant les subdivisions de l'âge de fer, cette période encore si obscure. La civilisation de cet âge nous est venue, non par le nord ou le nord-ouest, mais par le sud ou le sud-est; ses plus anciennes traces sont dans cette dernière direction: nous le savons par des recherches attentives, et nous voyons dans l'ancien et le moyen âge de fer comment les influences de l'empire d'Occident et celles de l'empire d'Orient, avec les relations commerciales qui en découlaient, se sont succédées l'une à l'autre, tout en contribuant en quelque sorte, par une richesse et une somptuosité évidemment très développées et très-répandues, à préparer la brillante période qui s'ouvrit avec le dernier âge de fer (de 700 à 1000 environ) pour les pays septentrionaux, mais surtout pour le Danemark. Car si la Suède envoya en assez grand nombre d'importantes colonies vers l'Est, si la Norvège en fonda encore d'avantage et de plus considérables à l'Ouest, le Danemark à la même époque soutenait sur ses frontières une lutte avec les empereurs d'Allemagne et faisait même de grandes

\*) L'original danois a paru dans les *Aarbøger for nordisk Oldkyndighed og Historie*, 1869. p. 203—218.

conquêtes à l'Ouest, principalement en Angleterre et en France. Aussi les antiquités provenant de ces conquérants payens et trouvées dans leur patrie et dans les pays où ils s'illustrèrent, attestent-t-elles, comme on pouvait d'ailleurs bien s'y attendre, qu'ils n'adoptèrent pas de suite ni aveuglément la civilisation chrétienne, dont ils voulaient certainement, en beaucoup de cas, arrêter les progrès vers le nord, mais qu'à côté et même au milieu des pays chrétiens ils conservèrent avec une remarquable tenacité un goût original, à la vérité très-barbare, avec une écriture runique particulière.

Pourtant le Danemark, malgré sa prépondérance au temps de l'empire danois, malgré l'abondance de ses antiquités pour les périodes précédentes, est, dans l'état actuel de nos connaissances, beaucoup plus pauvre en restes du dernier âge de fer, que ne le sont la Suède et la Norvège. Ce fait surprenant est depuis longtemps constaté par les archéologues. On a dit pour l'expliquer que les objets de fer sont plus vite consumés en Danemark que dans les autres pays scandinaves; mais cette explication est insuffisante, puisque les garnitures, ornements et autres objets d'or, d'argent, de bronze, de verre, etc., qui caractérisent le dernier âge de fer sont proportionnellement aussi rares en Danemark que les objets de fer; sans compter que les *bautastènes* (petits obélisques), les enceintes et les tertres de pierres, manquent aussi presque totalement en Danemark. On pourrait trouver une explication plus rationnelle, (mais encore insuffisante, vu l'absence de certaines classes de monuments), dans ce fait que le Danemark a non seulement subi l'influence chrétienne des pays voisins, mais a été définitivement converti longtemps avant la Norvège et la Suède. Le Danemark offre aussi une autre particularité, mais peut-être plus accidentelle, dont l'archéologie aura à chercher la raison: les objets du dernier âge de fer sont plus abondants en Jutland et en Fionie qu'en Sélande et en Scanie; ces



deux dernières provinces de l'ancien Danemark avaient pourtant à la fin des temps payens des localités célèbres comme Leire, Roskilde, Ringsted et Lund; il semblerait donc qu'au moins pour cette période elles devraient être en état de concourir avec les deux premières.

Si les trouvailles danoises de cette époque sont rares, en revanche elles sont généralement d'autant plus intéressantes. A la vérité elles ne renferment pas de restes de bateaux, comme c'est parfois le cas en Norvège et en Suède, mais les nombreux et magnifiques débris de selles et de harnais ornés d'or qu'on en exhume, attestent un luxe prodigieux, et leur présence dans les tertres est un indice de la splendeur des funérailles dans les derniers siècles du paganisme. On n'a pas encore pu suivre le développement de ces rites funéraires à travers les temps et les lieux, ce qui serait de la plus haute importance pour déterminer les relations entre la dernière et la seconde époque de l'âge de fer, ou entre le Danemark et les autres pays septentrionaux à la fin des temps payens. Tout éclaircissement nouveau sur les sépultures de cette époque si remarquable, et pourtant si mal connue, offre donc un intérêt particulier, surtout quand les observations sont en même temps de nature à nous donner une idée de coutumes assez répandues et qui semblent être spéciales à certaines périodes.

Une des trouvailles qui promettaient le plus est celle qui a été faite dans le Bjerringhøi, grand tertre situé dans la paroisse de Mammen, tout près du chemin de Mammen à Bjerring, à 12 kilomètres au sud-est de Viborg. Un rapport sur cette trouvaille, daté du 18 Avril 1868, fut envoyé au musée des Antiquités septentrionales par Mr. Arthur Feddersen, professeur adjoint au collège de Viborg, et, à la suite de négociations par voie télégraphique, Mr. Feddersen et Mr. le lieutenant Fr. Uldall, architecte à Randers, entreprirent pour le compte du Musée, de nouvelles fouilles au même lieu, le 26 Avril suivant. Mr.



Feddersen en a exposé les résultats dans une vive esquisse, faisant partie des *Matériaux pour l'histoire et la topographie du Jutland* (Samlinger til Jydsk Historie og Topographi. T. II p. 167—174); cette intéressante trouvaille dans son ensemble va être ici l'objet d'un examen comparatif plus étendu.

Si par une regrettable fatalité l'un des plus remarquables tertres du Danemark a été ouvert fortuitement, le 17 Avril 1868; si le contenu a été pour ainsi dire totalement exhumé par des gens incompetents, un heureux hasard a pourtant voulu que la nouvelle en parvint rapidement à un archéologue zélé et éclairé. Si Mr. Feddersen ne s'était pas rendu sur les lieux le lendemain de la fouille et n'avait pas réuni les antiquités encore présentes, en partie dispersées sur le sol, ainsi que les renseignements tout frais, — les recherches postérieures, si vigilantes qu'elles eussent été, n'auraient pu donner une idée tant soit peu complète du véritable état des choses. Quoiqu'il en soit, le Musée des Antiquités septentrionales reçut d'abord la plupart des objets découverts avec un rapport de Mr. Feddersen; plus tard, après l'exploration du 26 Avril, un autre rapport de Mr. Uldall, accompagné de dessins et de mesures, et en même temps un nouvel envoi d'objets de la part de Mr. Feddersen. S'il est malheureusement possible qu'une trop grande partie du contenu ait été perdue, on doit pourtant supposer que l'essentiel a été conservé et suffit à caractériser la sépulture.

Il est en effet hors de doute que le fond du sépulcre était à 1<sup>m</sup> 55 audessous du sol environnant, au lieu d'être au niveau du sol, comme c'est l'ordinaire pour les tertres du Danemark. Voici la structure de ce tombeau: après avoir creusé en terre un trou de 2<sup>m</sup> 20, on y tassa une couche de glaise de 0<sup>m</sup> 62 d'épaisseur (voy. Pl. I, fig. I a), où l'on enfonça obliquement six pieux de chêne et quantité d'ais et de planches du même bois, de manière à former une caisse



de 0<sup>m</sup> 31 de profondeur; celle-ci est tournée dans la direction du nord-ouest au sud-est; elle est plus large en haut qu'en bas, et au nord-ouest où elle a 1<sup>m</sup> 86 que de l'autre bout où elle ne mesure que 1<sup>m</sup> 70; la longueur est de 3<sup>m</sup> 10. De chaque bout, des planches étaient enfoncées obliquement derrière trois pieux de chêne qui se trouvaient par conséquent à l'intérieur de la caisse (voy. Pl. I, fig. I A et la coupe longitudinale fig. III). Les pieux semblaient être plantés par le bout de la racine, où la rognure était droite; les planches latérales, qui avaient une largeur moyenne de 0<sup>m</sup> 62, une largeur d'environ 0<sup>m</sup> 15 et une épaisseur de 0<sup>m</sup> 04, étaient également coupées, à ce que l'on prétend, avec la scie, mais on les avait aussi rendu légèrement pointues à coups de hache encore visibles. Le fond de la caisse était fait de planches de chêne, longues de 1<sup>m</sup> 12 et larges de 0<sup>m</sup> 23 (voy. Pl. I, fig. III); on avait également rempli de glaise l'espace resté vide entre la caisse et les parois du trou, espace qui variait de 0<sup>m</sup> 10 à 0<sup>m</sup> 15.

Au fond de la caisse on avait posé des coussins de duvet sur lesquels était étendu un squelette humain. Il y a au Musée des Antiquités septentrionales une taie d'oreiller en laine tissée et cousue, et du duvet comprimé où les ossements ont laissé leur empreinte. Le cadavre devait avoir la tête tournée vers le bout le plus large, au nord-ouest; en voyant son costume et les objets qui l'entourent on songe involontairement qu'ils ont appartenu à un chef de guerre. Au bout sud-est, tout près des pieds (pl. I, fig. II, 1) gisaient deux haches de fer, dont l'une, la plus petite, est passablement simple et sans ornements; l'autre au contraire, qui est représentée de grandeur naturelle et vue de chaque face (Pl. II et III), est ornée à profusion d'entrelacs d'argent incrustés et très-originaux; il y a aussi des





nicrustations plus régulières sur le plat de la tête de l'instrument que représente la figure ci-jointe. Dessous le trou du manche on voit de chaque côté un ruban incrusté d'or. On ne mentionne pas d'autres armes qui aient été trouvées dans la sépulture; il n'est pourtant pas impossible que les traces de fer oxydé dont parlent les rapports provinssent, au moins en partie, de lances ou d'épées, d'autant plus qu'on a recueilli également une boulerolle en fer argenté (Pl. VII fig. II), enfin quelques restes de courroies percées de trous, et des fragments de garniture en fer argenté rivées sur du bois (Pl. VII, fig. I et V); celles-là ressemblent à des baudriers ou à des ceinturons, celles-ci à des garnitures de fourreau d'épée, comme on en a trouvé ailleurs et notamment dans le tombeau de Childéric, qui est d'une époque beaucoup plus ancienne\*).

Non moins caractéristiques que cette belle hache sont les restes de différentes parties du costume. On ne pourrait plus montrer une coiffure que l'on a cru reconnaître dans une étoffe ouvree d'or, mais on distingue au contraire facilement les restes d'un manteau dans d'assez grandes pièces d'un tissu de laine passablement fin. Ce tissu est chamarré de broderies de laine, qui représentent des guirlandes, attachées l'une à l'autre et bizarrement entremêlées de mains, de têtes et de visages humains, faisant peut-être allusion aux prouesses guerrières du possesseur, enfin un oiseau(?), un grand quadrupède tavelé (probablement un léopard) et deux lions découverts par Mr. J. Magnus Petersen; ceux-ci sont placés l'un en face de l'autre, la gueule béante et séparés par une sorte de candélabre (Pl. IV, fig. I—III, et Pl. V, fig. I). Il est remarquable

\*) Voy. *Le tombeau de Childéric Ier* par l'abbé Cochet, Paris 1859, in 8° p. 65, où il y a une garniture de fourreau qui offre beaucoup d'analogie avec la plus grande de Mammen (Pl. VII. fig. 1).



que ce dernier motif antique, probablement importé des pays étrangers, se retrouve en partie sur une plaque de la trouvaille de Brangstrup en Fionie\*), datant de l'époque de transition entre l'ancien et le moyen-âge de fer, comme sur les fonts baptismaux et dans les sculptures de plusieurs de nos plus anciennes églises de pierre. Ce vêtement a été non seulement orné de paillettes d'or (pl. VII, fig. III—IV) disposées sur la poitrine en forme de croix; à ce que prétendent quelques personnes, mais il semble aussi avoir été bordé de fourrures choisies, où l'on reconnaît entr'autres de courtes queues qui se terminent en longs poils foncés.

A ce riche costume appartenaient encore des lambeaux d'une étoffe ouvrée d'or et des bandelettes de laine, parmi lesquelles étaient probablement des jarretières; des rubans de soie en partie entremêlés de fils d'or, enfin des restes d'une étoffe de soie mordorée (peut-être rouge à l'origine?); un de ceux-ci ressemble à une patte de gilet ou de pantalon; deux autres rappellent pour la forme des bracelets de soie, incomparablement plus somptueux, ornés de bandes de soie ouvrées d'or et excellemment tissées, qui sont jointes à deux bourrelets adhérents ou cousus ensemble (Pl. V, fig. II). Plus admirables encore sont deux fragments d'une ceinture de soie (Pl. VI) habilement tissés, ouvrés d'or et ensuite bordés de points de chaînette remarquablement fins. Entre les deux bourrelets de l'extrémité sont de petits trous par où l'on passait probablement des lacets pour les fixer au fermail.

S'il est certain que les soieries ouvrées d'or sont d'origine étrangère, il ne l'est pas moins que les broderies du manteau, et peut-être même l'étoffe, ainsi que la hache incrustée d'argent, sont d'origine danoise ou scandinave. On sait avec quel soin les femmes de l'ancien Nord s'ap-

\*) Voy. *Aarbøger for nordisk Oldkyndighed*, 1866, in 8° p. 344—5, Pl. IV, fig. 2.

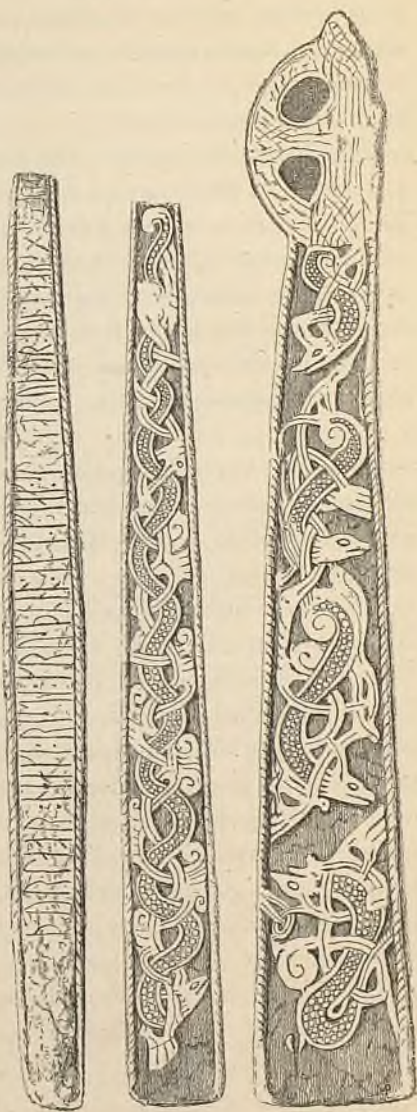


pliquaient à la broderie, goût que semble attester aussi la célèbre tapisserie de Bayeux, brodée par des dames normandes, avec des fils de laine, de la même manière que le manteau. Les singuliers ornements de celui-ci, avec leurs têtes enchaînées, donnent à croire que c'est une œuvre du Nord belliqueux et payen. Quant à la hache de fer, ses incrustations offrent à la vérité des ressemblances générales avec les entrelacs en usage dans d'autres pays, particulièrement en Ecosse et en Irlande. Ils en diffèrent pourtant par les points ou écailles, qu'on ne rencontre guère en dehors des anciens territoires scandinaves, mais qui se trouvent sur plusieurs des objets du tombeau de Thyra à Jellinge et sur des pierres runiques de l'île de Man, cette ancienne colonie norvégienne (voir les figures ci-contre). Les incrustations de la hache sont évidemment analogues à d'autres qui figurent sur des épées et des lances de vikings scandinaves. Il ne faut pas oublier non plus que les chroniques étrangères de cette époque nomment souvent les haches danoises, principalement comme les armes préférées des guerriers danois en Angleterre et des Værings à Constantinople.

Si l'on cite encore quelques petites garnitures en métal, un tronçon de cire carré, un morceau de corne et quelques noisettes, on aura énuméré tout ce que l'on sait avoir été renfermé dans la caisse sépulcrale. Celle-ci était originairement couverte de longues planches de chêne qui étaient fixées aux planches latérales avec des clous rongés par la rouille, et dont les interstices étaient remplis avec des tresses de laine ou de poils d'animaux. Au-dessus du couvercle de la caisse était posé au nord-ouest (Pl. I, fig. II. 5) un chaudron de laiton, haut de 0<sup>m</sup> 22, large de 0<sup>m</sup> 30, dont le fond a été plusieurs fois racommodé avec des plaques de métal rivées (Pl. VIII). Non loin de cet ustensile se trouvaient (Pl. I, fig. II, 3, 4) deux seaux de chêne, dont le plus grand et le mieux conservé (Pl. IX) a 0<sup>m</sup> 27 de hauteur, 0<sup>m</sup> 30 de diamètre au fond et 0<sup>m</sup> 27 à l'orifice; il est



composé de quinze douelles, qui ont été originairement serrées avec des cercles de fer, dont chacun était retenu par trois clous à la distance de trois en trois planches. Sur l'extrémité opposée de la caisse gisait (Pl. I, fig. II, 2) un grand flambeau de cire, long de 0<sup>m</sup> 57, ayant un diamètre de 0<sup>m</sup> 084 en haut, et de 0<sup>m</sup> 10 en bas, et qui pesait près de 4 kilogr. (Pl. VII, fig. VI). Ce cierge, à peu près informe, qui a d'ailleurs été aplati d'un côté, n'est pas coulé, mais façonné ou pétri à la main, peut-être sur une baguette; les mouchures que l'on remarque à l'extrémité supérieure, attestent qu'il a brûlé quelque temps, peut-être pendant la cérémonie funèbre; le trou de la mèche a été passablement élargi en bas, et cette circonstance semble indiquer que le flambeau aurait été fixé sur un objet pointu et



Pierre runique près Kirk Braddan dans l'île de Man.

planté près du tertre jusqu'à ce que l'on eût fermé la caisse; après quoi on l'aurait éteint et déposé sur le couvercle; peut-être la croyance superstitieuse en l'efficacité particulière de la cire contre la sorcellerie l'avait-elle fait placer là pour empêcher le défunt de sortir de son tombeau et lui procurer le repos suprême\*).

La caisse fut ensuite soigneusement couverte de glaise, entremêlée de morceaux de bois et que l'on rendit compacte, puis on amoncela dessus un grand tertre qui s'élevait alors au moins de 4<sup>m</sup> 33 au-dessus du niveau du sol et de 5<sup>m</sup> 60 au-dessus du fond de la caisse (Pl. I, fig. I). La position centrale de ce tombeau indique assez que c'est à cause de lui que le tertre a été élevé. De plus amples recherches n'y ont fait découvrir aucun indice d'autres sépultures. Il y a bien tout près delà, presque en ligne droite dans la direction de l'est, les restes de deux moindres tertres, à 40 pas l'un de l'autre, mais on n'apprendra que par de nouvelles fouilles si ces trois monuments sont en relations intimes.

Les trouvailles de Mammen offrent dans leurs particularités comme dans leur ensemble un intérêt tout spécial. Cette sépulture d'un chef malheureusement inconnu, située dans les environs de Viborg, l'un des chefs-lieux politiques et religieux du Jutland, fait penser au tombeau de Gorm et de Thyra, situé à Jellinge, autre localité non moins célèbre du Jutland. Il y a à la vérité des différences: le tertre et le caveau de Jellinge sont beaucoup plus considérables; il s'y trouvait des ossements de chevaux, et le caveau était construit sur le sol, comme dans beaucoup de tertres de cette époque, tandis que la sépulture de Mammen n'offre pas de traces de ces quadrupèdes, et que le cadavre était au-dessous du niveau du sol. Mais dans les deux tertres, les caveaux avaient des parois de chêne, les inter-

\*) Voy. *Antikvariske Annaler*. T. IV. p. 126—127.



stices du plancher étaient bouchés avec des tresses de poil ou de laine, et, tout autour, il y avait un corroi de glaise imperméable. Le grand flambeau de cire découvert à Mammen rappelle les fragments du cierge trouvé au-dessus du plancher du caveau de Jellinge, et que l'on a cru d'abord avoir été laissés par des fouilleurs des siècles passés. Les cierges ont été d'ailleurs d'un usage plus général qu'on ne le supposait dans les cérémonies funèbres des temps payens; et en effet il y avait autrefois au Musée des Antiquités septentrionales un fragment de cierge épais semblable à celui de Mammen et qui provenait certainement d'un tombeau payen; et il y a encore un simple chandelier de bois, où adhèrent des restes de cire, lequel doit provenir d'un tertre de l'âge de bronze, qui s'élevait près du Sund, non loin de Skodsborg.

Autre analogie entre les trouvailles de Mammen et de Jellinge: dans le caveau malheureusement bouleversé ou d'abord mal fouillé de ce dernier tertre, on remarqua une matière blanche en décomposition que l'on prit pour le résidu d'une étoffe de laine qui aurait tapissé les parois; mais il est plus probable que c'étaient des restes d'un coussin et de son duvet, comme il y en avait à Mammen. Cette supposition est corroborée par une nouvelle trouvaille faite à Nedre-Haugen, paroisse de Tune, amt des Smaalens\*) (Norvège méridionale), dans un tertre au fond duquel on découvrit un caveau fait de solives et entouré d'un corroi de glaise; c'est le premier caveau de ce genre, datant du dernier âge de fer, que l'on connaisse en Norvège; il renfermait des fragments d'une épée, d'une bride, de boucles; des ornements, comme des galons d'or; une ba-

\*) Voy. *Aarsberetning for 1867 for Foreningen til norske Fortidsmindesmærkers Bevaring*. Christiania. 1868. in 8° p. 59—61.  
— Le corroi de glaise est mentionné dans une communication manuscrite de Mr. le professeur O. Rygh.



lance avec ses poids enveloppée dans une étoffe partie en laine partie en soie; de plus, des vases de pierre, de métal, de bois, des ossements et des cornes de bestiaux, des os de chien, quantité d'étoffes, et des monceaux de plumes séparés par des couches d'étoffes (restes de coussins et de duvet) et couverts de très-minces planchettes de chêne; on ne dit pas si les rites de l'inhumation ou ceux de l'incinération ont été adoptés pour cette sépulture; mais les analogies qu'elle présente avec celle de Mammen nous autorisent à induire que le cadavre a été inhumé; car, s'il avait été brûlé, comme on l'a supposé en Norvège, les coussins et les édretons auraient été sans objet.

Les nombreuses cornes de bestiaux déposées dans le tertre de Nedre-Haugen avec des seaux de bois et des vases, dont l'un était revêtu d'une épaisse couche de suie, donnent encore plus de vraisemblance à cette conjecture: que les seaux et le chaudron de Mammen, comme ceux du même âge trouvés par exemple à Sollested et à Mollemosegaard, proviennent de sacrifices et de festins funéraires, et que nous avons ici la continuation de coutumes analogues de l'ancien âge de fer où elles sont représentées par quantité de vases, seaux, cornes à boire, gobelets, casseroles. On ne prétend pas que les tertres de Mammen et de Jellinge (en Jutland) et de Nedre-Haugen (en Norvège) soient précisément du même siècle, mais ils sont à peu près contemporains et ils datent de 850 à 950 ou 1000 au plus tard, c'est-à-dire des derniers siècles du paganisme. La profonde fosse de Mammen, dont on ne connaît pas d'autres exemples de cette époque, semblerait même indiquer une influence des rites chrétiens, d'après lesquels l'inhumation a lieu sous le niveau du sol.

Ainsi d'après les faits actuellement connus, et surtout d'après les trouvailles de Mammen, il est constaté qu'en Danemark et dans la Norvège méridionale, vers la fin du paganisme, on inhumait les rois et les chefs, à peu près



de la même manière partout, dans des caveaux de bois, où on les étendait sur des coussins remplis de duvet, en déposant près d'eux des objets souvent rares et précieux. On n'apprendra que par des recherches ultérieures, si des rites analogues, quoique plus simples, ont été suivis à la même époque dans les funérailles des personnes de moindre condition. Si l'on découvrait qu'en Danemark un certain nombre de sépultures de cette époque se trouvent sous terre, où l'on n'avait pas encore songé à les chercher, on aurait là un nouveau moyen d'expliquer l'étonnante rareté des tombeaux danois du dernier âge de fer.

D'autre part, le contenu du tertre de Mammen concorde exactement avec des trouvailles du dernier âge de fer, faites antérieurement en Danemark, ainsi que dans le reste du Nord, et jette de nouvelles lumières sur les résultats acquis précédemment. En comparant le manteau brodé, le bracelet de soie ouvré d'or, la ceinture de soie et la hache incrustée d'argent, qui proviennent des fouilles de Mammen, avec les lambeaux d'étoffes de soie, exhumés récemment du tertre de Thyra à Jellinge; avec ceux qu'ont fourni des tombeaux payens de la Norvège; ou avec les précieux bijoux, les belles armes, les harnais incrustés et plaqués d'or et d'argent, que l'on découvre fréquemment et partout dans les pays septentrionaux, même dans les anciennes colonies scandinaves, — on peut se convaincre qu'un grand luxe régnait alors dans les lointains pays du Nord; et cette somptuosité avait été elle-même précédée d'une opulence non moins remarquable pendant le premier et le second âge de fer; opulence acquise antérieurement aux grandes expéditions maritimes des IX<sup>e</sup>, X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles, par conséquent indépendante des richesses qu'elles procurèrent aux Vikings du Nord. Récemment encore on se représentait en général les anciens Scandinaves, et notamment ces Vikings, comme vêtus de simples peaux d'animaux, et leur lointaine patrie comme plongée dans une effroyable

barbarie; mais cette manière de voir est en désaccord avec les témoignages positifs de l'archéologie: les trouvailles faites dans les tombeaux attestent que les pays septentrionaux étaient en relations de commerce avec des pays éloignés d'où leur vinrent de bonne heure des marchandises et des étoffes de prix; dans les différentes contrées du Nord, on apprit vite à se servir de ces objets et à les imiter; ce fut l'origine de l'art payen passablement original qui s'y développa surtout dans la dernière période de l'âge de fer. Avec la connaissance de ces faits on comprendra et l'on appréciera beaucoup mieux ce que disent les chroniques étrangères du luxe déployé par les rois et les vikings du Nord dans leurs vêtements, leurs armes et leurs navires aux voiles de soie; on ne pourra plus révoquer en doute les rapports attestant que les Danois, au temps de leur domination en Angleterre, avaient grand soin de leur personne; qu'ils changeaient de vêtements plusieurs fois par jour; que leur élégant costume et leurs dehors aimables en faisaient de dangereux séducteurs, dans le propre pays de ces Anglo-Saxons si vantés par opposition aux barbares du Nord. Il devient de plus en plus évident que, au temps de leurs expéditions maritimes et de leurs grandes conquêtes, les Scandinaves et notamment les Danois étaient en état non seulement de dominer par les armes de grandes étendues de pays étrangers, mais aussi, grâce à leur politesse et à leur luxe, de se faire admettre dans les cercles les plus élevés de l'aristocratie indigène, et par là de conserver plus longtemps la possession de leurs conquêtes trop vastes pour un si petit nombre de guerriers et trop éloignées de la Scandinavie.

---



EXPLICATION DES PLANCHES QUI SE RAPPORTENT A LA  
TROUVAILLE DE MAMMEN,

EXÉCUTÉES PAR I. MAGNUS PETERSEN.

- Pl. I. (*L'échelle est une aune danoise; une aune = 0<sup>m</sup> 63*).  
fig. I. Coupe du tombeau. — *A* la caisse sépulcrale;  
— *a* la terre glaise; — *B* le tertre; — *C* le terrain  
naturel; — *D*, *D* endroits que l'on fouilla inutilement  
le 26 Avril 1868, en cherchant d'autres sépultures; —  
*E*, *E* niveau du sol.  
" fig. II la caisse sépulcrale vue d'en haut avec son cou-  
vercle de planches clouées; les figures noires (1) indiquent la  
situation des haches trouvées dans la caisse; les figures  
ponctuées indiquent la place des objets trouvés au-dessus  
du couvercle: le cierge (2); les seaux de bois (3, 4);  
le chaudron de laiton (5). La coupe de la caisse (fig. I)  
est prise transversalement d'après la ligne *x*—*x*, tandis que  
" la fig. III est un fragment de la coupe longitudinale d'après  
la ligne *y*—*y*. — Le tout d'après le rapport du lieute-  
nant Fr. Uldall, déposé aux archives du Musée des  
Antiquités septentrionales.  
Pl. II. Une des haches de fer, vue d'un côté.  
Pl. III. La même hache vue de l'autre côté.  
Pl. IV. fig. I—III. Echantillons des broderies du manteau de laine.  
Pl. V. fig. I. Autre lambeau du manteau, — fig. II. Bracelet  
ou manchette de soie ouvree d'or.  
Pl. VI. Fragment d'une ceinture de soie ouvree d'or.  
Pl. VII. fig. I. Plaque de métal incrustée d'or (faisant partie  
d'un fourreau?); — fig. II. Boulerolle d'une courroie;  
— fig. III—IV. Deux des paillettes d'or fixées aux  
vêtements; — fig. V. Petite garniture plaquée d'argent;  
— fig. VI. Grand cierge.  
Pl. VIII. Chaudron de laiton (fig. I), avec son fond racommodé  
(fig. II).  
Pl. IX. Seau de chêne avec traces de cercles et d'anse de fer.

(Les objets figurés sur ces planches et les autres qui ont  
été trouvés dans le tertre de Mammen sont catalogués et décrits  
au Protocole des accroissements du Musée des antiquités septen-  
trionales. C. n° 133—155).

## LES ÉGLISES DE BOIS EN DANEMARK AU MOYEN-AGE,

par J. KORNERUP.

Traduction par l'abbé L. Morillot.

Aux IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles, lorsque l'Évangile commença à être prêché en Danemark, et que les premières communautés chrétiennes qui s'organisaient, sentirent la nécessité d'avoir des édifices pour leur culte, le bois était la seule matière à bâtir dont on se servît dans le pays. On l'employait pour construire non seulement la hutte du pêcheur au bord de la mer, mais aussi les demeures des riches paysans, des seigneurs et des rois. Quelques grands temples païens qui restaient encore debout çà et là, étaient tous faits de troncs de chênes fendus : le bois s'y trouvait partout en abondance. De vastes forêts de chênes et de hêtres couvraient les îles danoises et la partie orientale de la péninsule Jutlandaise ; et même sur les côtes occidentales aujourd'hui si dénudées, si violemment maltraitées par la tempête et envahies par les sables mouvants, on reconnaît des vestiges d'anciennes forêts dont la tradition garde le souvenir, et que rappellent les noms de différentes localités. On put se faire une idée juste des ressources qu'offraient les vieilles forêts du Jutland, lorsqu'en 1861 on fit des fouilles dans le Dannevirke, cet antique boulevard du pays. On remarqua, en effet, dans cinq tranchées différentes, que la partie la plus ancienne des fortifications reposait sur des milliers de troncs d'arbres : chênes, hêtres, aunes, bouleaux, ces derniers ayant encore leur écorce. Quand ce vieux rempart fut démolí sur une étendue de 750 mètres, pour être remplacé par des redoutes, on en retira des masses considérables de poutres à demi-consumées. Il était évident



qu'une grande forêt avait été abattue au sud du Dannevirke, et employée à la construction de ce rempart. D'après la Jomsvikinga-Saga, les fortifications du Dannevirke, au temps d'Harald Blâtann, étaient composées de bois; et de cent en cent toises des tours également en bois s'élevaient sur les terrasses de l'ouvrage, reliées entr'elles par des palissades. Lorsque l'empereur Othon II assiégea ce rempart, il réussit, comme on sait, grâce à un impétueux vent du Sud, à incendier toutes ces défenses en une seule nuit. La quantité extraordinaire de gros charbons et de débris de poutres brûlées qu'on trouva lors des réparations dont nous venons de parler, atteste encore la réalité du désastre.

Un monument contemporain, le caveau du tertre de la reine Thyra, à Jellinge, qui fut ouvert de nouveau en 1861, par les soins du roi Frédéric VII, nous fournit une preuve curieuse de l'emploi du bois pour les constructions. Le style de ce tombeau est caractérisé par de bizarres entrelacs de serpents sculptés sur chêne, et qui, exhumés en 1820 et 1861, sont aujourd'hui conservés au Musée des Antiquités de Copenhague\*). On voit encore sur ces fragments les traces des lignes multicolores, des cercles et des points rouges, noirs, jaunes et blancs que nos ancêtres y avaient peints comme gracieuse décoration sur le fond de chêne. Ce sont presque les uniques vestiges qui nous restent de cet art: tous les autres du même genre ont été anéantis dans le cours des temps. Le Danemark, en effet, n'a pas, comme la Norvège et la Suède, conservé ces antiques églises et ces maisons en bois, ornées de remarquables découpures. Quelques clochers en bois sont les derniers restes de ces vieux monuments; mais ils ne peuvent aucunement être comparés aux clochers analogues et si pittoresques de la Norvège et de la Suède. Pourtant des indices d'un emploi plus général du bois pour les édifices, se retrouvent dans

\*) Cfr. *Nordiske Oldsager*, par Worsaae, 1859, p. 475.



quelques localités écartées du Jutland et du Slesvig, notamment près du Kongeaa, et à Løit près d'Aabenraa, où des maisons de paysans qui datent de deux à trois siècles au plus, sont entièrement construites de poutres et de planches en chêne. Une des plus curieuses subsistait encore en 1862 à Blaasholm près Løit, mais on se proposait alors de la démolir.

Il est à peu près certain qu'il n'y avait en Danemark, dans les temps païens, que des édifices de bois, et cependant les documents ne fournissent presque aucun détail positif à cet égard : nous sommes donc amenés à chercher ce qui se faisait en ce genre dans les autres pays du Nord. Ceux-ci avaient alors tant de rapport avec le Danemark pour la langue, la religion et les mœurs, que les procédés de construction devaient généralement y être les mêmes. L'histoire mentionne divers grands temples païens, construits en bois, qui se trouvaient dans le Gœtland, le canton de Møre et à Lade. Ils renfermaient des idoles en bois sculpté, représentées soit debout, soit assises, et parfois, à ce que l'on assure, exécutées avec beaucoup d'art. De curieux renseignements sur ces édifices nous sont fournis par les sagas islandaises qui décrivent plusieurs grands temples, et donnent même les dimensions de quelques-uns. Ainsi il est raconté dans le Landnama-Bok, (*livre de la Colonisation de l'Islande*), que le pontife Thorgrim fit élever, dans son domaine de Kjalarnes, un temple des dieux, long de 50 aunes et large de 30. Même en se rappelant que l'aune Islandaise est un peu moins grande que la nôtre (0<sup>m</sup> 62), on trouverait encore que ce temple avait une grandeur relativement considérable pour un édifice de bois, vu que toutes les pièces de bois devaient être tirées de la Norvège. D'après le même ouvrage, le chef Ingemund l'Ancien bâtit à Vatsdal dans le Nordland un temple d'égale dimension, qu'il dédia à Frey. Plus connue encore est la « halle », mentionnée



par la Laxdæla-Saga\*), et que Olaf Pâ fit ériger dans sa demeure à Hjardarholt, avec des bois qu'il était allé choisir et chercher jusqu'en Norvège chez Håkon Jarl: «Cet édifice était le plus vaste et le plus beau qu'on eût jamais vu en Islande. Des exploits célèbres étaient représentés sur les panneaux et les planches, et l'œuvre toute entière était si habilement exécutée, qu'elle paraissait beaucoup plus belle, lorsque les tapisseries n'étaient pas tendues.» — Quelles scènes se trouvaient reproduites dans ces sculptures sur bois, on l'apprend par les fragments de la *Husdrapa*, ou poème sur la maison, composé à ce sujet. La saga de Njál\*\*) mentionne une œuvre remarquable en bois découpé, que fit exécuter le chef Thorkel Håk. Il était allé en Finlande où il prétendait avoir tué un «Finngalkn», monstre à tête humaine ou centaure; puis en Esthonie, où un dragon était tombé sous ses coups; et de retour en Islande, il avait fait sculpter ces prouesses sur son alcôve et sur le devant de son haut-siège. On rappelle ici ces détails, parce que dans notre collection des Antiquités à Copenhague, nous avons la bonne fortune de posséder une superbe porte d'église, sur laquelle un sujet analogue est traité dans des sculptures qui, d'après tous les indices, remontent au XII<sup>e</sup> siècle, et sont ainsi à peu près contemporaines de la transcription de la saga. Sur cette porte provenant de Valthiofsstad, en Islande (voyez la figure de la page suivante), est représentée la lutte que le roi Thidrik de Bern engagea avec un dragon, afin de délivrer un lion terrassé par le monstre†): en

\*) Voyez *Historiske Fortællinger om Islændernes Færd*, par N. M. Petersen, II, p. 113. Copenhague, 1840.

\*\*) Voy. *Njáls Saga*, chap. 119.

†) Voy. S. Grundtvig, dans les *Danemarks gamle Folkeviser*, I, p. 130 et G. Stephens dans *Rimehallen i det danske oldnordiske Museum* — Copenhague p. 17.







haut, le roi à cheval est suivi du lion reconnaissant; à droite une chapelle devant laquelle est couché le lion mourant sur le piédestal d'une petite croix; sur ce piédestal, on lit une inscription runique quelque peu endommagée, dont le professeur Stephens a donné l'interprétation très vraisemblable qui suit: «*Voici représenté le roi puissant qui occit ce dragon.*» Au milieu de la porte est fixé un anneau de fer incrusté d'argent; en bas, l'on voit dans un médaillon quatre serpents ailés qui s'entrelacent dans un nœud étrangement compliqué. Ce groupe, fort beau dans son ensemble et inspiré par une riche imagination, porte l'empreinte du style particulier du Nord. Outre cette porte, le Musée des Antiquités possède 7 autres pièces en bois sculptées venant également de l'Islande. Deux d'entre elles, où il y a un lion et un cerf\*), auraient, suivant une tradition, fait partie d'un des plus anciens temples payens, bâti près de Rejkiavik\*\*), en Islande. Mais le style de ces découpures me ferait plutôt croire qu'elles sont d'une époque plus récente que les temps payens; elles rappellent plus sûrement le goût du XIII<sup>e</sup> siècle, auquel remontent, très-probablement aussi, les cinq autres pièces. Celles-ci sont gracieusement décorées de rameaux et de feuillages entrelacés, au milieu desquels bondissent des quadrupèdes\*\*\*). Sur l'une de ces pièces est une guirlande de palmettes, dans le style roman. Quelques sculptures sur bois, qui figurent dans la dernière division du Musée des Antiquités Septentrionales, attestent d'ailleurs, que le style du Moyen-Age s'est conservé jusqu'à ces derniers temps dans la lointaine Islande, presque avec la même fidélité que le langage. Les productions nouvelles ont pourtant un certain caractère de

\*) Voy. *Nordiske Oldsager*, par J. J. A. Worsaae, 1869, page 128.

\*\*) Voy. *Museet for de Nord. Oldsager*, par Engelhardt. Copenhague, 1867. p. 29.

\*\*\*) Voy. *Nordiske Oldsager*, par J. J. A. Worsaae, 1859, pag. 129.



sécheresse et de raideur; elles manquent de la vie, de l'essor et de la fraîcheur qui distinguent les vieilles découpures. On sent que la tradition du Moyen-Age s'est profondément altérée dans le cours des siècles.

Avant de quitter les sagas islandaises et leurs récits sur les édifices et les sculptures en bois, il faut analyser brièvement une intéressante notice de la *Laxdæla-Saga* sur un fait qui remonte au temps de la construction des premières églises en Islande et en Norvège\*). Il y est raconté que le chef Thorkel Eyjolfsson alla, avec son fils, chercher en Norvège les bois nécessaires à la construction d'une église en Islande. Ils furent reçus chez le roi St. Olaf qui se trouvait alors à Thronthjem. Au printemps, le roi fit présent à Thorkel de grandes et de belles poutres, et lui permit même de les choisir. Dans la même année, le roi St. Olaf fit bâtir dans cette ville une église qui devait être une collégiale construite avec magnificence. Un matin que St. Olaf était allé visiter les travaux, il trouva Thorkel occupé à prendre les dimensions des plus grandes poutres de la nouvelle construction: traverses, sablières et poteaux. C'était dans le but de donner à l'église qu'il projetait les mêmes proportions; mais la chose déplut au roi, et il prédit à Thorkel qu'il ne pourrait utiliser ces matériaux. Cette prédiction se réalisa, car Thorkel, en naviguant dans un golfe près de l'Islande, fit naufrage avec tout son chargement et périt dans les flots. Quelques pièces de bois seulement furent jetées çà et là sur le rivage. Cette événement eut lieu en l'an 1026.

Quand même il ne resterait plus en Norvège de ces superbes églises de bois, nous saurions par ce récit et par plusieurs autres passages des sagas, qu'il y avait eu, de bonne heure dans ce pays, de semblables édifices bâtis avec richesse et magnificence.

---

\*) Voy. *Laxdæla-Saga*, Chap. 74.



Après avoir recueilli ces quelques notions historiques chez les autres peuples du Nord, il nous faut, avant de passer au sujet spécial de ce mémoire, interroger les contrées voisines d'où nous est venu le Christianisme, c'est-à-dire le Nord-Ouest de l'Allemagne avec ses deux anciennes villes épiscopales, Brême et Hambourg. Adam de Brême, cet écrivain du XI<sup>e</sup> siècle si important pour l'histoire des églises du Nord\*), rapporte que la Cathédrale de St. Pierre, à Brême, était encore de bois au temps de l'Archevêque Wilrik, mort en 837, mais que ce prélat la transforma en une église de pierre qui fut certainement une des premières de ce genre dans l'Allemagne septentrionale. Partout en ce pays, si l'on excepte les contrées voisines du Rhin et du Danube où la civilisation romaine avait pénétré, le bois était la matière ordinairement employée dans la construction des églises. Les Vendes païens s'en servaient aussi pour bâtir les temples de leurs dieux. Bien que cet ancien usage se fût vite modifié et que, dès le X<sup>e</sup> et le XI<sup>e</sup> siècles, l'art d'élever des édifices de pierre se fût rapidement propagé du Midi au Nord, on continua pourtant longtemps encore à construire avec des bois. On en a un remarquable exemple dans le fait qu'une nouvelle église de bois fut bâtie à Lubeck, en 1163, sous le règne de Henri le Lion, et dédiée à la Ste. Vierge\*\*). L'église que St. Ansgar fit élever à Hambourg, sous sa direction personnelle, était

\*) Voy. *Adami Bremensis historia ecclesiastica*, par A. S. Vedel, Hafniæ 1597.

\*\*) Voy. *Handbuch der Kirchlichen Kunst-Archäologie*, par H. Otte. — Leipzig 1868, I. p. 25 — Dans le même passage l'auteur fait quelques remarques sur des églises qui subsistent encore en Silésie, en Bohême, en Hongrie, en Galicie et qui sont bâties comme des «*Blockhaus*», avec des poutres superposées horizontalement; quelques-unes remontent au XIV<sup>e</sup> siècle. En Pologne et surtout en Russie, des églises de bois élevées plus récemment dans les campagnes rappellent tout-à-fait les traditions du style byzantin.



sans doute faite de bois, car, suivant Adam de Brême, c'est avec des matériaux de cette espèce, qu'elle fut plus tard reconstruite par l'Archevêque Unni. Rembert, dans la vie de St. Ansgar, après avoir raconté que l'ancienne église avait été totalement incendiée par les corsaires danois, lors de la prise de Hambourg, ajoute que «*cette église était bâtie avec un art merveilleux par les soins du Seigneur Archevêque*» \*); et ce détail prouve, une fois de plus, qu'il ne faut nullement se représenter ces premières églises de bois comme de simples et grossières constructions, ou des monuments sans valeur artistique.

De ce qui précède, il ressort qu'avant l'introduction du Christianisme en Danemark, l'art de construire y était relativement assez développé, et que les motifs d'ornementation consistaient en dragons sculptés formant des entrelacs pleins d'originalité. Le bois servait d'ordinaire aux constructions, la pierre et la chaux n'étant pas encore en usage. Le clergé adopta les mêmes matériaux, tout en leur donnant de nouvelles formes, importées des pays méridionaux. Ainsi toutes les plus vieilles églises du Danemark étaient de bois. Si ce fait n'est pas expressément énoncé dans les documents, il ressort pourtant du soin qu'on eut plus tard, en parlant de la reconstruction des cathédrales avec des proportions plus grandes et plus nobles, de toujours spécifier que les nouveaux édifices étaient de pierre \*\*).

La plus ancienne église du Danemark fut celle que Ansgar et le jeune roi Erik firent élever à Hedeby, vers l'an 850, et qu'on dédia à la Vierge Marie. Le cimetière de Ste. Marie, dans un îlot de la Slie, près de l'extrémité

\*) Voy. *Acti Ansgarii vita per Rembertum*, dans *Script. Rer. Dan.* T. I, page 456. ... «*Ecclesia miro opere magisterio Domini Archiepiscopi constructa*» ...

\*\*) Voy. par exemple, les récits d'Ælnoth et de Saxo sur l'érection de la Cathédrale de Roskilde.



orientale de la ville de Slesvig, perpétue le souvenir de cette église, démolie depuis longtemps, après avoir subi bien des transformations\*). Un vieux clocher en bois dont les abat-vents sont ornés de têtes de dragons grossièrement sculptées, (ce qui indique une tradition, bien qu'elle soit d'un temps plus récent), est le seul reste de cet édifice.

Adam de Brême et Saxo rapportent que Harald Blåtann, devenu un fervent Chrétien, fit élever à Roskilde l'église de la Ste. Trinité. Quand ce prince eut été percé d'une flèche lancée par Palnatoke, en 985, ses guerriers transportèrent son cadavre à Roskilde et l'enterrèrent dans cette église. «Il fut, selon l'expression de la *Knytlinga-Saga*, le premier roi de Danemark inhumé en terre sainte.» Quand, plus tard, on eut bâti une cathédrale de pierre, le clergé prit grand soin d'y faire la translation des cendres de ce prince. Celles de Svein Tjuguskegg, le conquérant de l'Angleterre, furent aussi déposées dans cette église\*\*). Lorsqu'il mourut en Angleterre, une femme noble, de race danoise probablement, cacha le corps de ce prince pendant quelque temps, pour lui épargner les mauvais traitements des partisans du roi Ethelred. Ensuite, on l'enveloppa dans des herbes aromatiques pour le ramener en Danemark, et il fut enterré à Roskilde\*\*\*). L'église de la Ste. Trinité subsista de 60 à 70 ans, jusqu'au temps où l'évêque Guillaume la remplaça par une cathédrale de pierre; mais avant

\*) On a dans ces derniers temps confondu *Hedeby* avec *Hadeby*, et supposé que l'église de cette dernière paroisse devait être la plus ancienne du Danemark.

\*\*) Un moine français, auteur de l'*Encomium Emmae reginae* dans *Script. Rer. Dan.* T. II, page 480, dit cependant que Svein fut enterré dans un tombeau qu'il s'était préparé au cloître (Monasterium) fondé par lui en l'honneur de la Ste Trinité. Si ce renseignement est exact, il pourrait s'appliquer à un cloître attenant à l'Église de bois dédiée à la Ste Trinité.

\*\*\*) Voy. *Den danske Erobring af England og Normandiet*, par J. J. A. Worsaae, Copenhague 1863, in 8° p. 292.



sa destruction, elle fut témoin du meurtre d'Ulf Jarl, et de la pénitence que l'évêque Guillaume imposa à Svein Astridarson. Nous manquons absolument de renseignements sur l'aspect de cette ancienne église de bois et il y a même lieu de douter qu'elle s'élevât au même endroit où se trouve aujourd'hui la Cathédrale de Roskilde, dédiée à la Ste. Trinité\*).

Une des plus importantes notions, qui nous aient été conservées sur nos vieilles églises de bois, concerne l'église de St. Alban, à Odensée, dans laquelle fut tué le roi St. Knut. Ce prince avait bâti cette église avant son avènement au trône, et fait apporter d'Angleterre les reliques de St. Alban et celles de St. Oswald, pour les y déposer. Il paraît certain que des religieux, probablement de l'Ordre de St. Benoît, étaient attachés à cette église\*\*). Les murs étaient faits de poutres, à ce que rapporte l'historien Saxo, et la *Knytlinga-Saga*\*\*\*) dit que «l'Église de St. Alban était une vaste église de bois, avec beaucoup de grandes fenêtres vitrées.» D'après la description animée que cette saga fait du combat qui s'y livra entre les gens du roi et les paysans, on voit que la nef était séparée du chœur par une porte ou un arc triomphal, sous lequel le frère du roi, le vaillant prince Bénédicte, prit position avec ses guerriers, après avoir été contraint de reculer et d'abandonner la défense de la nef. De plus, le même passage nous apprend qu'au levant, se trouvait, au-dessus de l'autel, une grande fenêtre dont les verres furent brisés dans la lutte. Suivant la version de cette saga islandaise, Eyvind Bifra, après avoir percé de son glaive le roi St. Knut, mit le pied sur l'autel, et de là il cherchait à sauter dehors par la fenêtre, lorsqu'il

\*) Voy. *Nogle Bemærkninger om Roskilde Domkirkes Alder og Stil*, par N. Høyen, dans: *Ny Kirkehist. Saml.* 1864 — (tirage à part. page 11, en note.)

\*\*) Voy. *Om de danske Klostre*, par Daugaard, p. 284.

\*\*\*) Voy. *Knytlinga-Saga*, Chap. 54.



fut tué par un des hommes du roi\*). Le même AElnoth\*\*) raconte que les châsses de St. Alban et de St. Oswald qui étaient placées dans le chœur, furent, au fort de la mêlée, renversées sur le plancher. Le même auteur parle, à plusieurs reprises, d'un *atrium*, situé près de l'église, et il dit que, quand tout fut fini, on enterra le roi et le prince Bénédict dans l'intérieur de la «Basilique» de St. Alban; mais que les autres morts de la suite du roi furent enterrés dans les parties occidentales et septentrionales de l'*Atrium*. Faut-il entendre par ce mot une cour entourée d'une galerie ou d'arcades, qui aurait été contiguë à l'église, (et il y avait, en effet, un monastère près de cet édifice;) ou bien ce terme ne désignerait-il qu'un cimetière? Ce dernier sens paraît le plus naturel. Le corps du roi St. Knut resta quelques années dans l'église de bois, d'où il fut transféré dans la nouvelle basilique dont ce prince avait commencé la construction en belles pierres de taille, et qui reçut alors son nom. C'est là qu'il fut déposé dans un cercueil de pierre, pour être de nouveau relevé solennellement, en 1100, lors de la Canonisation du Saint, et placé dans un magnifique reliquaire doré et enrichi de pierreries. De nos jours, on en a retrouvé les débris dans un mur, derrière l'autel de la récente église de St. Knut, qui existe encore. Quant à l'église en bois de St. Alban, elle subsista longtemps. Selon Erik Pontoppidan\*\*\*), elle était située au lieu, où se trouvait, en 1767, la maison des Podebusk, si près de la rivière qu'un jour une des cloches, tirée trop fortement et violemment lancée à travers une ouverture du clocher, tomba dans l'eau, à un endroit que l'on nomme

\*) On sait que, d'après d'autres documents, le roi fut blessé à mort par un javélot lancé à travers une fenêtre.

\*\*) Voyez: *Ælnothi Monachi historia ortus vitæ et passionis S. Canuti regis Daniæ*, dans *Script. Rer. Dan.* T. III, p. 325.

\*\*\*) Voy. *Danske Atlas* d'Erik Pontoppidan, in 4<sup>o</sup> T. III, p. 439.



encore *Klokkedybet*, (le creux de la Cloche). Dans la *Guerre du Comte*, quand le peuple assaillit l'évêché, sur l'emplacement duquel s'élève aujourd'hui le Couvent des demoiselles nobles, il se servit de l'église de St. Alban comme d'une redoute. La Réforme qui, dans tout le pays, donna le signal d'une violente et barbare dévastation des églises et des monastères, causa aussi la ruine de cette antique église de bois; sous prétexte qu'elle était trop petite, le roi Christian III la donna aux bourgeois pour être démolie en 1541. La tour du clocher, qui, probablement, avait des murs de pierre, d'une époque plus récente, subsista encore quelque temps, et on y avait placé le beffroi de la ville. Le cimetière devint un marché.

On continua, pendant tout le XII<sup>e</sup> siècle, à bâtir quelques églises de bois, tandis qu'on se mettait avec ardeur à élever des églises en pierre. En l'an 1102, l'évêque Ulfketil construisit à Aarhus, au bord de la mer, une église de bois\*), qui fut dédiée à St. Olaf, et où le corps de St. Nikolas était enterré. Elle subsista jusqu'en 1548, époque où elle s'écroula de vétusté\*\*).

Une remarquable inscription gravée au-dessus de l'entrée de l'église de Bjernede, près de Sorø, nous apprend que cet édifice, bâti par Ebbé Skjalmsson et sa femme Ragnhilde, fut plus tard, au XII<sup>e</sup> siècle, reconstruit en pierre, par leur fils Suné. Elle est ainsi conçue:

«Ebbo filius Scelmonis et uxor ejus Rachanild construxerunt hanc ecclesiam, quam postea filius ejus Suno erexit lapideam in onore Dei et Sce Marie et Sci Laurenci.»

Le roi Valdemar le Grand, après s'être emparé d'Arkona, dans l'île de Rugen, en 1168, fit bâtir sur l'emplacement d'un ancien temple de Svantevit, une église de bois, avec les poutres dont il s'était servi pour ses redoutes et

\*) Voy. *Annales Eccl. Dan.*, par E. Pontoppidan, T. I. p. 330.

\*\*) Voy. *Danmarks Beskrivelse*, par J. P. Trap. T. II. page 583.



ses palissades\*). Les premières églises de Rugen furent probablement toutes élevées à la hâte, avec des matériaux de même espèce, mais on les remplaça bientôt par des églises de brique dans un style dont les particularités sont caractéristiques pour des églises danoises comme celles de Sorø, Ringsted, etc.

A peu près vers le même temps, le saint abbé Guillaume fit construire (1178) une église de bois pour le monastère, depuis si célèbre, qu'il avait transféré d'Eskilsø, dans l'Issefjord, à Ebelholt, près de Frédérikborg (Sélande septentrionale). A sa mort, il fut enterré avec pompe dans cette église devant l'autel de St. Thomas\*\*). Quelque temps après, le récit des miracles opérés près de son tombeau se répandit au loin, et contribua non seulement à procurer de grands revenus à ce monastère, mais il y amena aussi quantité de malades et de pauvres qui venaient prier sur la tombe du St. Abbé. On suppose que ces mendiants incommodaient les moines, car, peu après en 1210, le successeur de Guillaume, l'abbé Richard, fit ériger une nouvelle et superbe église en briques, assez éloignée de l'église de bois qu'on laissa debout, «afin, est-il dit, que les étrangers et les infirmes pussent y venir prier.» Le corps de St. Guillaume ne fut transféré dans la nouvelle église qu'en 1238\*\*\*).

Dès le XII<sup>e</sup> siècle, la plupart des églises de bois furent remplacées en Danemark par des édifices en pierre, qui se sont conservés en partie jusqu'à nos jours; mais ceux-ci avaient encore des planchers faits de madriers de chêne, et leurs clochers en bois restaient isolés sur les cimetières. La première cause de l'abandon des églises de bois fut sans doute qu'elles étaient bientôt devenues trop étroites

\*) Voy. Saxo, trad. par Vedel, page 444.

\*\*) Voy. *Danmarks Historie*, par Suhm, T. IX. p. 27.

\*\*\*) Voy. *Script. Rer. Dan.* T. I. p. 370.



pour les communautés. Il est à peu près certain que, au temps des Valdemars, la population du Danemark, particulièrement dans la péninsule Jutlandaise, était assez considérable jusqu'à la *Peste noire*; et il paraît également sûr que des contrées aujourd'hui désertes du Jutland occidental, où s'élèvent beaucoup d'églises remarquables en granit, devaient être autrefois plus fertiles. Une autre raison qui fit délaisser les monuments de bois, c'est qu'ils furent souvent détruits par des incendies. Enfin on doit supposer que le bois fut dédaigné par les architectes du XII<sup>e</sup> siècle, qui étaient ordinairement des moines appelés de l'étranger, et accoutumés à bâtir en pierre de taille, ces véritables matériaux du style roman.

Il est assez probable cependant que l'architecture de ces antiques églises de bois n'a pas été sans influence sur la forme des églises en pierre, au XII<sup>e</sup> siècle. L'ancien style classique, le style grec lui-même est évidemment issu d'une architecture dont les matériaux étaient le bois. Les temples de marbre en Grèce semblent rappeler les formes parfaitement caractérisées des constructions en bois. La colonne de pierre a pris la place du poteau de bois; l'architrave celle de la poutre transversale. En Jutland, dans quelques églises en granit datant du XII<sup>e</sup> siècle, on trouve des portails se distinguant des portails ordinaires à plein cintre avec colonnes qui appartiennent au style roman, par des jambages qui sont peut-être une imitation en pierre de ce qui pouvait exister dans les églises de bois. On peut citer comme exemple le portail méridional de la nef dans l'église de Romb, près de Lemvig. Les jambages sont des blocs de granit, hauts et étroits, sur lesquels on a sculpté, en bas-relief, des animaux fantastiques, peut-être des lions, tirant la langue et recourbant leur longue queue qui se termine en feuillage. Sur le tympan est une petite figure du Christ sur la croix, grossièrement sculptée. Ces pierres ont été traitées à peu près comme les planches des églises



de bois avec leurs découpures. Il semble en être de même pour le portail des églises d'OElst et d'OErsted, près de Randers, mais ce n'est qu'une conjecture.



Figures sculptées sur les jambages du portail de l'église de Romb. 1/12.

Le Slesvig est la province de l'ancien Danemark qui a possédé les dernières églises de bois. Une de celles-ci se conserva à Fogsbøl, dans le canton de Beltring, jusqu'en



1601, et fut alors rebâtie. Vestervold, dans le même canton en eut une jusqu'en 1609, et dans l'île d'Øland, près de Föhr, l'église de bois ne fut démolie qu'en 1709. C'était peut-être la seule qui restât.

Ce qui précède n'est guère qu'un recueil de quelques-unes des preuves les plus importantes que nous ayons pu réunir, pour établir que le Danemark, dans sa première période du Moyen-Age, a connu l'art de construire en bois des édifices religieux. Le reste n'est que conjectures plus ou moins probables. Si l'on veut toutefois se former une idée assez vraisemblable de l'architecture de ces églises depuis longtemps disparues, il est assez rationnel d'observer les monuments du même genre dans les autres pays septentrionaux, en Norvège et en Suède. Mais ce serait trop s'étendre que d'étudier les églises de bois de la Silésie, de la Bohême, de la Hongrie, etc., celles-ci ayant d'ailleurs d'autres motifs dans les ornements que les édifices du Nord\*).

La Norvège a de belles églises en bois appelées *Stavkirker* (églises de madriers,) dont les meilleurs modèles sont les églises de Borgund et d'Urnes dans le diocèse de Bergen, de Hitterdal dans le Thelemarken; mais elles sont si universellement connues qu'il serait superflu d'en donner ici une description. Seulement pour déterminer l'âge de quelques-uns de ces monuments, nous mentionnerons une inscription en caractères runiques, gravée sur le portail de l'église de Tind aujourd'hui détruite. D'après l'inscription de ce portail conservé au Musée de Christiania, l'érection de l'église a eu lieu entre les années 1180 et 1190. Au

\*) D'un genre plus rapproché de nos édifices est l'ancienne église de bois de Little Greenstead, en Angleterre dans le comté d'Essex: elle est construite comme les *Stavkirker*, avec des poutres dressées verticalement, mais en chêne. — Voy. *Notes and queries*, III<sup>e</sup> série, T. I. Londres 1862, p. 367. (Ce rapprochement nous a été signalé par M. le professeur G. Stephens.)



Musée des Antiquités de Copenhague, on conserve un beau portail d'une autre église en bois, probablement celle de Øde, dans l'amt de Christian (Norvège)\*); mais peu de ces édifices de bois remontent à une époque aussi reculée: la plupart d'entr'eux appartiennent certainement aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles. A la vérité, leurs arcades sont à plein cintre, mais dans les vallées écartées de la Norvège, ce style s'est maintenu pour les constructions en bois, longtemps après que l'ogive eut été généralement adoptée dans l'architecture religieuse du reste de l'Europe\*\*).

Quant à la ressemblance qui peut avoir existé entre les églises Norvégiennes et Danoises, nous ne prétendons pas qu'elle fût complète et s'étendît à tous les détails. Les églises de Norvège présentent un caractère national particulier, et tout porte à croire que, nulle autre part, l'art de bâtir avec le bois ne s'est développé aussi complètement que dans ce pays. Il paraît qu'aujourd'hui encore le peuple norvégien est doué d'une aptitude spéciale pour les ouvrages en bois et les sculptures; et pendant les longues soirées d'hiver, les paysans savent toujours travailler habilement le bois avec de simples couteaux de poche.

Il est beaucoup plus probable que, pour se faire une idée juste de ce qu'étaient les anciennes églises de bois du Danemark, il faut prendre pour type celles de Suède, spécialement celles qui ont existé jusqu'à nos jours en Småland, dans cette province autrefois limitrophe de l'ancien Danemark. Comme étant les plus intéressantes dans le petit nombre de celles qui subsistent encore, nous citerons d'abord l'église de Roda, pastorat d'Amenehærad, dans le Vermeland, et celle d'Edshult dans le diocèse de Lin-

\*) Voy. *Norske Fornlevninger* de N. Nicolaysen. Christiania 1862. p. 115.

\*\*) Voy. *Denkmale einer sehr ausgebildeten Holzbaukunst aus den frühesten Jahrhunderten in den innern Landschaften Norwegens*, par J. C. C. Dahl. Dresde 1837.



køping\*). Ces édifices, qui paraissent tous les deux remonter au commencement du XIV<sup>e</sup> siècle, sont, à la différence des *Stavkirker* de la Norvège, faits de poutres couchées l'une sur l'autre et assemblées horizontalement. A l'extérieur, ils sont couverts de petites planchettes en chêne, superposées comme des écailles; à l'intérieur s'élèvent des voûtes en planches, dont les unes sont construites en forme de tonnelles, tandis que les autres ont des arceaux croisés. Des peintures murales ornaient presque entièrement ces deux églises, et celles du chœur de l'église de Roda portent la date de 1323\*\*). Ces édifices n'ont point de galeries extérieures ou de colonnades comme il s'en trouve dans les églises de Norvège. Le professeur Brunius\*\*\*) a décrit en détail une autre église de bois, celle de Kalfsvik, située dans le voisinage de Vexjö, non loin des frontières septentrionales de la Scanie. Il pensait qu'elle datait de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle; malheureusement elle fut démolie l'année même où il l'avait examinée (1849). Elle se composait d'une nef oblongue et d'un chœur carré; le plancher était plat comme dans les anciennes basiliques. Les portes primitives étaient très-étroites et à plein-cintre. La nef avait bien à l'intérieur 6<sup>m</sup> 60 de largeur, 10<sup>m</sup> 40 de longueur et 4<sup>m</sup> 80 de hauteur. Les anciennes fenêtres n'ayant que 0<sup>m</sup> 15 de largeur et 0<sup>m</sup> 30 de hauteur, étaient à plein-cintre dans un chassis oblique, et placées à une grande élévation, tout près du plafond. Le chevet plat était percé de deux fenêtres semblables aux précédentes. L'arc triomphal qui vraisemblablement était à plein-cintre, avait été abattu.

\*) Voyez: *Monuments scandinaves du Moyen-Age*, par Mandelgrén. Paris 1862 in fol.

\*\*) Voy. *Peintures murales découvertes dans quelques églises du Danemark*, par J. Kornerup; dans les *Aarbøger for Nord. Oldk.* 1868 p. 50, et dans les *Mémoires* 1868, p. 182.

\*\*\*) Voy. *Konstanteckningar under en resa, år 1849*, par C. G. Brunius. Lund 1851, p. 643.



Cette église était construite de fortes pièces de sapins ébranchés, et ses parois soutenues en dedans et en dehors par des étais boulonnés. Elles furent revêtues extérieurement d'échandoles en chêne, et leur surface intérieure aplanie et peinte. Sur une poutre qui avait fait partie de l'arc triomphal on lisait l'inscription suivante: «Cette église a été ornée de peintures murales à diverses époques, en 1333—1665—1747, de même qu'on la repeinte en 1815, avec la sacristie et le parvis.» — Le plancher se composait d'ais fendus et dégauchis, sans être sciés. A l'extérieur, l'édifice avait un aspect tout particulier avec sa toiture d'échandoles, autrefois peintes en rouge, alors garnies, presque partout, d'une mousse fine de couleur vert tendre, l'*Evernia vulpina* qui recouvre ordinairement les vieilles constructions en bois. A côté de l'église s'élevait un clocher de bois à quatre pignons, du milieu desquels s'élançait une élégante flèche, analogue à celle des beaux clochers du Bleking. — Il est hors de doute que nos églises de bois danoises, elles aussi, devaient être peintes intérieurement, et ornées soit d'images de Saints, soit de lignes multicolores tracées sur le fond de chêne. Nous avons déjà signalé, en parlant du caveau de la reine Thyra, l'emploi de la couleur pour décorer des sculptures en bois de chêne\*).

Ces vieilles églises de bois aujourd'hui disparues ont été le lieu, le théâtre de beaucoup d'événements remarquables de l'histoire du Danemark. Ces monuments avaient un caractère septentrional si prononcé, qu'il est vraiment regrettable pour la science, que le temps n'ait pas respecté quelques uns d'entr'eux. Ils constituaient une branche assez importante de l'histoire de notre architecture religieuse, pour mériter qu'on prît la peine de chercher dans les documents les notions éparses et trop rares qui les concernent.

\*) L'analyse chimique a fait voir que ces peintures étaient préparées à l'huile, ou avec un autre corps gras.

TROUVAILLES DANOISES  
DU COMMENCEMENT DE L'ÂGE DE FER.

par C. ENGELHARDT.

Avec 2 planches \*).

(Traduit par E. Beauvois.)

Le premier âge de fer, qui pour le Nord s'étend à peu près entre les années 250 à 500 après J. Ch., est en quelque sorte préhistorique pour le Danemark, puisque nous ne pouvons dire avec certitude quel peuple occupait alors le pays. Il est d'autant plus important d'interroger les antiquités et de comparer la civilisation danoise de cette époque avec celle qui régnait dans d'autres pays plus méridionaux et mieux éclairés par la lumière de l'histoire. Nous allons décrire quelques trouvailles caractéristiques, dont les unes renfermaient à la fois des objets romains et barbares, mélange qui se rencontre dans presque toutes les trouvailles de cette période; les autres, plus rares, ne contenaient que des objets romains, dont on parviendra probablement à déterminer la date, quand on aura réuni un plus grand nombre de matériaux.

I.

De 1828 à 1835, on a trouvé à plusieurs reprises des objets remarquables à *Himlingøie* (Sélande), dans un long monticule de peu d'élévation, appelé *Bavnehøj*. Ce monticule avait originairement de 65 à 75<sup>m</sup> de longueur. C'est en extrayant le gravier dont il se compose, que l'on recueillit

\*) Ces deux planches, gravées il y a bien des années, étaient restées inédites; on ne les publie aujourd'hui qu'après les avoir fait retoucher par J. Magnus Petersen.



au milieu des cailloux des objets qui n'occupaient plus leur position primitive. On trouva plusieurs fois des squelettes humains, mais, comme aucun archéologue n'assistait aux fouilles, on n'a que peu de renseignements à cet égard. Une fois on trouva un squelette humain, d'environ 1<sup>m</sup> 85 de longueur, étendu dans la terre nue, sans être entouré de pierres et sans traces de cercueil de bois. Une *bague d'or massif* (Pl. I, 4), en forme de spirale à trois tours, aplatie par devant et ornée de trois têtes d'animaux ou d'oiseaux, était adhérente à un os du bras d'un autre squelette qui avait la tête tournée au sud, les pieds au nord. L'endroit où se trouvait l'anneau était entouré d'un cercle de moellons, circonstance également observée dans quelques unes des plus importantes d'entre les rares sépultures connues du moyen-âge de fer (V<sup>e</sup>—VIII<sup>e</sup> siècles\*).

Trois autres *anneaux d'or* ont été trouvés dans ce monicule: deux bagues en spirale, simples et minces; l'une de deux, l'autre de quatre tours; la troisième qui, d'après les inventeurs, ressemblait à une boucle de coffret, fut bientôt vendue à un voyageur et plus tard fondue. Les deux spirales conservées n'ont pas été rognées aux bouts et se distinguent ainsi des anneaux de paiement.

Du même lieu proviennent sans doute aussi deux *fibules*, dont l'une porte une inscription en runes anciennes (voy. la fig. 1 ci-après); il lui manque au milieu quelque chose, probablement une plaque ronde décorée, que l'on peut supposer avoir été semblable à celle d'une fibule analogue, (fig. 2) trouvée à Storeheddinge (Sélande). Trois boutons de verre (?) bleu sont incrustés dans la plaque supérieure de la fibule de Baynehoi; une ovale de même matière et de même couleur l'est également dans la plaque inférieure. Cette fibule est de bronze revêtu d'une mince feuille d'argent; le devant est de plus doré ou plaqué d'or. Les

\*) Cfr. *Aarbøger* 1858 p. 135—138.

runes sont légèrement gravées avec la pointe d'une aiguille; on lit HARISO, qui correspond probablement à *Hersa*, nom de femme chez les anciens Scandinaves\*). — Il y a aussi

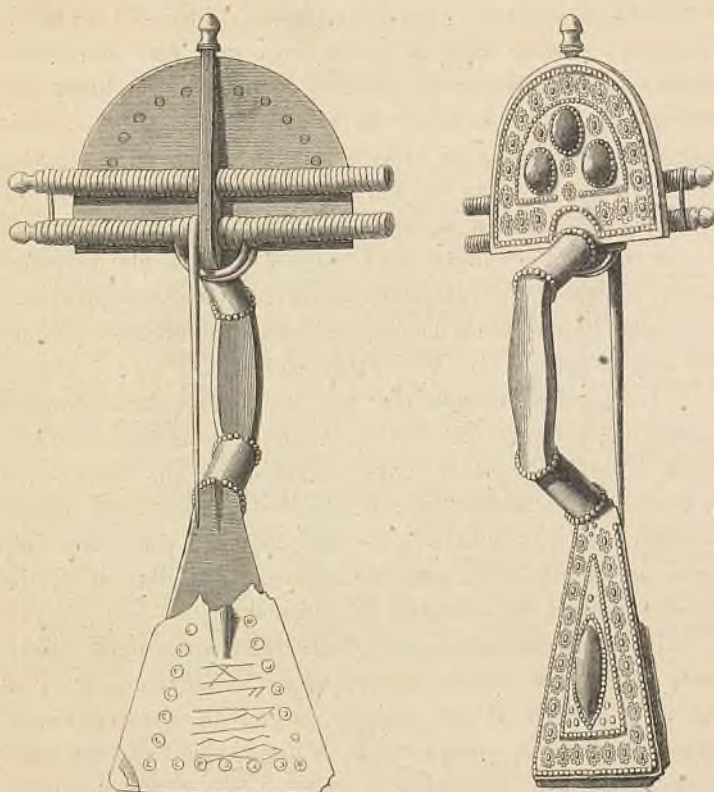


Fig. 1. †

un fragment d'une autre fibule, en bronze, de forme romaine ansée, décorée d'ornements gravés (voy. la fig. 3 ci-contre).

\*) Voy. *The old-northern runic Monuments of Scandinavia and England*, par G. Stephens, Copenhague et Londres, 1866—68, in fol.





Fig. 3.  $\frac{1}{1}$ .

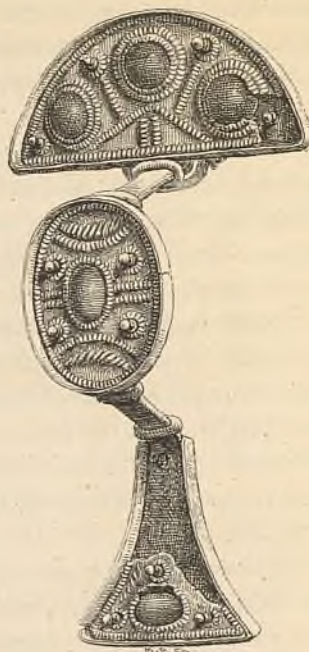


Fig. 2.  $\frac{1}{1}$ .



Fig. 5.  $\frac{1}{2}$ .



Fig. 4.  $\frac{1}{1}$ .



Fig. 4 a.  $\frac{1}{1}$ .

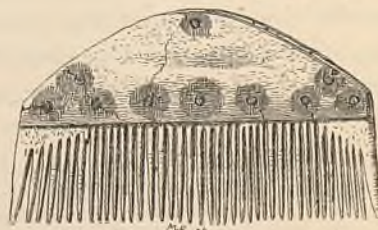


Fig. 6.  $\frac{1}{2}$ .

Quant au fragment central d'une grande fibule ronde et élégamment décorée (analogue au n°. 395 des *Nordiske Oldsager* de Worsaae), on n'est pas certain qu'il provienne aussi de cette trouvaille.

Toutes les *perles* (voy. la fig. 4 dans le texte) ont été envoyées ensemble; elles ont donc été probablement trouvées réunies et faisaient sans doute partie d'un seul et même collier. Une trentaine d'entr'elles, c'est-à-dire la plus grande partie, sont petites et à peu près rondes, en verre bleu foncé et brun; une seule, émaillée de verre jaune, consiste en verre opalin avec un noyau sur lequel est appliquée une feuille d'or, et en verre bleu clair avec ornements blanchâtres dans l'intérieur de la pâte. La plus grande perle, en verre vert clair, non décorée, a 0<sup>m</sup> 025 de diamètres; deux perles d'ambre ont la forme spéciale à la première période de l'âge de fer (fig. 4 a).

Une *épingle de bronze* (fig. 5 dans le texte), peut-être une broche à cheveux, longue de 0<sup>m</sup> 20, se termine en une pointe sous laquelle se trouve une plaque rhomboïdale percée de dix trous disposés en croix.

On a trouvé successivement dans ce monticule deux *peignes* à dos arrondi, passablement complets, longs de 0<sup>m</sup> 09 (voy. fig. 6), et des fragments d'un troisième; ils consistent en plusieurs morceaux d'os, placés entre deux plaques d'os assemblées par des rivets de bronze; l'une des faces de l'un d'eux est ornée de cercles concentriques.

Mais les objets les plus remarquables provenant du Bavnehoi sont les nombreux vases et gobelets de verre, d'argent et de bronze. Une *corne à boire* (pl. I, 3), presque unique en son genre dans les pays septentrionaux\*), en

\*) La trouvaille de Heddernheim, conservée au musée de Wiesbaden, a donné beaucoup d'exemplaires de ces cornes à boire en verre. (Voy. *Römergräber in Meklenburg* par C. F. Lisch dans les *Meklenburgische Jahrbücher*. Schwerin, 1870.)



verre blanchâtre, est ornée extérieurement de filets de même couleur que la corne, et à ce qu'il paraît fondus avec elle; elle a 0<sup>m</sup> 085 de diamètre à l'orifice, et environ 0<sup>m</sup> 37 de longueur en suivant la courbure. Elle était remplie de gravier quand on l'exhuma. — Dans la partie septentrionale du tertre, on a trouvé à peu de profondeur en terre un grand *gobelet*, à pied rond et bas, en verre verdâtre (Pl. I, 5), lequel est également orné à l'extérieur de filets en verre opalin, coulés sans précision ni régularité et disposés au bas en feuilles découpées, au-dessus en réseau; il a 0<sup>m</sup> 26 de hauteur et 0<sup>m</sup> 105 de diamètre à l'orifice.

Outre une petite *tasse en verre* incolore passablement épais, qui a 0<sup>m</sup> 065 de hauteur et 0<sup>m</sup> 093 de diamètre à l'orifice (Pl. I, 2), et un autre vase en verre, de même grandeur à peu près, mais qui fut brisé presque immédiatement, la trouvaille a donné deux *gobelets d'argent*, d'un travail absolument identique (Pl. I, 1). La hauteur est de 0<sup>m</sup> 113, le diamètre à l'orifice de 0<sup>m</sup> 102. La partie supérieure, en forme de coupe un peu resserrée près du bord, est faite d'une mince plaque d'argent martelé, et rivée au pied par trois petites pointes d'argent. Celui-ci, dont le vide intérieur était, d'après les anciens rapports, rempli de terre, est décoré d'ornements rivés plaqués d'or (fig. 7 dans le texte). Autour du bord de la coupe est rivé un large cercle d'argent, plaqué d'or et orné de figures en demi-relief, qui sont frappées avec sept coins différents: deux têtes vues de face avec moustaches et casque; un homme casqué, nu et accroupi, tenant de la main droite un poignard; deux quadrupèdes un peu différents, pourvus de crinière (probablement des chevaux); une bête à corne (bœuf ou cerf?); un oiseau à bec crochu et deux autres moindres à bec ouvert (peut-être ses petits). Entre ces figures, qui se reproduisent en deux séries dans le même ordre (à l'exception des deux faces humaines qui manquent sur l'un des gobelets), il y a des points, des cercles, des rosaces et des croix;



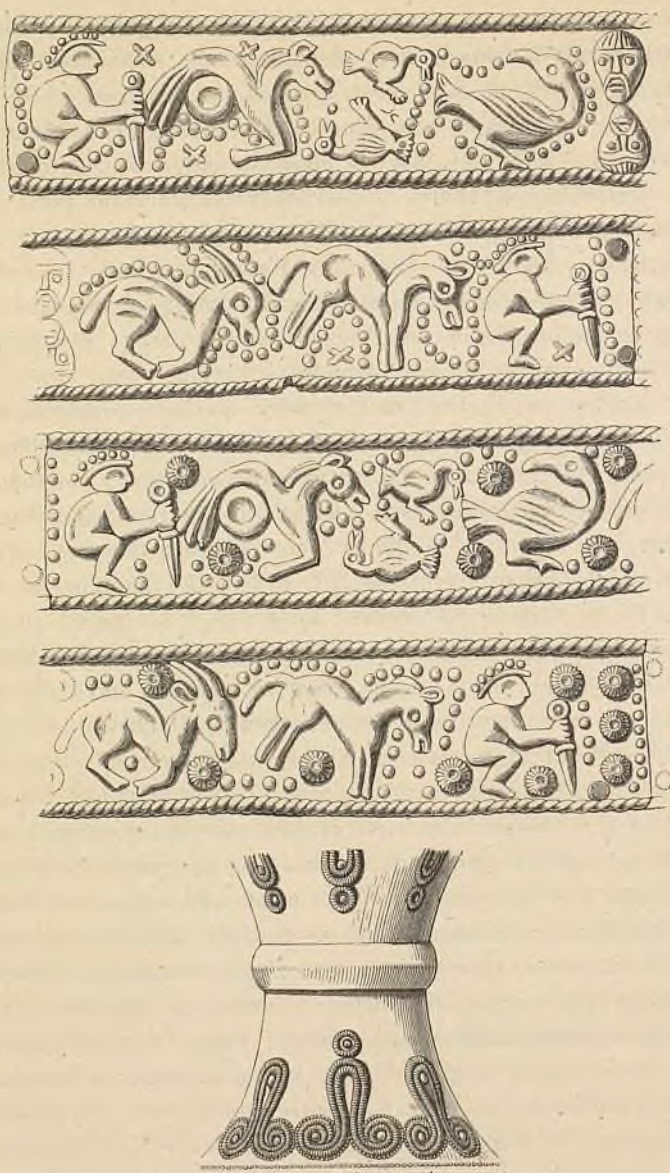


Fig. 7.



ces dernières pourtant ne se voient que sur l'un des gobelets. Le dessin est d'une main inhabile et le goût n'atteste pas l'influence de l'art classique; il est purement barbare et rappelle un peu les ornements des cornes d'or, les figures rivées sur une phalère de la trouvaille de Thorsbjerg (Pl. VI), et en partie les chimères d'une autre phalère (même fouille, pl. VII).

Les autres vases (plusieurs passoires, une casserolle, un cratère, un seau et un bassin), tous en bronze, sont des produits romains ou demi romains (pl. II). Le *cratère* avec son pied a 0<sup>m</sup> 20 de hauteur, et 0<sup>m</sup> 21 de diamètre à l'orifice (pl. II, 9). Près du bord sont gravées des scènes de chasse: un lion et deux chevaux; un tigre et deux boucs; un chien et deux chevreuils; ces animaux sont séparés par des arbres et des plantes, dont les feuilles, à en juger par quelques traces, doivent avoir été argentées. L'attitude des animaux est extrêmement mouvementée et le quadrupède le plus rapproché de chaque bête de proie tourne la tête vers celle-ci. Bien que cette œuvre ne soit pas d'un artiste proprement dit, elle témoigne incontestablement de l'influence du goût classique. On a trouvé dernièrement à Häven dans le Meklenbourg un autre cratère analogue dans son ensemble (*Meklenburgische Jahrbücher*, 1870). — Le *seau* (pl. II, 6) en bronze peu épais est d'un travail fort simple; il a 0<sup>m</sup> 27 de hauteur et 0<sup>m</sup> 26 de diamètre à l'orifice. Le fond a été ajouté après coup et fixé par une bordure. — Ces deux vases ont été trouvés dans la couche d'humus de la partie méridionale du monticule. A peu près au milieu de celui-ci, on découvrit un grand *bassin plat* (pl. II, 8), couvert d'un côté et pourvu d'un bec qui sert de goulot. Il contenait les deux gobelets d'argent (I, 1), une casserolle avec passoire (II, 7), et la petite tasse de verre (I, 2). Ce bassin a 0<sup>m</sup> 118 de hauteur et 0<sup>m</sup> 325 de diamètre à l'orifice; il est en bronze très-mince et étamé de zinc à l'intérieur; le fond est tourné et passablement bombé au milieu. Le cou-



vercle, de métal plus épais, décoré de figures géométriques imprimées avec plusieurs poinçons, couvre le bec et la partie la plus voisine, environ le tiers, du bassin. Il semble avoir été pourvu d'un revêtement, vraisemblablement en bois; à en juger d'après les traces de rouille, il a été entouré de trois cercles.

La *passoire* et la *casserolle* (pl. II, 7), toutes deux en bronze et pourvues chacune d'une poignée plate, vont l'une avec l'autre: la première entrant exactement dans la seconde. Le diamètre à l'orifice est de 0<sup>m</sup> 113, la hauteur de 0<sup>m</sup> 045; la poignée a 0<sup>m</sup> 012 de longueur. On doit avoir souvent exhumé du monticule des vases de même genre, mais, outre les deux que nous venons de décrire, on n'a conservé qu'une passoire de bronze à fond tourné. Il y en a plus de vingt analogues au Musée de Copenhague; quelques-unes ont sur la poignée des marques de fabrique en lettres latines: DISAUCUS F. — NIGELLIO F. — GICICATI. — P. CIPI. POLIBI F.\*) et, circonstance remarquable, on en rencontre dans presque toutes les grandes trouvailles romaines des Provinces baltiques.

Dans le mémoire que M. J. J. A. Worsaae a publié sur la *Signification des dépôts faits dans les marais danois pendant le premier âge de fer*, il émet l'opinion que c'est par motif de religion que l'on a jeté ces objets dans les marais, après avoir tordu plusieurs des armes. En parlant des passoires placées dans les casseroles, et d'autres vases et gobelets de bronze, d'argent et de verre que l'on trouve dans les tombeaux et ailleurs, il ajoute que «probablement «ces vases proviennent des sacrifices ou des festins religieux «qui ont eu lieu soit en pleine campagne, soit lors de la «consécration des tombeaux. Ceux-ci en effet renferment

\*) Voy. ci-dessus p. 96. — Cfr. sur les trouvailles analogues faites au nord de l'Allemagne, *Römergräber in Meklenburg*, par C. F. Lisch (dans *Meklenb. Jahrbücher*, 1870).



«parfois des ossements d'animaux, une fois par exemple d'un porc et d'une oie sauvage. Je dois à M. le Dr. Fenger la remarque intéressante et très-vraisemblable que les passoires ont évidemment servi à passer le sang des victimes, qu'il fallait battre et couler pour l'empêcher de se coaguler. Les casseroles placées sous les passoires, auxquelles elles s'adaptaient étroitement, recevaient le sang que l'on recueillait pour les cérémonies du sacrifice et notamment pour en asperger les assistants\*)».

Il est évident que le monticule a servi de cimetière au commencement de l'âge de fer, et les objets exhumés sont certainement tous des dons funéraires, car beaucoup de trouvailles attestent que l'on déposait dans les sépultures de semblables ustensiles et bijoux\*\*). Le plus souvent on trouve près des squelettes ou des ossements brûlés cinq à six vases, dont les uns sont généralement grands, les autres moindres; mais ils sont souvent en terre cuite et fabriqués dans le pays; il est plus rare qu'ils soient, comme dans le Bavnehøj, en bronze et en verre. Tandis que beaucoup d'autres objets de ce genre, trouvés avec des cadavres, en Sélande, étaient déposés dans des bancs de gravier ou en pleine terre, sans être entourés ni couverts, ceux du Bavnehøj étaient en partie dans l'enceinte de pierres mentionnée plus haut, et par suite ils semblent plutôt appartenir à la fin du premier âge de fer ou peut-être au moyen-âge de fer.

Ainsi d'un côté il est hors de doute que les vases de verre et de bronze sont tous des produits romains, importés en Danemark par des marchands dont l'itinéraire sera peut-

\*) Dans *Oversigter over det k. danske Videnskabernes Selskabs Forhandlinger*, in 8vo p. 242—268; aussi résumé en français dans le même recueil.

\*\*) Voy. *Denmark in the early iron age*, par C. Engelhardt, Londres. 1866, in 4to, p. 8 et s.

être déterminé un jour au moyen des trouvailles de semblables antiquités romaines, dans le Meklenbourg, le Hanovre et jusque dans la Hesse. D'autre part, il n'est pas moins certain que les rites funéraires susmentionnés ne sont pas romains, non plus que les anneaux d'or; que les runes n'ont pas été gravées par les conquérants du monde; que les gobelets d'argent (pl. I, 1) avec leurs figures incorrectes d'hommes et d'animaux, dont il y a aussi des échantilles sur d'autres objets du premier âge de fer, sont des produits d'un art barbare, mais pourtant original et complètement développé dans son genre. Mais, jusqu'à plus ample informé, on peut discuter si la reproduction des figures dans le même ordre et par série n'est pas peut-être imitée d'un modèle classique.

---



## SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DU NORD.

Séance du 21 Mars 1865.

Sous la présidence de M. le conseiller *Brinck-Seidelin*.

Le comité élu dans la séance du 12 Décembre 1864 pour réviser les statuts de la Société, dépose ses propositions qui sont ensuite discutées.

Séance trimestrielle du 4 Avril 1865.

Sous la présidence de M. le Professeur *N. L. Westergaard*.

Les propositions du comité de révision ayant été mises aux voix, on vote, entre autres changements:

qu'au lieu d'un secrétaire, il y en aura à l'avenir deux, dont un pour la publication des vieux manuscrits, et un pour celle des écrits archéologico-historiques de la Société;

que, pour faciliter le travail des secrétaires, on maintiendra une section des manuscrits, et une des antiquités, composées chacune au moins de cinq membres, et présidées par les secrétaires respectifs;

que la direction présentera chaque année à la Société un budget des recettes et des dépenses pour l'exercice suivant;

qu'au lieu des deux écrits archéologico-historiques publiés jusqu'ici, savoir: les «*Annaler for nordisk Oldkyndighed og Historie*» et l'«*Antiquarisk Tidskrift*», il n'en sera publié qu'un seul, sous le titre de «*Aarbøger for nordisk Oldkyndighed og Historie*», qui paraîtra tous les trois mois, et que la publication qui est surtout destinée pour l'étranger: les «*Mémoires des*

Antiquaires du Nord», formera tous les six ans un volume composé de six livraisons,

et que la Société se réunira régulièrement une fois au commencement de chaque mois depuis le mois de Novembre jusqu'au mois d'Avril inclusivement.

On procède ensuite à l'élection des fonctionnaires de la Société. Mr. le conseiller *J. J. A. Worsaae* est nommé vice-président, Mr. le professeur *K. Gislason*, secrétaire de la section des manuscrits, *M. C. F. Herbst*, secrétaire de celle des antiquités, et *M. F. S. Bang*, caissier.

#### Séance mensuelle du 9 Mai 1865.

Sous la présidence du vice-président.

S. A. R. le prince *Humbert* de Savoie, le Prince *Amédée*, duc d'Aoste, et le prince *Otto*, duc de Montferrat, sont nommés membres fondateurs, et l'on reçoit en outre dans cette séance 15 nouveaux membres, dont 14 des pays du Nord.

Pour compléter le nombre des membres de la section des manuscrits, qui n'en avait qu'un seul, l'archiviste *Sigurdsson*, et de celle des antiquités, qui se composait des conseillers *Thomsen* et *Worsaae*, ces membres, d'accord avec la direction, proposent de nommer :

Dans la section des	Dans la section des
Manuscrits	Antiquités
MM. <i>G. Brynjulfsson</i> ,	MM. <i>C. Engelhardt</i> ,
le Professeur <i>K. Gislason</i> ,	le conseiller <i>J. Forch-</i>
le Conseiller <i>A. F. Krieger</i> ,	<i>hammer</i> ,
le Professeur <i>G. Stephens</i> ,	<i>C. F. Herbst</i> ,
le Professeur <i>P. G. Thor-</i>	le Professeur <i>F. Schiern</i> ,
<i>sen</i> ,	le Professeur <i>J. S. Steen-</i>
le Professeur <i>N. L.</i>	<i>strup</i> ,
<i>Westergaard</i> .	<i>A. Strunk</i> ,

Ces choix sont approuvés par la Société.

On dépose sur le bureau les « *Annaler for nordisk Oldkyndighed og Historie* » pour l'année 1861.



Le vice-président, M. le conseiller *Worsaae*, lit un rapport sur des recherches entreprises par l'ordre du feu roi *Frederik VII* dans le tombeau du roi *Erik Glipping*, dans la cathédrale de Viborg, et montre plusieurs objets qui en proviennent.

M. le professeur *G. Stephens* fait voir les dessins de diverses pierres portant des signes ou symboles grossièrement taillés ou gravés en creux, et trouvées en Irlande, en Ecosse et dans le Nord de l'Angleterre, lesquelles on suppose appartenir à l'âge de pierre, et invite les membres présents, au cas qu'ils en trouvent de pareilles dans le Nord, à examiner si les figures sont taillées avec des outils en pierre ou en fer. Le vice-président et M. le professeur *Steenstrup* donnent quelques renseignements à ce sujet.

Les ouvrages adressés à la Société depuis la dernière séance sont comme d'habitude déposés sur le bureau.

Séance mensuelle du 7 Novembre 1865.

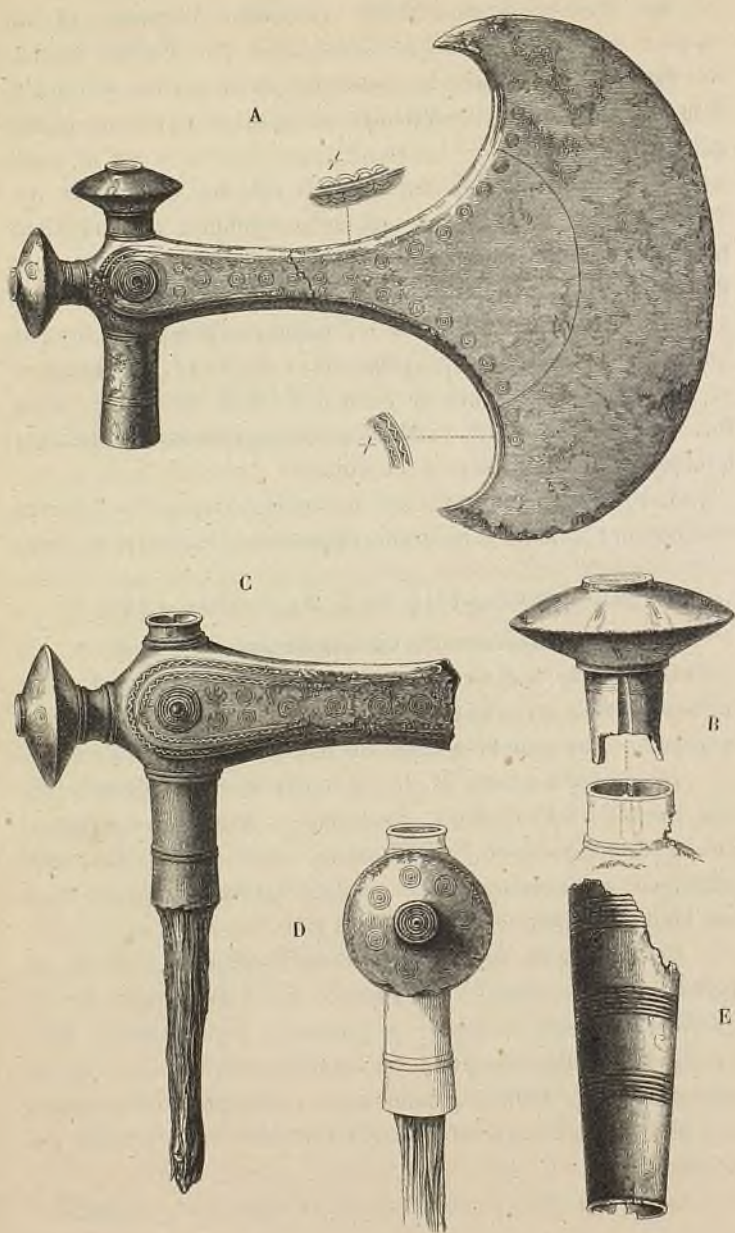
Sous la présidence du vice-président.

Depuis la dernière séance a paru l'*Antiquarisk Tidsskrift* pour 1861—1863, lequel a été distribué en Septembre aux membres de la Société dans les pays du Nord.

Le vice-président, M. le conseiller *Worsaae*, lit un éloge des conseillers *C. C. Rafn*, fondateur et secrétaire perpétuel de la Société, et *C. J. Thomsen*, mort le 21 Mai 1865 après en avoir été membre pendant 40 ans (imprimé dans les *Mémoires* pour 1866 p. 1—11).

Le secrétaire de la section des antiquités, M. *C. F. Herbst*, donne ensuite un aperçu des subventions que la Société a accordées depuis sa fondation pour la publication de divers écrits, rappelle les grands services que feu le conseiller *C. C. Rafn* a rendus sous ce rapport, et présente une liste de ce qui reste en réserve des écrits publiés par la Société.

On reçoit 15 nouveaux membres dont six étrangers.





Séance mensuelle du 12 Décembre 1865.

Sous la présidence du vice-président.

Peu après la dernière séance ont paru les *Annaler for nordisk Oldkyndighed og Historie* pour l'année 1862.

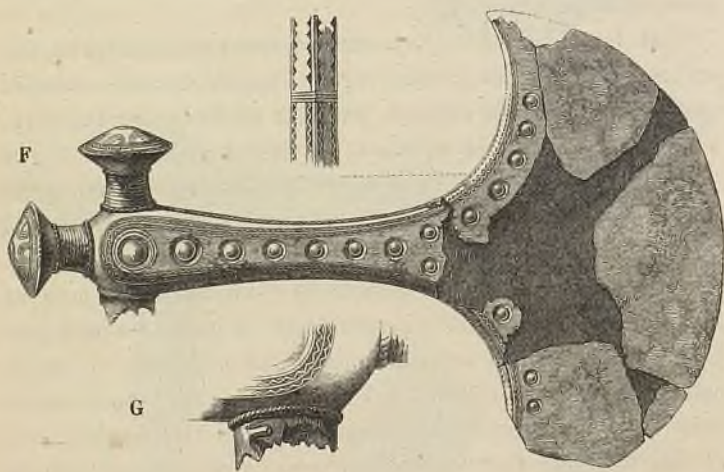
M. C. *Engelhardt* décrit une remarquable trouvaille d'antiquités du premier âge de fer, qui ont été recueillies dans la tourbière de Kragehul, près de Flemløse en Fionie, en partie à une époque antérieure, pendant l'exploitation de la tourbe, en partie dans des fouilles qu'il a lui-même entreprises cette année pour le compte du musée des antiquités scandinaves, et montre plusieurs objets provenant de cette tourbière (Cette description se trouve dans les *Aarbøger* pour 1866 p. 157—172\*).

M. le professeur G. *Stephens* présente ensuite deux haches en bronze d'un modèle assez rare qui ont été trouvées enfouies tout près de la surface du sol, dans les environs de Skogstorp, à Eskilstuna, dans la province de Södermanland, en Suède (voir les figures A—E, et conf. les *Aarbøger* pour 1866 p. 120—132, où se trouve le rapport de M. *Stephens* ainsi que les remarques de M. C. F. *Herbst*).

La hache entière A mesure 39 centimètres de long et  $29\frac{3}{4}$  de large au dessus du tranchant. Les deux sont à peu près pareilles; elles ont été coulées sur un noyau en argile cuite, et sont si minces que l'épaisseur du bronze est à peine d'un millimètre. Cela prouve une habileté surprenante, et fait voir que l'art du fondeur avait atteint dans l'âge de bronze un haut degré de perfection, d'autant plus que les

\*) Plus tard, M. C. *Engelhardt* a, avec l'aide de la Société, publié une description plus détaillée de cette trouvaille, en l'accompagnant d'un grand nombre de dessins «Kragehul Mosefund» (La trouvaille de la tourbière de Kragehul) Kjøbenhavn 1867 4°.

différents ornements qui les recouvrent ont également été coulés, et sont très nets et très distincts. Les haches sont décorées d'élégantes incrustations en or qui se recourbent autour des bords, et de morceaux d'ambre enchâssés. Les douilles renferment des restes d'une masse résineuse noirâtre, composée d'écorce de bouleau et de résine peut-être mélangée d'ambre, et qui servait à fixer les manches, et dans l'une d'elles on trouve encore un fragment de manche en chêne long de 18 centimètres. A l'un des manches appartient évidemment le petit cylindre en bronze (Fig. E) qui a été trouvé avec les haches; il a une longueur de 13 cent. et porte sur un des côtés un petit trou qui est peut-être la marque d'un clou.



Comme point de comparaison avec ces haches suédoises, on en présente deux autres semblables, découvertes à deux pieds d'une grosse pierre, et à deux pieds de profondeur, dans la forêt de Brøndsted, à Gauerlund, près de Veile. La plus complète des deux, qui est représentée Fig. F. G., a maintenant une longueur de 40 cent.  $\frac{2}{3}$ . Ces haches ont



également été coulées sur un noyau d'argile cuite, et, dans quelques uns des creux, on distingue encore des ornements en or appliqués sur une couche d'une masse résineuse noirâtre, qui était souvent employée dans l'âge de bronze comme émail et comme mastic, et qu'on trouve même en petits morceaux dans les urnes funéraires avec des os brûlés.

Les incrustations d'ambre ne sont pas très fréquentes parmi nos antiquités de l'âge de bronze. On en trouve sur les poignées de deux épées de bronze, et sur deux grands doubles boutons de bronze, dont l'un est représenté dans la 5<sup>e</sup> livraison des Antiquités préhistoriques du Danmark (l'âge du bronze) par *A. P. Madsen*.

*M. C. F. Herbst* remarque (*Aarbøger* 1866 p. 132) que ces haches, tant à cause de leurs dimensions que de leur grande fragilité, n'ont jamais pu être employées comme armes, ce qui est encore confirmé par la circonstance que le noyau intérieur d'argile cuite sur lequel elles ont été coulées, s'étendait jusqu'au tranchant, de sorte qu'on n'a pu ni marteler ni aiguiser ce dernier, de même qu'une fois endommagé, il a dû être impossible de l'affiler de nouveau. *M. le professeur G. Stephens* pense que c'étaient des haches d'apparat servant dans les cérémonies religieuses, et on a cru auparavant qu'elles étaient employées en guise de bâtons de commandement ou comme ornements pour des idoles.

Comme le remarque encore *M. C. F. Herbst* à propos de l'usage auquel étaient destinés les objets de ce genre, il est intéressant d'observer que le musée des antiquités du Nord à Copenhague possède sept pointes de javelots en bronze, longues de  $11\frac{3}{4}$  à  $19\frac{1}{2}$  centim., qui ont été coulées de la même manière que les haches, et dont le noyau intérieur en argile s'étend jusqu'à l'extrémité de la pointe. Des pointes de lance analogues ont été découvertes en Suède (voir *N. G. Bruzelius*, *svenska fornlemningar* 1<sup>er</sup> fasc. p. 46).

Deux membres danois sont reçus dans cette séance.



## Séance mensuelle du 9 Janvier 1866.

Sous la présidence du vice-président.

Le *vice-président* ouvre la séance en souhaitant la bienvenue à S. A. R. le Prince Royal, présent pour la première fois au sein de la Société, et en exprimant le vœu que celle-ci puisse conserver et accroître parmi le peuple l'intérêt pour les monuments nationaux qui a poussé S. A. R. à suivre l'exemple de son auguste père, et à devenir membre de la Société.

S. A. R. le Prince de Galles est reçu comme membre fondateur, et on reçoit en outre 15 nouveaux membres, dont 11 étrangers.

M. le professeur *J. Steenstrup* fait diverses communications relatives, les unes à des figures taillées ou gravées en creux sur quelques pierres de la chambre sépulcrale de Lunde-høj, paroisse de Heltborg, bailliage de Thisted, et sur une pierre maintenant détruite, qui formait le toit d'une chambre sépulcrale près de Roskilde, et les autres à des restes de constructions sur pilotis qu'on croit avoir découverts sur les côtes de la Baltique, notamment dans le Meklenbourg, et montre ensuite plusieurs trouvailles d'antiquités en pierre provenant des tourbières danoises.

Le secrétaire de la section des antiquités, M. *Herbst*, après avoir appelé l'attention sur quelques unes des figures mentionnées par M. le professeur *Steenstrup*, montre une pierre avec des signes en creux analogues que possède le musée des antiquités du Nord, et, rappelant les figures présentées par M. le professeur *G. Stephens* dans la séance du 9 Mai 1865, fait voir des dessins de figures semblables qui se trouvent sur des pierres provenant de la propriété de Krapperup, près du Kullen. Le baron *C. Gyllenstjerna* de Krapperup, l'auteur de ces dessins, communique à la Société divers renseignements à ce sujet, et le vice-président y ajoute quelques remarques.



M. *Engelhardt* établit une comparaison entre les bateaux trouvés dans la tourbière de Nydam et ceux dont on se sert encore dans le Nordland, et, entre autres objets, présente à l'appui un taquet d'aviron d'un bateau du Nordland. A l'occasion de cette communication (*Aarbøger* 1866 p. 197—206), M. G. *Brynjulfsson* fait connaître quelques particularités relatives aux anciens noms de certaines parties des bateaux.

#### Séance mensuelle du 6 Février 1866.

Sous la présidence du vice-président.

Dans cette séance, à laquelle assiste S. A. R. le Prince Royal, on reçoit 4 nouveaux membres, dont un étranger.

La section des antiquités propose que M. le capitaine d'artillerie O. *Blom* soit nommé membre de cette section à la place de feu M. le conseiller *Forchhammer*, et ce choix est approuvé.

Le secrétaire de la section des antiquités, M. C. F. *Herbst*, présente une riche et remarquable trouvaille d'objets en or qui ont été découverts au mois de Septembre 1865 en labourant le champ de Brangstrup, dans la paroisse de Ringe en Fionie. Ces objets comprennent :

1—2) deux anneaux formés d'une tige d'or allié d'argent, épaisse et travaillée au marteau, et dont l'un porte un petit anneau également en or allié d'argent (Fig. 1);

3) un morceau de 26,<sup>cent</sup> 2 de long, coupé d'un bracelet d'or en spirale, et courbé en quatre spires. Dans une des spires est engagé un morceau recourbé d'une barre plate en or (Fig. 2);

4) une garniture en or de 6,<sup>cent</sup> 5 de long environ pour le bout d'une étroite courroie. Elle est formée d'un ruban en or de 0,7 cent. de large. Dans l'anse de la garniture est un morceau coupé d'une barre ronde et massive en or (Fig. 3);

5—20) des pendants en demi-lune, ronds et carrés, formés de plaques d'or uni et munis d'anses (Fig. 4—9). On y trouve parfois des figures d'hommes et d'animaux en demi-relief (Planche Brangstrup Fig. 1—5). Ces bijoux ont aussi quelquefois la forme de feuilles (Planche Fig. 6—9);

21) une garniture hémisphérique en or (Planche Fig. 10);

Fig. 1.

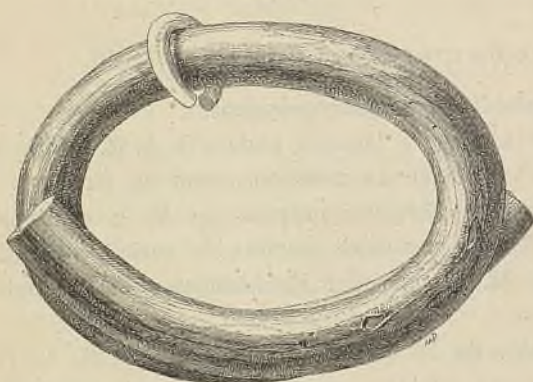


Fig. 3



Fig. 2.



Fig. 10.



22) un anneau en or massif (Fig. 10);

23—68) les 46 monnaies romaines en or que renfermait cette trouvaille vont de Trajan Decius (249—51) jusqu'à Constantin II (337—351), et, comme l'a remarqué M. *Herbst* dans sa description de la trouvaille (Aarbøger 1866 p. 327—349), elles indiquent approximativement l'époque où ces objets ont été enfouis. Les plus récentes datent de 340—350



environ, et comme un grand nombre de celles qui sont plus anciennes sont plus ou moins usées, tandis qu'il en est

Fig. 5.



Fig. 8.

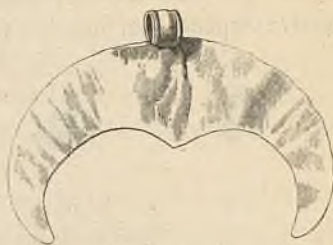


Fig. 4.

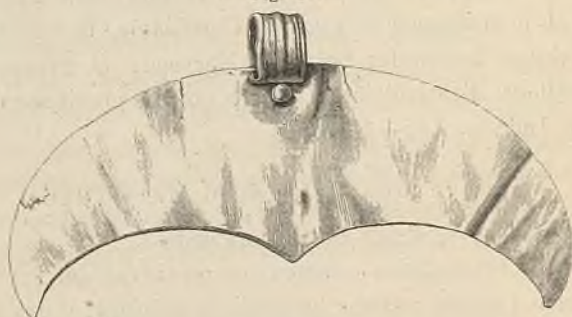


Fig. 6.



Fig. 7.



Fig. 9.



tout autrement des premières, dont l'empreinte est encore très nette et très distincte, on peut bien admettre qu'il ne s'est pas écoulé beaucoup de temps, 50 ans au plus, entre

l'époque où les monnaies les plus récentes ont été frappées et celle où l'enfouissement a eu lieu. Toutes les monnaies, à l'exception d'une seule, sont ou percées ou munies d'une anse. (Pl. Brangstrup, Fig. 11—13.) Les anses sont de quatre espèces qui ont les formes représentées ci-après :



a.



b.



c.



d.\*)

Le vice-président, M le conseiller *Worsaae*, donne, d'après les rapports de M. le recteur *Henrichsen* d'Aalesund et de M. le professeur *O. Rygh* de Christiania, une description de quelques trouvailles faites en Norvège, et présente des échantillons d'antiquités en pierre qui en proviennent (Mémoires 1868 p. 185—195).

#### Séance mensuelle du 6 Mars 1866.

Sous la présidence du vice-président.

M. *G. Brynjulfsson* communique un travail sur les chants consacrés par les anciens bardes à la description des images peintes sur les boucliers, les édifices, etc.

M. *V. Boye* décrit ensuite quelques tumulus de l'âge de bronze qu'il a lui-même explorés, montre les objets qui y ont été recueillis, et prouve par plusieurs exemples que les gâteaux de résine qu'on a souvent trouvés dans le pays, et désignés généralement sous le nom de « pains de parfums » (*Røgelsekager*), ont été employés à un usage tout technique (*Aarbøger* 1866 p. 215—232).

\*) Le lecteur trouvera une liste de trouvailles d'objets en or analogues dans le mémoire du docteur *Janßen* intitulé : « *Der merowingische Goldschmuck aus Wieuwerd* » dans les « *Jahrbücher des Vereins von Alterthumsfreunden im Rheinlande* » B. 43 S. 86—89.



Sur la proposition de la direction, la Société accorde une subvention pour aider à la publication de l'ouvrage de M. C. Engelhardt sur la trouvaille de la tourbière de Kragehul, près Flemløse (l'ouvrage a paru en 1867).

Séance mensuelle du 14 Avril 1866.

Sous la présidence du vice-président.

Quatre nouveaux membres appartenant aux pays du Nord sont reçus dans cette séance.

Un des secrétaires dépose sur le bureau les « *Annaler for nordisk Oldkyndighed og Historie* » pour 1863, et la 1<sup>re</sup> livraison des « *Aarbøger for nordisk Oldkyndighed og Historie* » pour 1866.

M. le professeur J. Steenstrup communique quelques études relatives aux antiquités en pierre, et, après avoir appelé l'attention sur certaines marques particulières résultant d'un long usage, que présentent les soi-disant « outils en forme de demi-lune », prouve qu'une observation et une comparaison attentives de ces marques peuvent conduire à une connaissance approximative de l'emploi primitif de ces outils.

Dans une lettre en date du 21 Février 1866, le directeur du musée des antiquités du Nord, M. J. J. A. Worsaae, avait demandé au ministère des cultes et de l'instruction publique que le cabinet américain — dont la fondation est due à la Société des Antiquaires, mais qui plus tard a été considérablement accrû par les soins du musée des antiquités du Nord — fût séparé de ce musée et incorporé dans le musée ethnographique, où il pensait que les antiquités américaines seraient beaucoup mieux à leur place, comme formant un anneau indispensable dans la série des antiquités destinées à l'étude comparative, et où le grand public serait admis à les visiter, ce qui n'avait pas été le cas jusqu'à présent. Avant de prendre une décision à cet égard, le ministère avait invité le directeur à faire déclarer par la Société si elle



avait quelque chose à objecter contre la proposition. Celle-ci ayant été mise au vote dans cette séance, on adopte la déclaration suivante, savoir que la Société n'a rien à objecter à ce que le cabinet américain soit séparé du musée des antiquités du Nord et incorporé dans le musée ethnographique, mais qu'elle exprime cependant le vœu que ceux des objets du cabinet américain qui peuvent fournir des renseignements sur le séjour, la civilisation et la manière de vivre des Scandinaves dans le Grønland, soient d'une façon ou de l'autre rattachés comme annexe au musée des antiquités du Nord.

Séance extraordinaire du 2 Mai 1866.

Sous la présidence de S. M. le Roi au palais d'Amalienborg.

L'auguste président de la Société, *S. M. le Roi*, ouvre la séance par le discours suivant:

Messieurs!

«J'aurais déjà, l'année dernière, à pareille époque, eu la satisfaction de vous réunir chez moi, si un deuil profond n'était venu frapper ma maison.

«Ce n'est donc qu'aujourd'hui que je puis vous remercier de l'honorable confiance que vous m'avez montrée en me choisissant pour président d'une Société qui a si bien mérité du Danemark, et qui jouit d'un si grand renom à l'étranger. Je n'ose pas vous promettre de prendre à vos délibérations une part aussi personnelle que mon prédécesseur, mais je puis du moins vous donner l'assurance que je secondrai de tous mes efforts vos patriotiques travaux.

«C'est en formant les vœux les plus sincères pour la prospérité de la Société, que je vous souhaite la bienvenue chez moi.»

Le vice-président, M. le conseiller *Worsaae*, fait à ce discours la réponse qui suit:



Sire!

«C'est juste au moment où la Société vient de publier un éloge de son dernier président, feu le roi Frederik VII, qu'elle est appelée à se réunir pour la première fois chez son auguste successeur. C'est pour nous non seulement un devoir, mais aussi un besoin, d'exprimer à Votre Majesté toute notre gratitude de l'honneur que vous avez bien voulu nous faire en acceptant la présidence de la Société, quoique n'étant pas vous-même archéologue. Cela prouve que Votre Majesté, de même que plusieurs autres souverains de l'Europe, reconnaît combien est fondé le sentiment qui pousse aujourd'hui les peuples à étudier et à conserver leurs monuments nationaux, et c'est pour nous un encouragement que Votre Majesté, comme votre peuple, cherche, au milieu de dures épreuves, une consolation et une espérance dans l'éclat des temps disparus.

«Je prie encore une fois Votre Majesté de recevoir les remerciements respectueux de la Société.»

Le *vice-président* fait ensuite une communication relative à quelques trouvailles de l'âge de bronze, conservées au musée des antiquités du Nord, et, appelant l'attention sur l'état de destruction dans lequel elles ont été enfouies dans les tourbières — les objets qui les composent sont tous courbés ou brisés — les compare avec des trouvailles de la même période provenant de tombeaux, et des trouvailles du premier âge de fer faites dans des tombeaux et des tourbières. Il émet en outre l'hypothèse que l'origine de ces trouvailles, comme de plusieurs autres datant du paganisme et faites dans le Nord ou d'autres pays, doit être cherchée dans des sacrifices offerts aux dieux, ou en tout cas dans certaines coutumes religieuses (Mémoires pour 1866 p. 61—75).

Après quelques remarques générales sur les anciennes monnaies danoises, le secrétaire de la section des antiquités, M. *Herbst*, présente une remarquable petite trouvaille



de monnaies creuses ou bractéates du temps de Valdemar le Grand, découverts en 1860, dans la lande de Bjergsted, bailliage de Aalborg. Il suppose que les images qui se trouvent sur plusieurs d'entre eux pourraient faire allusion à l'heureux changement survenu dans la destinée du Danemark, lorsque la bataille de Grathehede mit fin à la guerre civile et assura à Valdemar la couronne danoise, et appelle l'attention sur un drapeau à marque en forme d'oiseau qui est représenté sur un de ces bractéates, ce qui semblerait indiquer que le signe de l'ancienne bannière païenne, le corbeau, était encore employé du temps de Valdemar le Grand (Aarbøger 1866 p. 386—404).

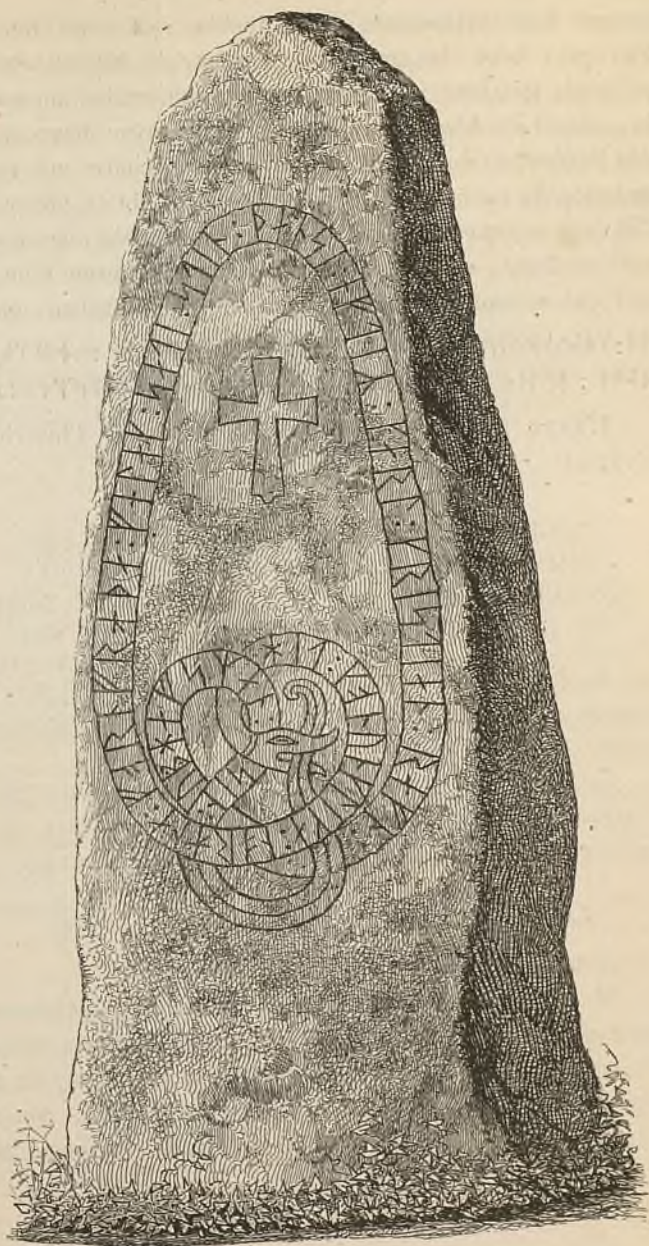
Séance mensuelle du 6 Novembre 1866.

Sous la présidence du vice-président.

Un des secrétaires dépose sur le bureau le compte de la Société pour 1865, vérifié et paraphé par les réviseurs. Il résulte de ce compte que le fonds fixe de la Société, à la fin de 1865, s'élevait à 83000 Rixdalers en obligations royales.

Le *vice-président* donne un résumé des travaux de la Société pendant le dernier semestre, et présente un exemplaire des 23 planches destinées à son ouvrage sur les monuments du roi Gorm et de la reine son épouse Thyre Danebod, près *Jellinge*, ainsi que des «*Bidrag til den oldnordiske Literaturs Historie*» de N. M. Petersen (*Matériaux pour servir à l'histoire de l'ancienne littérature du Nord*) qui avaient été publiés à part, après avoir paru dans les *Annaler f. nord. Oldk. og Hist.* 1861. Il lit enfin un rapport sur le monument à inscription runique que la Société a fait élever au mois de Juin sur la tombe de son fondateur, feu le conseiller *C. C. Rafn*, dans un des cimetières de Copenhague, et, rappelant l'assistance que la Société a reçue de divers côtés pour l'exécution de ce monument, cite les noms du baron *C. Gyllenstjerna* de Krapperrup, un des membres fon-







dateurs malheureusement mort depuis, qui avait fait don d'un gros bloc de granit, de l'artiste *J. Magnus Petersen* qui avait fait tous les dessins sans rémunération aucune, et du colonel *E. Lind*, qui avait surveillé avec beaucoup de zèle l'exécution du travail. On trouvera ci-contre une représentation du monument. Sur une des faces de la pierre, qui s'élève à 4 aunes au-dessus du sol, est gravée une croix en style nordique, et autour, un ruban ayant la forme d'un serpent qui se mord lui-même la queue. Sur le ruban, on lit :

\*I1: F4TNTYF4T: T4R4T4T: F4RTYR4T4T: F4T4Y: 4T4I: 4T4T: T4T4I: T4T4A: F4RT: F4T4T4T: R4T4T: NT\*F4Y4T: NT:

L'autre face de la pierre porte en danois l'inscription suivante :

CARL CHRISTIAN RAFF

DOCTEUR EN PHIL-PROFESSEUR-CONSEILLER  
COM<sup>R</sup> ET CHEVALIER DE PLUSIEURS ORDRES  
FONDATEUR DE LA SOC. ROY. DES ANT. DU NORD  
NÉ LE 16 JANV.<sup>R</sup> 1795, MORT LE 20 OCT.<sup>E</sup> 1864.

M. *E. Jessen*, docteur en phil., présente enfin quelques remarques sur de nouveaux écrits concernant l'origine des langues (Aarb. 1867).

S. E. M. *Rosenorn-Teilmann*, ministre des cultes et de l'instruction publique, est reçu membre fondateur, et on reçoit en outre 5 nouveaux membres, dont 1 étranger.

Séance mensuelle du 4 Décembre 1866.

Sous la présidence du vice-président.

M. le capitaine d'artillerie, *O. Blom*, fait quelques remarques relativement à l'époque où a été composé le «*Miroir royal*», en s'appuyant sur les armes et les objets d'équipement représentés dans cet ouvrage, et les compare avec des images qu'il fait voir à la Société (Aarboger 1867 p. 65—108).

On reçoit trois nouveaux membres.



## Séance mensuelle du 15 Janvier 1867.

Sous la présidence du vice-président.

Dans cette séance, à laquelle assiste S. A. R. le Prince Royal, le *vice-président*, M. J. J. A. Worsaae, fait une communication relative à des antiquités en pierre et à des vases en argile de l'Amérique du Nord, envoyés en présent par le docteur Augustus C. Hamlin de Bangor (Maine), membre fondateur de la Société.

M. C. Engelhardt donne ensuite une description de la remarquable trouvaille du premier âge de fer faite dans la tourbière de Vimose, entre Allesø et Næsbyhovedbroby (Mémoires 1867. p. 89—114)\*).

On reçoit 4 nouveaux membres, dont deux appartenant aux pays du Nord, et deux étrangers.

## Séance mensuelle du 12 Février 1867.

Sous la présidence du vice-président.

Dans cette séance, à laquelle assiste S. A. R. le Prince Royal, le *vice-président*, M. le conseiller J. J. A. Worsaae, examine les diverses hypothèses qui ont été émises sur l'origine de la civilisation du bronze, et présente quelques antiquités et dessins d'objets en bronze danois, islandais, italiens et égyptiens.

Le chambellan Wichfeld fait voir une petite collection d'antiquités en pierre recueillies sur l'île d'Anholt dans le Cattégat.

On reçoit un nouveau membre danois.

## Séance mensuelle du 5 Mars 1867.

Sous la présidence du vice-président.

S. A. le Prince Jean de Slesvig-Holstein-Sønderborg-Glücksborg est reçu membre.

\*) M. C. Engelhardt a publié plus tard une description détaillée de cette trouvaille: «La trouvaille de Vimose en Fionie» avec 18 planches et des dessins dans le texte. Copenhague 1869 (G. E. C. Gad).

M. *Boye* fait voir une belle trouvaille d'antiquités de l'âge de bronze, découvertes dans une fosse à gravier «Kostrædebanker», dans le district de Hammer, bailliage de Præstø (Conf. A. P. *Madsen* «Antiquités préhistoriques du Danemark», l'âge du bronze, 13<sup>e</sup> livraison).

M. le professeur *G. Stephens* montre un beau moulage des runes bien connus de la fibule de Largs en Ecosse, ainsi que les dessins d'une pierre runique récemment découverte dans l'île de Man, et fait connaître la lecture qu'il a donnée de ces inscriptions. Le vice-président, qui, en visitant, il y a plusieurs années, l'Ecosse, avait eu l'occasion de voir et d'examiner la fibule de Largs, donne quelques éclaircissements sur le même sujet.

#### Séance mensuelle du 9 Avril 1867.

Sous la présidence du vice-président.

Le général *John Meredith Read d'Albany* est nommé membre fondateur, et on reçoit un nouveau membre danois.

M. le conseiller *J. Steenstrup* fait une communication relative aux restes d'anciens ateliers pour la fabrication d'objets en pierre, découverts à Pressigny-le-Grand, dans la France centrale (Indre-et-Loire), et montre, en expliquant l'usage, quelques uns des gros blocs, ou «livres de beurre», qui ont fourni des lames pour la fabrication des couteaux, blocs qu'il a plus tard donnés au musée scandinave. Pour mettre en lumière la haute antiquité des objets trouvés à Pressigny-le-Grand, M. *Steenstrup* les compare avec des objets en partie analogues provenant d'un atelier belge pour les pierres à fusil, lequel est encore en activité. Le vice-président ajoute quelques remarques sur les particularités des pierres de Pressigny.

Le vice-président, M. le conseiller *Worsaae*, présente ensuite trois belles épées découvertes près d'un ruisseau, dans la ferme de Tidselholt, près de Svendborg. Elles ont la même forme que les épées No. 125—128 dans



les "Nordiske Oldsager". Chacune d'elles était brisée en plusieurs morceaux, ce qui sans doute a été fait à dessein. Le propriétaire de la ferme, M. *Jørgensen*, avait récemment fait présent de deux de ces épées au musée des antiquités scandinaves.

Séance mensuelle du 12 Novembre 1867.

Sous la présidence du vice-président.

Sur la proposition de la Direction, M. le comte *Paul E. D. Riant* de Paris est élu à l'unanimité membre de la Société pour les services qu'il a rendus à l'histoire du Nord scandinave. On reçoit deux nouveaux membres danois. Les comptes de 1866 sont déposés sur le bureau; le fonds fixe de la Société, à la fin de l'année 1866, était de 84,500 Rixd.

Le *vice-président* donne un aperçu des travaux de la Société pendant le dernier semestre, et annonce que *S. M. le roi* a confirmé la résolution prise par la Société dans sa séance du mois de Mars d'abolir la disposition contenue dans son acte de fondation du 31 Décembre 1834, et d'après laquelle le cinquième du revenu annuel de la Société devait être ajouté à son fonds fixe.

Pendant le dernier semestre, la Société a publié les écrits suivants: Aarbøger pour 1866, 4<sup>e</sup> livraison; supplément aux Aarbøger pour 1866; Mémoires de la Société des Antiquaires du Nord, Nouvelle série 1866, et les deux premières livraisons des Aarbøger pour 1867.

Le vice-président, M. le conseiller *J. J. A. Worsaae*, fait ensuite une communication relative aux congrès archéologiques de Paris et d'Anvers, auxquels il a pris part.

M. *C. Engelhardt* présente quelques observations au sujet d'une coupe en bronze émaillé du premier âge de fer provenant de la tourbière de Maltbæk près de Kolding, et envoyée depuis peu au musée des antiquités scandinaves. (Mémoires pour 1868 p. 151—157).

## Séance mensuelle du 10 Décembre 1867.

Sous la présidence du vice-président.

Le peintre *J. Kornerup* donne des éclaircissements sur les anciennes fresques qui ont été découvertes ces dernières années dans des églises danoises, et dont quelques unes remontent au temps des Valdemars (Mémoires pour 1868 p. 164—184). Des dessins de fresques appartenant à la cathédrale de Roskilde et aux églises de Skibby, de Hagested et de Sæby sont exposés dans la salle des séances. Le vice-président, le conseiller *Steenstrup* et le chambellan *Wichfeld* font suivre cette communication de quelques remarques.

M. le professeur *Stephens* fait une communication relative à une trouvaille du premier âge de fer faite à Müncheberg, entre la Sprée et l'Oder, dans la Marche du Brandebourg, et donne une interprétation de l'inscription runique à inscriptions d'argent qu'on y a trouvée sur une pointe de javelot en fer, dont il montre une reproduction en plâtre (conf. G. Stephens, «The old northern runic monuments» p. 880).

On reçoit deux nouveaux membres.

## Séance mensuelle du 14 Janvier 1868.

Sous la présidence du vice-président.

Un des secrétaires dépose sur le bureau la 3<sup>e</sup> livraison des *Aarbøger for nordisk Oldkyndighed og Historie* pour 1867.

M. O. *Blom*, capitaine d'artillerie, communique quelques recherches concernant le métal dont sont composées les armes du premier âge de fer, et présente des échantillons analysés d'armes en fer provenant de Vimose et de Kragehul en Fionie, et du lac de Dallerup en Jutland (Mémoires 1868 p. 158—163). A l'occasion d'une question soulevée par M. le conseiller *Worsaae*, à savoir si les Romains avaient connu l'acier et pu le fabriquer, il s'élève une discussion à laquelle prend aussi part M. le professeur *Krohn*.



M. le bibliothécaire *C. Bruun* fait ensuite quelques remarques au sujet du livre populaire intitulé «*Broder Ruses Historie*», qu'il rattache à la plus ancienne édition de cet ouvrage, celle de 1555, récemment découverte par lui dans la grande Bibliothèque Royale.

Séance mensuelle du 11 Février 1868.

Sous la présidence du vice-président.

On vote à l'unanimité que M. le conseiller *E. C. Werlauff*, qui a été reçu membre en 1825, sera considéré à l'avenir comme membre honoraire de la Société.

M. *C. Engelhardt* explique les images et les inscriptions des ornements d'autel dorés de l'église de Lisbjerg près Aarhus, qui ont été récemment acquis par le musée des antiquités scandinaves à Copenhague, et mentionne sept autels analogues qui sont semblables au précédent par le style, les ornements et l'exécution. Ils appartiennent à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, et il est possible qu'ils aient été exécutés dans le pays (conf. *C. Engelhardt* «*Guide illustré du Musée des Antiquités du Nord à Copenhague*» p. 37.)

A l'occasion de la description des habitations lacustres du Meklenbourg donnée par le docteur *G. C. F. Lisch* dans le 32<sup>e</sup> volume récemment paru des «*Jahrbücher des Vereins für meklenburgische Geschichte und Alterthumskunde*», M. le conseiller *J. Steenstrup* complète les communications qu'il a faites sur le même sujet dans la séance du 9 Janvier 1866. M. le conseiller *Worsaae*, qui, quelques mois auparavant, avait été à Schwerin et vu les objets dont il s'agit, y ajoute quelques remarques et éclaircissements.

On reçoit un nouveau membre.

Séance mensuelle du 10 Mars 1868.

Sous la présidence du vice-président.

Le peintre *J. Kornerup* fait une communication relative à quelques vieilles églises de village danoises dites à tours

jumelles, parce que la tour, dans sa partie inférieure, forme une seule masse qui ne se divise en deux parties qu'au dessus du porche. On connaît huit de ces églises dans le Danemark, la Scanie et le Slesvig, mais il n'y en a que trois qui aient conservé leur forme primitive, savoir celles de Tveie-Merløse, près de Holbæk, de Fjennesløvlille, près de Sorø, et de Færløf, en Scanie, Suède (Aarbøger 1869 p. 13—34).

M. le professeur *G. Stephens* présente les dessins d'un peigne en os portant une inscription en runes anciens, et trouvé dans un *Kjokkenmodding* sur la côte du Yorkshire, près de Whitby; il explique l'inscription, et donne des éclaircissements sur le peigne.

#### Séance mensuelle du 4 Avril 1868.

Sous la présidence du vice-président.

On dépose sur le bureau, avec la 4<sup>e</sup> livraison des *Aarbøger* pour 1867, les comptes de l'année 1867 vérifiés par les réviseurs. Le fonds fixe de la Société s'est augmenté pendant cette année de 400 Rixd. en obligations royales, et s'élevait au 31 Décembre 1867 à la somme de 84,900 Rixd.

M. le conseiller *A. Regenburg* ayant été invité à considérer le reste de la séance, le secrétaire chargé de la publication des écrits archéologico-historiques, M. *Herbst*, lit un rapport sur les travaux qu'il a exécutés pendant les trois ans qu'ont duré ses fonctions, et déclare en même temps qu'il ne désire pas être réélu.

On procède ensuite à l'élection des membres de la direction pour les trois années suivantes:

M. le conseiller *J. J. A. Worsaae* est réélu vice-président.

M. le Professeur *Konr. Gislason* est réélu secrétaire de la section des manuscrits.

M. *Conr. Engelhardt* est élu secrétaire de la section des antiquités.

M. *F. S. Bang* est réélu caissier.



## Séance mensuelle du 3 Novembre 1868.

Sous la présidence du vice-président.

On reçoit 6 nouveaux membres, dont cinq des pays du Nord et un étranger.

Le *vice-président* lit un rapport sur les travaux de la Société pendant le dernier semestre. On avait rédigé entre le  $\frac{1}{4}$  et le  $\frac{1}{3}$  de l'édition projetée de la Saga de Nial; depuis la dernière séance avaient paru le Supplément aux Aarbøger pour 1867 et les trois premières livraisons de 1868. L'impression des Mémoires pour 1867 était assez avancée pour qu'ils pussent être publiés au commencement de 1869, M. *Worsaae* indique enfin quels sont les mémoires qui doivent paraître dans les Aarbøger.

On procède ensuite à l'élection de trois membres de la section des antiquités à la place de M.M. *J. Steenstrup*, *C. F. Herbst* et *O. Blom*, démissionnaires. Les choix faits par la section des antiquités de

M.M. le conseiller *T. A. J. Regenburg*

- le conseiller *J. P. Trap*, et

- le peintre *J. Kornerup*

sont approuvés par l'assemblée.

M. le conseiller *J. J. A. Worsaae* parle d'une chambre sépulcrale en chêne de la fin du paganisme ou des premiers temps du christianisme, découverte dans le « Bjerringhoi », à Mammen, aux environs de Viborg, et montre divers objets qui en ont été retirés, entre autres une hache en fer à ornements incrustés d'argent représentant des dragons entrelacés, des étoffes de soie très bien tissées, etc. (Mémoires pour 1869, p. 227—241.)

On reçoit un nouveau membre danois.

## Séance mensuelle du 8 Décembre 1868.

Le peintre *J. Kornerup* fait une communication relative aux anciennes églises en bois du Danemark au moyen-âge, et cite les renseignements historiques qu'on trouve dans les

documents primitifs, par exemple sur les églises de St. Alban à Odense, de St. Olaf à Aarhus, de l'abbé Wilhelm à Ebelholt, etc. On commença déjà au XII siècle à renoncer aux églises en bois, mais il en fut cependant conservé quelques unes dans le Slesvig jusqu'au XVII siècle. Toutefois, si l'on veut se faire une idée exacte de la forme de ces églises, il faut aller voir celles qui existent encore en Norvège et en Suède. (Mémoires pour 1869 p. 242 - 261).

Cette communication (Aarbøger 1869 p. 185 - 202) provoque quelques observations de la part de M.M. *Gislason*, *Stephens* et *Worsaae*.

On reçoit quatre nouveaux membres, dont un étranger.

---



## LES ANCIENNES ÉGLISES A TOUR-GÉMINÉE DANS LES VILLAGES DANOIS,

par J. KORNERUP.

Traduit du Danois par l'abbé L. Morillot.

Lorsqu'en Danemark au XI<sup>e</sup> et surtout au XII<sup>e</sup> siècle, on commença à élever des églises en pierre dans les campagnes, la plupart de ces églises de dimension restreinte furent bâties d'après un plan uniforme, déterminé, que l'on suivit fidèlement et dont on ne s'écarta que par exception. Elles se composaient de trois parties: d'une nef pour les fidèles, d'un chœur pour le clergé et d'une abside semi-circulaire où l'autel était érigé. Telle était l'ordonnance limitée de ces édifices, et aujourd'hui encore, on peut voir en divers lieux, surtout en Jutland, des églises d'un modèle peu différent, que les paysans nomment *Kullede Kirker*, «églises sans clocher», parcequ'elles manquent de cette tour aux pignons dentelés, la partie de nos édifices religieux la plus visible à distance, et celle aussi qui avec nos collines, nos vallées et nos bois forme des paysages d'un caractère particulier au Danemark. On sait que la plupart des tours ont été ajoutées aux vieilles églises danoises deux ou trois siècles après la construction de celles-ci, et il est certain qu'elles furent alors destinées à porter des cloches, dont le son s'échappant à une grande hauteur, à travers de larges baies, pouvait mieux retentir parmi les collines et dans les vallées, pour appeler le peuple à la maison du Seigneur.

On trouve cependant quelques vieilles tours construites par exception en même temps que les églises: à la différence des autres tours assez massives, elles se font remarquer par leurs formes plus pittoresques et leurs propor-

tions mieux gardées avec le reste du monument. Les tours plus récentes, presque toutes d'une forme carrée, apparaissent comme de lourdes constructions, dont les pignons et le toit sont dans la même direction que ceux de la nef et du choeur, ce qui engendre l'uniformité. Les anciennes tours ont, au contraire, la forme d'un parallélogramme dont les petits côtés regardent le sud et le nord; et le toit de ces tours, en se croisant avec ceux de l'église, coupe leurs lignes d'une façon agréable à l'œil. Quand on considère l'église du côté du sud ou de celui du nord, la tour se présente droite et svelte, et elle ne semble pas, comme les tours plus récentes, écraser la nef par des dimensions excessives. Regarde-t-on l'édifice du côté occidental, la tour offre sa large et puissante façade avec une porte principale à plein-cintre. A sa base elle renferme un grand vestibule ou parvis (fig. 4), qui communique à la nef par une ou plusieurs arcades, et qui se raccorde avec elle d'une façon autrement artistique que celui des tours élevées après coup. C'est ce vestibule large et imposant qui a donné naissance aux tours. Souvent dans les vieilles églises des contrées du sud, il y avait un parvis à peu près semblable, dont les murs s'élevaient rarement plus haut que le vaisseau de l'église. Ce parvis, «*pronaos*» ou «*narthex*», avait son affectation spéciale: c'était la place réservée aux *Catéchumènes*. On appelait ainsi les païens qui se faisaient instruire dans la foi chrétienne, et auxquels on accordait ensuite la permission d'assister aux *S<sup>ts</sup>-Mystères*, mais sans y participer. Plus tard le même endroit fut occupé par les «*pénitents*», et ce fut aussi dans une intention symbolique qu'on y plaça les fonts baptismaux, comme pour rappeler que le baptême est le premier pas et aussi le plus important dans la religion chrétienne. En élevant des tours sur ce vestibule, on eut spécialement pour but de causer une forte et religieuse impression, mais il semble aussi que parfois on ait voulu créer des forteresses où la communauté chrétienne pouvait,



en temps de guerre, se réfugier et se défendre, après avoir barricadé les portes étroites et peu nombreuses de l'église. Si nous disons que ces constructions étaient faites surtout pour l'embellissement de l'édifice, c'est qu'il est en effet positif que les plus vieilles tours ne furent pas d'abord destinées à porter des cloches. Au près de plusieurs églises on retrouve encore debout sur le cimetière des clochers ou des constructions en bois, dans lesquelles on suspendait les cloches. Nous verrons plus loin combien il eût été à souhaiter, pour la conservation des tours, qu'on eût laissé les cloches dans ces édifices en bois. En Danemark au XII<sup>e</sup> siècle les clochers étaient encore assez rares, surtout dans les campagnes. Nos plus anciennes cloches portant la date de leur fabrication ne remontent pas plus haut que le commencement du XIV<sup>e</sup> siècle. Dans l'église de St. Knut à Odensée, une cloche offre l'inscription suivante:

† O : REX : GLORIA : XPI : VENI : CUM : PACE : ANNO : MILLENO  
TRECENO NRP PEDEROTO  
ADAM.

En caractères ordinaires il faut l'écrire: *O rex glorie Christe veni cum pace † anno milleno treceno ... Adam*. Ce nom *Adam* est sans doute celui de la cloche. Je n'ai pas pu comprendre l'avant-dernier mot de l'inscription, à moins qu'il ne rappelle peut-être les noms *Peder Oto*, mais en tout cas, il est évident que la cloche date de l'an 1300, et certainement elle est la plus ancienne qu'on connaisse en Danemark\*).

\*) M. de Caumont cite comme la plus ancienne cloche connue en France, et peut-être en Europe, celle de Fontenailles, aujourd'hui conservée au Musée de Bayeux: elle porte la date de 1202 (*Abécédairé d'Archéologie religieuse*, V<sup>e</sup> édition, 1869, p. 583). — Mr. Viollet le Duc parle d'une autre cloche qui se trouve dans une tour de l'abbaye de Moissac et qui date de 1273. (*Dictionnaire de l'architecture française*, III, pag. 284).

J'ai été assez heureux pour rencontrer dans l'église d'Annede, près de Nakskov, une autre cloche, dont l'inscription très-claire porte le millésime de 1324. Cette cloche est la plus ancienne du Danemark après celle que nous venons de citer. Les meilleures cloches danoises sont d'une époque un peu plus récente; elles ont été coulées par le célèbre fondeur Jean de Fastenoive, qui travaillait dans ce pays au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle.

Les remarques qui précèdent sur la tour *simple* des églises du XII<sup>e</sup> siècle, tour dont le plan est un parallélogramme, peuvent aussi s'appliquer au groupe spécial de ces églises de villages, sur lesquelles nous voulons appeler l'attention. Il s'agit des églises à tour *gémisée*. Les tours de ce genre, qui appartiennent à la première période du Moyen-âge dans le Nord, sont d'un style très voisin de celui des tours *simples*, et comme celles-ci, elles ont à leur base un large vestibule ou parvis voûté, placé en avant de la nef, qu'il déborde très souvent de chaque côté (fig. 4). Ce parvis communique à la nef par trois ou quatre arcades à plein cintre, qui reposent sur des colonnes ou des piliers carrés. C'est aussi sur des arcades de l'intérieur du parvis, soutenues également par des colonnes, mais tournées dans un autre sens, que s'élèvent deux petites tours. On a appelé celles-ci *tours-jumelles*, parce qu'à la partie inférieure, elles ne forment qu'un seul ensemble se divisant, au dessus du parvis, en deux parties. Dans l'ancien Danemark, y compris la Scanie et le Jutland méridional, on connaît en tout huit églises à tour-gémisée. Trois de ces tours seulement sont à peu près demeurées dans leur forme primitive; quatre autres ont été plus ou moins endommagées, mais aux étages inférieurs, elles conservent des restes bien reconnaissables de leur ancienne architecture; la 8<sup>ème</sup> est aujourd'hui entièrement détruite.

La plus connue de nos églises à tour-gémisée est sans aucun doute celle de Fjenneslövillie. Cette église compte



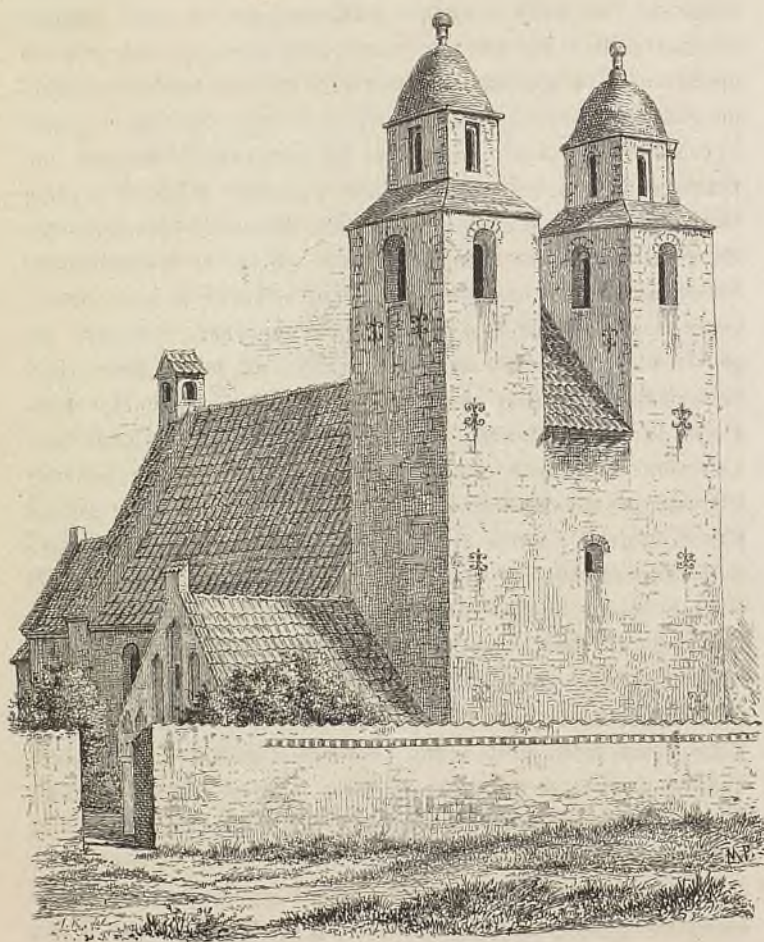
parmi les plus anciennes de la Sélande, et sa tour qui, d'après la tradition, fut construite, ou, pour mieux dire, à ce qu'il semble, ajoutée à l'église à l'occasion de la naissance d'Absalon et d'Esbern Snare, peut par conséquent dater de l'an 1128. Quant à l'ancienneté et à la véracité de la tradition sur elle, il faut se rappeler que dès le XVI<sup>e</sup> siècle, cette tradition fut notée par Morten Pedersen, abbé de Soroë. A Fjennesløvlille comme dans quelques églises saxonnes, il y avait au dessus du vestibule occidental une petite galerie ouvrant sur la nef par des arcades à plein cintre, appuyées sur des colonnes. Dès le XVI<sup>e</sup> siècle les deux *tours-jumelles*, furent, pour cause de délabrement, transformées par une reconstruction, qui n'en fit plus qu'une seule tour irrégulière; mais deux superbes colonnes de granit poli, les plus belles peut-être du Danemark, rappellent les anciennes tours et leur caractère originel. L'église de Fjennesløvlille ayant été décrite et dessinée exactement ailleurs\*), je considère comme chose superflue d'en donner ici la description. On pourrait en dire autant par rapport à l'église de Tveie-Merløse, près de Holbeck; mais comme elle est la seule église à tour-gémée, qui dans le Danemark actuel soit entièrement conservée, j'en donne ici le dessin (fig. 1). Mr. Worsaae a remarqué avec raison que les tours-jumelles de Merløse offrent la meilleure explication de ce que devaient être celles de Fjennesløvlille, sans cependant qu'il faille supposer qu'elles leur étaient analogues jusque dans les détails, car le tuf employé à Merløse a sans doute occasionné la forme particulière des tours de ce dernier édifice.

Dans *Danske Mindesmærker* nous trouvons décrite une troisième église, qui certainement a eu autrefois une tour-gémée, c'est celle d'Uvelse, dans la Sélande septentrionale.

\*) Dans *Danske Mindesmærker*, par J. J. A. Worsaae, 2<sup>e</sup> Livr. 1862. Les dessins sont de Heinr. Hansen.

Cette petite église en briques, très ornée et à plein cintre, est sans aucun doute plus récente que celles dont nous

Fig. 1.



Église de Treie-Merlose.

venons de parler. L'étage supérieur de la tour paraît avoir été reconstruit dans le Moyen-âge.



Les deux églises de Scanie que je vais décrire ci-dessous doivent être moins connues que les précédentes, bien que le professeur Brunius dans son ouvrage intitulé *Skånes Konsthistoria*, en ait fait une description exacte et soignée. Ces édifices sont assez remarquables pour mériter une nouvelle description, et on peut les regarder comme appartenant à une catégorie assez rare parmi les anciens monuments danois.

Dans la classique contrée que traverse l'Helgeaa, où Knut le Grand livra autrefois une bataille acharnée contre Olaf roi de Norvège et Anund Jacob roi de Suède, nous rencontrons un assez grand nombre de monuments danois. Près des baies et sur les bords des rivières se trouvent généralement les plus anciennes constructions du pays, et en particulier quelques-unes de nos plus antiques églises. Il y en a également près des rivières la Gudena et le Kongeaa. Parmi les monuments situés près de l'Helgeaa, une construction spéciale, haute et fièrement dressée, se fait remarquer à une grande distance: c'est la tour géminée de Færløf (fig. 2).

L'église de Færløf, qu'on suppose élevée dès le XII<sup>e</sup> siècle est une belle construction en pierres extraites de rochers, et pour former les angles et les arcades on a choisi de jolis blocs. L'église proprement dite, bâtie d'après un plan semblable à celui des églises de la première période de notre Moyen-âge, comprend une nef, un chœur quadrangulaire et une abside. Il y a un arc triomphal, de chaque côté duquel sont deux enfoncements à plein cintre pour les autels latéraux. En avant de la nef, à son extrémité occidentale, s'élève une remarquable tour géminée construite en même temps que l'église (voy. fig. 4). Cette tour dépasse d'une largeur de 1 mètre,25, de chaque côté, les murs de la nef; ses façades du sud et du nord ont 5 mètres de large, tandis que celle de l'ouest a 12<sup>m</sup>,50.

L'élévation de la tour du niveau du sol au toit est de près de 28 mètres. Elle a plusieurs étages.

Fig. 2.



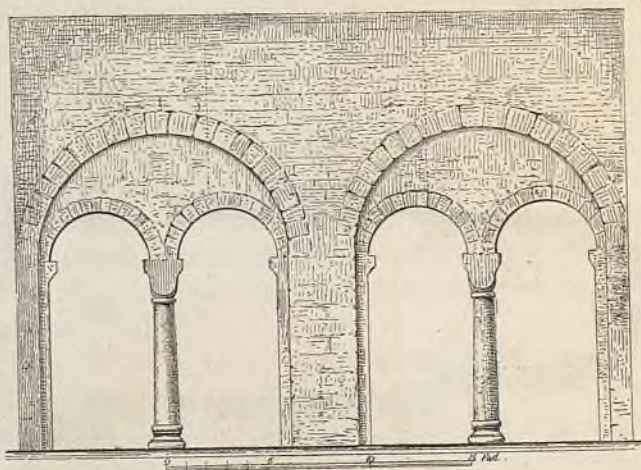
Tour géminée de l'église de Færløf.

En bas est un large parvis qui a son entrée principale du côté occidental. C'est dans ce parvis sans doute qu'était autrefois la cuve baptismale. Il est couvert par une voûte en berceau, divisée en trois parties par deux fortes arcades, dont les supports sont à l'est et à l'ouest. Celles-ci portent les deux murs du milieu qui servent à former les tours jumelles. Le parvis communique à la nef par deux grandes arcades qu'un pilier sépare (fig. 3). Les



arcades sont elles-mêmes divisées par une colonne de granit à chapiteau de forme cubique. C'est par un escalier mé--

Fig. 3.



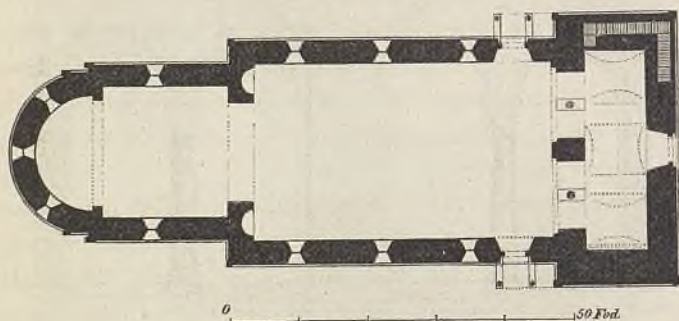
Extrémité occidentale de la nef de l'église de Færlof.

nagé dans le mur méridional qu'on montait autrefois à l'espace situé au-dessus du vestibule; maintenant un escalier en bois aboutit à une ouverture faite dans la voûte.

Le premier étage a trois compartiments également grands, qui communiquent entre eux par des arcades à plein cintre: il est couvert par un plancher fait de mardriers. Le compartiment du milieu a une fenêtre à l'ouest et une autre à l'est, mais rien n'indique qu'il y existât une galerie comme à Fjenneslövillie, car l'étage intermédiaire de la tour est plus élevé que le plafond plat de la nef. Il n'était dès lors pas possible d'y créer une galerie ouvrant sur celle-ci. Le dernier étage se compose de deux petites tours quadrangulaires d'une hauteur d'environ 6<sup>m</sup>,25. Elles sont environnées extérieurement par un cordon en saillie, et leurs façades ont des fenêtres partagées chacune par une

colonnnette à chapiteau de forme cubique. Dans ces derniers temps on a malheureusement gâté ces remarquables tours jumelles, en les réunissant sous un même toit et en réservant, pour y suspendre des cloches, l'espace intermédiaire ainsi abrité. Cette modification et un grossier enduit formé de chaux ont enlevé à la tour géminée de Færlof une partie de son pittoresque.

Fig. 4.



Plan de l'église de Færlof.

Au sud et non loin de Færlof, tout près de Christianstad, et encore dans le voisinage de l'Helgeaa, se trouve l'antique et illustre ville de Væ, qui au Moyen-âge était une cité importante, comptant, jusqu'au règne de Christian IV, plusieurs églises et monastères. Mais, sous ce prince, un incendie la ravagea, et elle fut de plus en quelque sorte désertée, sitôt qu'à cette occasion le roi eut fait bâtir, à un demi-mille d'elle, la ville de Christianstad. L'érection de l'église *Notre Dame* à Væ remonte au XII<sup>e</sup> siècle.

En l'an 1170 l'archevêque Eskil, avec l'appui du roi Valdeimar 1<sup>er</sup> et de la reine Sophie, fonda à Væ une abbaye de l'ordre de Prémontré\*). Cette même année on avait tenu à Ringsted une assemblée solennelle, lorsqu'il s'agit

\*) Voy. *Om de danske Klostre*, par Daugaard, p. 156.



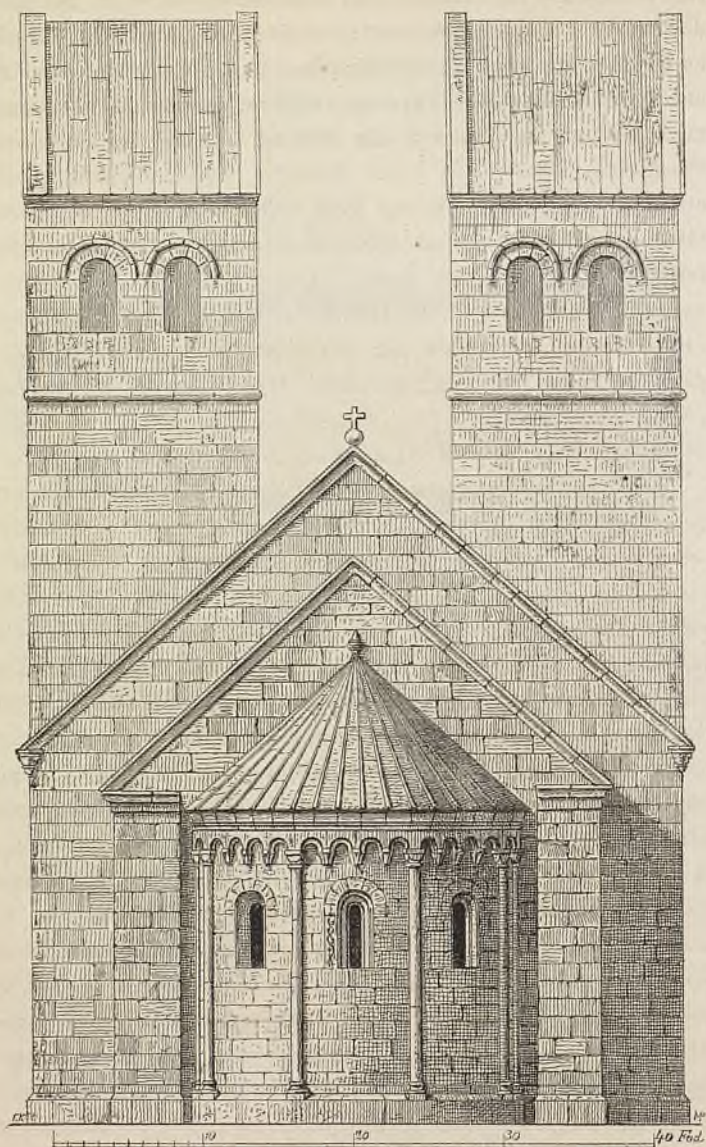
de placer dans des reliquaires les ossements du St. duc Knut Lavard; et c'est à cette assemblée\*), que l'évêque d'Odensée, Simon, adressa un écrit, par lequel il donnait aux religieux *Prémontrés* la terre de Væ. Le premier abbé du monastère s'appelait Gilbert: c'était un étranger, peut-être un religieux de la célèbre abbaye française de Prémontré.

On remarque beaucoup d'art dans l'église de Væ, d'un style roman très pur, et bâtie avec soin en pierres de grès taillées. Elle est d'une grande largeur et se compose d'une nef, d'un chœur et d'une abside semi-circulaire. Celle-ci est gracieusement ornée par des colonnes à demi-engagées dans le mur, et par une frise formée de petits arcs à plein cintre (fig. 5).

Jusqu'à l'année 1810, deux tours s'élevaient imposantes à l'extrémité occidentale de la nef. En bâtissant ces tours qui faisaient ressembler leur église à une petite cathédrale, les moines avaient voulu lui donner une beauté plus qu'ordinaire. Ce n'était pas en effet l'usage que les églises des monastères eussent des tours: témoin celui de Soroë qui n'en a jamais eu. Une preuve que les tours de l'église de Væ étaient destinées seulement à l'embellir et non pas à porter des cloches, c'est que plus avant dans le Moyen-âge, on éleva un clocher sur le flanc méridional de la nef, ce qui gâta extrêmement l'aspect de tout l'édifice. A Væ la tour géminée avait trois étages, mais il n'en reste plus que deux. A la différence des monuments du même genre, le partage en deux tours jumelles se fait peu au-dessus du sol, et celles-ci ont à ce niveau deux petites chambres carrées et obscures, auxquelles on a accès de l'intérieur d'un parvis assez étroit, compris entre les deux tours. Du côté occidental, ce vestibule offre un superbe portail à plein cintre, orné de colonnes sur les chapiteaux desquels sont sculptés

\*) Voy. *Annales eccl. Dan.* d'Erik Pontoppidan, 1, p. 423.

Fig. 5.

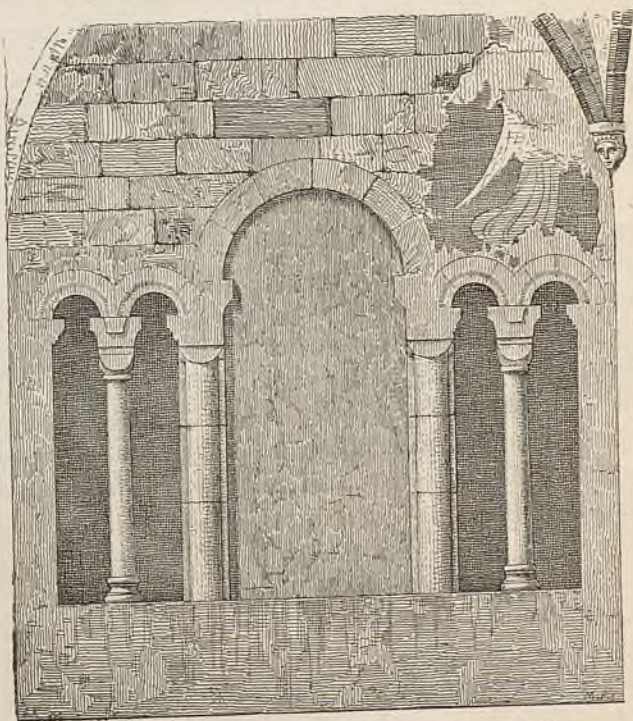


L'église de Vm sous sa forme primitive. Vue du côté de l'Est.



des feuilles, des oiseaux ou d'autres animaux. Il est couvert par une voûte en berceau, et il communique à la nef par une vaste arcade. On monte au premier étage par un escalier ménagé dans l'épaisseur du mur, et on rencontre là encore, dans chaque tour, une cellule ténébreuse qui communique par une porte à une chambre peu éclairée située au-dessus du parvis. Cette dernière chambre paraît avoir été disposée pour qu'on s'y livre à la prière et à la méditation, car dans le mur intérieur donnant sur la nef, il y

FIG. 6.



Chambre assez obscure entre les tours de l'église de Va.

a une arcature ou niche pour placer un autel, et de chaque côté une fenêtre divisée par une colonnette (fig. 6). Par

ces ouvertures on pouvait, à peu près comme à Fjennesløy-lille, regarder dans l'intérieur de l'église.

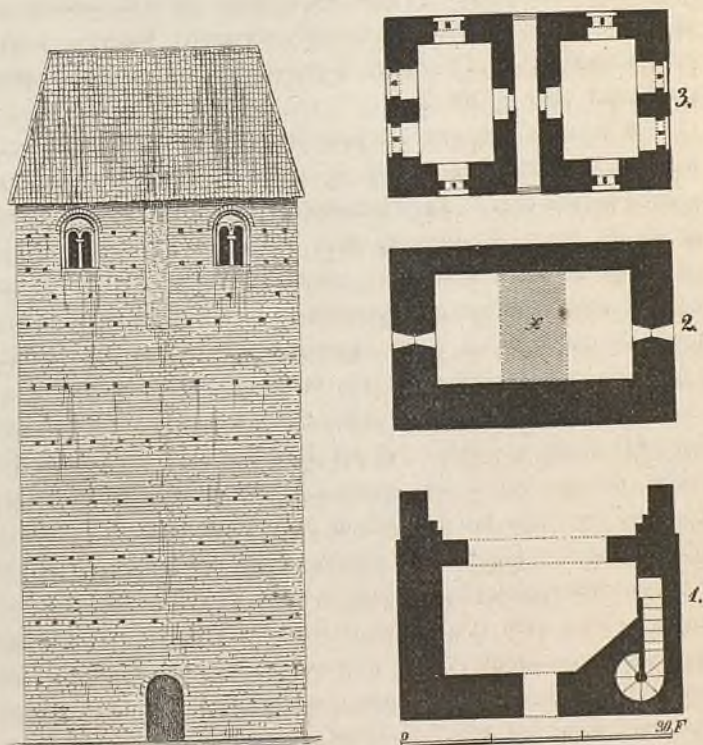
Sur le mur au-dessus de la niche de l'autel, on voit des restes d'une peinture à la détrempe assez fine. Je puis aussi rappeler ici qu'en 1854 on découvrit, dans l'abside de l'église de Væ, des peintures murales du style byzantin, représentant, comme celles des plus vieilles églises, N. S. sur un trône, et autour de lui, les figures données pour emblèmes aux Évangélistes. Dans le cours des temps, *l'église Notre Dame à Væ* subit plusieurs modifications malheureuses, mais elle fut surtout maltraitée au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, à cette époque où l'on ne savait pas apprécier les monuments historiques du Moyen-âge. En 1810 le feu prit à l'église de Væ. Lorsqu'il fallut la recouvrir, on trouva plus simple d'enlever la partie supérieure des deux tours et d'abriter sous un seul grand toit ce qui restait d'elle. A la bibliothèque de l'Université de Lund, se trouve une vieille esquisse de l'église avant l'incendie, et c'est grâce à lui et à des dessins faits par moi, que j'ai pu reproduire l'aspect de l'édifice, vu du côté oriental, tel qu'il se présentait au temps de l'archevêque Eskil et de son successeur Absalon (fig. 5).

Après avoir, dans ce qui précède, déterminé l'âge reculé de la plupart des tours géminées, il nous reste à parler de deux églises un peu plus récentes ayant également une tour double; mais dans l'une seulement de ces églises, la tour peut, à proprement parler, être appelée géminée. Celle-ci fait partie de l'église de Magleby dans l'île de Moen. Construite en briques et à plein cintre, l'église de Magleby date environ de l'an 1200, mais le choeur a été rebâti à une époque postérieure. A peu près vers le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, on éleva à l'extrémité occidentale de la nef, et sur le plan d'un parallélogramme une tour en briques, qui dans le haut se divise en deux. Une preuve qu'elle fut ajoutée plus tard à l'édifice, bâti primitivement



sans tour, c'est qu'à l'intérieur on distingue parfaitement le vieux pignon occidental de la nef, et il est facile de reconnaître qu'il ne fait pas un seul tout avec le mur contigu de la tour. Le style de celle-ci témoigne avec évidence qu'elle est de la période de transition du roman à l'ogive. Elle se compose de trois parties; peut-être même qu'elle en comprenait quatre autrefois, car l'étage intermédiaire doit avoir été partagé en deux par un plancher de madriers. La hauteur de la tour est de 23 mètres 75; sa largeur du côté

Fig. 8.



Plan des différents étages de la tour de l'église de Magleby.

de l'ouest est de 9<sup>m</sup>,68; les façades du nord et du sud n'ont que 6<sup>m</sup>,25 de large. Quand du dehors on considère

ce monument reconvert d'un enduit et peint en rouge, on ne reconnaît qu'avec peine les petites tours du haut, qu'on a réunies par une construction récente. En pénétrant dans le parvis, dont l'entrée est à l'ouest, et qui probablement servait de chapelle baptismale (fig. 8, n<sup>o</sup>. 1), on ne se douterait nullement que dans sa partie supérieure, la tour pût être géminée, car on ne voit point de colonnes comme il s'en trouve dans le vestibule des autres tours géminées, pour supporter les arcades et les façades contigües du milieu. A Magleby le large parvis communique à la nef par une arcade à ogive. Dans l'épaisseur du mur méridional, on a ménagé un escalier, ouvrant autrefois dans le parvis et qui conduit au 1<sup>er</sup> étage. Celui-ci est très élevé et assez ténébreux (fig. 8, n<sup>o</sup>. 2).

A travers l'espace compris dans ce 1<sup>er</sup> étage et à une hauteur de 12<sup>m</sup>,50 du pied de la tour, on remarque une grande arcade (fig. n<sup>o</sup>. 2x) extraordinairement massive, large de 3<sup>m</sup>,75, et dont les supports sont à l'est et à l'ouest. Enfin quand on monte à l'étage supérieur (fig. 8, n<sup>o</sup>. 3), on en reconnaît facilement et tout aussitôt la forme primitive, car la tour s'y partage en deux chambres quadrangulaires, dont les murs intérieurs portent sur la grande arcade que nous venons de désigner. Cette disposition constitue une manière de bâtir toute spéciale. Il est très étonnant qu'à la différence de ce qui a lieu pour les autres églises, l'espace compris ici entre les deux tours n'ait qu'une largeur d'environ 0<sup>m</sup>, 70 cent. C'est une preuve évidente que les vieilles règles traditionnelles présidant à ces constructions étaient oubliées. Ce vide trop étroit laissé entre les tours jumelles de l'église de Magleby est une erreur architectonique, qui fait perdre au monument une grande partie de son pittoresque. Pour les relier on s'est servi à une époque postérieure de petites briques de forme récente, et il n'y a qu'un seul mur en pierre; il serait donc très facile de les disjoindre. Cette modification ne nécessiterait que la reconstruction de



deux toits séparés, au lieu du seul qui existe pour les deux tours. Il est vraisemblable qu'elles portaient de hautes pyramides, qui s'élevaient chacune entre les quatre pignons comme dans l'église de Broager. Dans les registres de la paroisse de Magleby, on ne trouve rien qui puisse indiquer, à quelle époque on a relié ensemble ces tours jumelles, mais dans la chambre de la tour septentrionale, j'ai remarqué sur le mur une multitude de taches noires, qu'on reconnaît pour des éclaboussures de plomb fondu, ce qui indique incontestablement que le feu a pris à cette tour. Si l'on fait attention que les tirants extérieurs qui soutiennent sa façade méridionale, portent les dates de 1699 et 1765, on peut supposer que l'une des deux dates indique l'époque de l'incendie et de la jonction des tours. Pour ce qui regarde la construction même du monument, une tradition, encore vivante dans l'île de Moen, rapporte que l'église de Magleby aurait été bâtie par deux sœurs: c'est sans doute une allusion à sa forme géminée primitive. Une de ces sœurs se serait appelée Gunild, et la colline à l'est de Magleby, nommée *Gunildsbakken*, est désignée comme le lieu même où aurait été construit son château.

Pour que ce mémoire soit moins incomplet, nous devons encore parler de la double flèche de l'église bien connue de Broager, dans le Slesvig (fig. 9). L'antique *Église St. Georges* à Broager est déjà citée dans un document de l'an 1209; mais la plus grande partie de son imposante tour à deux flèches appartient certainement à une époque plus récente. Le plan de cette tour est un parallélogramme dont les petits côtés regardent le sud et le nord. Elle s'élève d'une seule masse jusqu'au sommet, où elle se partage en huit petits pignons, du milieu desquels deux grandes flèches octogones s'élancent dans l'air à une hauteur considérable, environ 37<sup>m</sup>,50. On les voit de loin dans tout le Sundevéd et sur la mer. Leur forme rappelle certaines églises



d'Allemagne, par exemple, celle de Lugau, en Prusse\*). A Broager la tour a trois étages. Le rez-de-chaussée

Fig. 9.



Eglise de Broager.

forme, selon l'usage, un grand vestibule dont l'entrée était autrefois à l'ouest. Deux lourdes arcades divisent ce vesti-

\*) Voyez: *Mittelalterliche Backsteinsbauwerke des preussischen Staates*, par Adler, T. II.



bule en trois parties: celle du milieu conserve des restes d'une voûte en berceau, dont les points d'appui étaient à l'est et à l'ouest; les deux autres sont couvertes par des voûtes à arceaux croisés. Ces dernières voûtes sont d'un temps assez ancien, au plus tard du XIII<sup>e</sup> siècle. Chacune des divisions du parvis communique à la nef par un arc à plein cintre, et aux côtés de celui du milieu, on voit encore deux petites niches sous lesquelles on plaçait l'eau bénite.

Quand on examine le plan de ce beau parvis (fig. 10), divisé par deux fortes arcades, il est facile de voir que la partie inférieure plus ancienne, ce semble, que la partie supérieure de la tour, a été, à l'origine de la construction, disposée pour porter deux tours jumelles analogues à celles que nous avons décrites. Il est possible que, dans le cours de la construction, on ait abandonné le plan suivi d'abord, ou bien, que plus avant dans le Moyen-âge on ait modifié la partie supérieure du monument. Au-dessus du vestibule, les murs de la tour ont à l'intérieur trois retraits différents à diverses hauteurs, ce qui les rend plus minces après chaque retrait. Sur la place laissée libre par ces retraits reposent de fortes solives en chêne. Au dernier étage et sous les flèches, il n'y a point de cloches. Celles qui s'y trouvaient autrefois furent descendues en 1650, et placées dans un clocher distinct, car on craignait que le branle de ces cloches ne nuisît à cette tour, dont les murs, en apparence solides, étaient néanmoins crevassés dès cette époque.

En 1804 la façade occidentale de la tour fut couverte d'un revêtement en dalles grossièrement taillées que l'on fixa au moyen d'un grand nombre d'ancres en fer. Primitivement l'église et sa tour furent construites seulement avec de grandes briques rouges; mais un enduit de couleur blanche leur a enlevé considérablement de leur pittoresque d'autrefois. Il existe deux légendes à propos de l'érection de cet édifice: l'une est identique à celle qui concerne les

tours jumelles de l'église de Fjennesløvillie; l'autre rapporte que la double flèche fût élevée par les soins de deux sœurs.

Fig 10.



Vestibule de la tour de l'église à Broager.

Tandis que beaucoup d'œuvres dues à l'industrie de l'homme, emportées par le cours du temps, ont disparu sans laisser de traces, l'architecture religieuse, on le voit, a conservé une partie de ses monuments; et parmi eux, les jolies églises à tour-géminée témoignent de la féconde activité, qui au XII<sup>e</sup> siècle existait en Danemark, sous les règnes glorieux des Valdemars.



LES EMPREINTES DES BRACTEATES EN OR,  
ESSAI D'INTERPRÉTATION.

par J. J. A. WORSAAE.

Traduit du danois\*) par l'abbé L. Morillot.

Bien que l'étude des antiquités du Nord ne soit encore, à vrai dire, que dans la première période de son enfance, il faut reconnaître que le nombre des faits constatés est déjà assez grand, pour qu'on puisse essayer d'envisager, sous un nouveau point de vue, la vie intime et spécialement les idées religieuses des peuples dans les âges préhistoriques. Guidé par cette conviction que la science archéologique ne saurait se contenter d'une direction de caractère presque exclusivement matérialiste, tel qu'il se produit depuis longtemps, direction dont on ne doit pourtant pas méconnaître les bons résultats, j'ai déjà, dans mes explications de trouvailles faites dans les tourbières, et datant soit de l'âge de bronze, soit surtout du premier âge de fer, cru pouvoir signaler les traces probables de fêtes religieuses ou offrandes aux dieux. Des trouvailles récentes et les récits des anciens auteurs, en répandant sur ce sujet une lumière nouvelle, paraissent confirmer l'existence de ces cérémonies. Mais si l'on excepte quelques invocations au dieu Thor, écrites en runes, et les scènes gravées sur des pierres runiques du Gotland, qui peuvent figurer la réception des héros dans la *Valhalle*\*\*), on n'a pas encore réussi à con-

\*) *Om Forestillingerne paa Guldbracteaterne* dans *Aarbøger for nordisk Oldkyndighed og Historie* pour 1870, page 382.

\*\*) Voyez C. Sæve, dans les *Annaler for nordisk Oldkyndighed og Historie for 1852*, pag. 171 et suivantes; et dans *Vitterhets*

naître ce qui concerne le paganisme dans le Nord. Ni les objets exhumés du sol, ni les monuments plus considérables ne nous avaient jusqu'ici renseigné sur les croyances mythologiques ou les traditions héroïques, sur les portraits caractéristiques de quelques divinités, et en général sur les scènes de la vie des dieux ou de celle des héros; et cependant on savait d'autre part, par des témoignages écrits, que ces images, ces croyances et ces traditions avaient été, à l'époque païenne, répandues partout dans le Nord.

En l'absence de récits historiques suffisamment étendus et positifs, il est manifeste qu'on doit s'appuyer sur d'heureuses découvertes, pour avoir une solution définitive des importantes questions sur l'âge, l'origine des chants *eddaïques* et des traditions héroïques dans les différents pays scandinaves: il est donc doublement étonnant, que personne n'ait jusqu'ici songé sérieusement à expliquer les empreintes toutes particulières des anciennes bractéates en or, trouvées en si grand nombre, dans le Nord surtout. Plusieurs archéologues, qui se sont occupés plus spécialement des bractéates, ont en général reconnu qu'on viendrait à distinguer sur elles quelques traces des traditions légendaires et héroïques de l'antiquité. Thomsen, le premier qui ait fait une description détaillée des bractéates en or\*), indiquait en effet que sur quelques bractéates étaient représentés des combats avec des dragons, tandis que sur d'autres probablement étaient figurés Hugin

---

*Historie og Antiquitets Akademiens Handlingar*, XXVI<sup>e</sup> partie, VI de la nouvelle série, Stockholm 1869, p. 323. — Voy. aussi: *The Old-Northern Runic-Monuments of Scandinavia and England*, par Stephens, T. I, pag. 224—227; II, 692—701, 708—709, 743—744 et 778—779. — *Om Virring Stenen*, par P. G. Thorsen, dans les *Aarbøger* pour 1870, V<sup>e</sup> Livraison, p. 420—23.

\*) Voy.: *Annaler for Nord. Oldkyndighed og Historie for 1855*, pag. 265—347. — *Atlas de l'Archéologie du Nord*, Pl. I—XII, Copenh. 1857.



et Munin, les oiseaux d'Odin, ainsi que le sanglier *Gullin-burst*. Mais ni lui, ni ceux qui l'ont suivi, comme Stephens\*) et Montelius\*\*) n'ont poussé plus loin leurs recherches au point de vue mythologique. Ils se sont bornés à donner principalement des reproductions fidèles, par là même précieuses, et des descriptions exactes de toutes les bractéates en or recueillies dans les pays nordiques. Stephens a cependant en outre essayé d'expliquer les inscriptions runiques restées obscures, que portent un assez grand nombre d'entre elles.

Du rapprochement de toutes les bractéates en or connues jusqu'ici, il ressort avec évidence que quelques unes se trouvent dans le Sud et l'Ouest de l'Europe, mais qu'elles diffèrent manifestement du groupe de bractéates, infiniment plus nombreux et caractéristique, qui a eu l'ancien Danemark avec la Scanie pour point central de fabrication, dont le rayonnement s'est étendu faiblement vers le Nord, en Suède et en Norvège, et plus faiblement encore vers le Sud, dans l'Allemagne septentrionale\*\*\*). Suivant un calcul approximatif, les bractéates trouvées dans les pays scandinaves sont neuf

\*) Voy. *The Old-Northern Runic-Monuments of Scandinavia and England*, Copenh. 1867—1868, II, pag. 505—564, 873—879. Avec sa bienveillance et sa libéralité habituelles, le professeur Stephens a permis la reproduction dans les planches et le texte de ce mémoire d'une partie des belles gravures de son ouvrage: ce dont je lui suis très-reconnaissant.

\*\*) Voy. *Från Jernåldern*, par O. Montelius, I—II, Pl. 1—3. Stockholm 1869, (in 4°).

\*\*\*) Dans le Sud et l'Ouest de l'Europe on n'a jamais recueilli des bractéates comme sont les nôtres, portant sur la même empreinte des figures d'hommes et d'animaux: elles n'ont que des ornements entrelacés, avec quelques figures d'animaux fantastiques qui ressemblent à des éléphants. Cfr. par ex.: *Remains of Pagan Saxondom*, par Akerman. Londres 1855, in 4°, pl. XI. — *Atlas de l'Archéologie du Nord*, pl. X, n° 200, pl. VIII, n° 156, pl. IX, n° 164.



fois plus nombreuses que toutes les autres ensemble trouvées ailleurs, (voy. *Stephens*, I, p. 514). Dans le seul Danemark actuel, on en connaît environ cent soixante dix. Elles se rencontrent, surtout en Danemark, dans les grandes trouvailles d'objets archéologiques, mais ce n'est que par exception que les tombeaux en contiennent.

Quant à leur nature et à leur origine, on ne peut douter que les bractéates furent d'abord de barbares imitations d'anciennes monnaies romaines des Empires d'Occident et d'Orient. A la différence des monnaies, les bractéates, à peu d'exceptions près, sont des incuses; mais parfois deux bractéates sont appliquées l'une sur l'autre, et elles ressemblent alors à une monnaie. Il est certain que les bractéates ne furent pas employées comme monnaies, mais comme ornements: c'est pour cela qu'on les trouve souvent avec des pièces intercalaires, telles que des perles et autres objets indiquant positivement qu'elles faisaient partie de magnifiques colliers.

Plus les bractéates sont d'un temps voisin de celui des monnaies qui leur ont servi de modèles, plus elles leur ressemblent et pour les dessins et pour l'inscription, qui conserve même quelquefois les restes des mots de l'original, faciles à reconnaître. Mais de même que dans le Sud et l'Ouest de l'Europe, les peuples prétendus «barbares», après avoir imité plus ou moins anciennement les monnaies grecques et romaines, ne tardèrent pas à produire des dessins d'un caractère national à côté ou en place des formes classiques; de même aussi dans le Nord, on vint peu à peu à tracer sur les bractéates en or des inscriptions en runes nordiques, à représenter des figures d'un style particulier. La répétition de ces types spéciaux et leur grande diffusion dans tout le Nord indiquent incontestablement que les empreintes n'étaient pas les produits accidentels d'une imagination désordonnée, mais qu'elles avaient une racine profonde dans les idées regnantes parmi le peuple, et dont elles étaient



l'expression. Que les bractéates en or aient été réellement fabriquées dans le Nord, (et l'on doit ici peut-être comprendre sous ce nom la partie septentrionale de l'Allemagne), c'est un fait qui ressort non seulement des statistiques sur les lieux de leur découverte, mais aussi de leurs inscriptions runiques et de ces dessins, qui, principalement sur les bractéates de la dernière époque ou celles de la décadence, offrent un caractère un peu différent suivant les divers pays du Nord\*).

Autant qu'on en peut juger, les bractéates en or proprement dites n'apparaissent pas dès le premier âge de fer, ou, tout au moins, pas avant la fin de ce premier âge, dans la première moitié du V<sup>e</sup> siècle. Elles appartiennent presque exclusivement au commencement du dernier âge de fer, c'est-à-dire, à cette époque qu'on appelle le moyen-âge de fer, et qui s'étend environ de l'an 450 à l'an 700 après J. Chr. Elle correspond aux derniers temps païens et aux premiers temps chrétiens chez les Anglo-Saxons, les Francs, les Allemands et autres peuples, dans les tombeaux desquels des parures en or, ayant quelque ressemblance avec les bractéates, ont été, quoique rarement, retrouvées. Et non seulement les bractéates, mais aussi les objets recueillis avec elles, tels que les grandes et caractéristiques agrafes en argent incrustées d'or et de nielle\*\*), reflètent en général

\*) Comme étant probablement d'un type norvégien, on peut voir dans l'*Atlas de l'Archéologie du Nord*, les n<sup>os</sup>. 187, 201, 202, 203, 242 b et 242 c; en outre dans *Montelius I*, pl I, le n<sup>o</sup>. 15, et pl. III, le n<sup>o</sup>. 14; enfin dans O. Rygh: *Om Sletner-Fundet*, fig. 4.

En Suède, l'île de Gotland a produit un type particulier. Cfr. *Atlas de l'Archéologie du Nord*, n<sup>os</sup>. 204, 205, 206; *Montelius*, pl. I, fig. 12 et pl. II, fig. 21.

\*\*) Cfr. *Nordiske Oldsager*, par J. J. A. Worsaae, fig. 428, 429. — *Aarbøger for 1868*, pl. III. — *Stephens*, I, 182, II, 561, (574, 587). — *Montelius*, I, pl. 5—7. — Parmi ces agrafes, il y en a aussi d'un type gotlandais particulièrement reconnaissable: *Montelius I*, pl. 7, fig. 1 et 4.



assez visiblement le goût neuf et de fraîche date, par là même hésitant et fantaisiste, qui annonçant en Europe une ère nouvelle, se développa chez les peuples gothiques aussitôt après la chute de l'Empire romain d'Occident. Il fraya sa voie pour se répandre jusque dans les contrées écartées du Nord, où, au lieu du style romain occidental, se fit sentir l'influence du style romain oriental ou byzantin. Pour nos bractéates en or, frappées peut-être précisément sous cette influence, (ce qui expliquerait leur apparition dans le Nord à un plus haut degré que dans les autres pays gothiques moins en contact avec Byzance), il paraît que celles dont les empreintes sont figurées ou à personnages appartiennent surtout à la première période du moyen-âge de fer, aux V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles, alors qu'elles étaient encore près de leurs modèles. On en trouve mélangées à plusieurs trésors considérables de cette époque lointaine, qui furent exhumés du sol, (par ex.: celui découvert près de Broholm en Fionie\*), et qui forment, sans comparaison, pour la Scandinavie, les plus riches trouvailles provenant des temps païens, y compris même celui des *Vikings* (corsaires). On n'est pas à même de fixer la série des dates, où ont paru les diverses bractéates en or contenues dans les grandes trouvailles, mais tout indique que les plus récentes sont celles qui portent seulement ou principalement des entrelacs de serpents, de dragons ou d'autres animaux\*\*). On ne se

\*) Les objets en or trouvés en cet endroit, et qui pesaient plus de huit livres ont été décrits et dessinés dans *Nordisk Tidsskrift for Oldkyndighed*, II, 184—192, pl. I.

\*\*) Cfr.: *Atlas de l'Archéologie du Nord*, pl. IX—X, nos. 161—207. *Montelius*, pl. I, fig. 11, 13, 15; pl. II, fig. 14; pl. III, fig. 2, 6, 7, 8—12, 14. La collection des bractéates de ces types, telle qu'elle existe jusqu'ici au Musée de Copenhague, se compose de pièces recueillies toutes dans le Jutland, savoir à *Norre Hvam*, dans l'Amt de Ringkjøbing (8 pièces, MCCIV—IX), à *Steenholt*, dans l'Amt de Viborg (10 pièces, 13987—95), dans la lande de *Thorning*, même Amt



tromperait guère en rapportant celles-ci aux VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles après J. Chr., c'est-à-dire à la fin du moyen-âge de fer. Après ce temps on ne fit plus de bractéates en or, ou tout au moins, il n'en parut plus que quelques unes, spécialement en Norvège et en Suède, où ces antiques parures se conservèrent plus longtemps. D'un style sensiblement différent, elles étaient des imitations de monnaies byzantines plus récentes ou de monnaies arabes aussi appelées *cufiques*\*). Dans les trouvailles dont les objets datent de l'époque de transition on en recueille du vieux type et du type plus nouveau\*\*).

Un récent déplacement de notre collection de bractéates, au Musée des Antiquités, me fournit une heureuse occasion de recommencer les rapprochements que j'avais déjà faits entre les diverses bractéates, trouvées tant en Danemark que dans les pays voisins. En même temps que par cet examen j'étais confirmé de plus en plus dans la pensée, qu'on avait jusqu'alors trop confondu et les types et les provenances, il devenait évident pour moi que ces dessins d'origine nordique et barbare, de caractère et d'art si différents, pourraient être étudiés avec raison comme

---

(4 p., 6800, 7746, 9639, 10298), à *Skovsborg*, près *Silkeborg* (6 p., et en outre, 2 autres avec des figures grossières). Or les bractéates de cette série n'ont pas été trouvées avec des monnaies en or byzantines et ne sont pas non plus des imitations serviles de celles-ci, comme c'est au contraire le cas pour quelques unes d'un autre type trouvées ailleurs, par ex. à *Rynkebygaard* et *Broholm* en *Fionie*, à *Sandegaard* et *Rønne* dans l'île de *Bornholm* etc.

\*) Cfr.: *Atlas de l'Archéologie du Nord*, pl. III, nos. 36—45.

\*\*) C'est ce qui arriva dans la récente trouvaille de *Skonager*, paroisse de *Nesberg* près *Varde*: avec les restes d'une grande fibule en argent doré, on trouva 14 bractéates en or, savoir: 7 avec des entrelacs de serpents, 3 avec des têtes d'hommes et des runes, 3 avec une tête d'homme, un oiseau et un animal à cornes, sans barbe, et enfin une bractéate double, sans oiseau. (Musée de Copenhague).

exprimant soit les croyances mythologiques particulières aux peuples scandinaves, soit leurs traditions héroïques. On devait alors être amené à chercher des éclaircissements tant dans le ciel que sur la terre, mais de préférence, peut-être, sur la terre: dans les anciennes légendes ou chants sur les chefs illustres, dont les exploits s'étaient transmis de génération en génération sur les lèvres du peuple. Il était difficile de ne pas avouer, même après un examen superficiel, que plusieurs bractéates semblent invariablement reporter la pensée sur les chefs, les combattants et les héros, par exemple: celle de Gudbrandsdal\*) (fig. 1), où un guerrier à cheval et entièrement couvert de son armure combat contre des dragons; la bractéate (fig. 2), des environs de Hambourg\*\*), qui représente un guerrier casqué, mais à pied, combattant également contre des dragons; la bractéate norvégienne (fig. 3)\*\*\*), où se trouve une tête couronnée d'un casque avec une sorte de vizière; enfin la bractéate de Ullerup dans le Sundeved†) (fig. 4), avec une tête couverte d'un casque et un bouclier orné d'une croix. On devait en même temps se demander si réellement, comme on l'avait cru, on pouvait reconnaître sur quelques bractéates Odin avec les corbeaux Hugin et Munin et le cheval Sleipni. D'abord, je voyais que des oiseaux se trouvent sur un grand nombre de bractéates de types diffé-

\*) Trouvée sous l'autel de la vieille église de bois de la paroisse de Gudsdal et Froen (Musée des Antiquités de Copenhague, 8671), Voy.: *Annaler for 1855*, pag. 300. — *Atlas*, n°. 73.

\*\*) Conservée au Musée des Antiquités de Copenhague (MCCX). Une semblable provient de la collection de Thomsen, et une autre est à Berlin. — Voy. *Annaler for 1855*, p. 305. — *Atlas de l'Arch.* n°. 87.

\*\*\*) Conservée au Musée de Bergen; trouvée dans la paroisse de Hiterdal, Amt de Bratsberg, avec d'autres bractéates barbares et d'un style récent. *Atlas*, n°. 131. — *Annaler for 1855*, p. 316 - 317.

†) Au Musée de Copenhague, n°. 15807.



rents, et le plus souvent sur celles qui figurent un animal à cornes: ce qui ne s'accorde nullement avec les idées reçues sur les attributs d'Odin; ensuite je cherchais en vain

1.



2.



3.



4.



les huit jambes qui caractérisent la rapidité de Sleipni, le coursier d'Odin. De tous les types pouvant figurer les dieux, un seul restait, celui qui se voit sur les bractéates que Thomsen a déjà désignées, provenant de la Selande (fig. 5\*),

\*) Voy.: *Atlas de l'Archéologie du Nord*, n°. 238. — *Annaler for 1855*, p. 341. Cette bractéate a été trouvée en double exemplaire près de Vallerslov, dans une tourbière, avec une magnifique agrafe en argent, incrustée d'or, avec quelques perles et les bractéates dessinées dans l'*Atlas* sous les n°. 217, 226 et 233 (Musée des Antiquités de Copenhague, 12527-29).

de la Suède et de la Norvège\*) (fig. 6), et sur lesquelles il serait peut-être possible de reconnaître le sanglier *Gullinburst*e (aux soies d'or) de Frey.



Je m'occupai de rassembler tous les dessins de bractéates qu'il me fut possible d'avoir, et je les groupai selon leurs différents types. A mesure que ces types se dessinaient avec une clarté plus grande, j'avais la satisfaction de reconnaître peu à peu que plusieurs observations très intéressantes, faites, partout au Nord, à d'autres points de vue, pouvaient néanmoins être utilisées pour avoir une interprétation assez vraisemblable de l'empreinte d'un certain nombre de bractéates jusqu'ici presque complètement inexplicables. Je dois tout d'abord déclarer que la récente explication des scènes figurées sur le rocher de Ramsund et sur la pierre runique de Gæk, en Suède, explication donnée par l'éminent professeur Carl Säve, jeta enfin sur mes re-

\*) Voy. *Atlas de l'Arch. du N.*, n° 81. — *Annaler for 1855*, pag. 303. — *Montelius*, pl. I, fig. 25. — Les deux bractéates citées portent chacune deux sangliers(?).



cherches une lumière inattendue; et c'est alors que m'appuyant sur la connaissance positive des monuments authentiques du moyen-âge chrétien, je fus encouragé à m'engager, par des voies non frayées et incertaines, dans les ténèbres des siècles éloignés.

Pour ce qui concerne la Norvège et l'Islande, il est depuis longtemps constaté que dès la première période de leur moyen-âge, tout au moins dans les XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles et même encore plus tard, c'était un usage assez général de décorer les portes, mais surtout leurs jambages et les portails des églises de bois, en y sculptant comme ornements, non seulement des sujets païens, mais encore des scènes purement profanes, tirées des traditions et des chants antiques. Sur la porte bien connue de l'église en bois de Valthjofstad, dans la partie orientale de l'Islande, porte aujourd'hui conservée au Musée des Antiquités de Copenhague\*), on a sculpté, vraisemblablement dans la dernière moitié du XII<sup>e</sup> siècle, une lutte engagée à propos d'un lion entre un guerrier à cheval et un dragon. Dans cette sculpture Sv. Grundtvig\*\*) et Stephens\*\*\*) ont cru retrouver la tradition rapportant que Thidrik de Bern tua un dragon, pour délivrer un lion qui ensuite le suivit fidèlement; mais G. Brynjulfsson prétend plutôt y reconnaître la vieille légende sur Guillaume, fils de Richard et roi d'Angleterre, qui, après avoir perdu à une bataille dans les pays orientaux, son fidèle compagnon, un lion qu'il avait autrefois délivré des serres d'un dragon, le fit placer dans un tombeau de pierre décoré d'une inscription en lettres dorées†).

\*) Voy. *Nordiske Oldsager*, par J. J. A. Worsaae, (1859), pag. 127, n<sup>o</sup>. 505. Mémoires ci-dessus, p. 246.

\*\*) Voy. *Danmarks gamle Folkeviser*, I, p. 130.

\*\*\*) Voy. *Runehallen i det danske Oldnordiske Museum*, page 17. — *Illustreret Tidende*, année 1869, n<sup>o</sup>. 10, p. 325—326.

†) Au Musée des Antiquités de Copenhague, n<sup>o</sup>. 19822. Voy. Les observations présentées à la réunion de la *Société R.*

Le portail de l'ancienne église de bois d'Ode (paroisse de l'Amt de Christian dans la Norvège méridionale), nous offre deux sculptures qui y ont été encastrées à une époque un peu plus récente, mais néanmoins assez ancienne, et qui représentent deux héros des chansons populaires, Holger le Danois et Burmand. Mais ce qui paraît surtout remarquable, c'est que même quelques siècles après l'introduction du christianisme en Norvège, des sujets de décoration pour des églises de bois dans ce pays ont été fournis par des poèmes purement païens, les poèmes célèbres sur les *Vælsungs*, les *Giukungs*, les *Niflungs* et les *Budlungs*.

Parmi tous les monuments de ce genre, encore subsistants en Norvège, et dont les sujets sont empruntés à ce cycle légendaire, aucun n'est plus intéressant, ni plus complet que les sculptures conservées au Musée de Christiania (voy. pl. XIV), et qui décoraient les jambages d'une porte d'un portail en bois de l'église, maintenant détruite, de Hyllestad, dans l'Amt de Nédénès. Elles représentent un fait célébré surtout par les *Eddas* et la *Vælsunga-Saga*: c'est la lutte entre le dragon Fafni qui, dans la lande de Gnitahéide, ruminait sur un immense trésor, et le héros Sigurd, surnommé depuis *Fafnisbané* (meurtrier de Fafni), et fils du roi Sigmund dont le père était *Vælsung*\*). Suivant la tradition, le forgeron Regin, père nourricier de

*des Antiq. du Nord*, 19 avril 1870. — Cfr. *Dags Telegrafen*, du 25 avril 1870, n°. 110.

\*) Ces jambages de porte ont déjà été dessinés et décrits dans *det norske Skillingmagazin*, année 1865, n°. 5. La gravure qui se trouve à la pl. XIV de notre ouvrage est faite par Mr. Magnus Petersen, d'après des photographies, qu'on a eu l'obligeance de nous envoyer de Norvège. Nous les devons, partie à M. le professeur Bugge et à l'archéologue, M. Nicolaysen, qui s'occupent de reproduire les œuvres d'art, dont les sujets sont tirés des *Eddas*; partie à Mr. P. Petersen, de Christiania, photographe, qui a bien voulu corriger d'après l'original les épreuves de la gravure.



Sigurd, lui avait d'abord raconté comment ce trésor était la rançon que les dieux Odin, Loké et Hœni durent payer pour avoir tué, sans le reconnaître, un frère de Regin et de Fafni, Otr, qui sous la forme d'une loutre, pêchait dans la cataracte d'Andvaré. Il avait ajouté que Fafni s'était seul emparé, contre tout droit et frauduleusement, de ce fatal trésor. Enfin, il excita Sigurd à tuer Regin afin qu'après avoir lui-même assassiné le jeune prince, il pût à son tour s'emparer du trésor.

Sur le jambage droit de la porte (pl. XIV, fig. 1), on voit en bas Regin forger une épée pour Sigurd; et un peu au-dessus, Sigurd essaie cette épée qui se brise: alors, comme le rapporte la légende, Regin forgea pour Sigurd, une épée nouvelle avec les morceaux du glaive de son père, de cette fameuse épée *Gram*, dont le dieu Odin avait fait présent au roi Sigmund, fils de Vælsung. Plus haut encore, Sigurd penché en arrière et à genoux, plonge cette épée dans le corps du dragon.

Sur le jambage de gauche, on voit en bas Sigurd assis sous un arbre, et faisant griller le cœur du dragon, que Regin avait voulu se réserver. Sigurd porte un doigt à sa bouche pour goûter si le cœur est cuit, et tout aussitôt il comprend le chant prophétique d'un oiseau perché au haut d'un arbre voisin, et qui, le mettant en garde contre la fourberie de Regin, l'excite à le tuer. Plus haut est représenté l'excellent coursier de Sigurd, le cheval *Grané*, (qui passait pour avoir été choisi par Odin, et être de la race de Sleipni, le cheval de ce dieu); il est arrêté près d'un arbre, sellé et chargé du trésor de Fafni, pendant que Sigurd, un pied sur le dos de ce coursier, transperce Regin de son épée. Enfin, tout en haut, un homme, enveloppé par des serpents, joue d'une harpe avec ses pieds. Ce dernier trait fait sans doute allusion à un fils de Giûké, le roi Gunnar, frère de Gudrûne femme de Sigurd Fafnisbané, et époux de Brynhilde, fiancée d'abord à Sigurd. Lorsque

celui-ci eut été tué à l'instigation de Brynhilde, son épouse Gudrûne se remaria avec le roi Atlé. C'est par ce roi que Gunnar fut un jour invité traîtreusement à sa cour; et comme il refusait de lui dire où était caché le grand trésor de Sigurd, Atlé le fit jeter les mains liées dans une fosse aux serpents. Sa sœur Gudrûne lui envoya alors une harpe, dont il joua si artistement avec ses pieds, qu'il charma et endormit les reptiles: alors la mère d'Atlé se métamorphosa en une grande et cruelle vipère, elle se glissa jusqu'au cœur de Gunnar pour le percer, et causa ainsi sa mort.

Outre ces remarquables sculptures, qui datent au moins du commencement du XIII<sup>e</sup> siècle, le Musée des Antiquités de Christiania en conserve une autre qui provient de l'église de Neigusdal, dans le même Amt de Nédénès. Elle est moins importante, plus grossière, et seulement un peu plus récente que les précédentes. En haut est figuré le meurtre de Regin; au-dessous, Sigurd et Regin essayent une épée et ensuite le forgeron façonne un autre glaive. En bas sous un arbre au sommet duquel est perché un oiseau, Sigurd fait cuire le cœur de Fafni.

Des sculptures analogues à celle qui représente Gunnar dans la fosse aux serpents se trouvent encore en Norvège, et sur un montant d'une porte de l'église d'Opdal, dans le Numedal, et sur le dossier en bois d'un fauteuil d'épousée, conservé à Hove (voy. pl. XVIII, fig. 1). Il était auparavant dans une église du Telemarken, à Hitterdal, où se trouve encore son pendant, le siège de l'épousé\*). Sur le dossier de ce dernier (pl. XIX, fig. 1), on voit une femme entre deux cavaliers, dont l'un se tourne vers elle en lui

\*) Ces deux sièges, dont les sculptures sont d'un haut intérêt, ont été intégralement dessinés dans *Aarsberetning for 1854 fra Foreningen til norske Fortidsmindesmærkers Bevaring* (rapport de la Société pour la Conservation des monuments anciens de la Norvège, année 1854, Christiania 1855, pl. 4—5.)



présentant un anneau. Dans cette sculpture, des érudits norvégiens ont cru reconnaître Sigurd Fafnisbané, Brynhilde et ce funeste anneau d'Andvaré, que les dieux extorquèrent au nain pour payer la rançon d'Otr. Le nain exaspéré avait prédit que cet anneau porterait malheur à tous ceux qui le posséderaient après lui. Pour moi, je supposerais plutôt que les deux sièges ont rapport à la fin tragique de Gunnar: la femme représenterait Gudrune qui, au moment où allaient s'éloigner les hommes chargés de porter à Gunnar et à Hœgné l'invitation perfide du roi Atlé, confia à ces envoyés un anneau, sur lequel elle avait gravé des runes destinées à avertir ses frères du danger qui les menaçait\*).

Lorsque, pendant la réunion des archéologues à Christiania dans l'été de 1868, j'eus l'occasion d'examiner de près les plus importants des monuments norvégiens de ce genre, je ne pus déjà m'empêcher d'être étonné en voyant comment les figures qu'ils portent offrent un caractère typique, et quelle grande ressemblance certaines d'entre elles ont avec quelques personnages des bractéates. Cependant tant que de pareilles œuvres artistiques n'apparaissaient qu'en Norvège, et seulement dans quelques contrées de la région méridionale de ce pays, je ne devais point attacher trop d'importance à ces analogies, qui pouvaient n'être qu'accidentelles. Il était permis de supposer que la Norvège, ayant comme l'Islande, longtemps gardé souvenir des chants eddaïques et des anciennes traditions en général, avait vu se former chez elle une école de sculpture sur bois, qui, du moins dans certaines contrées, avait tout particulièrement emprunté les sujets de ses œuvres aux vieilles traditions restées populaires. A ce point de vue, on devait aussi ne

\*) Voy. *Norske Fornlevninger*, de Mr. Nicolaysen, pag. 259, 263, 252, 217. — *Aarsberetning fra Foreningen til norske Fortidsm. Bevaring*, année 1867, pag. 63, et année 1868, p. 104.

pas oublier que c'était précisément le sud de la Norvège qui avait le mieux conservé les légendes sur Sigurd et sur sa race. C'est à Spangarheide, dans le voisinage du cap Lindesnæs, que, d'après la légende, avait été élevée Aslaug, fille de Sigurd et de Brynhilde, mariée plus tard au roi Ragnar Lodbrog. Enfin entre les XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, et la dernière période de la fabrication des bractéates (VII<sup>e</sup>, VIII<sup>e</sup> siècles), l'intervalle était assez grand pour éveiller toute sorte de doutes, même si l'on admettait que ces scènes païennes, représentées au XIII<sup>e</sup> siècle et peut-être plus tard en dedans et en dehors des églises chrétiennes, paraissaient évidemment remonter à une antiquité reculée et s'appuyer sur des croyances très anciennes, fortement enracinées dans le souvenir du peuple.

Mais précisément la même année (1868), le professeur Sæve terminait l'examen dont nous avons parlé et la description des deux monuments jusqu'alors inexpliqués de Ramsund et de Gæk, dans le Södermanland, sur les rives méridionales du lac Mælar en Suède, monuments qui ont rapport à la tradition sur Sigurd. La description était encore sous presse\*), lorsque le professeur Sæve exposa au congrès international, tenu à Copenhague dans les mois d'Août et Septembre 1869, un dessin de grandeur naturelle, figurant le plus beau et le plus remarquable de ces monuments, celui de Ramsund, dessin que nous avons reproduit (pl. XV) à échelle beaucoup moindre.

Cette sculpture a dans son genre un certain caractère de grandeur; exécutée avec goût et fermeté dans le dessin

\*) Voy. *Kongl. Vitterhets Historie och Antiquitets Akademiens Handlingar*, XXVI, T. VI, de la nouvelle série: l'article est intitulé: *Sigvards-Ristningarne å Ramsunds-Berget och Göksteden. Tvänne Fornsvenska Minnesmärken om Sigurd Fafnerbane. Beskrifna af Carl Sæve*. Stockholm, 1869, p. 321, 364; pl. 1—2. Il a été traduit en allemand par Melle. Mestorf: *Zur Nibelungen Saga; Siegfriedbilder*. Hambourg 1870.



par un des plus habiles ouvriers de cette époque, elle est gravée sur une dalle de granit ou pan de rocher, situé à Sjövikshagen, dépendant du hameau de Mora, dans la paroisse de Jäder, comté d'Oster-Rekarne, et vis-à-vis du château de Sundbyholm.

La scène est circonscrite, en bas, par un grand reptile sculpté et couvert de runes, en haut, par deux serpents entrelacés, mais plus petits et sans runes. Toute la sculpture mesure 5<sup>m</sup> de longueur sur 1<sup>m</sup>,25 à 1<sup>m</sup>,85 de largeur. Au-dessous du grand serpent, Sigurd à genoux, perce de son épée le corps de ce reptile. Au milieu entre les serpents, le cheval Grané est debout, chargé du trésor de Fafni, et attaché à un arbre, sur les branches duquel on aperçoit deux oiseaux. A gauche, Sigurd assis fait griller sur le feu, au bout d'une broche, le cœur de Fafni, qu'il goûte en portant un doigt à sa bouche. Autour du feu sont déposées des tenailles, une enclume, un soufflet, un marteau; plus loin, on voit la tête du forgeron Regin séparée du tronc. Enfin au-dessus, est sculpté un animal qui a la forme d'un renard et figure vraisemblablement la loutre, pour le meurtre de laquelle fut donné comme rançon le riche trésor, si fatal à Fafni et à tous ceux qui le possédèrent après lui. Chose étonnante, l'inscription runique n'a pas le moindre rapport aux figures de cette scène, pas même à Sigurd Fafnisbané. Elle dit seulement que «Sigrid, «mère d'Alrik et fille d'Orm, fit ce pont\*) pour l'âme de «Holmger, son mari, père de Sigrid.» — Comme le remarque Mr. Sæve, Sigrid ou Holmger, et peut-être tous les deux, croyaient sans doute, comme plusieurs familles dans le Nord, descendre de Sigurd Fafnisbané, ce héros fameux que la *Vælsunga-Saga* place avant tous les autres des pays

\*) Cette pierre runique se trouve dans le voisinage d'un vieux pont jeté sur un détroit, d'où anciennement est venu à celui-ci le nom de *Bro-Sund*, détroit du pont.

septentrionaux; et ils auraient ainsi voulu rappeler le principal exploit du guerrier par une sculpture capable d'attirer les regards, afin de glorifier ainsi leur propre race.

Il doit sans doute en être de même pour la pierre runique de Gøk, située à deux myriamètres et demi du rocher de Ramsund, et à l'ouest de Strengenæs, non loin de cette ville, dans la paroisse de Hårad, canton de Åker. Les sculptures de cette pierre ont à peu près la même largeur que celle de l'autre, mais une longueur moitié moindre. Une inscription runique gravée sur le grand serpent qui entoure les figures, ne dit rien de Sigurd Fafnisbané: elle rappelle seulement que «Isaio éleva seul cette «pierre à la mémoire de Thuar, père de Slode, et de Brand «son père . . . . Jurar de Kaum (a gravé les runes)». Ici encore nous trouvons figurés le meurtre du dragon par Sigurd, le cheval Grané chargé du trésor, près d'un arbre sur lequel est perché un oiseau, et peut-être deux, puis le cadavre décapité de Regin, un animal qui doit être une loutre, des instruments de forgeron et enfin un homme tenant un marteau d'une main, et de l'autre une broche semblable à celle qui, dans la sculpture du rocher de Ramsund, sert, comme je crois, à Sigurd pour faire griller le cœur de Fafni. A la vérité Mr. Sæve a supposé que cette figure d'homme et la correspondante sur la pierre de Ramsund représentent peut-être Regin forgeant une épée pour Sigurd: le marteau, que le personnage tient à la main, pourrait prouver en faveur de cette interprétation. Mais la circonstance que, sur la pierre de Ramsund, ce personnage porte le doigt à sa bouche, absolument de la même façon que dans les sculptures norvégiennes, est à mes yeux une preuve concluante que l'artiste a bien réellement voulu représenter Sigurd: ce qui d'ailleurs cadre bien avec le reste du sujet. Ici le marteau est déposé à terre, tandis que sur la pierre de Gøk, il est dans la main de l'homme; et si l'on ne veut pas voir en ce dernier le forgeron Regin, ce qui est



d'une importance secondaire, le marteau lui a été attribué par maladresse, ou bien il doit se rapporter à une tradition oubliée. Un trait qui différencie encore la pierre de Gøk de celle de Ramsund, c'est qu'au milieu de la première, et un peu au-dessus de Grané, est sculptée une croix de forme chrétienne. L'exécution plus grossière pourrait, à tout prendre, indiquer que les sculptures de Gøk datent d'un temps un peu plus récent que celles de Ramsund. Mr. Sæve juge avec raison que les deux pierres ont été gravées entre les années 1000 à 1050, c'est-à-dire dans la première moitié du XI<sup>e</sup> siècle ou peut-être même un peu plus tôt. En tout cas, elles seraient d'un siècle et demi plus anciennes que les plus vieilles scènes norvégiennes relatives à Sigurd, dont il a été parlé. Et néanmoins, entre les sculptures norvégiennes et celles de la Suède, il existe une ressemblance qui, à plusieurs égards, est extrêmement frappante.

Ces remarques généralement fondées s'accordent merveilleusement avec le récit d'une saga, qui rapporte que le roi de Norvège, Sigurd *Jorsalafar*, (le *Hiérosolymitain*) et ses guerriers, dans les premières années du XII<sup>e</sup> siècle, voyant dans le *Padreim* (hippodrôme) de *Myklegård* (Constantinople) les statues en bronze de dieux et de héros grecs, les prirent aussitôt pour celles des «Ases, des *Vølsungs* et des *Giðkungs*»<sup>\*)</sup>. Il est donc parfaitement prouvé que les traditions sur Sigurd Fafnisbané et sa race étaient, en Suède comme en Norvège, assez généralement connues et répandues, au moins dans les premiers siècles après la conversion au christianisme, pour que les motifs empruntés à ces traditions aient revêtu une forme déterminée et typique, même à des époques diverses et dans des contrées éloignées. Autre argument à l'appui de cette thèse: ces traditions païennes qui ont pu s'imposer avec tant de force aux graveurs de

\*) Voy. *Sigurdar saga Jorsalafara*, chap. 13.

runes et aux sculpteurs chrétiens, avaient eu nécessairement besoin d'un long temps pour se fixer avec des formes si précises dans l'esprit du peuple. Si donc par les monuments runiques de la Suède on peut remonter jusque vers l'an 1000, si par les sujets traités sur les églises de bois en Norvège et sur des sièges de ces églises, on arrive aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, il est bien permis d'affirmer que ces traditions, ayant survécu trois siècles à l'introduction du christianisme, devaient au moins avoir existé un espace de temps égal dans les siècles païens. Ainsi de toutes façons, on remonte précisément à la fin de l'époque, où les bractéates en or étaient spécialement en usage, environ vers l'an 700.

En présence de toutes ces données, je ne pouvais plus hésiter à rechercher les ressemblances entre les sculptures des grands monuments plus récents et les empreintes des bractéates en or, qui déjà précédemment avaient éveillé mon attention. Dans ces derniers temps, on a mis en évidence, d'une part, que les nations scandinaves n'avaient pas émigré du nord au sud, mais qu'elles avaient, au contraire, plutôt suivi la direction opposée, du sud ou du sud-est au nord; d'autre part, on a reconnu que les plus anciens vestiges de langage au Nord se trouvent avec des particularités septentrionales caractéristiques dans les inscriptions runiques du Danemark, qui datent de la première période de l'âge de fer, c'est-à-dire des premiers siècles après J. C. De même, comme M. Sv. Grundtvig et d'autres l'ont induit avec raison, les vieilles traditions mythiques et héroïques, conservées dans les Eddas, et qui forment évidemment l'apanage commun des peuples scandinaves, devaient être non seulement aussi anciennes, mais encore plus anciennes en Danemark qu'en Norvège, en Islande et en Suède, attendu qu'elles paraissent avoir pénétré d'abord en Danemark et dans la partie méridionale de la Suède



actuelle, et de là s'être peu à peu répandues vers le nord, où elles ont naturellement survécu plus longtemps dans les contrées les plus écartées, et y ont été finalement transcrites. Cette thèse doit être vraie surtout par rapport aux légendes sur les Vœlsungs, les Giûkungs, les Niflungs et les Budlungs, qui ont été répandues chez tous les peuples gothiques, et qui peut-être étaient connues encore plus anciennement en Allemagne qu'en Danemark même. On ne peut donc être surpris, si l'on trouve dans la période moyenne de l'âge de fer (du milieu du V<sup>e</sup> à la fin du VII<sup>e</sup> siècles après J. Chr.), qui passe pour être l'âge d'or des traditions, et qui pour le Nord a commencé d'abord en Danemark, si l'on y trouve, disons-nous, les plus anciennes représentations figurées des scènes mythiques et héroïques recueillies plus tard dans les Eddas.

C'était justement le temps où, après la chute de l'Empire Romain d'Occident, les peuples gothiques commencèrent à affranchir leurs œuvres artistiques de l'influence de la civilisation romaine jusqu'alors dominante, et représentèrent des sujets exclusivement nationaux, sans mélange de figures étrangères. Ce phénomène dut se produire surtout dans l'extrême Nord, où l'influence romaine avait toujours été relativement très-faible. Ajoutons enfin que dans le vieux langage des *Skalds* (par ex. dans le *Bjarkamál*), l'or est appelé indifféremment «*rançon de la loutre*», «*lit de Fafni*», «*coussin de serpent*», «*fardeau de Grané*», «*objet de la querelle des Niflungs*». N'est il pas alors bien naturel de s'attendre à rencontrer des scènes de ce cycle légendaire, représentées sur des parures en or, que l'on trouve mêlées à quelques uns des plus riches trésors datant des temps païens, et dont la découverte a pu, au moins quelquefois, reporter la pensée sur le trésor de Fafni?

Mais lorsqu'on parle de comparer les sculptures des grands monuments, (portails d'églises, pierres runiques,

etc.), avec les empreintes de tout petits objets comme les bractéates en or, dont le diamètre dépasse rarement quelques pouces, il est tout simple que les figures de celles-ci soient très-restreintes. D'ailleurs l'art de frapper les bractéates était au Nord certainement encore dans son enfance, en sorte que, assez souvent, il faudra se contenter de faibles empreintes, incertaines ou délusaires, tandis que sur les grands monuments nous avons une série de figures clairement tracées et concordantes. Il est donc doublement important d'avoir des bases quelque peu solides, afin de s'appuyer sur elles dans les questions douteuses.

J'ai considéré comme offrant cet avantage le type de bractéates représentées pl. XVI, fig. 1—2, sur lesquelles on voit un guerrier casqué, replié sur lui-même (à genoux ou assis), portant un doigt à sa bouche, tandis que devant lui se trouvent un oiseau qui paraît lui parler, et un animal à crinière, d'exécution barbare, un cheval évidemment, car si l'on se rappelle, comme nous l'avons dit plus haut, que d'autres bractéates figurent quelquefois des héros et des combats contre des dragons, et si l'on a considéré avec attention les sculptures suédoises et norvégiennes ayant rapport à Sigurd, on pensera involontairement que les bractéates (fig. 1—2) représentent le même héros qui, en faisant griller le cœur de Fafni, porte un doigt à sa bouche, tandis que près de lui sont les oiseaux fatidiques et son coursier Grané. La bractéate (fig. 3 même pl.), qui ressemble beaucoup aux précédentes, nous montre en outre un animal barbare, dans lequel d'autres archéologues ont voulu voir un dragon. Sur les deux premières bractéates on trouve bien, comme sur une foule d'autres, quelques runes qui ne sont pas toutes parfaitement expliquées et aussi des signes symboliques, en particulier une croix en forme de double z croisé, et qu'on a appelée le *marteau de Thor*, assez arbitrairement, ce semble, puisqu'elle se rencontre assez fréquemment chez



différents peuples de l'antiquité\*). Mais même en supposant que ces inscriptions et ces signes, probablement mystiques et religieux, fussent déchiffrés, les philologues n'ont pas grand espoir d'en tirer des lumières pour l'interprétation des sujets figurés\*\*). De plus les runes des bractéates sont quelquefois simplement la série ou une partie des lettres de l'alphabet runique\*\*\*), de sorte que, jusqu'à plus ample informé, il vaut mieux tenir les inscriptions pour étrangères aux figures, comme c'est le cas pour les pierres runiques de Ramsund et de Gæk.

Les trois bractéates en or que nous venons de citer, trouvées dans trois lieux différents en Sélande et en Scanie†), offrent un même sujet tiré de la légende de Sigurd Fafnisbané; et c'est vraisemblablement aussi le même motif qui est figuré sur d'autres bractéates, fig. 4—8 (de la pl. XVI), qui, étant peut-être d'une époque un peu plus récente, sont par suite aussi plus barbares. Elles représentent un homme accroupi et casqué, portant un doigt ou la main entière à ses lèvres. Près d'un personnage semblable sur

\*) Cfr. *Religiøse Symboler af Stierne-, Kors- og Cirkelform hos Oldtidens Kulturfolk*, par L. Müller, dans *Videnskabernes Selskabs Skrifter*, V<sup>e</sup> série, section d'histoire et de philos., T. III, Copenhag. 1864. Voy. surtout § 10, pages 64 et suivantes.

\*\*) Voy. plus en avant dans le présent volume des *Mémoires* le travail sur les *Inscriptions des bractéates en or*, par un runologue distingué, Mr. le professeur Bugge, de Christiania.

\*\*\*) Cfr. la bractéate de Vadstena en Suède, pl. XXIII, fig. 12, avec tout l'alphabet runique, et la bractéate de Scanie, pl. XVII, fig. 6, avec le commencement de l'alphabet *FNB*; ces trois caractères paraissent répétés plusieurs fois sur la bractéate de Skodborg (pl. XVI, fig. 8).

†) Dans la pl. XVI, la fig. 1 (au Musée de Copenh., n<sup>o</sup>. 8944) a été trouvée près de Lellinge, en Sélande; la fig. 2, (dans la collection de Thomsen), et la fig. 3, (au Musée des Ant. de Copenh., n<sup>o</sup>. 8673), ont été découvertes en Scanie, la dernière près de Raflunda. Voy. *Atlas*, n<sup>os</sup>. 84—86. *Annaler for 1855*, pag. 304—305.

la bractéate (fig. 9, pl. XVI), on voit, comme détail tout-à-fait caractéristique, un dragon vomissant. Peut-être aussi serait-il possible de reconnaître un serpent ou même un cheval\*), sous la figure barbare de la bractéate 8 de la pl. XVI.

7.



La bractéate (fig. 7) ci-contre, provenant de Skrydstrup dans l'Amt de Haderslev, doit être considérée comme étant d'un type un peu différent\*\*). Le guerrier est casqué comme celui des bractéates (fig. 1 et 2) de la pl. XVI; un oiseau repose sur son menton, et derrière le personnage on voit un grand animal, sans doute un dragon ou un cheval(?). Le guerrier est figuré debout; il n'a ni le doigt, ni la main gauche à la bouche, mais il intro-

duit sa main droite dans la gueule entr'ouverte d'un animal. Devant lui se dresse un cerf, sous lequel on voit un ou deux serpents entortillés. Jusqu'à un certain point, cette empreinte rappelle la pierre runique de la paroisse de Balingstad dans l'Upland, en Suède, où est en effet représenté un cavalier casqué, armé d'une pique et chassant un cerf avec un faucon et un chien; derrière lui se tient un archer

\*) Les bractéates fig. 4 et 7 ont été trouvées près de Dannenberg dans le Hanovre (voy. *Zeitschrift des hist. Vereins für Niedersachsen Jahrg.* 1860, pl. I, fig. 1—2); la fig. 5 vient de Vedby en Fionie (au Musée des Ant. de Copenh., n°. 19248), voy. *Runic-Monum.* par Stephens, II, pag. 550—551; — la fig. 6 (au Musée des Ant. n°. 12430), fut découverte à Bolbro en Fionie; — la fig. 8 (au Musée, n°. 20880), à Skodborg dans le Slesvig, (voy. *Stephens, loco cit.*, pag. 560) — la fig. 9 dans les environs de Haderslev (au Mus. des Ant. de Copenhague, n°. DCLVIII).

\*\*) Au Musée des Antig., n°. 8676. — *Atlas de l'Archéologie du Nord*, n°. 83. — *Annaler for 1855*, p. 303—304.



qui marche sur un dragon ou sur un serpent\*). Mais la bractéate paraît avoir une signification plus profonde que cette scène de chasse. Ne faudrait-il pas, en effet, supposer qu'en figurant un cerf, on a voulu faire allusion à un détail que nous a conservé la Saga, à la vérité, peu ancienne de Thidrik de Bern (chap. 142): c'est que Sigurd aurait été dans sa première enfance nourri dans un bois par une biche? Ou bien n'y aurait-il pas quelque apparence que la bractéate se rapporte à un tout autre cycle légendaire, par ex. à celui du gendre de Sigurd, le célèbre Ragnar Lodbrog, qui dans le Gotland, délivra Thora Borgarhjort d'un dragon, lequel ruminait comme Fafni sur un grand trésor? Le faucon serait alors simplement l'un des emblèmes ordinaires des chefs de cette époque\*\*). Mais c'est une simple supposition, qui devra être soumise à plus ample examen.

Lorsqu'on considère les trois premières bractéates de la pl. XVII\*\*\*), l'esprit se reporte cependant avec plus d'assurance à la tradition de Sigurd sous sa forme la plus connue. Sur ces bractéates en effet, se trouve seulement un cheval sellé, chargé d'un objet: c'est sans aucun doute Grané avec le trésor de Fafni appelé «*fardeau de Grané*». Des séries de petits points ou cercles tracés au-dessus de la selle dans les fig. 2 et 3, rappellent probablement les

\*) Cette pierre est dessinée dans *Svenska Run-Urkunder*, par Dybeck, 2<sup>e</sup> livr., n° 76, et dans *Sverikes Run-Urkunder*, par le même, pl. XXXIII, fig. 137.

\*\*) La Saga de *Rolf Krake* (ch. 40) rapporte que Rolf et ses guerriers, en arrivant à la cour du roi Adils à Upsal, avaient chacun leur faucon sur l'épaule, ce qui était considéré comme une parure de distinction.

\*\*\*) La fig. 1, (au Mus. de Stockholm) a été trouvée en Suède (*Montelius*, pl. II, fig. 17); — la fig. 2 (au même Musée) près d'Eskatorp, dans le Halland; — la fig. 3 (dans la Collection de Thomsen), en Scanie près de Väsby, (*Stephens*, II, pag. 549 et 875).

anneaux d'or ou autres objets précieux du trésor. Nous avons vu que deux pierres runiques suédoises portent une scène étendue de la légende de Sigurd; mais il y a en Suède d'autres pierres en grand nombre, richement décorées par des dragons, des serpents ou des combats contre ces monstres; et dans leurs sculptures on pourrait peut-être aussi chercher les mêmes faits ou des scènes plus restreintes de la même légende. Souvent en effet entre les entrelacs de serpents ou de dragons, on voit seulement un cheval debout, qui pourrait bien être Grané\*). Plus souvent encore, au milieu de semblables entrelacs, se trouvent un cavalier et un oiseau, et ces figures doivent au moins quelquefois rappeler et le héros le plus illustre du Nord et son exploit\*\*). Les bractéates de la pl. XVII, depuis la fig. 4 jusqu'à la fig. 11, présentent une tête casquée, un cheval et plusieurs d'entre elles ont en outre des oiseaux. Or elles se rapportent moins vraisemblablement à un cavalier quelconque et à son faucon, qu'à Sigurd, ce héros si glorifié, au loin et au large, dans les traditions et les chants populaires. On peut le conclure avec assurance, non-seulement de la multiplicité des bractéates du même type répandues dans tout le Nord, mais encore de certains détails de ces bractéates\*\*\*). Ainsi la fig. 5 a deux oiseaux, comme la sculpture de la pierre runique de Ramsund; une autre bractéate sans oiseaux porte en bas une tenaille, et

\*) Par ex.: la pierre de Nysätra dans l'Upland. Cfr.: *Sverikes Run-Urkunder*, par Dybeck, pl. XXVIII, fig. 113.

\*\*) Voy. Göransson: *Bautil* (Stockholm, 1750), n°. 36, 173 et 556. Sur le n° 308 on voit un grand oiseau et une figure humaine couchée près d'un serpent. Cfr. *Sverikes Run-Urkunder*, de Dybeck, pl. IV, fig. 14.

\*\*\*) La bractéate (fig. 5), exhumée d'une tourbière près de Logstor, est au Musée des Ant. de Copenh., n°. 5938. Une bractéate pareille avec 2 oiseaux (Musée de Stockholm) a été trouvée dans le Västergötland. *Atlas*, n°. 91; *Annaler för 1855*, p. 306.



à ce qu'il semble, d'autres instruments de forgeron\*): ces derniers détails indiquent assurément qu'on a voulu ici, comme sur les grandes pierres runiques de Suède, faire allusion au forgeron Regin et à son influence sur la destinée de Sigurd.

Nous ne pouvons omettre de signaler la remarquable analogie de plusieurs des bractéates de la pl. XVII (les nos. 6—11, mais surtout le n°. 11\*\*), avec tout un groupe de bractéates dont nous parlerons plus en détail, et qui, au lieu d'un cheval, portent un animal à cornes bien caractérisé (cfr. pl. XXIII). A la vérité comme ces cornes sont souvent placées d'une façon très singulière (voy. par ex. ici pl. XXIII, fig. 7 et surtout 11; dans *Atlas de l'Archéologie du Nord*, les nos. 94, 107, 108 et 235), il n'est pas du tout impossible qu'elles soient quelquefois des ornements pour le cheval, et que dès lors certaines de ces bractéates se rattachent aux types relatifs à la tradition de Sigurd. Mais en attendant des éclaircissements plus positifs, cette classe doit être généralement considérée comme une variété des types ayant probablement rapport à Sigurd.

Les bractéates offrant en général une grande différence dans les figures et les ornements, il convient d'examiner si,

\*) Trouvée dans le Mecklenbourg (Collection de Thomsen). — *Atlas*, n°. 115; *Annaler for 1855*, p. 313.

\*\*) Dans la pl. XVII, le n°. 6 (Coll. de Thomsen) a été trouvé en Scanie avec le n°. 2 de la pl. XVI (*Atlas*, n°. 103); — le n°. 7 (Musée des Ant. de Copenh., n°. 8652) a été certainement trouvé en Danemark (*Atlas*, n°. 109); — le n°. 8, (Mus. des Ant. de Copenh., n°. 8649) a été exhumé près d'Overhornbek en Jutland (*Atlas*, n°. 100); — le n°. 9 (Musée de Bergen) a été trouvé près de Sogndal, diocèse de Bergen (voy. *Stephens*, II, 546); le n°. 10 (Mus. des Antiq., n°. LXXVII), vient des environs de Slangerup en Sélande (*Atlas*, n°. 93); — le n°. 11 (M. des Antiq., n°. 12526) dans la tourbière de Maglemose, à Vallersløv, en Sélande (*Atlas*, n°. 233).

au lieu de représenter Sigurd, elles n'exprimeraient pas d'autres sujets tirés du même cycle. Nous avons déjà vu plus haut que le roi Gunnar dans la fosse aux serpents était figuré sur le portail de Hyllestad, sur des jambages d'une porte de l'église d'Opdal, dans le district de Numédal, et sur le dossier d'un siège de Hiterdal (pl. XVIII, fig. 1). Nous pouvons peut-être ajouter que le même sujet est traité sur une pierre runique de l'île d'Öland\*), et sur une agrafe en os, d'origine septentrionale sans doute, et trouvée dans la Cité à Londres, (pl. XVIII, fig. 2). Celle-ci porte un guerrier en cotte de mailles, actuellement mutilé et sans tête, qui est entouré de serpents\*\*). On doit peut-être également citer un fragment presque semblable, mais malheureusement trop endommagé, d'une sculpture sur bois provenant du tombeau de la reine Thyra à Jellinge\*\*\*). Ces monuments témoignent combien les sujets artistiques empruntés à la tradition sur Gunnar étaient fréquents, et répandus au loin à la fin du paganisme et au commencement des temps chrétiens dans le Nord. Ce ne serait donc pas sans fondement que l'on regarde comme une figure de Gunnar dans la fosse aux serpents le guerrier casqué et enveloppé par des serpents, sur la bractéate de Dannenberg, dans le Hanovre, (pl. XVIII, fig. 3), d'autant plus que cette bractéate a été trouvée avec deux autres (pl. XVI, fig. 4 et 7) que j'ai cru pouvoir rattacher à la lé-

\*) Dans l'église de Stenåsa, canton de Mœckleby. Cfr. *Bautil*, par Göransson. Stockholm 1750, pag. 292, n° 1069. On y voit une figure, assurément d'un homme, dont les jambes sont repliées en haut, et qui est enveloppée par une multitude de serpents.

\*\*) Voy. *Proceedings of the Society of Antiquaries of London*. Seconde série, Vol. III, pag. 224—225.

\*\*\*) Voy. la gravure sur bois dans *Nordiske Oldsager* de M. Worsaae, pag. 114, n° 474, et Cfr. l'agrafe trouvée à Londres et reproduite ici pl. XVIII, fig. 2.



gende de Sigurd Fafnisbané\*). Il n'est pas invraisemblable non plus que l'homme lié par derrière et le guerrier environné de serpents, que l'on voit sur deux bractéates de la trouvaille de Sletner en Norvège (fig. 4 et 5 de la pl. XVIII), ne soient aussi des représentations encore plus barbares de la même scène\*\*). Dans cette trouvaille de Sletner on a recueilli, avec des bractéates entièrement ou à-demi barbares, des bractéates du *type de Sigurd*. En général il paraît que les bractéates de Sletner et de Dannenberg doivent appartenir à la fin de la période de fabrication des bractéates en or.

Nous avons parlé de la sculpture d'un fauteuil d'épousée, provenant de l'église de Hiterdal, en Norvège (pl. XIX, fig. 1) et où l'on reconnaît Sigurd, Brynhilde et l'anneau d'Andvaré, ou peut-être plutôt Gudrûne, qui remet aux envoyés du roi Atlé un anneau couvert de runes, destiné à avertir ses frères Gunnar et Høgné. Or, si on rapproche de cette sculpture les bractéates (fig. 2—3 de la pl. XIX), dont l'une présente un cavalier tenant un anneau en l'air\*\*\*), et l'autre un personnage debout, peut-être une femme, qui tient également un anneau, on est tout naturellement porté à supposer que sur le fauteuil et les bractéates il s'agit d'une même scène généralement connue autrefois, qu'elle ait rapport à l'anneau d'Andvaré ou à celui de Gudrûne.

\*) Voy. *Zeitschrift des historischen Vereins für Niedersachsen*, année 1860, (Hannovre 1861), pag. 391—396 (pl. 1), où le docteur Grotefend se demande si ce guerrier environné de serpents ne représenterait pas Thor combattant le serpent de Midgard.

\*\*) Voy. O. Rygh dans *det Norske Vidensk.-Selsk. Forhandlinger*, année 1864.

\*\*\*) La bractéate double fig. 2 (Musée de Bergen) a été trouvée dans un tertre de la paroisse de Haug, Amt de Søndre-Bergenhus, la fig. 3 (Musée de Stockholm) a été trouvée près de Trollhättan. — *Atlas de l'Archéologie du Nord*, n° 15 et 111. — *Annaler för 1855*, pag. 285 et 311, 312.

Passons maintenant aux deux bractéates doubles (fig. 4 et 5 de la pl. XIX). Sur la face de la bractéate (fig. 4) se trouve un buste (de femme peut-être?), avec une coiffure singulière, et dont l'épaule se termine par un bec de cygne; mais sur le revers, on voit une sorte de messager(?) ou cavalier armé d'une lance, conduit par un homme qui tient un arc\*). La bractéate (fig. 5) porte sur une de ses faces une femme ayant les cheveux en désordre, presque nue ou vêtue seulement d'une jupe très-courte; de sa main droite elle tient un objet douteux, tandis qu'elle enfonce sa main gauche dans la bouche d'un animal, (d'un cheval?) comme pour le dompter. Sur le revers de la bractéate il y a des entrelacs d'un dessin barbare\*\*). En considérant ces bractéates d'un caractère tout particulier, et dont les empreintes ne sont pas œuvre de fantaisie, dépourvue de signification, on ne peut s'empêcher de songer à la tradition connue sur la belle Svanhilde, fille de Sigurd Fafnisbané et de Gudrûne (*Völsunga-Saga*, ch. 40). Le roi Iærmunrek, dans le dessein de l'épouser, la fit venir à sa cour; mais ayant écouté des rapports calomnieux sur sa fidélité, il la fit lier à la porte du palais et fouler aux pieds de chevaux. Au commencement, dit la saga, comme elle fixait ses yeux perçants sur les coursiers, ceux-ci n'osèrent pas marcher sur elle, «mais on lui mit ensuite une peau sur la tête et c'est alors qu'elle perdit la vie.»

Mais ces interprétations, n'étant pas par elles-mêmes suffisamment claires et explicites, ou ne s'appuyant pas sur des types traditionnels même postérieurs, comme c'est le cas pour les sculptures sur bois, ou pour les pierres runiques en

\*) La fig. 4 (Mus. de Stockholm) a été, d'après Montelius, trouvée dans l'Upland, et non pas, comme il est dit dans les *Annaler* f. 1855, pag. 288, n° 17, près de Trollhättan.

\*\*) La fig. 5 (Mus. de Stockh.) a été trouvée près de Trollhättan. — *Annaler* f. 1855, p. 305. — *Atlas*, n° 89.



Norvège et en Suède, auront besoin, pour avoir une valeur scientifique, d'être confirmées par des découvertes ou des observations nouvelles. Je ne veux donc pas m'avancer beaucoup plus loin. Cependant avant de quitter les traditions sur Sigurd, qu'il me soit encore permis de rechercher s'il n'est pas rationnel de s'attendre à trouver sur les bractéates, non seulement des scènes de la vie de Sigurd Fafnisbané et de ses descendants immédiats, mais encore des allusions à plusieurs de ses célèbres ancêtres: il y a en effet quelques bractéates, qui au premier coup-d'œil paraissent se rapporter aux Völsungs.

A la pl. XX, fig. 2, nous avons reproduit le dessin d'une bractéate, qui du Cabinet des Monnaies passa au Musée des Antiquités de Copenhague (n°. 8675). Elle représente un guerrier, qui de la main gauche saisit le bras d'un petit personnage nu, qui semble s'éloigner; sa main droite tient un glaive ou plutôt un objet d'une forme si singulière, selon l'expression de Thomsen\*) que l'on ne sait ce que c'est au juste. A côté de l'objet on croit distinguer un enfoncement avec des marches d'escalier qui y conduisent(?).

D'après la *Völsunga-Saga* (ch. 4—8), le roi Siggeir qui avait épousé Signy, fille de Völsung, fit tuer son beau-père et les enfants de celui-ci. Un seul fut sauvé par sa sœur Signy: c'était Sigmund (père de Sigurd Fafnisbané). Caché dans une caverne où il préparait sa vengeance contre Siggeir, Sigmund tua successivement tous les fils du roi. Dans ce même refuge, il éleva son fils Sinfjötli, qu'il avait eu de sa sœur Signy, laquelle, sous la figure d'une magicienne, était venue secrètement le trouver dans la caverne. Lorsque Sinfjötli fut devenu grand et fort, son père et lui faisaient ensemble des courses pour prendre du butin; mais une fois ayant eu la malencontreuse idée de

\*) *Annaler for 1855*, pag. 303.

se revêtir chacun de la dépouille d'un loup, ils ne purent plus s'en débarrasser. Ainsi métamorphosés, ils agirent en loups et portèrent le ravage dans le royaume de Siggeir; mais lorsqu' enfin ils purent se délivrer du sortilège, ils pensèrent sérieusement à se venger du roi Siggeir. Ils se rendirent donc à son palais, mais ils furent reconnus et condamnés à mourir de faim: on les enferma dans le caveau d'un tertre de pierre et de tourbe, où ils furent séparés l'un de l'autre par une grande dalle. Au moment où on allait recouvrir le tertre, Signy trouva moyen d'introduire près de Sigmund une botte de paille, qui contenait de la viande de porc et un glaive. Sigmund prit celui-ci pour scier la dalle, et il put s'échapper avec Sinfjœtlé. Ils retournèrent au palais pour y mettre le feu, et le roi périt dans les flammes avec tous ses gens. Signy, satisfaite d'un événement qui vengeait les siens, embrassa son frère Sigmund et leur fils Sinfjœtlé, et elle se précipita dans les flammes.

Relativement à cette tradition il est bon de remarquer que le prétendu glaive, dont nous avons parlé, a une ressemblance frappante avec une botte de paille, en même temps que l'on reconnaît au bas un pommeau (d'épée?), d'où l'on serait tenté d'induire que la bractéate représente précisément la fuite de Sigmund et de Sinfjœtlé, épisode célèbre au Nord et chanté dans un poème dont quelques vers ont été conservés par la *Vælsunga-Saga* (ch. 8). Il ne serait pas non plus invraisemblable que les bractéates dessinées fig. 1, pl. XX, puissent aussi représenter Sigmund et Sinfjœtlé\*).

Remontons enfin à quelques unes des premières traditions contenues dans la *Vælsunga-Saga*. Odin lui-même,

\*) Ces bractéates (n° MDCLXXVIII du Musée des Ant. de Copenhague) ont été trouvées près de Faxe; en Sélande. *Atlas de l'archéologie du Nord*, n° 76. — *Stephens*, II, p. 527.



pour appeler à l'existence la race des Völsungs, envoya une Valkyrie porter une pomme à son petit-fils, le roi Reri. La reine, épouse de ce dernier, après en avoir mangé, donna le jour à un enfant qu'on appela Völsung. Ensuite Odin vint enfoncer la fameuse épée Gram dans le tronc d'un chêne, qui s'élevait dans le palais de Völsung; et ce glaive (avec les fragments duquel on forgea plus tard l'épée de Sigurd Fafnisbané) ce fut Sigmund, le fils de Völsung, qui seul put l'arracher de l'arbre. Enfin Odin choisit pour le jeune prince Sigurd le cheval Grané. Or, si l'on examine quelques bractéates remarquables et uniques en leur genre de la pl. XX, on pourrait reconnaître, sur les fig. 4—5, Odin avec la tête de Mimer, le cheval Grané ou Sleipni dont celui-ci descendait; sur la fig. 3, Odin, le cheval, la Valkyrie et la pomme; enfin sur la fig. 5 encore, le glaive enfoncé dans le chêne de la salle de Völsung\*). Il est peut-être aussi permis de supposer que le casque extraordinairement grand, qui sur ces bractéates est terminé par une tête d'oiseau ou de serpent, représente le célèbre et redoutable casque appelé *Ogishjælm*, que Sigurd choisit dans le trésor de Fafni; et cette supposition est d'autant plus probable, qu'un casque à peu près de même forme, quoique un peu moins grand, se rencontre souvent sur d'autres bractéates. Les bractéates dont nous parlons pourraient cependant ne pas regarder Odin, mais Sigurd, et alors la tête séparée, serait celle de Regin, le cheval serait Grané, et les figures avec la pique et l'épée feraient allusion à des événements de la vie de Sigurd et des autres Völsungs. Mais, comme le même casque se trouve sur

\*) La fig. 3 (n° 8655, du Mus. des Ant. de Copenhag.) a été trouvée près d'Esrom, en Sélande (*Atlas*, n° 77); — les fig. 4 et 5 ont été, avec la fig. 10 de la pl. XVII, trouvées dans le voisinage de Slangerup, aussi en Sélande. Elles sont au Mus. des Antiq. n° LXXVIII et LXXX. — *Atlas*, nos 78, 79).

des types différents, et même sur ceux qui n'ont pas rapport à Sigurd, par ex.: sur le type probable de Frey dont il a été question plus haut, il me semble qu'en général, les empreintes de ces bractéates ont, dans leur ensemble, trait à Odin et aux marques de sa prédilection pour la race des Voelsungs, à laquelle il était uni par des liens étroits de parenté\*).

Nous sommes, en tout cas, venus à un point, où doivent se rencontrer les éclaircissements demandés au ciel et à la terre. Il ne m'a pas d'ailleurs été possible d'indiquer positivement un type de bractéates qui représentât le *Père Universel* ou Odin\*\*). Au contraire la supposition de Thomsen, il faut le reconnaître, ne manque pas de vraisemblance, quand il dit que certains types de bractéates, où est figuré un verrat, représenteraient Frey et le sanglier *Gullinburste* (aux soies d'or). Je ne dois pas non plus omettre de dire qu'un autre type me paraît encore plus clairement rappeler un des dieux supérieurs, qui fut dans tout le Nord l'objet d'une vénération particulière.

Il a, en effet, été dit plus haut que sur un assez grand nombre de bractéates portant une tête d'homme

\*) Cfr. cependant la bractéate (*Atlas*, n° 227) trouvée en Fionie, où une tête d'homme et un animal placé au-dessous font qu'elle ressemble aux types supposés *types d'Odin*. L'oiseau placé devant la tête pourrait également bien figurer un des deux corbeaux donnés pour emblèmes à Odin, ou l'un des oiseaux de Sigurd.

\*\*) Il ne faut cependant pas négliger d'attirer l'attention sur le n° 98 de l'*Atlas*. Une tête, ayant dans la bouche une pique, et un oiseau pour casque, est entourée par deux animaux fantastiques. Serait-ce l'image d'Odin comme dieu de la guerre, lançant l'arme qui ouvre les hostilités, et ayant pour emblèmes un des corbeaux et les deux loups Geré et Freké? Quelques autres bractéates particulières, nos 26 et 149 de l'*Atlas*, présentent aussi une tête avec un javelot ou pique dans la bouche. Peut-être pourrait-on joindre à ces dernières le n° 239 de l'*Atlas*, dessiné ici pl. XXII, fig. 4.



casquée, on voit un animal ayant des cornes, et offrant parfois une ressemblance frappante avec un cheval. Souvent même, à moins qu'on ne suppose que ce sont de simples ornements, on croit distinguer sur lui une sangle ou sous-ventrière, et un objet ressemblant à une selle (voy. fig. 8 et 11, pl. XXIII). Mais on n'a pas encore suffisamment remarqué ou indiqué que ces bêtes cornues se divisent naturellement en deux grandes classes, selon qu'elles ont ou n'ont pas une barbe de bouc. Lorsqu'on les divise ainsi et qu'on les compare, on ne peut manquer de remarquer que les types à barbe de bouc ne portent en général pas d'inscription runique, ni d'oiseaux, mais comprennent la plus grande série des plus magnifiques bractéates que nous ait léguée l'antiquité\*); et c'est aussi pour cela qu'il vient aussitôt à la pensée, qu'elles doivent représenter quelque être supérieur et même le plus vénéré des dieux du Nord.

Je remarquerai, seulement en passant, que la plus grande bractéate connue jusqu'ici, dont les fragments ont été trouvés à diverses époques, et chose extraordinaire, en différents lieux de l'île de Bornholm\*\*), est précisément du type de celles qui portent un animal ayant des cornes et une barbe de bouc nettement figurée sur l'empreinte. Il y a en outre sur le bord de la bractéate un cercle de têtes d'hommes. Mais je dois mentionner spécialement la très-rare bractéate

\*) Voy. *Atlas*, nos 128, 129, 136, 137, 142, 144, 146; — *Montelius*, pl. I, fig. 23, 24; pl. II, fig. 11, 12. Pour d'autres bractéates d'un type semblable, mais un peu moins grandes, voy. *Atlas*, nos 105, 127, 140, 143, 145, 236, 234, 240, 241. — *Montelius*, pl. II, fig. 1, 7, 9, 19, 23.

\*\*) Voy. *Atlas*, n° 146. Le dessin de la bractéate fait après la découverte du dernier fragment (1869) apporté au Musée des Ant. de Copenh. (n° MMLIII), n'est pas complètement exact pour la partie du centre qui a été suppléée. Dans la même trouvaille on a recueilli quatre monnaies d'or byzantines, savoir: une de Théodose II (408—450) et trois de Léon I<sup>er</sup> (457—474).

Jutlandaise, pl. XXI, fig. 1\*), au milieu de laquelle sont une tête d'homme casquée et un animal très-grand avec des cornes, le tout entouré d'un cercle de têtes d'hommes et d'un autre cercle de trente animaux plus petits que celui du centre, mais également à cornes et portant une barbe de bouc triangulaire. Tous ces animaux sont munis d'une sangle. Une grande bractéate, trouvée en Scanie, a au centre une empreinte analogue, mais, au lieu des cercles de têtes d'hommes et de boucs, il y a seulement des ornements ordinaires. Près de l'ansette, on voit une vingtaine de têtes d'hommes groupées en forme de triangle\*\*). Une seule tête ou bien une rangée de têtes d'hommes casquées et barbues font partie de l'ornementation de quelques autres bractéates peu nombreuses et de plusieurs objets antiques\*\*\*). J'ai déjà ailleurs émis la supposition qu'une ornementation aussi caractéristique pouvait quelquefois avoir été choisie comme marque d'exploits guerriers†); mais il me paraît encore plus probable que ces têtes humaines, lorsqu'elles sont, comme sur la grande bractéate du Jutland, accompagnées d'une série de boucs, ont une signification particulière. Ne pourrait-on pas, avec quelque fondement, chercher une concordance entre les ornements des bordures

\*) Au Musée des Ant. de Copenh. n° MCCCXXXIII; elle a été trouvée près de Lyngby, dans le voisinage d'Ebeltoft, en Jutland.

\*\*) Cette bract. a été trouvée près de Raflunda en Scanie, avec la fig. 3 de la pl. XVI. Cfr. *Atlas*, n° 144; *Annaler f.* 1855, p. 304.

\*\*\*) Par ex.: 1° au-dessous de l'ansette d'une bractéate trouvée en Suède: *Atlas*, pl. XII, n° 237, et *Montelius*, pl. III, fig. 20; 2° sur celle qui est dessinée ici pl. XVI, fig. 5; 3° sur une boucle de ceinturon, pl. II, fig. 47 et 47 a de *Thorshjerg-Fundet*, par M. Engelhardt; 4° sur le manteau décrit dans *Mammenfundet*, par I. I. A. Worsaae, dans *Aarboger for* 1869, pl. 4.

†) Dans *Mammenfundet*, pag. 208—209 des *Aarboger f.* 1869.



et la tête principalé du centre, et alors supposer qu'on a voulu représenter sur les bractéates non seulement Thor avec un des boucs qui lui sont donnés pour emblèmes, mais encore les sacrifices d'hommes et de boucs, qu'on avait autrefois coutume d'offrir en l'honneur de ce dieu? Entre plusieurs grandes bractéates d'un type analogue, qui portent au centre une tête d'homme, ornée d'un casque magnifique, semblable à un diadème, quelques unes trouvées en Scanie, pl. XX, fig. 2\*), ont en outre, sur un de leurs encadrements, deux serpents entrelacés, et sous l'ansette des têtes de dragons largement ouvertes avec des dents effrayantes. Il est donc assez vraisemblable qu'il s'agit ici du serpent de Midgard, de même que d'autres bractéates de cette espèce paraissent représenter le loup Fenri\*\*). Il est très-intéressant de constater que la grande bractéate Jutlandaise citée ci-dessus, présentant au centre le portrait présumé de Thor, et, sur les encadrements, de nombreuses têtes d'hommes et de boucs, a été exhumée du sol en même temps que la bractéate double ici dessinée fig. 8 a, 8 b\*\*\*).

8 a.



8 b.



\*) Cfr. *Atlas*, n° 137. Ces deux bractéates du Musée de Stockholm, ont été trouvées près Wä.

\*\*) Voy. dans *Montelius*, pl. I, fig. 24, une bractéate trouvée dans le Vestergotland, et conservée au Mus. de Stockh.; — dans *Atlas*, le n° 143 (Mus. de Christiania), provenant d'un tertre de la paroisse de Vandso.

\*\*\*) Musée des Antiq. de Copenh., n° MCDLXXXII.

La face de celle-ci, comparée à celles des bractéates dont nous venons de parler, peut aussi avec raison être considérée comme offrant l'image de Thor, encadrée par le serpent de Midgard, que l'on a doublé à titre d'ornement. Sur le revers il y a un entrelac ou signe mystique environné d'un seul serpent, qui, précisément comme celui de Midgard, se mord la queue.

Quant à l'autre nombreuse classe de bractéates avec un animal ayant des cornes, mais pas de barbe\*), il est bien plus difficile, on pourrait même dire qu'il a été impossible jusqu'ici de les interpréter. Il peut sembler beaucoup plus simple de supposer qu'autrefois on ne faisait pas minutieusement attention à une poignée de barbe de l'animal figuré, et qu'alors les deux classes de bractéates devraient plutôt être considérées comme n'en formant qu'une seule, surtout quand on considère que plusieurs, et quelquefois de très-grandes et très-belles bractéates, (cfr. pl. XXII, fig. 5—6; *Atlas*, nos 92, 223 et 228), présentent une incuse qui peut s'appliquer à Thor: ainsi pl. XXII, fig. 1, avec deux animaux à cornes (des boucs?)\*\*); fig. 2, avec le gant de fer et le serpent de Midgard(?\*\*\*); fig. 3 avec la figure de l'éclair. Mais d'un autre côté, il y a aussi certains attributs, qui, d'après ce que nous savons jusqu'ici, ne concordent pas avec ceux qu'on donne à Thor: ainsi pl. XXII, l'oiseau sous les deux animaux de la fig. 1†); l'oiseau sur

\*) Voy. *Atlas de l'Arch. d. N.* nos 82, 92, 94, 95, 97, 125, 132, 133, 134, 139, 147, 221, 222, 224, 226, 228, 232, 234, 234 b, 235, 237; — *Montelius*, pl. I, fig. 6, 9, 10, 14, 18, 22, pl. II, fig. 3, 5, 6, 10, 20, pl. III, fig. 15, 16, 19, 21, 23. Cfr. en outre *Stephens*, II<sup>e</sup> vol., division des bractéates.

\*\*) Au Musée de Lund; trouvée près Helsingborg: *Atlas*, n° 222.

\*\*\*) Au M. de Copenh. n° MMCCXIX; trouvée dans l'île de Lolland. *Atlas*, n° 82.

†) M. des Ant. de Copenh. n° LXXVII; trouvée près de Slangerup, en Sélande, avec le n° 10 de la pl. XVII, et les fig. 4 et 5 de la pl. XX. *Atlas*, n° 94.



celui de la fig. 3; et enfin le dard à la bouche(?) du cavalier de la fig. 4\*). Un détail qui n'est pas entièrement fortuit, et qui différencie ce groupe de bractéates de celles qui ont des boucs, c'est que souvent les premières ont des oiseaux et des inscriptions runiques, comme sur les figures ci-contre\*\*), et sur les pl. XXII (fig. 5—7) et XXIII. Il faut de plus remarquer que de toutes les bractéates connues,



avec des animaux cornus et barbus, probablement des boucs, (qui doivent même être des bêtes de trait, s'ils sont vraiment des attributs de Thor), aucune n'offre des traces de mains, comme cela a lieu, non seulement sur les bractéates du type de *Sigurd*, (pl. XVII, fig. 5—8) avec cheval et oiseau, mais encore sur d'autres: ainsi pl. XXII, fig. 3 sur la bractéate déjà citée, portant un animal à cornes, mais sans barbe et sans oiseau; ainsi encore sur la bractéate de Hesselager, d'un modèle analogue, (fig. 9 ci-contre); enfin sur d'autres bractéates semblables avec oiseaux (pl. XXIII, fig. 7, 8 et 11). Ces mains indiquent évidemment que

\*) Au M. des Ant. de Copenh. n° 12,370; trouvée en Sélande. *Atlas*, n° 239.

\*\*) Le n° 9 (M. des Ant. de Copenh. n° 15,615, *Atlas*, n° 252), trouvé près de Hesselager en Fionie; le n° 10 (Mus. des Ant. n° 12,431), trouvé près de Bolbro, aussi en Fionie, *Atlas*, n° 232; le n° 11 (Musée des Ant. n° 8646), trouvé en Danemark (?). *Atlas*, n° 121.

l'animal cornu passait pour être employé comme coursier. Les bractéates à animaux cornus, mais sans barbe et sans oiseaux, n'offrent pas non plus trace de ces mains; et ainsi, malgré leur intime ressemblance avec les autres bractéates qui ont un animal cornu, mais non barbu, cette particularité indique qu'il faut établir une distinction entre les types avec oiseaux et les types sans oiseaux\*).

Je dois donc supposer, jusqu'à plus ample informé, que le groupe spécial et très-grand de bractéates, la plupart très-belles, portant des animaux à cornes et sans barbe, se subdivise au moins en deux catégories faciles à distinguer, et cela principalement quand elles se trouvent mélangées ensemble dans les mêmes fouilles, car on ne peut alors attribuer leurs dissemblances en certains détails à la diversité des temps. Mais jusqu'à quel point elles repré-

---

\*) Parmi les bract. portant des animaux à cornes, sans barbe, mais n'ayant pas d'oiseaux, voy. 1<sup>o</sup> pl. XXII, la fig. 5; (*Atlas*, n<sup>o</sup> 132) au Mus. de Stockholm, et trouvée en Suède; la fig. 6 (*Atlas*, n<sup>o</sup> 237), *ibid.*; la fig. 7 (*Atlas*, n<sup>o</sup> 133) au Mus. de Christiania, et trouvée en Scanie: — 2<sup>o</sup> pl. XXIII, la fig. 1, (*Atlas*, n<sup>o</sup> 118) au Mus. de Lund, tr. en Scanie; la fig. 2 (*Atlas*, n<sup>o</sup> 117) tr. en Slesvig; la fig. 3 (*Atlas*, n<sup>o</sup> 234) au Mus. de Lund; la fig. 4 (*Atlas*, 116) au Mus. de Copenh. n<sup>o</sup> 8648, tr. en Fionie; la fig. 5 (*Atlas*, 120) au Mus. de Copenh. n<sup>o</sup> 8645, tr. aussi en Fionie; la fig. 6 (*Atlas*, 119) au M. de Stockh.

Parmi les bract. avec oiseaux, pl. XXIII, fig. 7 (*Atlas* 226) au Mus. de Copenh. n<sup>o</sup> 12,525, venant de Vallersløv, en Sélande; la fig. 8 (*Atlas*, 101) au Mus. des Ant. n<sup>o</sup> 8650, tr. en Fionie; la fig. 9 (*Stephens*, II, p. 561) au Mus. des Ant. n<sup>o</sup> 20,963, tr. près d'Ølst en Jutland; la fig. 10 (*Atlas*, 102) au M. de Stockh., tr. à Tjorkø; la fig. 11 (*Atlas*, 221) Mus. des Ant. n<sup>o</sup> 10,037, tr. près Rynkebygaard, en Fionie, avec des monnaies d'or byzantines (les plus récentes sont de Léon I<sup>er</sup> [457—474]); la fig. 12 (*Atlas*, 99) au Mus. de Stockholm, trouvée près de Vadstena.



sentent plusieurs dieux\*) ou héros, c'est un problème dont la solution dépend des trouvailles futures, de runes explicatives ou d'observations moins incertaines que celles dont nous disposons aujourd'hui. Ce serait déjà, en cette direction, comme en beaucoup d'autres, un progrès, si l'on publiait, comme tableau synoptique et comme guide, un nouvel ouvrage critique, comprenant toutes les bractéates d'or, disposées, autant que possible, d'après l'âge, le type, et le lieu de leur découverte: travail dont la science a maintenant plus grand besoin que jamais auparavant.

Si le temps montrait que ce premier «essai d'interprétation», dont personne ne sent mieux que moi la faiblesse et l'imperfection, a suivi, au moins en partie, la bonne voie, il ouvrirait une nouvelle et importante perspective sur le passé des peuples du Nord, et même de plusieurs nations germaniques de même famille. Les investigateurs perspicaces, qui, des chansons et des traditions écrites dans des temps plus récents, ou toujours vivantes\*\*), ont, par voie de déduction, conclu à la haute ancienneté des poèmes eddaïques ou des légendes mythiques du Nord, même dans le sud de la Scandinavie, c'est-à-dire dans les provinces de l'ancien Danemark, trouveront un point d'appui solide dans ces monuments, qui nous sont parvenus sans intermédiaire, et qui révèlent en outre que ces légendes avaient, dès les temps reculés, une forme septentrionale particulière:

\*) A cet égard, on peut toujours se rappeler que le cheval de Heimdal s'appelait *Guldrup* (crinière dorée).

\*\*) Ainsi les légendes sur Sigurd, qui aujourd'hui sont encore dans la mémoire des habitants des îles Færey (cfr. *Færoiske Kvæder* par Lyngbye, Copenhague 1822; *Sjårdar Kvædi*, 1851, par Hammershaimb); elles existent partiellement en Norvège: voy. *Norske Folkeviser*, par Landstad, p. 111—133; elles résonnent aussi quoique plus faiblement dans nos chants sur *Sivard* et *Brynnild*, etc. Voy. Grundtvig: *Danmarks gamle Folkeviser*, p. 7—32.

(par ex. : par rapport à Sigurd Fafnisbané, le cheval Grané est inconnu dans les vieilles traditions Allemandes sur les Voelsungs). Ce fait concorde d'une manière frappante avec la preuve que la langue avait dès lors des particularités septentrionales, preuve que les runologues ont récemment acquise par la lecture d'inscriptions jusqu'alors indéchiffrées, contemporaines avec les bractéates d'or et les runes obscures. On ne peut donc plus longtemps mettre en doute que, de même que le Danemark actuel et les autres contrées méridionales de la Scandinavie dans l'ancien et le moyen-âge de fer, ont été le foyer des antiques traditions mythiques et héroïques, qui avaient pâli dans les pays plus méridionaux devant les progrès envahissants de la civilisation chrétienne; de même aussi les contrées du nord de la Scandinavie, pendant la dernière période des temps païens ou la première des temps chrétiens, conservèrent et enfin transcrivirent les vieilles légendes païennes, auxquelles le flot civilisateur, venu du Sud et de l'Ouest, ne laissait plus de place en Danemark.

Je n'ai donc point hésité à livrer mon «*Essai*» à l'appréciation des savants, au risque de le voir contredit et modifié en beaucoup de points. Je m'en consolerais en pensant qu'il aura peut-être apporté une modeste obole à l'explication des bractéates en or décorées de serpents et de dragons, et contribué à faire valoir ce riche trésor scientifique, sur lequel, on peut le dire, les serpents et les dragons ont ruminé trop longtemps.

---



## REMARQUES SUR LES INSCRIPTIONS RUNIQUES DES BRACTÉATES EN OR,

par SOPHUS BUGGE.

Traduit du Danois par l'abbé L. Morillot.

Trouvées pour la plupart en Danemark, en Suède, en Norvège et aussi, mais en plus petit nombre dans l'Allemagne septentrionale et ailleurs, les bractéates en or sont des objets que l'on portait au cou comme parures ou comme amulettes. Ils sont formés d'une mince plaque d'or arrondie, dont l'empreinte est encadrée dans une bordure à laquelle est fixée une ansette. Plusieurs de ces bractéates, qui ressemblent assez à des monnaies, ont une inscription runique (on en compte environ 70), dont les caractères appartiennent le plus souvent à la vieille écriture germanique (ou gothique), c'est-à-dire au plus ancien alphabet runique. On admet généralement que la période où les bractéates furent en usage s'étend environ de l'an 450 jusqu'à l'an 600, ou au dernier siècle de *l'ancien âge du fer*.

Si l'on excepte l'inscription de la bractéate de Vadstena (*Stephens oldnorthern runic monuments*, n° 22; *Atlas for nordisk Oldkyndighed*, n° 99), sur laquelle se lit tout l'alphabet runique, les autres, en si grand nombre pourtant, n'ont offert jusqu'ici que peu de ressources pour la connaissance de l'antique écriture et de la vieille langue runique. L'insuccès des recherches n'est pas un fait accidentel, mais il a pour cause les particularités que beaucoup de ces inscriptions présentent.

Les inscriptions des pierres runiques dont l'écriture appartient à l'ancien alphabet, se composent presque toujours de véritables mots, qui indiquaient, d'une façon intelligible

pour leurs contemporains, ce que le graveur de runes ou celui qui l'employait a voulu exprimer. On peut en dire à peu près autant des inscriptions qui, écrites en caractères du même alphabet, se trouvent sur des parures et des objets différents de ceux dont il va être question. Mais comme Mr. P. G. Thorsen l'a déjà fait remarquer, avec une sage réserve, dans *Om Runemindesmærkerne i Slesvig*, il en est tout autrement des inscriptions des bractéates en or. Mr. Dietrich\*) et Mr. Stephens, en s'occupant de celles-ci, ont, à mon avis, fait preuve de moins de circonspection. Ils disent que la plupart des inscriptions runiques des bractéates contiennent de véritables mots ayant un sens qui pouvait être facilement compris là où elles furent composées; mais dans les interprétations données par chacun d'eux, un très petit nombre seulement sont concordantes et je n'ai pu m'en approprier complètement que quelques unes. Leurs travaux toutefois m'ont été très utiles, et ce sont les excellents dessins de l'ouvrage de Stephens qui, avec ceux de l'*Atlas de l'Archéologie du Nord*, ont servi de base à mes recherches.

La fabrication des bractéates chez les Germains, particulièrement chez les Scandinaves, a certainement commencé par être l'imitation de monnaies étrangères, surtout de monnaies romaines, portées comme parures. D'abord on s'efforça d'imiter les empreintes de ces monnaies; mais peu à peu et à mesure que chez ces peuples la fabrication des bractéates prenait plus d'extension, comme on n'avait pas toujours sous les yeux les modèles eux-mêmes, on s'appliqua à représenter des ornements et des sujets conformes au goût national et qui se rattachent aux conceptions qui admises dans ces pays. Il en fut de même pour les inscriptions. Le

---

\*) Voy. *Die runeninschriften der goldbracteaten entziffert und nach ihrer geschichtlichen bedeutung gewürdigt*, dans *Zeitschrift für deutsches alterthum*, publié par Haupt, nouvelle série, I, 1—105.




graveur germanique essaya probablement d'abord de reproduire les caractères mêmes de l'inscription des monnaies étrangères, la plupart du temps, sans avoir aucune notion de la valeur de ces lettres, ni même du sens de l'inscription toute entière. Ces caractères, généralement inintelligibles pour lui, par cela même qu'ils étaient étrangers, il dut les altérer en les copiant; et déformés de plus en plus en étant reportés de copies en copies, plusieurs vinrent nécessairement à ressembler presque aux lettres alphabétiques en usage chez le peuple où la bractéate était frappée. C'est ainsi qu'on s'explique que certaines inscriptions de bractéates contiennent des caractères runiques, bien qu'il n'y ait, sur la pièce employée comme modèle, que des lettres de forme purement romaine.


Les caractères romains ne sont pas les seuls que l'on voit mêlés aux runes, dans les inscriptions des bractéates en or. Sur les deux bractéates trouvées ensemble à Overhornbæk, près de Randers, (*Stephens*, nos 28 et 30, *Atlas de l'Archéologie du Nord*, nos 112 et 114), l'inscription, comprise entre deux lignes concentriques, offre, parmi de vraies runes, des caractères qui ressemblent à ceux de l'alphabet de l'Etrurie du Nord ou d'autres alphabets de même nature: ainsi, par ex.: à ceux de l'inscription de Limone près du lac de Garde, inscription dont les termes sont peut-être des mots gaulois\*). Cette particularité n'est certainement pas sans valeur pour l'histoire de l'écriture runique, et j'espère pouvoir en montrer plus tard l'importance.

De même que les ouvriers du Nord, laissant de côté les représentations de monnaies étrangères, figurèrent sur les bractéates des sujets nationaux, de même aussi ils ne tardèrent pas d'en orner les inscriptions par des runes en usage dans leur pays, et absolument indépendantes des in-

\*) Voy. *Fabretti corpus inscript. Ital.*, pl. I, n° 13.

scriptions des mêmes monnaies. Les inscriptions runiques peuvent parfois n'être considérées que comme de simples ornements, les runes n'étant pas alors choisies pour offrir une signification quelconque, puisque les hommes du Nord devaient ignorer le sens des inscriptions qu'ils copiaient sur les monnaies; parfois aussi le choix des runes pouvait leur donner un sens symbolique ou magique, analogue à celui de l'emploi de signes sacrés, par ex.: celui du *marteau du dieu Thor* , que nous rencontrons sur beaucoup de bractéates; enfin, il est possible encore que d'autres fois le graveur ait voulu composer une inscription de mots véritables, exprimant une idée précise.

Ces mots du reste, comme cela se rencontre souvent dans les inscriptions des monnaies, pouvaient être écrits en abrégé, et il est à croire que, quelquefois même, ils n'étaient indiqués que par les lettres initiales. Dans ce cas, ils sont pour nous aussi incompréhensibles que les runes qui n'ont aucune signification, ou seulement une valeur superstitieuse. Quant aux inscriptions de plusieurs bractéates, dans lesquelles se trouvent des combinaisons de consonnes, qui ne peuvent être prononcées, il est impossible d'indiquer d'une manière sûre à quelle classe il faut les rapporter. Cependant les répétitions multipliées des mêmes runes, ou leur disposition dans des sens opposés sont assez généralement des indices qu'une inscription n'a aucune signification.

Ne pouvant connaître qu'imparfaitement la langue et les circonstances où furent composées les inscriptions des bractéates, nous ne sommes ordinairement pas en état de les expliquer, si les mots y sont très abrégés, quand même cette abréviation n'irait pas jusqu'à n'offrir que les lettres initiales. L'empreinte d'une bractéate trouvée en Fionie, n° 24 dans *Stephens* (101 de l'*Atlas*), a beaucoup d'analogie avec celle d'une autre trouvée en Sélande, n° 55 dans *Stephens* (226 de l'*Atlas*). Toutes deux ont, près de la tête et à la droite du personnage, les mêmes runes . Sous



la bouche du cheval, sur le n° 24, on voit écrites de droite à gauche les runes  $\text{H}\mathring{\text{X}}\text{N}\text{F}\text{Y}$ ,  $\text{HOUA}_R$ . Or c'est incontestablement la même inscription qui, également sous la tête du cheval, sur le n° 55, se trouve écrite de droite à gauche, et en abrégé,  $\text{H}\mathring{\text{X}}.\text{Y}$ ,  $\text{HO}_R$ ; mais il est évident que nous ne pourrions connaître la forme complète du mot  $\text{HO}_R$ , si nous n'avions pas le n° 24.

Si les représentations de beaucoup de bractéates ne sont que des copies imparfaites et sans signification de types apportés d'ailleurs, il doit en être de même par rapport à plusieurs inscriptions, et cela dans le cas même où les modèles originaux n'auraient pas été des monnaies étrangères. Souvent l'ouvrier, qui façonnait le coin pour frapper la bractéate, ne cherchait nullement, en employant les runes, à exprimer une idée; mais il les empruntait machinalement à des types antérieurs, pour les reproduire simplement à titre d'ornements, et il se contentait alors d'imiter les runes des objets pris pour modèles. Il suffit de comparer ensemble quelques inscriptions pour reconnaître avec évidence qu'il en a été ainsi. Citons d'abord une bractéate trouvée à Väsby en Scanie, n° 49 dans l'ouvrage de Stephens (*Atlas*, n° 153), et une autre venant d'Eskatorp dans le Halland, n° 49 b. Toutes deux ont manifestement une grande analogie dans les dessins et dans les inscriptions, mais entre celles-ci, il y a des différences qui témoignent des procédés que nous constatons. Il est évident que l'inscription du n° 49 b, qui est la plus récente, a été empruntée au n° 49, ou à une autre bractéate semblable, sans qu'on ait fait attention au sens des mots, mais seulement à la forme des runes. On peut également prouver que les inscriptions de diverses bractéates ont été ainsi composées, et nous devons conjecturer que les mêmes moyens ont été employés pour bien d'autres encore.

Une bractéate, n° 51 dans Stephens (*Atlas* n° 218), et les fragments d'une autre trouvés comme la première en

Fionie, n° 52, présentent une grande conformité pour les figures et les inscriptions; mais immédiatement avant la rune  $\mathfrak{A}$ , le n° 52 offre la rune  $\mathfrak{A}$ ,  $\mathfrak{A}$ , tandis que le n° 51 a la rune  $\mathfrak{A}$ ,  $\mathfrak{L}$ : cet emploi de  $\mathfrak{A}$  pour  $\mathfrak{A}$  indique qu'on ne s'est pas préoccupé de la valeur significative des caractères runiques. Une autre inscription a été répétée, sans avoir de signification linguistique, sur quatre bractéates, qui sont dessinées dans *Stephens*, n°s 43 (*Atlas* 132), 44 (*Atlas* 237), 45 et 45 b. Elle se retrouve encore, mais très altérée, sur le n° 46 (*Atlas* 134), où le graveur n'a pas même pris soin de conserver la forme des runes, qui ne paraissent être que de simples traits. Il est vraisemblable qu'il y a aussi des rapports de similitude, quoique moins immédiats, entre l'inscription des n°s 43—45 et celle du n° 47 (*Atlas* 135); mais cette analogie n'existe qu'autant qu'on fait attention seulement à la forme des runes et non à la signification des mots. Enfin on pourrait citer bien d'autres exemples.

Nous avons dit plus haut qu'il était possible que les runes des bractéates aient parfois une valeur magique et non linguistique. Il en est ainsi, ce semble, surtout lorsqu'elles sont isolées; par ex.: dans l'*Atlas de l'Archéol. du Nord*, celles du n° 94, trouvé à Slangstrup en Sélande, et portant seulement les runes  $\mathfrak{N}$ ; celles du n° 109 (*Stephens* 69) recueilli en Danemark et n'ayant qu'une rune double.

La groupe runique  $\mathfrak{F}\mathfrak{M}$ ,  $\mathfrak{A}\mathfrak{L}\mathfrak{U}$ , très nettement écrit, se lit sur trois bractéates dont les types sont du reste assez dissemblables; ce sont dans *Stephens* le n° 15 (*Atlas* 78) trouvé en Sélande, le n° 16 (*Atlas* 219) trouvé en Slesvig ou dans le Holstein, et le n° 68, dans le Jutland septentrional. Sur les deux premières bractéates les runes sont écrites de gauche à droite; mais de droite à gauche sur la troisième. Il est douteux que  $\mathfrak{A}\mathfrak{L}\mathfrak{U}$  soit un mot germanique ayant un sens déterminé. Je croirais plutôt qu'il a une signification magique. D'abord, c'est ainsi que nous le voyons employé sur un objet trouvé à Lindholm en Scanie



(*Stephens*, p. 219), qui représente un serpent et a certainement servi d'amulette: là, en effet, ces trois lettres runiques font suite à d'autres, qui ne forment pas des mots, mais sont, évidemment dans un but magique, répétées chacune plusieurs fois. Ensuite les runes *ALU*, écrites de droite à gauche, se lisent sur l'anneau de Cöslin, en Poméranie\*); et au-dessus d'elles, mais séparé par un trait, se trouve le caractère runique  $\mathfrak{A}$ , qui, comme les autres lettres, doit sans doute y avoir une signification superstitieuse.

La même formule, quelquefois modifiée, se rencontre sur d'autres bractéates. Le n° 18 dans *Stephens* (*Atlas* 83) porte à droite, à en considérer le dessin, les lettres *ARU*, mais d'après une copie galvanoplastique de l'empreinte, c'est plutôt *ALU* qu'il faut lire. L'inscription obscure d'une bractéate de Scanie, n° 19 dans *Stephens* (*Atlas* 84) se termine par les runes  $\mathfrak{M}\mathfrak{M}$ , ou peut-être,  $\mathfrak{F}\mathfrak{M}$ , *ALU*. Celles-ci sont aussi gravées sur une pierre, découverte dans un tumulus à Elgesem, dans l'Amt de Jarlsberg-et-Larvik en Norvège. Elles se rencontrent encore au milieu d'une inscription, *SIRALUH*, que porte une pierre runique de Kinnevad dans le Vestergötland, et enfin, on les voit à la fin du mot *SARALU*, sur une pierre provenant d'un tertre, à Orstad, dans l'Amt de Stavanger.

Mr. Wimmer\*\*) suppose que les caractères  $\mathfrak{A}\mathfrak{M}\mathfrak{A}$  gravés sur un javelot exhumé de la tourbière de Nydam, nous offrent un nouvel exemple de l'emploi magique des mêmes lettres runiques, qui sont disposées dans un autre ordre que sur les bractéates. Enfin, le groupe runique  $\mathfrak{A}\mathfrak{M}\mathfrak{A}$ , *ALU* est certainement en rapport avec l'inscription,  $\mathfrak{A}\mathfrak{M}\mathfrak{A}\mathfrak{M}\mathfrak{A}\mathfrak{M}\mathfrak{A}$ , *SALU-SALU*, que porte une bractéate trouvée à Lellinge en Selande, n° 20 dans *Steph.* (*Atlas* n° 85); mais ce rapport ne

\*) Voy. *Stephens*, page 600.

\*\*) Voy. *Aarbøger for nord. Oldkynd.* 1867; pag. 26 et suiv.

peut point être linguistique, car on ne saurait admettre ni l'aphérèse ni la prosthèse de la lettre S.

Il y a sur d'autres bractéates encore plusieurs variantes de la même formule, et cette diversité prouve, qu'en l'employant, on ne cherchait qu'à obtenir la similitude dans les dessins, sans se soucier du sens linguistique. L'adoption de ce groupe runique pour des inscriptions d'objets découverts dans des lieux si distants l'un de l'autre, en Norvège, en Suède, en Danemark, en Poméranie, nous porterait à en induire que la civilisation de ces pays, identique sur ce détail peu important, pourrait bien l'avoir été également en des choses plus considérables.

Les inscriptions de bractéates les plus importantes sont celles qui se composent de véritables mots, écrits en entier ou, du moins, peu abrégés, et qui, sans avoir subi d'altération, expriment la pensée que l'ouvrier a voulu faire connaître. Certaines inscriptions, reproduites d'autres bractéates, offrent aussi un grand intérêt, lorsque ces copies n'ont fait au texte primitif qu'un changement assez minime.

La bractéate qui s'impose tout d'abord à notre attention est celle de Tjörkö, près de Carlskrona, dessinée dans *Steph.* n° 25, (*Atlas* 102). Tout près de l'ansette à gauche, on voit le mot RNIXY, RUNOX, dont Rafn a déjà donné une lecture exacte dans *Annaler for nord. Oldkynd.*, 1855, p. 375; mais l'interprétation qu'il présente de l'inscription entière est defectueuse. Sur la pierre runique de Järsberg, dans le Värmland, se trouve le même mot employé à l'accusatif plur. féminin, et signifiant: «runes»<sup>\*)</sup>. Le choix d'une même expression pour deux objets si différents n'est sans doute pas chose fortuite, et puisque tout d'abord nous rencontrons sur la bractéate un mot intelligible, nous sommes en droit d'en conclure, comme nous allons du reste

<sup>\*)</sup> *Tidskrift for philol.* VII, p. 240 et suiv.



le prouver, que l'inscription entière se compose de mots ayant une signification.

Comme plusieurs inscriptions qui contiennent le mot **RN†XƳ**, **RUNOR**, portent la formule suivante: «*N. N. (tel ou tél) a fait (ou gravé) ces runes*», nous devons avant tout, en étudiant la bractéate de Tjörkö, chercher le prétérit d'un verbe actif qui gouverne le mot **RUNOR**, **RN†XƳ**,    l'accusatif. Comme M. Haigh\*), je le trouve dans le mot **PNR†M**, qui vient immédiatement avant **RN†XƳ**, et que je lis **WURTE**, car l'examen de la copie galvanoplastique de l'empreinte m'a convaincu que la première rune est **W**, et non pas **  **. **WURTE** doit être le prétérit,    la 3  me pers. du sing., du verbe qui, dans langue gothique, faisait    l'infinitif *vaurkjan*, et en vieux danois *yrkja*. Sur l'agrafe d'Etelhem en Gotland, le même temps de ce verbe se trouve écrit **PR†F**, **WRTA**, et sur la pierre runique de Tune, la 1  re personne du sing. est **WORAHTO**, qui gouverne également **RUNOR** (voy. *Tidskr. f. philol.*, VII, 229).

**WURTE** exige pour sujet un nom au nominatif, et on ne peut le reconnaître que dans le mot qui, en bas de la bractéate, suit immédiatement deux points, **HMM  FY**, **HELDAR**.

**WURTE** paraître être le premier mot de l'inscription, puisqu'il vient après trois petits points, tandis qu'il n'y en a que deux devant **HELDAR**: cette raison cependant n'est point décisive. D'après l'ordre des mots, on peut trouver la construction **HELDAR WURTE...RUNOR** (Heldus fecit runas) plus naturelle que **WURTE RUNOR...HELDAR** (fecit runas Heldus); mais cette inversion est possible aussi, car on en trouve une semblable dans les vers suivants des chants sur Helg   Hundingsban  : *Sendi   ru allvaldr padan*, et: *Kv  ddu sidan Sigmundar bur au  s ok hringa Hundings*

\*) Voy. *The Conquest of Britain by the Saxons*, par Haigh, page 64.

*synir*, (*Helgakviða Hundingsbana fyrri*, Stroph. 21 et 11). En tout cas, dans l'inscription de la bractéate nous distinguons les trois mots essentiels d'une phrase, le sujet, le verbe, le régime.

Entre *HELDA* et *WURTE* est le mot *KNIMUDIU*. C'est avec raison que Mr. Haigh\*) identifie ce mot avec un nom germanique très répandu, *Kunimund*, en ancien anglais *Cynemund*, dans Bède *Cynimund*, en ancien haut-allemand *Chunimunt*. En le décomposant, on reconnaît que la première partie *KUNI*, vient du thème *KUNJA*, comme sur les pierres runiques d'Istaby, de Råfsal et de Stentofte *HARI*, 1<sup>er</sup> membre du thème *HARJA*. Dans la deuxième partie *MUD*, on a négligé de graver la rune *ᚠ*, *N*, comme en général cela a lieu pour les inscriptions les plus anciennes en caractères runiques de l'alphabet abrégé (le plus récent): ainsi, dans *ASMUT*, terme runique de l'inscription de Sølvesborg (laquelle du reste contient une rune ancienne), et dans *KUᚱUMUT*, mot de celle d'Hel-næs. Adrien de Longpérier (*De l'anousvara dans la numismatique gauloise*, publié dans *Revue Numismatique*, 1864, p. 333—350), cite des exemples de l'omission de *N*, et de *M* dans les inscriptions, exemples choisis chez différents peuples et datant d'époques diverses: ainsi sur des monnaies gauloises on lit *IIPOMIDVOS*, pour *Epomenduos*.

Dans *KUNIMUDIU* la terminaison *IU* est pour moi intelligible sous cette forme. D'après le contexte, on s'attend à trouver dans ce mot un nom patronymique, et il faudrait lire ainsi l'inscription: «*Heldus Kunimundi filius fecit runas.*» Mais les termes *Kunimundi filius*, écrits en langage runique, et sans abréviation, devraient donner l'expression *KUNIMU(N)DINGA*; ils ne peuvent en tout cas être exprimés par *KUNIMUDIU*. Je crois donc que ce mot est défectueux et incomplet, et je suppose qu'il en a été pour

\*) Voy. *Conquest of Britain*, p. 64.



la bractéate de Tjörkö comme pour les copies imparfaites des inscriptions de plusieurs bractéates citées plus haut. Ici cependant l'altération n'est pas aussi étendue, et l'idée et la forme de l'inscription empruntée au modèle sont sur cette copie reproduites assez clairement, pour qu'on reconnaisse que quelques runes seulement ont été fautivement remplacées par d'autres. Je pense que dans *KUNIMUDI* la dernière rune seule est fautive. Le mot composé *KUNIMUDINGAR* a pu, sur l'original, être écrit en abrégé, soit *KUNIMUDING*, soit *KUNIMUDIR*, d'après la forme du mot *HAERUWULAFIR* sur le monument runique d'Istaby (voy. *Tidskr. f. phil.*, VII, 320), et dans ce dernier la rune *ᛚ*, *U*, aurait été par erreur écrite pour *Y*, *R*.

La supposition que l'inscription de la bractéate de Tjörkö est une copie, fautive seulement en quelques points, mais exacte pour tout le reste, peut encore être confirmée par d'autres preuves. Le nom d'homme *HELDAR* m'est absolument inconnu, et je ne trouve dans les langues germaniques aucun terme, qui puisse servir à l'interpréter\*); mais *HMIMFY*, *HELDAR*, diffère extrêmement peu de *HMIMFY*, *HELMAR*, et celui-ci est un mot facile à expliquer: *hjálm* (casque), en ancien norrain *hjálmr*, en allemand *helm*, est souvent employé comme nom propre et plusieurs noms germaniques en dérivent. Je suppose donc que la rune *ᛞ*, (*M*), de la bractéate-modèle, a été par erreur remplacée sur la copie par la rune *ᛞ*, (*D*), d'une forme presque semblable.

Après le mot *RUNOR* viennent les lettres *F†P MME<NR†M*, *ANWLLHAKURNE*. Les runes *F†* me paraissent correspondre

\*) C'est à peine si l'on peut dire que *HELDAR* a de l'affinité avec le nom de femme *Hildir* (dont la racine est *Hildja*). Il ne saurait aucunement être assimilé au mot allemand *Held*, qui dans les anciennes langues runiques du Nord s'écrivait plutôt *HALIPAR*.

à la préposition allemande *an*, en anglais *on*, en vieux norroin *á*. Dans les cinq runes  $\text{P} \text{N} \text{H} \text{F}$ , *WLLHA*, la seconde doit être fautive par suite, soit d'une inadvertance de l'ouvrier qui copiait, soit d'un défaut du coin: *WLLHA* aura été mis pour *WALHA*. Je regarde *WALHAKURNE* comme un substantif au datif, régi par la préposition  $\text{F} \text{t}$ , *AN* (cfr. les datifs *WODURIDE*, sur la pierre runique de Tune, et *HITE*, sur celle d'Järsberg). A mon sens, ce substantif ne désigne pas l'objet où se trouvent les runes, mais le lieu où habitait le graveur de ces runes. C'est évidemment un mot composé, *WALHA-KURNE*. Le premier membre, *WALHA*, est un radical qui correspond à l'ancien mot anglais *Wealh*, pluriel *Wealas*, à *Walah* en ancien haut-allemand, *Valir*, au pluriel. Du vieux mot *Valar* en antique langue norroine: il signifie «un étranger», (surtout nn celte) un *Vælsk*. Sur la signification du second membre, je ne puis émettre d'opinion précise; j'ignore également où ce nom de lieu doit être cherché. Enfin on ne peut affirmer d'une manière absolue et positive que l'allitération soit intentionnelle dans les mots:

*WURTE RUNOR*

*AN WALHA-KURNE*

L'inscription d'une bractéate trouvée à Skodborg, dans le Slesvig\*), n° 67 dans *Stephens*, paraît aussi susceptible d'être interprétée. Elle se compose de certaines runes répétées plusieurs fois:  $\text{F} \text{N} \text{G} \text{F} \text{F} \text{F} \text{F} \text{P} \text{I} \text{t} \text{F} \text{N} \text{G} \text{F} \text{F} \text{F} \text{F} \text{P} \text{I} \text{t} \text{F} \text{N} \text{G} \text{F} \text{F} \text{F} \text{F} \text{P} \text{I} \text{t} \text{G} \text{F} \text{F} \text{F} \text{P} \text{I} \text{X}$  que je lis *AUNGAALAWINAUNGAALAWINAUNGAALAWIN-NGALAWID*

Dans ces runes le groupe *ALAWIN* peut, à ce qu'il semble, être regardé comme une abréviation du nom composé *ALAWINIR*, qui doit désigner un homme «heureux en amitié». La première partie de ce nom est formée du même radical qui entre dans le mot *Alrekr*, en gothique

\*) Voy. Thorsen: *Runemind.*, page 329.



*Alareiks*; la seconde se retrouve, par ex., dans le nom *Audun* (pour *Aud-vinr*), en ancien anglais *Eádwine*.

Sur plusieurs bractéates dont l'inscription est courte, il faut s'attendre à ne trouver souvent qu'un seul nom au nominatif, soit celui de l'ouvrier, soit celui de la personne qui portait la bractéate. Pour qu'on puisse le reconnaître, il est à propos de chercher d'abord la lettre caractéristique du nominatif: *R*, (*A-R*, *I-R*, *U-R*) que l'on voit si fréquemment dans les inscriptions des monuments runiques de l'ancien âge du fer.

Le mot *𐀕𐀚𐀓𐀔𐀕*, à gauche dans l'inscription d'une bractéate de Scanie, n° 71 dans *Steph.*, nous offre un exemple de nom au nominatif sing. masc., venant d'un thème en *A*. La quatrième rune de ce mot est d'une forme inaccoutumée: je lui donne la valeur de *K*. Primitivement la rune correspondante à *K* s'écrivait *<*, mais dans l'inscription de l'amulette de Lindholm elle est écrite *𐀓*, forme qui se rapproche beaucoup de *𐀔*, puisque l'ouverture de l'angle est également tournée en bas. C'est en somme la même forme que sur la bractéate, et c'est pourquoi je lis *LAUKAR* les runes ci-dessus. Il semble que ce soit le même mot qui, sur la bractéate n° 18 dans *Steph.* (*Atlas* n° 83; Thorsen, *runemind.*, p. 329), est écrit *𐀕𐀚𐀓𐀔𐀕*. La quatrième rune, fourchue en bas, est, à mon sens, une rune double pour *𐀓𐀔*. Je lis donc aussi ce mot *LAUKAR*. Il est possible qu'il y ait encore analogie entre le même mot et les runes beaucoup moins claires *𐀕𐀚𐀓𐀔𐀕*, qu'on voit sur une bractéate de Scanie, n° 19 dans *Steph.* (*Atlas*, 84).

*LAUKAR*, qui se trouve ainsi dans plusieurs inscriptions différentes, paraît être véritablement un nom. Sa forme indique qu'il n'est autre que l'ancien mot *laukr* en norrois, *leac* en anglais, *lauh* en haut-allemand: j'ignore s'il a été employé comme nom propre d'homme, mais on le voit donné comme surnom (Flatey. II, p. 576 et passim). Le héros, dans les *chants sur Gudrúne*, est comparé à un

*geirlaukr* (allium sativum) (voy. *Gudrúnarkvida fyrsta*, Strophe 18, et *Gudrúnarkvida önnur*, Strop. 2). En islandais l'expression *Laukr i ætt* désigne l'homme le plus distingué de sa race.

Je conjecture que le mot  $\text{H}\ddot{\text{X}}\text{N}\text{F}\text{Y}$ , *HOUAx*, sur la bractéate n° 24 dans *Steph.* (*Atlas* 101), est aussi un nom propre d'homme au nominatif. On peut encore remarquer ici qu'une inscription reproduite d'une façon défectueuse sur plusieurs copies, celle du n° 41 dans *Steph.*, finit par les runes  $\text{FY} = \text{Ax}$ .

Sur une bractéate dont on a trouvé, en 1870, cinq exemplaires à Næsbjerg, près de Varde, en Jutland, on voit sous la tête du cheval les runes  $\text{†INPINF}$ , *NIUWILA*: c'est sans doute un nom propre d'homme, au nominatif, écrit exactement et en entier. Chez les Goths de l'Occident se rencontre un nom semblable, car, en 589, l'évêque de Tude en Espagne s'appelait *Neufila* (pour *Neuvila*). Dans l'Allemagne Supérieure le même nom existait: chez Meichelbeck (dans *Hist. Frising*, n° 604 à l'année 837) on lit *NIWILO*, nom que Försteman rapproche à tort du mot *Nibelung*.

Plusieurs inscriptions runiques présentent des noms dont la désinence est la même que celle de *NIUWILA*, par ex.: *M(A)R(I)LA* sur la parure d'Etelhem, *RAN(I)NGA* sur le fer de lance de Müncheberg.

Nous avons dans *NIUWILA* un de ces noms gothiques si nombreux, qui sont formés à l'aide du suffixe diminutif *lan* pour le masc., *lon* pour le féminin. Il s'en trouve d'autres dans les inscriptions en runes de l'alphabet le plus long (ou le plus ancien), par ex.: *M(A)R(I)LA* sur l'agrafe d'Etelhem\*).

*NIUWILA*, d'après les formes de l'ancienne langue norraine doit s'écrire *Nyli*, mais ici dans l'inscription de la bractéate écrite en vieilles runes, on a conservé *I* devant

\*) Voy. *Tidskr. for philol.* VII, 249.



L et les voyelles du radical n'ont pas subi de modification. Cette particularité concorde avec d'autres, qu'offrent les inscriptions composées de runes du même alphabet, et que j'ai expliquées.

Dans les anciennes langues germaniques, particulièrement dans celle des Goths, plusieurs noms d'hommes ont de l'analogie avec *NIUWILA*: ainsi l'évêque de Lissabon en 646 s'appelait *Neuf-ridus*. Dans la période qui s'étend du VI<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle il y a aussi des noms de femmes, qui, en vieux allemand, sont en *niu*, *niwi* ou *ni*, formes latinisées en *nivia* par les Francs; mais en ancien norrain, ils sont en *nj*. *NIUWILA* paraît dérivé de *niujis* (dont le thème est *niuja*), en ancien haut-allemand *niwi*, et en vieux danois *njr*: ainsi de *Niujila* on a fait d'abord *Niula*, qui a donné ensuite *Niuwila*. Le premier membre du nom composé *Neuf-ridus* peut aussi être comparé à celui du mot gothique *Niu-klahs*. L'inscription dont nous nous occupons sert donc encore à nous rappeler, que bien des noms de la plus ancienne langue runique ont une remarquable affinité avec des mots gothiques.

L'inscription d'une bractéate trouvée en Poméranie, n° 29 dans *Steph. (Atlas 113)*, nous offre un nom propre d'homme au nominatif, venant d'un thème en *AN*. Elle porte les runes *ÞFIXF*, qui peuvent être lues *ÞAIGA* ou *WAIGA*. Mr. Müllenhoff\*) regarde, et à bon droit certainement, le mot *WAIGA* comme un nom d'homme au nomin. (thème de *WAIGAN*) et il assimile celui-ci à un ancien nom haut-allemand, *Waiko*, qu'on lit dans des diplômes du midi de l'Allemagne. Mr. Haigh\*\*) rapproche *WAIGA* d'un ancien nom anglais, *Wāga*, sous lequel Florent de Worcester désigne l'aïeul de Wærmund. En Scandinavie où on devait l'écrire

\*) Voy. 14er Bericht der Schleswig-Holstein-Lauenburgischen Gesellschaft, Kiel 1849, p. 13.

\*\*) Conquest of Britain, p. 60.

*Veigi*, ce mot, à une époque plus récente, ne fut plus usité comme nom propre, mais nous y trouvons un terme d'où il dérivait probablement, c'est l'expression *veig*, fém. (boisson forte), qui est employée comme second membre dans plusieurs noms de femmes composés; cfr. *veig*, fém. (force) dans *Örvarodds sagar* (*Fornaldar sögur Norðrlanda*, II, 522).

On a eu pleinement raison d'indiquer aussi comme un nom propre d'homme au nomin., venant d'un thème en *AN*, le mot *ᚱᚲᚱ*, *OTA*, que portent deux bractéates, l'une trouvée à Tjörkö, n° 33 dans *Steph.* (*Atlas* 118), et l'autre en Scanie n° 34 (*Atlas* 234); mais l'origine de ce nom est incertaine.

Voici en général ce qu'on peut dire par rapport à la signification des inscriptions de bractéates. Lorsqu'elles ne sont pas des copies défectueuses de légendes des monnaies étrangères, ou qu'elles ne se composent pas uniquement de runes groupées sans présenter de sens linguistique, elles révèlent, le plus souvent, le nom de l'ouvrier qui a façonné la bractéate et en a gravé les runes, ou celui de la personne qui en était possesseur. Il n'est pas non plus déraisonnable de supposer, que certaines fois on gravait sur ces parures quelques mots comme souhaits de bonheur; parfois aussi les runes semblent composer une formule magique, à laquelle on attribuait la vertu de guérir. La bractéate de Vadstena offre la série des lettres de l'alphabet runique, et on peut l'y avoir gravée, comme sur d'autres parures et objets antiques, probablement pour développer la connaissance de l'écriture. Dans aucune de ces inscriptions, je n'ai remarqué le plus léger indice qui nous apprît qu'elle ait rapport aux figures de l'empreinte. On ne saurait donc guère espérer que ces inscriptions puissent être de quelque secours pour l'interprétation des scènes représentées sur les bractéates.

Pour servir à expliquer les inscriptions de ces parures, je n'ai pu, je l'avoue, reconnaître que quelques points



d'appui, même bien incertains. J'ai vérifié ainsi par expérience l'exactitude des paroles de P. G. Thorsen: «En général ces inscriptions ont en soi, et garderont, même pour la postérité, quelque chose d'indéterminé: l'usage qu'on en peut faire, si on exige la certitude dans l'interprétation, est et sera très-limité» (*Runemind. i Slesvig*, pag. 352—354). Mais si mince que soit le résultat de mes recherches, il n'est pas sans importance, puisqu'en général l'époque où les bractéates ont été produites est ainsi fixée. Leurs inscriptions sont en effet de cette période qu'on appelle le *moyen-âge du fer*, et qui est caractérisée par la découverte de *solidi* en or byzantins et romains, datant du IV<sup>e</sup> et du V<sup>e</sup> siècles. Grâce aux runes des bractéates, nous pouvons nous former une idée des rapports, qui existent entre l'écriture et la langue en usage dans la seconde période de l'âge du fer (appelée *moyen-âge du fer*), et l'écriture et la langue employées, soit pour les inscriptions d'objets appartenant à des trouvailles de la période antérieure (par ex.: des objets de la tourbière de Thorsbjerg), soit pour d'autres (par ex.: celle de la corne d'or), qui, par la forme des caractères et l'antique cachet des mots, ne sont inférieures à aucune.

En second lieu, les inscriptions des bractéates nous aident à mieux spécifier la différence de la langue runique dans la dernière période de l'âge du fer avec celle en usage dans la première. Selon moi, un fait se dégage de l'étude de ces inscriptions, à savoir que l'écriture et la langue, restées *essentiellement* les mêmes pendant les deux premières époques de l'âge du fer dans le Nord, ont subi, dans la troisième, des changements bien caractérisés, qui cependant ne paraissent pas constituer une différence radicale.

A l'appui de cette assertion, je vais entrer dans quelques détails, d'abord par rapport à l'écriture.

Primitivement la lettre *K* était représentée par le caractère runique < (forme empruntée probablement à la lettre

latine C); mais une forme plus récente et moins primitive, Y, apparaît déjà sur la pierre runique de Järsberg\*); une autre à peu près semblable sur celles de Björketorp\*\*) et de Stentofte\*\*\*). Sur l'objet recueilli à Lindholm cette lettre s'écrit au contraire ʀ, l'ouverture de l'angle étant tournée en bas. Cependant l'ancien signe ʀ, avec la valeur de K, se voit encore souvent sur les bractéates: ainsi par ex.: 2 fois dans l'inscription de la bractéate de Tjörkö où sa signification est certaine. Mais j'ai cru trouver une forme plus récente ʀ sur la bract. n° 71 dans *Steph.*, ainsi que sur les bract. nos 18 et 19 (*Atlas* 83 et 85), dans les inscriptions desquelles ce caractère est lié avec une autre lettre, et compose avec elle la rune double ʀ pour KA. Comment se fait-il que sur la bract. n° 17 dans *Steph.*, il y ait en même temps les signes ʀ et ʀ, le premier 2 fois et le dernier 4 fois; et pourquoi sur les bract. nos 36, 41, 56, le caractère Y est-il employé avec Y? C'est ce que je ne saurais expliquer, car les inscriptions de ces bractéates sont pour moi indéchiffrables†). Je ne sais pas davantage si sur les nos 6 dans *Stephens*, (*Atlas* 207) et 55 (*Atlas* 226) le signe ʀ a la valeur de K.

Sur les bractéates, ʀ est figuré seulement par l'ancien caractère Y††); on n'y voit pas la forme ʀ, généralement

\*) Voy. *Tidskr. för philol.* VII, 239.

\*\*) Voy. *Tidskr. för phil.* VII, 335.

\*\*\*) Voy. *Tidskr. f. phil.* VIII, 200.

†) La boucle de ceinturon trouvée à Charnay, en Bourgogne, présente dans l'alphabet runique le caractère ʀ, K, et, en dehors, le signe Y; mais la valeur de ce dernier est incertaine, et jusqu'ici d'ailleurs l'inscription n'est pas entièrement expliquée d'une façon satisfaisante. A mon avis, Mr. Dietrich n'a pas réussi à prouver qu'il faille y lire KIANO, plutôt que HANO.

††) La bractéate n° 41-b dans *Stephens* paraît avoir ʀ à côté de Y; mais cela ne prouve rien, puisque l'inscription ne contient pas de mots véritables.



employée sur la pierre de Järsberg, et même la seule adoptée sur celles de Stentofte et de Råfsal, ainsi que dans l'inscription en runes anciennes du monument de Rök, tandis que les pierres runiques de Istaby et de Björketorp n'ont que  $\Upsilon$ .

Dans les inscriptions des bractéates surtout,  $\mathfrak{F}$  est, du moins autant qu'on puisse le savoir, le caractère ordinairement employé avec la valeur de  $A$ ; ce qui n'est pas le cas pour les inscriptions de Bleking écrites avec les runes du plus long alphabet, ni pour la pierre de Råfsal.

$\mathfrak{X}$ ,  $O$ , se trouve dans les inscriptions d'un grand nombre de bractéates. Cependant il semble que  $\mathfrak{N}$ ,  $U$ , soit mis pour  $O$  dans *WURTE* (et *KURNE*?) sur la bractéate de Tjörkö. Si cette supposition est vraie, l'emploi de  $O$ , sur la même bract., dans la syllabe finale de *RUNOR*, tandis qu'il y a  $U$  au commencement, devrait s'expliquer par cette remarque que, dans la désinence du mot,  $o$  a un son plus ouvert. Le choix de  $U$  pour  $O$ , dans *WURTE* (et *KURNE*), trahit sur ce seul point un changement dans la manière primitive d'écrire, mais on n'en trouve que des exemples isolés, et il a été introduit dans un temps où l'écriture et la langue de *l'ancien-âge du fer* n'avaient en général pas encore été modifiées.

Je vais maintenant étudier d'abord par rapport à leurs flexions, et ensuite par rapport à la phonétique, les mots que présentent les inscriptions des bractéates.

$A$  à la fin d'un thème se conserve, dans la dernière syllabe, devant la lettre  $R$  caractéristique du nominatif: on peut citer comme exemple certain le nom *HELDAR* qui, d'après ce que j'ai dit, doit plutôt se lire *HELMAR*. Il en est de même pour les noms *LAUKAR* et *HOUAR*, qui sont au nomin. sing. masc. Sur les bractéates, la forme de ces noms est ainsi plus ancienne que celle des mots de la pierre d'Istaby, qui porte *WULAFR*. Comme datif en  $E$  (étant probablement celui d'un thème en  $A$ ) nous avons

sur les bractéates *WALHA-KURNE*, de même que *WODU-RIDE* sur la pierre de Tune et *HITE* sur celle d'Järsberg. A final d'un thème se conserve dans le premier membre d'un mot composé, *WALHA-KURNE*, *ALA-WIN(I<sub>R</sub>)*, auxquels on peut comparer les mots *HLEWA-GASTI<sub>R</sub>* sur la corne d'or, et *WITADA-HALIBAN* sur le monument de Tune.

Les lettres *JA* à la fin d'un thème, dont la première syllabe est brève, sont remplacées par *I* dans le premier membre d'un mot composé: ainsi *KUNI-MUDI<sub>U</sub>* (où le dernier *U* est fautif), de même que nous lisons *HARI-WULAF<sub>R</sub>*, sur la pierre runique d'Istaby, et *HARI-WOLAF<sub>R</sub>* sur celle de Stenofte.

Le thème féminin *RUNA* fait à l'accusatif plur. *RUNO<sub>R</sub>*, absolument comme sur le monument d'Järsberg; mais une forme plus récente *RUNA<sub>R</sub>* se trouve au contraire sur celui d'Istaby.

Les thèmes en *AN*, du genre masculin, forment leur nominatif sing. en *A*: *NIUWILA*, *WAIGA*, probablement *OTA* et plusieurs autres; cfr. *M(A)R(I)LA* sur l'agrafe d'Etelhem.

Je ne puis citer avec certitude qu'une seule forme de verbe, *WURTE*, qui doit être une forme relativement récente. Le mot *WORAHTO*, du monument runique de Tune, indique que primitivement *WURTE* devait contenir, entre l'*R* et le *T*, une *H*, qui dans la forme nouvelle a disparu, comme dans l'ancien mot norrain *orti*. La même lettre manque, dès l'époque où fut façonnée la parure d'Etelhem, dans le mot *WRTA*; mais l'*E* de *WURTE* est une preuve que ce mot est plus récent que *WRTA*<sup>\*)</sup>; (cfr. le verbe goth. *vaurhta*). Cependant dans une inscription écrite même en runes du plus long (ou plus ancien) alphabet, celle de Gommor en Bleking, *SATE*, le parfait d'un verbe, est comme *WURTE* terminé en *E* (*Tidskr. f. phil.*, VII, 348).

<sup>\*)</sup> Voy. *Tidskr. f. philol.* VII, 247.



L'ancien *e* bref est demeuré dans *HELDA<sub>R</sub>* ou plutôt *HELMA<sub>R</sub>*, comme il se trouve par ex. : dans *ERILA<sub>R</sub>* sur la pierre d'Järsberg, et dans l'inscription de l'amulette de Lindholm. En ancienne langue norraine il serait remplacé par *ia* (*ja*).

La diphthongue *AU* est restée invariable dans *LAUKA<sub>R</sub>*, et il n'est pas prouvé que dans *OTA* l'*O* soit venu de *AU*. Devant le suffixe-diminutif *LA*, l'*I* faisant partie du thème est conservé dans *NIUWILA*.

Les inscriptions des bractéates n'offrent pas trace de modification ou adoucissement de voyelles (en allemand *Umlaut*) dans le corps des mots. Un nom dont la forme dans l'ancien norrain aurait exigé ce changement est le nom *NIUWILA*.

*H* s'est maintenue dans le milieu du mot *WLLHA* (ou mieux *WALHA*), où l'ancien danois la laisse perdre; cfr. *IAH* sur le monument runique d'Järsberg, *DOHTRI<sub>R</sub>* sur celui de Tune, (*FALAHAK* sur celui de Björketorp). *W*, au commencement d'un mot, est resté devant *U* (*o*) dans *WURTE* où l'ancien norrain l'a omis.

*N* est demeurée dans la préposition *AN*, en ancienne langue norraine *á*.

L'écriture sur les bractéates est d'une forme plus vieille que celle des monuments de Bleking, faite cependant en runes du plus long alphabet; et la langue y est également plus ancienne que celle de l'inscription d'Istaby. La pierre d'Järsberg présente quelques formes de runes qui n'apparaissent pas sur les bractéates, où l'écriture primitive s'est conservée; mais la langue est la même, et elle est identique à celle des inscriptions du monument de Tune et de la corne d'or de Gallehus, de sorte qu'on peut dire que les inscriptions des bractéates sont en général, pour l'écriture et la langue, entièrement conformes aux inscriptions les plus anciennes en runes du plus long alphabet. Il y a trace cependant de quelques formes plus récentes, (*WURTE*).

Les bractéates nordiques, qui ont des inscriptions en runes du plus long alphabet, ont été certainement fabriquées à des époques diverses: on finira par signaler plusieurs différences, qui montreront la diversité des dates où ces parures furent faites. Les différences dont on a jusqu'ici des vestiges ne sont pas essentielles: ainsi, par rapport à l'écriture, on peut citer les diverses formes de la rune qui a la valeur de *K*.

Comme nous l'avons déjà dit, la langue runique, dans les deux premières périodes de l'âge du fer dans le Nord, (*Ancien et moyen-âge du fer*), ne fut en général pas modifiée, tandis que, dans la dernière, elle subit, sous un double rapport, un changement important et bien accentué. L'examen des caractères et des mots, dans les inscriptions en runes du plus ancien alphabet, conduit à la même conclusion que Mr. H. Hildebrand et Mr. O. Rygh ont déjà acquise par l'étude des antiquités en général: à savoir qu'il faut réunir la première et la deuxième périodes de l'âge du fer sous le titre *d'ancien-âge du fer*, pendant la durée duquel il y a eu, sans doute, des développements et changements progressifs, mais sans brusque transition, tandis que la dernière période forme au contraire avec lui, sous ce rapport, un contraste prononcé. Mais pour expliquer cette différence entre l'écriture runique de *l'ancien-âge du fer*, et celle du *dernier-âge*, est-il nécessaire ou seulement juste de supposer avec Mr. Hildebrand et Mr. Rygh l'immigration d'un autre peuple, au commencement de ce *dernier-âge*? c'est une question que nous n'avons pas à examiner ici.

L'écriture et la langue, dans les inscriptions des bractéates, servent à confirmer les données venues d'autre part sur la limite du temps, au-delà de laquelle on ne fabriqua plus de bractéates. En Danemark, les pierres runiques de Snoldelev, de Kallerup, de Helnæs et de Flemløse, bien que portant des runes de l'alphabet abrégé, ont cependant un cachet d'ancienneté, qui dépassant notablement celui



des mouments runiques danois où on lit les noms de Gorm, de Thyra, de Harald (à la dent bleue) et de Sven (*à la barbe fourchue*), indique assez qu'ils sont des premières années du IX<sup>e</sup> siècle. D'un autre côté il est évident qu'il y a eu une longue série de développements entre les formes runiques de la pierre de Helnæs et celles de la pierre d'Istaby\*). Je crois donc pouvoir en induire, que l'inscription d'Istaby n'est pas d'une époque plus récente que l'année 650. Or, d'après ce qui a été dit, l'écriture et la langue dans les inscriptions des bractéates étant encore plus anciennes que sur la pierre d'Istaby, on est en droit de conclure qu'on n'a plus fabriqué de bractéates portant des runes de l'ancien alphabet après l'an 600, et que la plupart d'entre elles sont d'une époque antérieure.

Dans le long intervalle qui sépare l'an 250 de l'an 600, il va sans dire que dans le Nord, le langage n'est pas resté absolument invariable, et il n'est pas croyable qu'il ait été exactement le même pour tous les pays septentrionaux. Mais jusqu'ici, pour cette période, il n'a pas été possible de signaler les particularités caractéristiques qui auraient distingué les idiômes de telles ou telles contrées du Nord: les différences qui se trouvent dans les inscriptions des bractéates ne viennent que de la diversité des époques de fabrication, et tout en étant reconnaissables, elles sont peu importantes.

Lorsque les inscriptions runiques des bractéates contiennent de véritables mots, la langue n'y diffère généralement pas de celle d'autres inscriptions écrites avec les mêmes runes et composées certainement dans le Nord, puisqu'elles s'y trouvent sur d'énormes pierres ou des objets qui ne doivent pas avoir été transportés loin du lieu de leur origine. Les désinences *AR* au nominatif sing. masculin

---

\*) Les pierres de Solvesborg et de Råfsal nous offrent des vestiges de ces modifications successives.

et *OR* à l'accus. plur. fém. le maintien de la voyelle *A* à la fin du premier membre d'un mot composé, ce sont des particularités que les mots runiques des bractéates ont en commun avec ceux d'autres monuments incontestablement façonnés en Scandinavie. Il n'y a donc aucune raison de douter que la plupart des bractéates portant des runes aient été fabriquées dans le Nord, où on les retrouve aujourd'hui. Quant à savoir de quelle race était le peuple dont la langue a laissé ainsi des vestiges dans les inscriptions de ces parures, c'est une question qui ne peut être résolue isolément et par l'examen de ces inscriptions seules, mais par l'étude simultanée de toutes celles qui se trouvent sur d'autres monuments runiques. J'ai cherché à prouver ailleurs que la langue employée pour les plus vieilles inscriptions en runes est celle de la race nordique ou scandinave.

Mais à cette époque les différentes branches des langues germaniques étaient si voisines l'une de l'autre, que certaines inscriptions que j'ai citées peuvent, à ne considérer que la forme des mots, être aussi bien écrites en allemand qu'en langue norroise.

---



FIGURES ÉNIGMATIQUES D'HOMMES ET D'ANIMAUX  
EMPLOYÉES DANS L'ARCHITECTURE DANOISE  
AU MOYEN-ÂGE\*),

par J. KORNERUP,

(avec une planche).

Traduit par E. Beauvois.

A côtés des motifs bien connus empruntés à l'Histoire Sainte, comme le Seigneur, les Anges, les Évangélistes, les Saints, que l'architecture danoise du Moyen-âge représentait dans les monuments religieux et autres, nous rencontrons parfois des figures énigmatiques d'animaux réels, comme des lions et des oiseaux, ou fabuleux, comme des griffons, des sphinx, des dragons, des centaures, qui s'adressent à notre imagination dans une langue mystérieuse, souvent difficile à comprendre. Aussi bien, le long espace de temps qui nous sépare de l'époque où ces figures furent taillées en pierre, ciselées en bois, fondues ou repoussées en métal, exécutées avec le pinceau, devait nous rendre étrangers à tout le cercle d'idées tout à la fois catholique et fantastique où se mouvaient les hommes naïfs et superstitieux de cette époque. Mais, que nous regardions ces images énigmatiques comme des symboles de pensées profondes et particulièrement d'idées religieuses, ce que sont indubitablement la plupart à leur origine, ou bien comme des ornements fantastiques, nous pouvons être certains d'une chose: ce qui nous semble aujourd'hui étrange et énigmatique,

\*) *Om nogle af de gaadefulde Menneske- og Dyreskikkelser som forekomme i vor Middelalders Kunst, dans Aarbøger for nordisk Oldkyndighed og Historie, ann. 1870, p. 217—235.*

ce que nous ne nous expliquons qu'imparfaitement, avait pour les hommes d'autrefois un sens clair et précis. Ils étaient parfaitement au courant de la signification emblématique de ces figures, et en tout cas familiers avec tout le cercle d'idées qui, pendant des siècles, a fourni des motifs à l'art religieux de l'Église romaine.

L'Écriture Sainte avec ses luxuriantes images orientales contribuait à favoriser ce goût pour les images symboliques qui fut dominant au milieu du Moyen-âge. Les figures exécutées dans les églises ne furent pas seulement empruntées aux livres saints et à la littérature religieuse; beaucoup d'entr'elles étaient tirées des traditions et des chansons populaires du temps\*). Par exemple, d'après les explications de M. Gisli Brynjulfsson, la légende sur Guillaume Richardson d'Angleterre, et sur son lion fidèle, forme le sujet sculpté sur l'ancienne porte de l'église de Valthjofstad, en Islande\*\*), église que l'on sait positivement avoir été construite entre les années 1186 et 1190.

De même l'ancienne tradition si répandue en Danemark, relative aux Dragons qui se seraient jadis couchés devant les portes des églises pour empêcher les fidèles d'y entrer, fait le sujet d'un bas-relief placé au-dessus de la porte septentrionale de l'église d'Eiby, située entre Roskilde et Kjøge. Le dragon d'Eiby (fig. 1) ouvre la gueule; ses griffes aigües rappellent le monstre gravé sur la grande pierre runique que Harald Blaatand fit élever à Jellinge en mémoire de ses parents; les ailes reposent doucement sur le corps, la queue s'enroule en noeud et se divise en plusieurs moindres queues qui se terminent en tête de serpent. Mal-

\*) *Ikonographische Studien*, par A. Springer, dans *Mittheilungen der K. K. Central Commission*. Vienne 1860. T. V, p. 33.

\*\*) Actuellement déposée au Musée des Antiquités septentrionales à Copenhague, voy. *Les Églises de bois en Danemark au Moyen-âge*, par J. Kornerup, dans *Mémoires des Antiquaires du Nord pour 1869*, p. 246, et Worsaae, *nordiske Oldsager*, p. 127.



heureusement l'inscription en caractères romains, tracée en demi cercle, qui entourait cette image remarquable, a subi

Fig. 1.



les influences du temps et de l'air au point de devenir illisible; mais une image de la même époque, qui était placée audessus de la porte méridionale et qui est maintenant conservée dans l'église, nous donne quelque indice sur la signification du dragon. Celle-ci représente le Seigneur, assis sur son trône avec l'Évangile dans son giron, et donnant la bénédiction de l'entrée du temple. A chacun de ses côtés on voit une colonne torse, et dans l'inscription on croit pouvoir lire le mot *TEPLI*, c'est-à-dire *Templi*. En dehors des colonnes, il y a des palmiers emblèmes de la victoire et de la paix. L'idée a donc été sans aucun doute de représenter le Christ vainqueur par opposition à ce monstre de l'enfer qui s'était placé devant la porte de l'église. La naïve tradition sur les dragons n'est à proprement parler qu'un symbole du paganisme ou du démon (*Apocalypse*, XII, 9).

Le *Lindorm* est aussi certainement une figure septentrionale que son nom est tiré de l'ancien norrain, et quoique le lindorm et le dragon offrent à peu près la même idée et soient confondus en beaucoup de cas, il y a peut-être cette différence entr'eux que le lindorm n'a que deux pattes avec

griffes en devant, et il ressemble plus à un reptile, à un serpent, que ne fait le dragon des derniers temps du Moyen-âge. Par exemple le dragon de Saint-Georges, sculpté sur bois, qui figure au Musée des Antiquités septentrionales de Copenhague, a quatre pattes, pourvues chacune de cinq griffes, et se rapproche d'avantage d'un crocodile ailé.

Il est probable que le dragon d'Eiby et les images analogues de serpents aux queues élégamment enroulées, sont des formes spécialement septentrionales, des réminiscences du paganisme. Nous savons en effet que, chez les anciens Scandinaves, les figures de lindorms et les entrelacs de serpents étaient particulièrement en faveur, et que les objets datant du dernier âge de fer sont le plus souvent ornés de ces figures caractéristiques d'un dessin hardi, qui semblent rappeler le *Midgardsorm*, serpent qui passait pour entourer la terre. On en voit par exemple sur le gobelet en argent de la reine Thyra et dans les sculptures de son caveau sépulcral à Jellinge; sur beaucoup de chassis de portes dans les églises norvégiennes en bois des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles. Il y en a même dans des peintures murales des temps un peu plus récents, comme le lindorm ailé qui décore un des arceaux de l'église de Sverborg (Sélande méridionale); de même dans l'église de Skibby\*).

D'ailleurs, on le sait, presque tous les peuples de l'antiquité se faisaient des idées naïves de ces monstres, et on pourrait presque croire que celles-ci étaient d'anciennes réminiscences des animaux antédiluviens. On doit cependant ne pas perdre de vue que, lorsque l'art chrétien adopta les images de dragons et de lindorms, il trouvait dans la bible plusieurs descriptions de monstres fabuleux et

\*) Voy. *Peintures murales découvertes dans quelques églises du Danemark*, par J. Kornerup, dans *Mémoires de la Société R. des Antiquaires du Nord pour 1864*.



d'autres animaux fantastiques. Dans l'*Apocalypse* (XII, 3, 4), le diable est dépeint comme un grand dragon rouge à sept têtes, pourvu d'une puissante queue de serpent. Le même livre parle de monstrueuses sauterelles à figures humaines et de chevaux à tête de lion etc., et sa description du combat de St. Michel avec le Dragon devait particulièrement plaire aux hommes du Moyen-âge. Aussi cette scène a-t-elle été souvent traitée dès le XII<sup>e</sup> siècle; elle est sculptée sur le mur de l'ancienne église de Starup, entre Veile et Kolding.

Dans les images du commencement du Moyen-âge, la Ste. Vierge a parfois un dragon sous ses pieds, comme c'est le cas pour un groupe datant de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle et provenant de l'église de Sælsø (Selande septentrionale). C'est probablement une allusion à la grande Prophétie de la Bible: «sa postérité écrasera ta tête;» (Moïse, I, 3, 15), ou en d'autres termes le fils de Marie triomphera de l'enfer.

Mais à tout prendre, il est clair que la plupart des images d'animaux fabuleux sculptées dans les anciennes églises danoises ont été importées du sud avec l'architecture religieuse. Et c'est notamment le cas pour les lions que l'on rencontre si souvent et dont on peut rarement déterminer la vraie signification. L'idée de placer des lions aux entrées, comme gardiens des portes, est si ancien que nous la rencontrons déjà chez les Grecs. Sur la porte des lions à Mycène, l'un des plus anciens monuments de la Grèce, on voit deux lions qui se regardent mais qui sont séparés par une colonne. Il est très-remarquable de voir le même motif se reproduire sur les objets d'antiquité, les portails d'église et les fonts baptismaux des pays septentrionaux, à une époque beaucoup plus récente; par exemple sur le tympan de la porte de la magnifique tour romane de He, près Ringkjøbing, où les deux lions affrontés sont séparés par une sorte de grande coupe ou de candélabre. Le style de cette construction nous reporte à la première moitié du

XII<sup>e</sup> siècle. Deux lions affrontés et un candélabre sont brodés sur les restes d'un manteau qui fut exhumé en 1868, avec plusieurs autres objets curieux, d'un tertre situé près de Mammen, dans les environs de Viborg. M. Worsaae pense que ces objets datent du X<sup>e</sup> siècle\*), et il rappelle à ce sujet un motif analogue ornant un bijou trouvé à Brangstrup en Fionie\*\*), et remontant à l'époque de transition entre le premier et le second âge de fer.

Dans la presqu'île jutlandaise, on rencontre en grande quantité des fonts baptismaux en granit, décorés de lions en relief, dont les têtes accouplées ont beaucoup plus de saillie que les corps. Les crinières sont toujours disposées en boucles régulières, et d'ordinaire la queue passe entre les pattes de derrière et se retrousse sur le dos où elle se termine en feuille ou en trèfle. A. Springer\*\*\*) a fait à ce propos une curieuse remarque: les figures de lions accouplés avec tête commune semblent être empruntées à un modèle souvent reproduit dans les tapis artistement tissés que l'on employait dans les commencements du Moyen-âge à la décoration des églises, en les suspendant les jours de fête devant l'autel, entre les colonnes du *ciborium* ou baldaquin; dans l'abside†); devant les portes et même sur les murs et les piliers. On commença dès les 8<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> siècles à importer ces précieux et beaux tapis orientaux, de la Syrie et de Byzance où il y avait des maîtres en cet art.

\*) *La sépulture de Mammen dans Mémoires de la Soc. R. des Antiquaires du Nord pour 1869*, pl. V.

\*\*) Dans *Aarbøger for nordisk Oldkyndighed*, 1866, pl. IV, fig. 2.

\*\*\*) *Ikonographische Studien*, II, p. 67—75.

†) Cet ancien usage a certainement été aussi introduit dans les églises danoises et a donné l'idée d'orner le tour de l'abside avec des voiles peints. Les peintures murales de date postérieure, par exemple celles de la chapelle de Christian I à Roskilde, semble avoir emprunté les motifs de toutes leurs décorations aux tapis tissés.



Plus tard le tissage artistique fut exercé en Sicile et en Espagne par les Arabes, chez qui il se perpétua très-long-temps. Le Professeur Engelhardt\*) a signalé l'existence en Danemark d'un remarquable échantillon de ces tissus importés du sud, provenant de la châsse de St. Knud, dans l'église du même nom à Odense, et il a constaté les grandes analogies existant entre les motifs des tapis et quelques-unes des sculptures ornant l'autel de Lisbjerg. C'était devenu un usage constant de décorer ces tapisseries avec des figures d'animaux se reproduisant régulièrement: lions, aigles, griffons, cerfs, licornes, dragons, centaures, etc. Faute de savoir tisser artistement comme les Byzantins et les Arabes, on imitait leurs tapis au moyen de broderies et de chamarrures. Le Musée des Antiquités à Copenhague possède en ce genre une tapisserie, venant d'Islande, très-remarquablement brodée\*\*).

Mais retournons aux lions sculptés sur les portes d'église et rappelons que cet animal était aux yeux des anciens le roi des forêts, et fut pour cette raison adopté comme emblème du pouvoir royal et judiciaire. Aussi le duc Henri-le-lion érigea-t-il à la cathédrale de Brunswick, en 1166, un lion par allusion à son propre nom et à la puissance suprême qu'il possédait dans le vieil état saxon. Au Sud il était d'usage d'élever, à l'entrée principale des églises de l'ère romane, des colonnes supportées par des lions couchés. Cette coutume était si générale en France que, dans beaucoup de documents on lit qu'ils ont été publiés *entre les lions* (inter leones\*\*\*), c'est-à-dire dans le vestibule de l'église, ou bien à l'entrée principale où siégeaient les tri-

\*) *Udsigt over Museets Tilvæxt 1863—67 dans Aarbøger for nordisk Oldkyndighed og Historie*, 1868, p. 156.

\*\*) Worsaae, *Nordiske Oldsager*, 1859, p. 129.

\*\*\*) Bourassé, *Dictionnaire d'archéologie sacrée*, Paris, 1863. II, p. 335. — Bordier et Charton, *Hist. de France*, Paris 1859, I, 297.

bunaux, notamment dans les affaires ecclésiastiques, parce qu'il fallait prêter serment sur l'autel. On a donc aussi voulu regarder les lions comme des symboles de la justice.

Les églises danoises offrent des exemples semblables: ainsi des lions grossièrement sculptés servent de piédestal à deux des colonnes placées à l'entrée du bras méridional du transept de la cathédrale de Ribe. On voit des lions sculptés aux deux côtés de la porte méridionale de l'ancienne église en granit de Romb\*), près Lemvig; dans le haut choeur de la cathédrale de Lund, des lions supportent les colonnes de deux niches d'autel; il en est de même dans la crypte de Dalby. Dans les églises rurales de Scanie, plusieurs arcs triomphaux reposent sur des lions. Ces animaux ainsi placés dans les églises mêmes ont sans doute trait au passage de l'Apocalypse (V, 5) où «le lion qui est de la race d'Israël et de la famille de David» signifie le Christ.

Parfois au contraire nous voyons sur les murs des églises, comme par exemple à l'entrée principale de la

Fig. 2.



cathédrale de Slesvig, à la porte septentrionale de l'église Notre Dame à Aalborg (fig. 2), dans la cathédrale de Lund et ailleurs, des lions occupés à déchirer des hommes. Ici l'on doit admettre qu'ils représentent l'empire du démon

\*) J. Kornerup, *Les Églises de bois en Danemark au Moyen-âge*, dans *Mémoires de la Soc. R. des Antiquaires du Nord* pour 1869.



sur les pécheurs et font sans doute allusion à ce passage de Saint Pierre: «le démon, votre ennemi, tourne autour de nous comme un lion rugissant, et cherche qui il pourra dévorer» (1<sup>er</sup> Épître, V, 8).

Un autre motif en faveur, c'est Samson qui déchire le lion, scène représentée sur la magnifique porte latérale au nord de la cathédrale de Lund; à l'entrée de la crypte de Dalby; et sur les portes des églises de Karleby et de Stjær près Aarhus. Samson figure, dans l'ancien Testament, le Christ à qui rien ne peut résister\*). La gueule du lion qu'il écarte est le prototype de l'enfer dont le Christ brise les portes. — Les lions qui dévorent des dragons, comme on en voit sur le piédestal d'anciens fonts baptismaux, par exemple à Gumløse, en Scanie (fig. 3), représentent les puissances bienfaisantes qui domptent le reptile infernal, c'est-à-dire le démon.

Un fait très-curieux, c'est que l'art chrétien au Moyen-âge a emprunté à l'art antique une figure qui tient à la fois de la bête et de l'homme, le centaure. Chez les Grecs, on le sait, cet être fabuleux avait un buste d'homme et un corps de cheval. Au Moyen-âge au contraire, la partie inférieure du Centaure ressemble d'avantage à un lion pourvu de griffes et d'une longue queue retroussée qui se termine en fleur de lys. Lorsque l'on retrouve au nord des centaures sculptés sur les murs de quelques églises, il faut se rappeler que les Sagas mentionnent parfois des êtres fabuleux d'une forme analogue, notamment des quadrupèdes monstrueux pourvus d'une tête humaine. A son retour en Islande, Thorkel Håk se vanta d'avoir pendant son séjour en Finlande, pays des aventures fabuleuses, combattu et vaincu un *fingalkn* (monstre finnois), et il fit sculpter cet exploit sur les boiseries de son alcove\*\*).

\*) Menzel, *Christliche Symbolik*.

\*\*) *Njals Saga*, ch. 119.

Mais tout en empruntant ces images aux payens pour en orner leurs églises, les Chrétiens leur donnèrent sans

Fig. 3.



aucun doute une signification nouvelle et symbolique. On pense qu'ils ont voulu par là représenter ce qu'il y a de grossier et de bestial dans la nature humaine, l'élément payen dont il fallait se dépouiller avant d'entrer dans l'église du Christ. On voit parfois dans les monuments les plus anciens du Moyen-âge des centaures, armés le plus souvent d'arcs et de flèches, aux prises avec des hommes.



Une remarquable scène de ce genre est sculptée sur l'ancienne tombe de Kierte, en Fionie, actuellement conservée au Musée de Copenhague\*). Le professeur Engelhardt a sans doute raison lorsqu'il voit dans cette figure l'incarnation de l'idée que le défunt est ici représenté dans son combat avec les mauvaises passions et les inclinations bestiales dont il a su triompher comme chrétien.

La signification du centaure est moins claire lorsque cette figure n'est pas en relation immédiate avec d'autres. Dans l'église de Landet (île de Thorseng), édifice en granit bien taillé, on remarque à droite de la porte méridionale un centaure à corps de lion (fig. 4). A la différence des centaures antiques qui étaient nus et armés d'arcs, celui-ci est vêtu et armé, comme on l'était au Moyen-âge, d'un bouclier, d'une épée et, paraît-il, d'une cotte d'armes. Placé en face d'un lion sculpté sur le jambage de porte opposé, il figurait peut-être un des gardiens de la porte, conformément à l'ancien usage dont on a parlé. — En haut de l'arc de l'autel en cuivre doré, provenant de l'église de Lisbjerg, actuellement conservé au Musée de Copenhague, on voit trois centaures armés de boucliers et d'épées, motif assez commun dans les images de centaures au commencement du Moyen-âge.

Fig. 4.



\*) C. Engelhardt, *Udsigt over Museets Tilvæxt*, 1863—67, dans *Aarbøger for nord. Oldk. og Historie*, 1868, p. 146.

Sur l'ancienne porte en granit, au nord de l'église Notre-Dame à Aalborg, datant du XII<sup>e</sup> siècle, on voit divers bas-reliefs, passablement aplatis, notamment sur le pilastre de droite un homme barbu, à corps de lion (fig. 5),

Fig. 5.



qui penche la tête en arrière et joue avec sa queue; sur le chapiteau, on remarque à gauche un quadrupède à tête humaine (peut-être un *fingalkn*), et à côté un affreux monstre à tête de coq, à corps d'homme, et à queue de serpent, en un mot un basilic, qu'un lézard semble mor-

dre au cou. — Sur un chapiteau de l'église de Sjøerring (dans l'île de Thy), ainsi que sur la porte, aujourd'hui murée, de l'église de Grønbæk, près Silkeborg, il y a des scènes analogues; de même sur un *lavatorium* de bronze, au Musée de Copenhague.

On peut admettre que beaucoup de ces figures fantastiques ont été détruites dans le cours des temps. Mais elles n'ont pas dû être bien nombreuses en Danemark, où la dureté du granit rendait extrêmement difficiles les décorations sculpturales. Au XII<sup>e</sup> siècle, c'était un usage répandu dans toute l'Europe d'orner les édifices de toutes les figures les plus étranges que pût inventer une imagination féconde. Il en était ainsi en France, où St. Bernard se vit obligé de prêcher contre ces figures qui couvraient les murs des églises conventuelles, et qui, selon lui, étaient de nature à troubler les moines dans leurs études et méditations pieuses: «Dans des cloîtres,» dit-il dans une lettre datée de 1125, «devant des frères occupés à lire, à quoi servent ces monstruosité ridicules, ces admirables diffor-



mités? Que font ici ces singes immondes, ces lions farouches, ces centaures, ces moitiés d'hommes, ces tigres tachetés, ces soldats combattant, ces chasseurs sonnant du cor? Vous pouvez voir plusieurs têtes sur un seul corps; un quadrupède à queue de serpent a côté d'un poisson à tête de quadrupède; un monstre cheval par devant et chèvre par derrière; un animal à cornes traînant la croupe d'un cheval; enfin, de toutes parts, une variété de formes si étonnante, qu'il est plus attrayant de lire les marbres que les livres<sup>\*)</sup>. Paroles remarquables de l'un des dignitaires les plus éminents de l'église au XII<sup>e</sup> siècle. Bien que St. Bernard avoue qu'il est agréable de lire dans le marbre, il ne se prononce pourtant pas expressément sur la signification symbolique ou religieuse de ces images, ce qui doit peut-être nous empêcher de chercher en elles des pensées trop profondes, ou en tout cas de les considérer toutes comme des symboles. Un curieux spécimen de ces symboles souvent mystérieux du Moyen-âge nous a été conservé dans des figures étranges, mais assez bien exécutées pour le temps, qui ont été sculptées sur une ancienne stalle de la cathédrale de Lund (pl. XXVII (43)). Cette stalle en chêne, qui semble dater du commencement du XIV<sup>e</sup> siècle, est maintenant derrière l'autel, mais elle était autrefois placée devant l'autel à gauche. Les connaisseurs la regardent comme un des plus précieux et des plus rares monuments de ce genre dans tout le Nord. Nous sommes heureux d'en pouvoir donner ici une gravure sur acier exécutée par M. Magnus Petersen. Elle passe pour avoir servi de siège aux quatre premiers prélats de la cathédrale; à la vérité elle n'a plus que trois places, mais il est évident qu'elle est incomplète d'un bout. De hautes et fines colonnettes, qui séparent les places, supportent un baldaquin.

\*) H. Bordier et E. Charton, Histoire de France, Paris 1859, I, 297.

Le côté qui nous reste a une hauteur d'environ 3<sup>m</sup>,75 et est orné de bas-reliefs peu saillants. Dans le compartiment inférieur on voit un pélican, debout sur son nid, et s'ouvrant la poitrine, suivant la vieille fable, pour rassasier ses petits de son sang. Le compartiment supérieur est en grande partie occupé par une figure colossale, pourvue d'ailes déployées, mais dont la tête représente une femme à longs cheveux bouclés, et dont le corps est celui d'un lézard; la longue queue se termine en un cep de vigne sur lequel sont perchés des oiseaux. Sur la tête se dressent un renard et un lièvre qui souffle dans un cor; sur le cou est placé un singe qui pince de la harpe.

En examinant ces scènes bizarres, on arrive bientôt à la conviction que le tout est plus qu'un jeu de l'imagination; l'idée est peut-être que le monstre à belle tête de femme, et à corps de serpent hideux, représente le péché; le renard, le lièvre et le singe, sont les passions humaines; et le pélican figure le Christ qui sauve le monde au prix de son sang.

Les centaures empruntés à l'antiquité furent bientôt en faveur chez les sculpteurs, les orfèvres, les peintres et les dessinateurs du Moyen-âge. Mais ces images fantastiques éprouvèrent des changements qui les rapprochèrent d'avantage des satyres: les jambes de devant furent supprimées, et le buste humain ne fut plus représenté nu, mais d'ordinaire couvert de vêtements. La signification primitive semble avoir fait place à une autre plus satirique. Les centaures mâles et femelles furent pour les artistes un moyen de se livrer aux accès d'une imagination bouffonne, souvent lubrique\*).

\*) Voy. les figures de centaures peintes dans une bible du XIV<sup>e</sup> siècle à la Bibliothèque de Stuttgart. — Franz Kugler, *Kleine Schriften und Studien zur Kunstgeschichte*, Stuttgart, 1853, I, 65—66.



Le Musée des Antiquités à Copenhague possède quelques-unes de ces figures, notamment celles qui décorent une belle burette d'argent, octogonale, ornée d'émaux formant plusieurs zones\*). Ce vase, qui semble dater de la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, doit avoir été livré par les habitants des Ditmarches au roi Frédéric II. Dans la zone du milieu, qui est la plus grande, est tracée l'histoire de l'enfant perdu, mais sur le convercle et sur le pied on voit toute une série de centaures qui s'amuse et dont quelques-uns jouent du cor ou de la flûte. Plusieurs ont des ailes et chez certains le postérieur se termine en visage à bouche béante. Si ces figures ne sont pas de purs produits d'une imagination désordonnée, elles doivent avoir trait à des obscénités et à des passions bestiales, qui étaient parfaitement propres à encadrer la légende de l'enfant prodigue, mais on ne peut nier qu'elles ne fussent guère à leur place sur un vase sacré.

C'est un trait caractéristique dans l'art religieux de la fin du Moyen-âge, que le sacré y est souvent mêlé avec le profane, le grave avec le léger, la foi naïve avec la pétulente ironie. Les stalles des chanoines étaient elles-mêmes souvent ornées de masques comiques et de caricatures. Dans la cathédrale de Lund, les miséricordes des stalles sont ornées de scènes tirées des fables d'Ésope, comme par exemple la Cigogne et le renard.

Les stalles du chœur de l'église conventuelle de Münster près Bâle, où sont sculptés des bustes de moines et de nonnes, placés sur des corps d'animaux, nous offrent une étrange satire de la vie claustrale au Moyen-âge, et il est singulier de rencontrer dans une église cette allusion aux vices dans lesquels peuvent tomber les religieux. Le Nord nous présente aussi quelques exemples du même genre. Dans l'église de Dalby en Scanie on conserve des restes d'une

\*) Worsaae, *Nordiske Oldsager*, Copenh. 1859, p. 186.

stalle en chêne, sur l'un des côtés de laquelle on voit un évêque (fig. 6), qui agite deux clochettes et dont la partie inférieure est un animal à longue queue. Sur l'autre côté on voit un moine à cheval sur un ours et jouant du violon (fig. 7).

Fig. 6.



Fig. 7.



Dans les anciennes peintures murales du Danemark nouvellement retrouvées, il y a plusieurs figures énigmatiques, notamment une qui est tracée sous la voûte de la chapelle des Trois Rois mages, dans la cathédrale de Roskilde. Trois des compartiments de cette voûte sont ornés de scènes religieuses; le Christ sur sa croix, le Jugement dernier, et des Anges qui jouent de la harpe; mais le quatrième l'est d'un fou coiffé d'un bonnet d'âne, aux oreilles duquel sont pendus des grelots (fig. 8). Comme les anges des autres compartiments, il est placé dans un calice de fleur, et joue de la flûte en même temps qu'il bat du tambour.



Quelle que soit la signification de cette figure mondaine, placée dans une église et au milieu de scènes mieux appropriées à la sainteté du lieu, toujours est-il certain que l'élément satirique ne s'est introduit dans l'art religieux qu'à la fin du Moyen-âge, à la même époque où l'on y admit des incrédules et des impies comme épouvantail pour

Fig. 8.



les fidèles. Les emblèmes proprement mythiques appartiennent au contraire aux premiers temps du Moyen-âge, c'est-à-dire à une époque où l'on était plus sérieusement religieux et où les anciens symboles chrétiens se propagèrent dans toute l'Europe et se transmirent pendant des siècles avec une remarquable fidélité.

COMPTE RENDU DES SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ  
ROYALE DES ANTIQUAIRES DU NORD  
PENDANT LES ANNÉES 1869—1871.

---

Séance mensuelle du 19 Janvier 1869.

(Sous la présidence du Vice-Président).

Le Secrétaire dépose sur le bureau la 4<sup>e</sup> livraison des «*Aarbøger for nordisk Oldkyndighed og Historie*» pour 1868.

Le projet du budget pour l'année 1869 qui a été distribué aux membres de la Société demeurant à Copenhague, est voté par l'assemblée.

M. le conseiller *Jap. Steenstrup* donne l'explication des phénomènes merveilleux, mentionnés dans le «Miroir Royal» sous le nom de *Havgerdinger*, qui ont été observés jadis dans les mers du Grœnland (voir *Aarbøger* 1871, pag. 119—170).

M. le professeur *Gislason* et M. *J. Brynjulfsson* ajoutent quelques remarques sur le même sujet.

On reçoit trois nouveaux membres danois.

Séance mensuelle du 16 Février 1869.

(Sous la présidence du Vice-Président).

M. le professeur *G. Stephens* explique quatre pierres runiques, trouvées l'une en Norvège et les trois autres en Suède, qui mentionnent Knud le Grand, roi du Nord (conf. *G. Stephens, some account of Scandinavian runic stones which speak of Knut the Great, King of all the North*, dans le *Archaeologia* 43, 97-117).

On reçoit un membre étranger.



## Séance mensuelle du 16 Mars 1869.

(Sous la présidence du Président).

*S. M. le Roi* et *S. A. R. le Prince Royal* assistent à cette séance.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les comptes révisés pour 1868 et les publications qui ont paru depuis le 16 Février, savoir, les *Mémoires* pour 1867 et un supplément aux *Aarbøger* de 1868.

Le vice-président, M. le conseiller *J. J. A. Worsaae*, présente l'édition que le Rev. J. H. Todd a publiée d'un ancien manuscrit irlandais: «*The War of the Gaedhill with the Gaill*», London 1867.

M. *L. Zinck* expose les découvertes de monuments pré-historiques qui ont été faites dans ces dernières années, pour éclaircir la question de la première apparition de l'homme dans l'Inde (voir les *Aarbøger* de 1869, pag. 339—368).

On reçoit deux membres danois.

## Séance mensuelle du 25 Mai 1869.

(Sous la présidence du Vice-Président).

Le Secrétaire dépose sur le bureau la 1<sup>ère</sup> livraison des *Aarbøger* pour 1869.

On reçoit un nouveau membre danois.

Le vice-président, M. le conseiller *J. J. A. Worsaae*, présente quelques communications archéologiques concernant l'île de Rygen et l'Estland.

## Séance mensuelle du 9 Novembre 1869.

(Sous la présidence du Vice-Président).

Le Secrétaire dépose sur le bureau la 2<sup>e</sup> et la 3<sup>e</sup> livraison des *Aarbøger* pour 1869 ainsi que les *Mémoires* pour 1868.

Après la réception de deux nouveaux membres danois, on reçoit à l'unanimité, et en les dispensant de payer le contingent, les membres suivants du congrès archéologique

international, tenu à Copenhague en 1869, qui avaient été proposés par la direction :

1. M. *Alexandre Bertrand*, directeur du musée impérial de St. Germain.

2. M. le professeur *Giovanni Capellini*, un des fondateurs du congrès archéologique international. Bologne.

3. M. le professeur *E. Desor*, président du congrès de Neuchâtel en 1866. Neuchâtel.

4. M. le docteur *Eugène O. M. Dognée*, membre du conseil de l'académie archéologique de Belgique. Liège.

5. M. le docteur *Edouard Dupont*, directeur du musée d'histoire naturelle de Bruxelles.

6. M. le professeur *Oscar Fraas*. Stuttgart.

7. M. le comte *Giovanni Gozzadini*, sénateur, président du prochain congrès de Bologne en 1870. Bologne.

8. M. le professeur *E. Hébert*. Paris.

9. M. *Edouard Lartet*, président du congrès de Paris en 1867. Paris.

10. M. le docteur *F. Lisch*, directeur du musée de Schwerin.

11. M. *Henri Martin*, historien. Paris.

12. M. *Gabriel de Mortillet*, inspecteur du musée impérial de Saint Germain, premier fondateur du congrès archéologique international. St. Germain.

13. M. le baron *Penguilly-l'Haridon*, directeur du musée impérial d'Artillerie à Paris.

14. M. le professeur *A. de Quatrefages*, membre de l'Institut de France. Paris.

15. M. le docteur *Schaaffhausen*. Bonn.

16. M. le professeur *A. Spring*. Liège.

17. Don *Francisco M. Tubino*. Madrid.

18. M. le professeur *Juan Vilanova*. Madrid.

19. M. *De Viljaminof Zernof*, conseiller d'état, membre de l'académie impériale de St. Pétersbourg.

20. M. le professeur *Rud. Virchow*. Berlin.

21. M. le professeur *Carl Vogt*. Genève.



M. L. Zinck donne la description de quelques tumulus de l'âge du bronze du nord-ouest de la Sélande, et expose ses recherches concernant les rapports des tombeaux de l'âge du bronze et de ceux de l'âge de la pierre. A la suite de cette communication, qui se termine dans une séance tenue le 13 Novembre, M. le conseiller *Jap. Steenstrup* indique les os d'animaux domestiques qui ont été recueillis par M. Zinck dans une couche de *Kjökkenmødding*, placée au fond d'un des tumulus explorés dans une chambre sépulcrale en pierre. Il s'engage à ce sujet une discussion à laquelle plusieurs membres prennent part (voir les *Aarbøger* pour 1871, pag. 1—84).

Séance mensuelle du 14 Décembre 1869.

(Sous la présidence du Vice-Président).

M. J. *Kornerup*, peintre-artiste, fait une dissertation sur les matériaux qui entrent dans les anciennes églises du Danemark (voir les *Aarbøger* pour 1870, pag. 139—168).

Séance mensuelle du 18 Janvier 1870.

(Sous la présidence du Vice-Président).

S. A. R. le *Prince Royal* assiste à cette séance.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la 4<sup>e</sup> livraison des *Aarbøger for nordisk Oldkyndighed og Historie* pour 1869.

Le projet du budget pour 1870 qui a été distribué aux membres de la Société demeurant à Copenhague, est voté par l'assemblée.

M. E. *Erslev* fait une communication relative à la destruction des animaux carnassiers dans le Jutland.

Après la réception de quatre nouveaux membres danois, M. l'abbé *Louis Morillot*, curé de Corgengoux, Côte d'Or, qui a eu l'obligeance de traduire des articles pour les *Mémoires*, est, sur la proposition de la direction, nommé à l'unanimité membre de la Société.

## Séance mensuelle du 15 Février 1870.

(Sous la présidence du Vice-Président).

M. le professeur *C. Engelhardt* expose quelques remarques sur l'importance des tumulus en pierre et leur distribution géographique (voir les *Aarbøger* pour 1870, pag. 169—186).

On reçoit deux nouveaux membres danois.

## Séance mensuelle du 15 Mars 1870.

(Sous la présidence du Vice-Président).

*S. A. R. le Prince Royal* assiste à cette séance.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les comptes révisés pour l'année 1869.

On reçoit un nouveau membre danois.

*M. J. Kornerup*, peintre-artiste, fait une communication relative aux figures énigmatiques d'hommes et d'animaux qu'on trouve employées dans l'architecture danoise du moyen-âge (voir plus haut pag. 385).

## Séance mensuelle du 19 Avril 1870.

(Sous la présidence du Président).

*S. M. le Roi*, *S. A. R. le Prince Royal* et *S. A. le prince Hans* assistent à cette séance.

On reçoit deux nouveaux membres danois, et, sur la proposition de la direction, nomme membres de la Société:

*M. Jón Thorkelsson*, sous-recteur, et MM. *H. K. Fridriksson*, et *Gisli Magnússon*, adjoints, à Reikjavik,

M. le docteur *Ferdinand Keller*, à Zürich,

M. le baron *von Sacken*, directeur du Cabinet des médailles et du Cabinet des antiques à Vienne,

M. *Cazalis de Fondouce*, licencié-ès-sciences naturelles à Montpellier.

Le Secrétaire dépose sur le bureau le supplément aux *Aarbøger* pour 1869 et les *Mémoires* pour 1869.

M. le capitaine d'artillerie *O. Blom* fait ensuite quelques remarques sur le portail de l'église de Valthiofsstad en Is-



lande, lequel se trouve à présent au Musée des antiquités scandinaves (il est représenté dans les *Nordiske Oldsager* de M. Worsaae, pag. 127), et, à cause de la forme des armes et notamment de la selle, le rapporte à la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle (voir les *Aarbøger* pour 1871, pag. 229—248); M. G. *Brynjulfsson* présente quelques objections à ce sujet.

M. le conseiller *J. J. A. Worsaae* communique de nouvelles observations relatives aux bractéates en or; ce travail, qu'on trouvera plus haut pag. 369 et suivantes, est accompagné de remarques de M. le professeur *Sv. Grundtvig* et de M. *Brynjulfsson*.

Séance mensuelle du 8 Novembre 1870.

(Sous la présidence du Vice-Président).

Le Secrétaire dépose sur le bureau les 3 premières livraisons des *Aarbøger* pour 1870.

M. le conseiller *Regenburg* ayant donné sa démission de membre de la division des antiquités à cause de sa nomination au poste de grand bailli à Skanderborg, cette division avait à l'unanimité nommé à sa place M. *T. Hindenburg*, secrétaire à la cour suprême. Sur la proposition de la direction, ce choix est approuvé.

On reçoit dix nouveaux membres danois, après quoi M. *J. Kornerup*, peintre-artiste, présente quelques remarques sur les représentations du Christ sur la croix au moyen-âge.

M. le Professeur *G. Stephens* fait ensuite une communication relative à une inscription runique tracée sur la garniture d'un fourreau d'épée découvert par le major général *J. H. Lefroy* dans un monticule de gravier à Greenmount, près de Germanstown, entre Dunleer et Dundalk en Irlande, et dont cet officier avait envoyé une photographie, et fait ressortir que c'est la première fois qu'on a trouvé des runes sur des antiquités irlandaises. M. le conseiller *Worsaae* ajoute quelques observations à ce sujet, et M. *Brynjulfsson*

propose une nouvelle lecture de l'inscription (conf. Journal hist. and arch. association of Ireland, vol. I, 4<sup>th</sup> series, Octobre 1870, n° 4, pag. 279).

Séance mensuelle du 13 Décembre 1870.

(Sous la présidence du Vice-Président).

Dans cette séance, à laquelle assiste *S. A. R. le Prince Royal*, M. le professeur *C. Engelhardt* donne un aperçu des objets d'art du premier âge du fer. A l'occasion de quelques unes de ses assertions touchant les rapports de l'âge du bronze et de l'âge du fer, il s'engage une discussion à laquelle prennent part M. le conseiller *Worsaae*, M. le docteur *L. F. A. Wimmer*, M. *Brynjulfsson* et M. *Engelhardt* (voir les *Aarbøger* pour 1871 pag. 432—454).

Séance mensuelle du 17 Janvier 1871.

(Sous la présidence du Vice-Président).

Le budget pour l'année 1871 est présenté et approuvé.

M. *G. Brynjulfsson* communique une note relative aux connaissances que les anciens habitants du Nord avaient sur la mer Glaciale.

Sur la proposition de la direction, sont nommés membres de la Société sans avoir à acquitter la cotisation ordinaire,

M. *F. A. de Roepstorff*, Extra Assistant Superintendent, Port Blair, et

M. le professeur *Conrad Hoffmann*, à Munich.

On reçoit un nouveau membre danois.

Séance mensuelle du 14 Février 1871.

(Sous la présidence du Vice-Président).

M. le professeur *Sv. Grundtvig* fait une communication relative aux chansons populaires du moyen-âge danois, et mentionne un recueil fait dernièrement dans un canton du Jutland.

On reçoit deux nouveaux membres danois.



## Séance mensuelle du 21 Mars 1871.

(Sous la présidence du Vice-Président).

La direction est autorisée à accepter l'offre que lui ont faite la veuve de feu C. C. Rafn, fondateur de la Société, Madame J. Rafn et ses enfants, de se charger de l'administration d'un legs de famille qu'ils veulent établir en mémoire de la fondation de la Société Royale des antiquaires du Nord, en faveur d'un étudiant qui se sera consacré d'une manière toute spéciale à l'étude de l'ancienne langue nordique.

M. le conseiller *J. J. A. Worsaae* communique ensuite une étude sur l'origine probable de l'âge du bronze et sa propagation en Europe.

On reçoit deux nouveaux membres danois.

## Séance mensuelle du 18 Avril 1871.

(Sous la présidence du Vice-Président).

Le Secrétaire dépose sur le bureau la 1<sup>ère</sup> livraison des *Aarbøger* pour 1871 et le supplément aux *Aarbøger* pour 1870.

On procède ensuite à l'élection des membres de la direction pour les trois années suivantes. Sont réélus

Vice-Président: M. le conseiller *J. J. A. Worsaae*, directeur de plusieurs musées, etc.

Secrétaire de la section des manuscrits: M. le professeur *K. Gislason*.

Secrétaire de la section des antiquités: M. le professeur *C. Engelhardt*.

Caissier: M. le conseiller *F. S. Bang*.

M. le capitaine d'artillerie *O. Blom* lit une notice sur un fusil du XV<sup>e</sup> siècle trouvé enfoui dans la terre. Elle sera imprimée dans les *Aarbøger* de 1872.

M. le conseiller *J. J. A. Worsaae* communique une étude sur l'origine de l'âge du fer dans le Nord.

Séance mensuelle du 21 Novembre 1871.

(Sous la présidence du Vice-Président).

Sur la proposition de la direction, sont nommés membres de la Société sans avoir à payer la cotisation ordinaire:

M. le baron *Francesco Anca*, député, Palerme.

M. le professeur *Emilio Cornalia*, directeur du Muséo Civico à Milan.

M. le docteur *Essenwein*, directeur du musée central à Nürnberg.

M. le professeur *Bartholommeo Gastaldi*, Milan.

M. le docteur *Giustiniano Nicolucci*, île de Sora.

M. le profess. *Luigi Pigorini*, directeur du musée de Parme.

M. le professeur *G. Ponzi*, sénateur, Rome.

M. le professeur *Floris Romér*, Pest.

M. *Michele Stefano De Rossi*, Rome.

M. *G. Scarabelli* Gommi Flamini, sénateur, Imola.

M. le chanoine *Giovanni Spano*, Cagliari.

M. l'abbé *Antonio Stoppani*, Milan.

M. le professeur *Pellegrino Strobel*, Parme.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la 2<sup>e</sup> et la 3<sup>e</sup> livraison des *Aarbøger* pour 1871.

M. *L. Zinck* présente quelques remarques sur les constructions sur pilotis dans les temps anciens et modernes.

On reçoit quatre membres danois.

Séance mensuelle du 19 Décembre 1871.

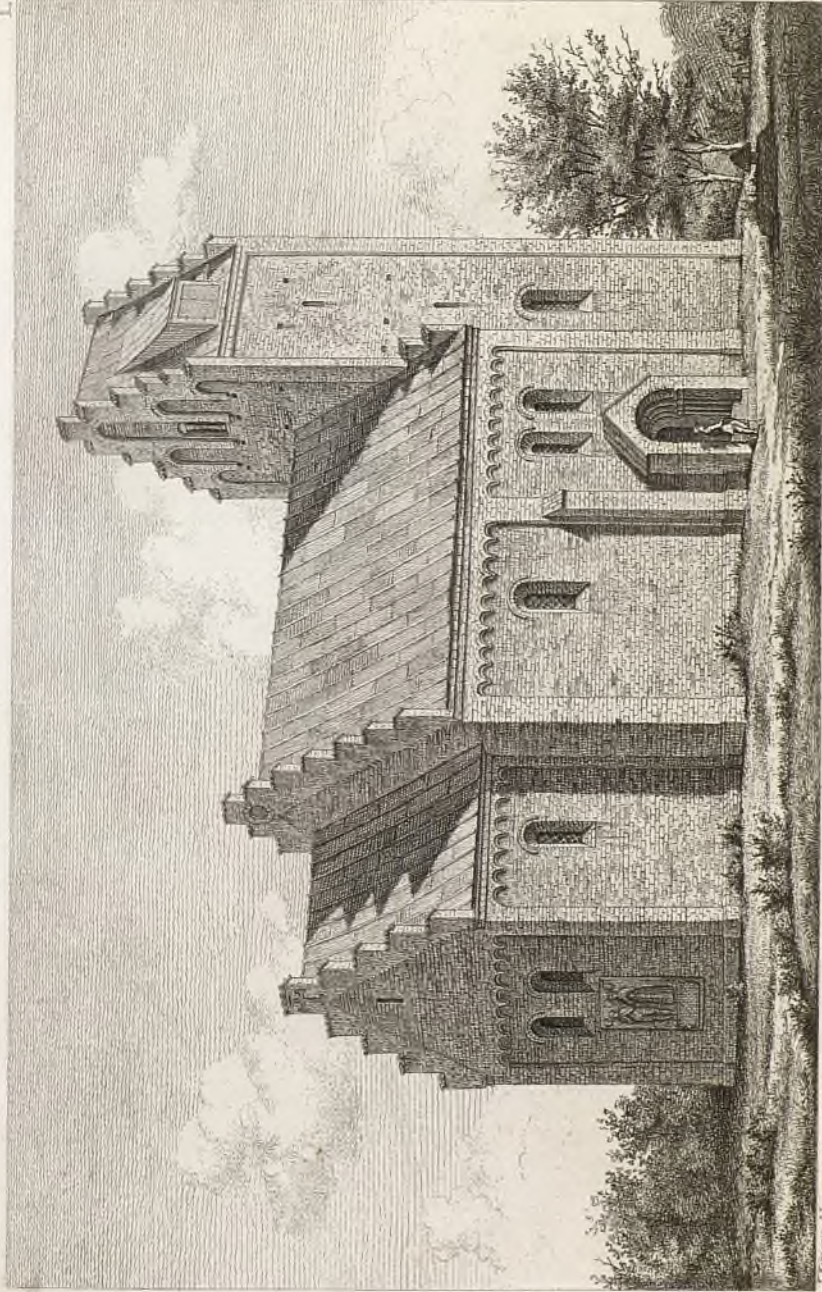
(Sous la présidence du Vice-Président).

M. le professeur *Engelhardt* présente des observations archéologiques faites dans un voyage au Congrès international préhistorique de Bologne cette année.

M. le conseiller *J. J. A. Worsaae* communique ses remarques sur une pierre mémoriale en grès, trouvée près de Pésaro en Italie et exposée à Bologne lors du congrès archéologique.

On reçoit deux membres danois.

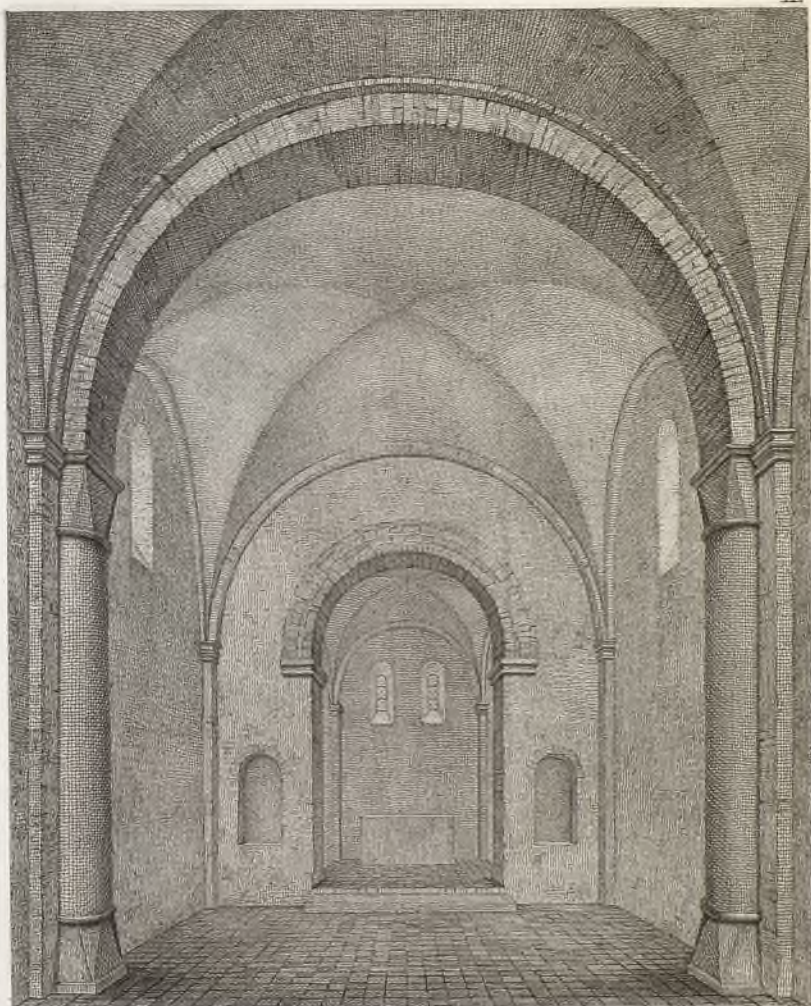




ÉGLISE DE S. MATEO EN ESPAGNE.





*J. Knappe del.**J. M. Schreyer sc.*

INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DE GUMLÔSE.







MALERI I CHORRUNDINGEN I SKIRBY KIRKE.  
DE L'ÉGLISE DE SKIBBY.







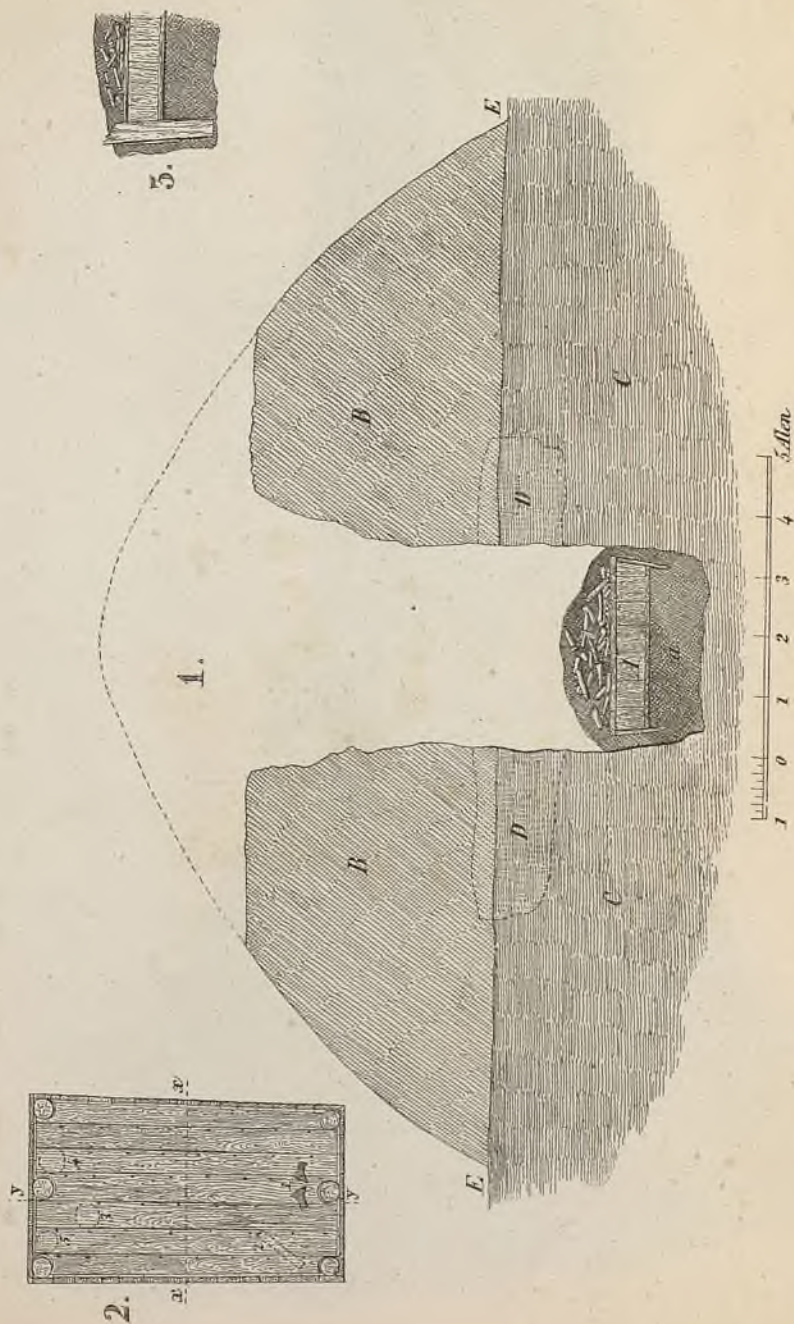
2. Argemone

VASE EN BRONZE ÉMILIE DE MADRID.

Argemone













Ayuntamiento de Madrid







Ayuntamiento de Madrid





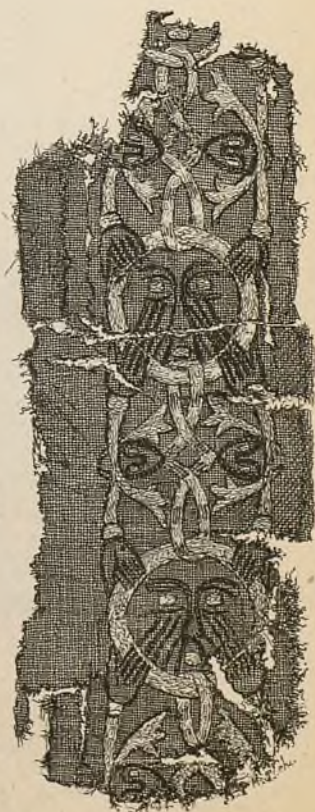
1.



2.



3.



$\frac{1}{3}$







1/3



Madrid 20

1/1



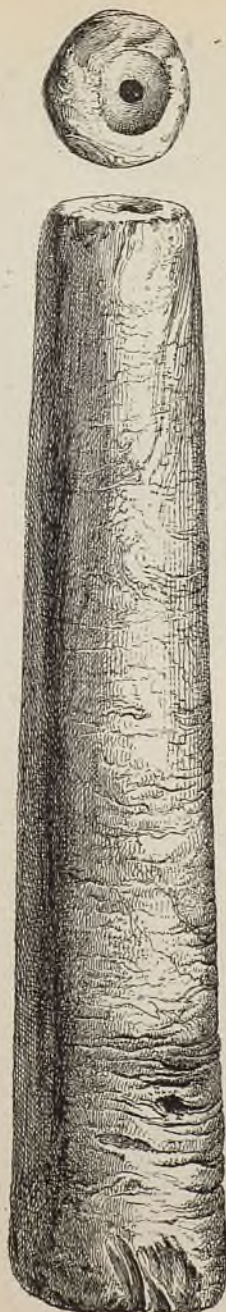




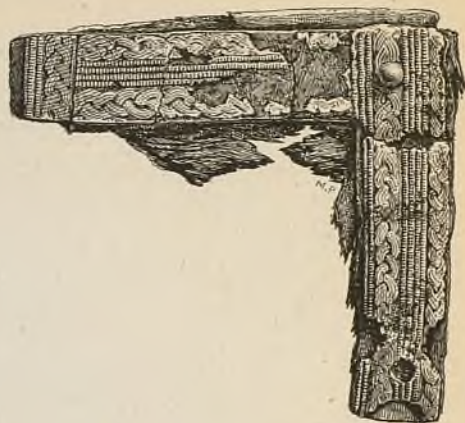




6.  $\frac{1}{4}$



1.  $\frac{1}{4}$



2.  $\frac{1}{4}$



3.  $\frac{1}{4}$



4.  $\frac{1}{4}$



5.  $\frac{1}{4}$



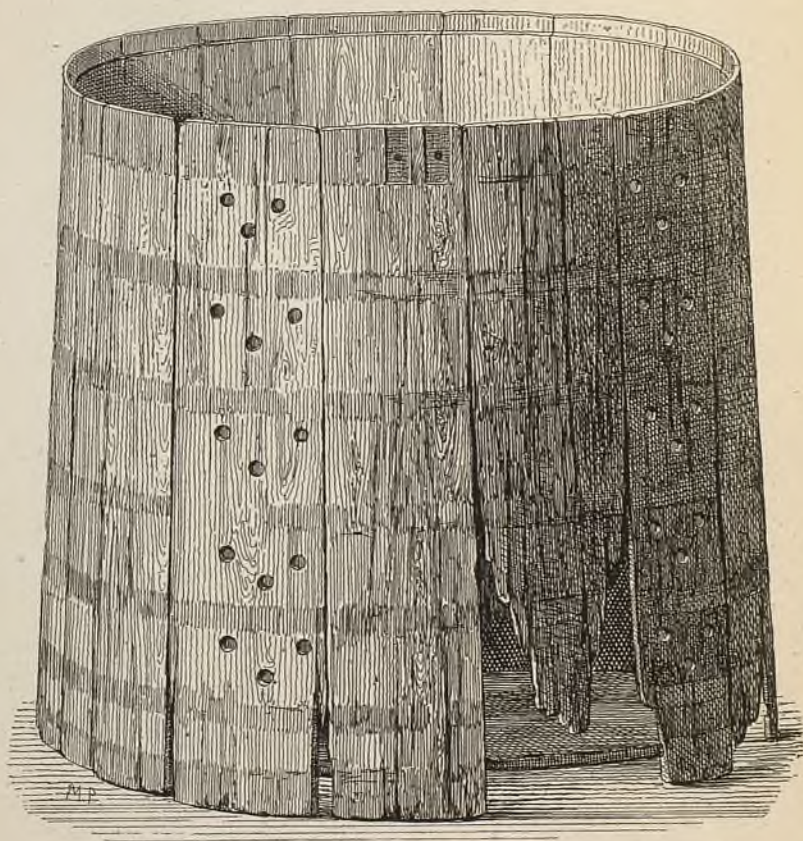






















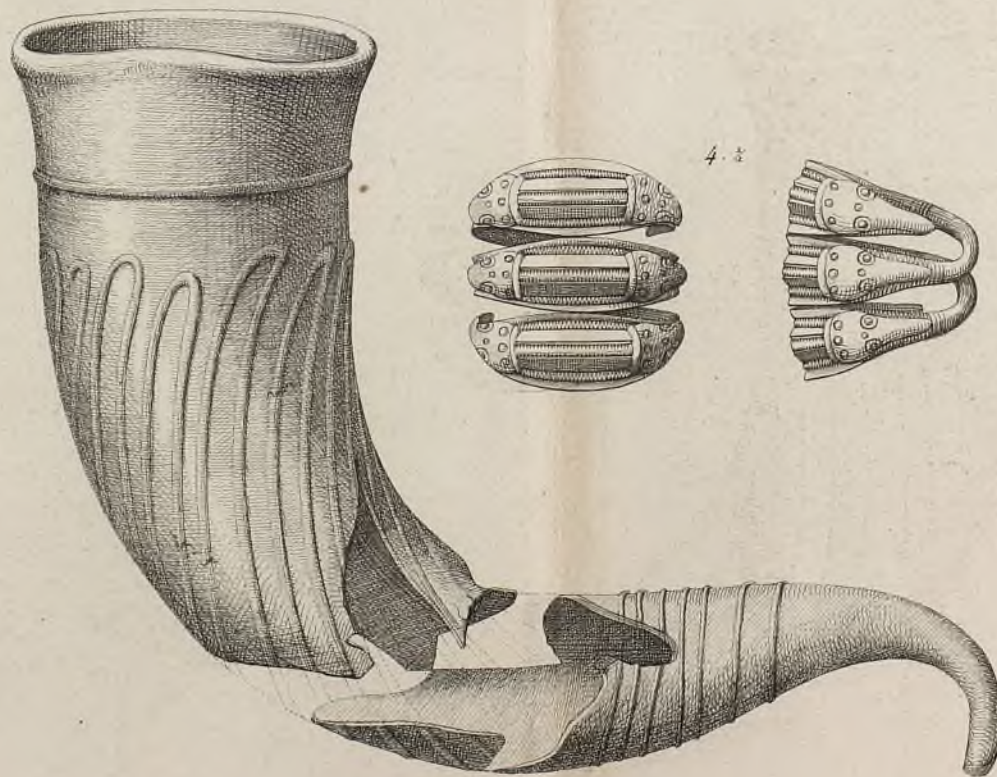
1 a. 2



1. 2



3. 2



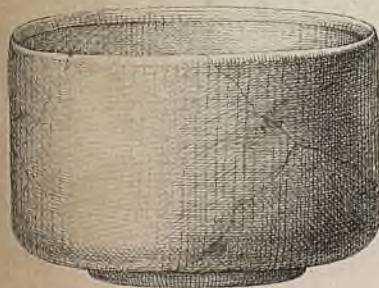
4. 2



5. 2



12. 2







*Trouvaille de Brangstrup*



*J. Magn. Petersen del. d. 10.*



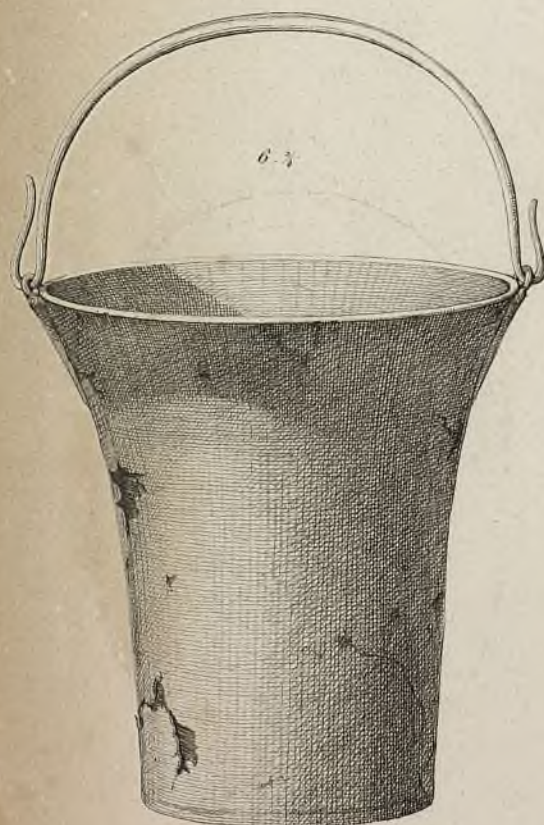




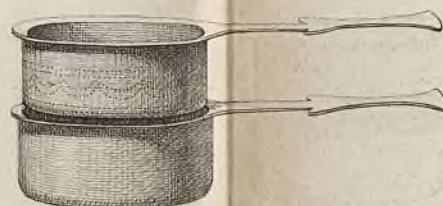




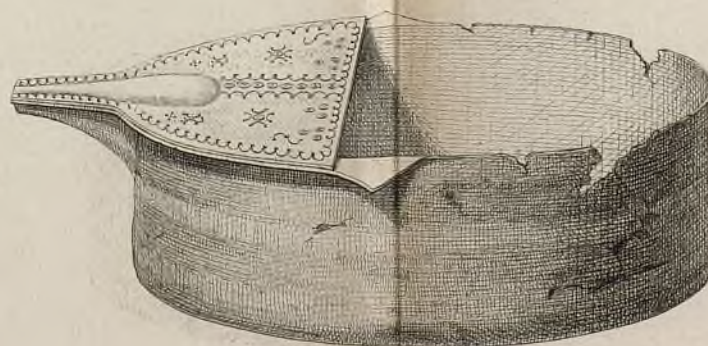
9 0 4



7 4



8 4



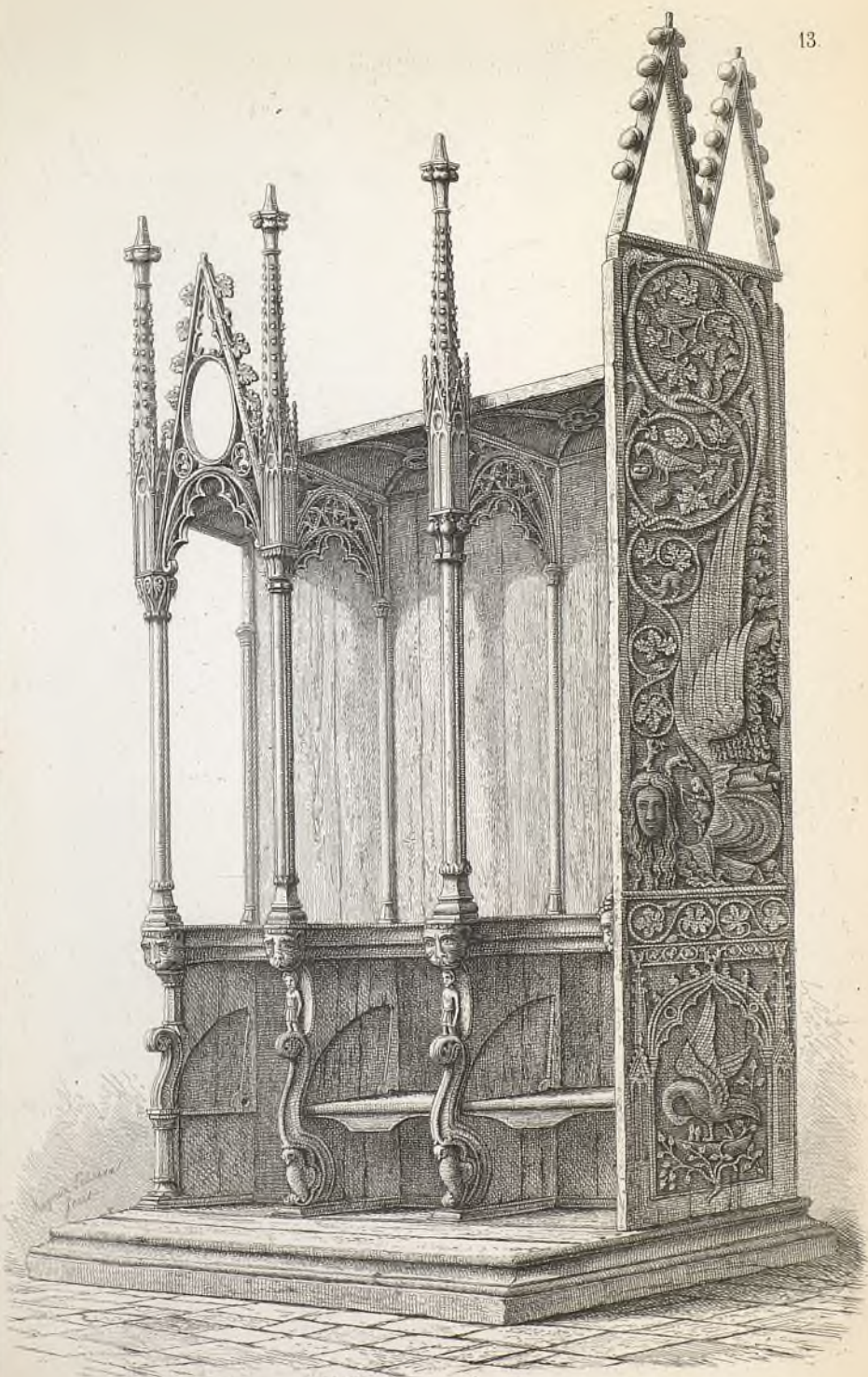
9 4















1.



2.



Portail en bois sculpté de l'église de Hyllestad en Norvège.







Sculpture sur le rocher de Ramsund, dans le Södermanland, Suède.





1.



2.



3.



5.



4.



6.



7.



8.



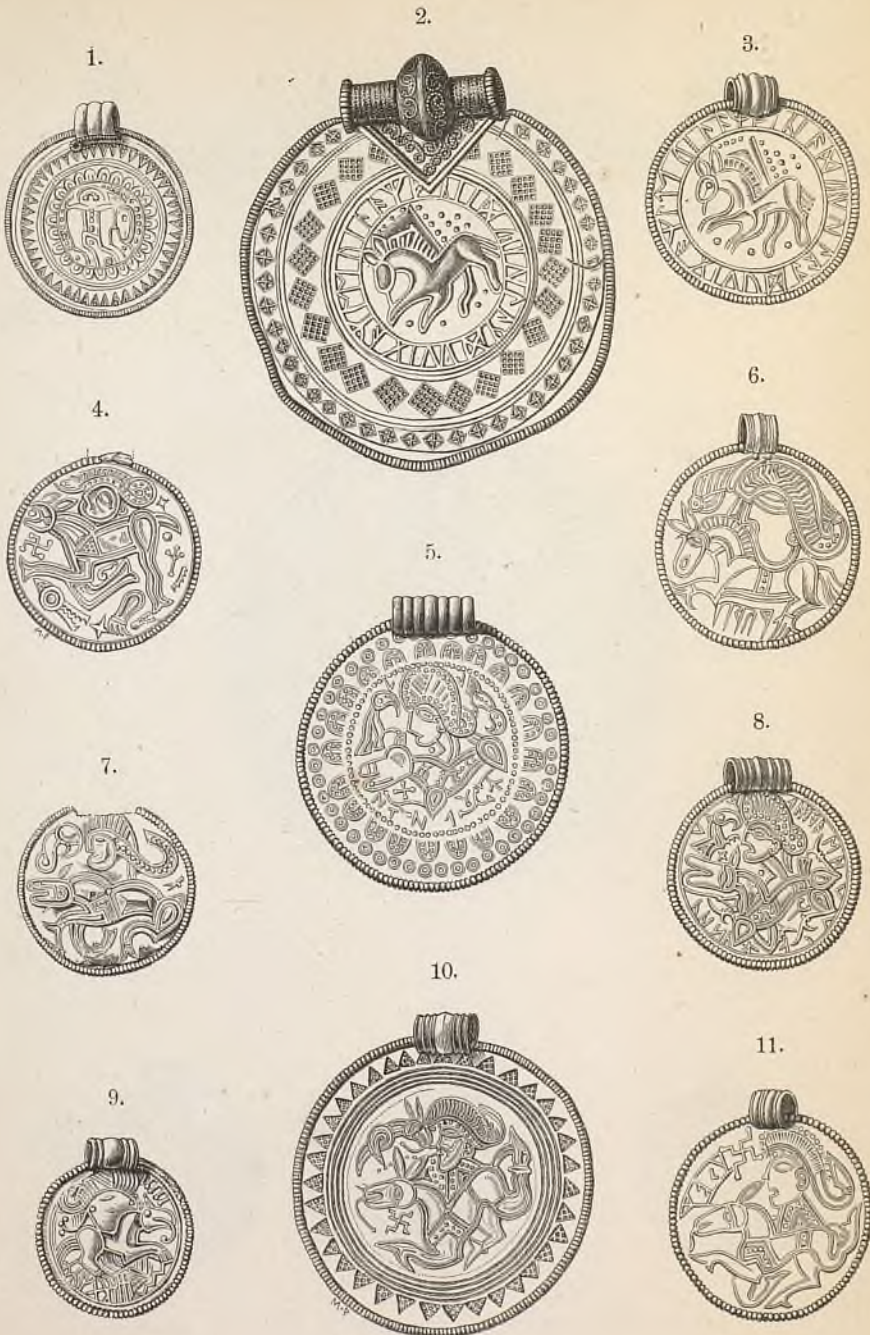
9.



Bractéates en or.





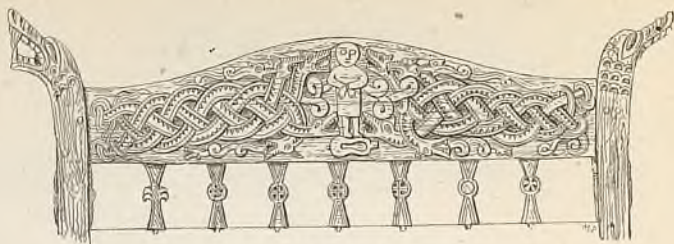


Bractéates en or.





1.



2.



3.



4.



5.



1. Dossier d'un fauteuil d'épousée de l'église de Hitterdal en Norvège.

2. Agrafe en os, trouvée dans la Cité de Londres.

3-5. Bractéates en or.





1.



2.



3.



4.



5.



1. Dossier d'un fauteuil d'épousé de l'église de Hiterdal en Norvège.

2—5. Bractéates en or.





1.



2.



3.



4.



5.



Bractéates en or.





1.



2.



Bractéates en or.







Bractéates en or.  
Ayuntamiento de Madrid





1.



2.



3.



4.



5.



6.



7.



8.



9.



10.



11.



12.



Bractéates en or.